

FONDO PIZZOFALCONE



BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

XXXI



Palchetto

Num.º d'ordine

45

NAZIONALE

B. Prov.

I

2499

NAPOLI

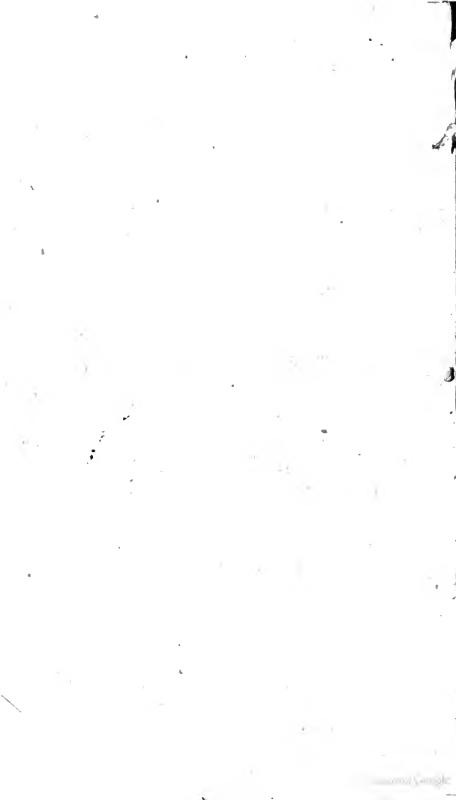
VITT. EM. III

238

B. Prov.

I

2499



AVIS

AUX GENS DE MÈR,

SUR LEUR SANTÉ.

Ouvrage nécessaire aux Chirurgiens-navigans, & à tous les Marins en général, qui se trouvent embarqués dans des Bâtimens où il n'y a point de Chirurgiens.

Par M. G. MAURAN, Docteur en Médecine,
& ancien Chirurgien-navigant.

Nouvelle Edition, augmentée du double par l'Auteur, & exactement revue & corrigée.



A M A R S E I L L E,

Chez JEAN MOSSY Pere & Fils, Imprimeurs
du Roi, de la Ville, de la Chambre du Commerce,
& Libraires, à la Canebiere, près le
Bureau des Draps.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

M. DCC. LXXXVI.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

1911

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.



A MESSIEURS

MESSIEURS

LES ECHEVIN

ET DÉPUTÉS

DE LA CHAMBRE DU COMMERCE
DE MARSEILLE.

*M*ESSIEURS,

Le desir d'être utile à mes semblables , joint à celui de mériter vos suffrages, MESSIEURS , m'engagea, il y a vingt ans , à publier un Essai sur les Maladies qui attaquent ordinairement les Gens de mer ; & le succès le plus flatteur couronna mes espérances. Le témoignage aussi attendrissant qu'honorable d'un grand nombre de Capitaines, qui attestent, que par les instructions qu'ils y ont

puisées, ils ont pu traiter & guérir leurs Matelots malades, & généralement ! conserver la santé de leurs Équipages, a rallumé mon zele, & m'a excité à ramasser toutes mes forces pour donner à cet objet toute l'étendue dont il étoit susceptible, & dont j'étois capable. Le service du Roi, & les progrès du Commerce rendent précieuse à l'État cette classe d'Hommes qui se devouent à la Marine; & leur conservation est un des objets, parmi tant d'autres sur lesquels vous faites, MESSIEURS, éclater votre zele. La protection que vous daigniez accorder à cet Ouvrage, en est une nouvelle preuve.

En même temps qu'elle met le comble à la respectueuse reconnoissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

G. MAURAN, D. M. & Ch.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

LE manque de Matelots est un fait constant, dont tous les bons François conviennent en gémissant ; il est vrai que la Marine de France n'a jamais été portée à un si haut degré que sous le Règne Glorieux de notre puissant Monarque LOUIS XVI le Bien-Aimé ; mais , quoique l'habile & l'infatigable Ministre , qui a le Département de la Marine , mette en usage tous les moyens possibles pour augmenter le nombre des Matelots, quoique les récompenses que Sa Majesté accorde aujourd'hui à ceux qui servent sur ses Vaisseaux, dûssent les encourager à embrasser cet état ; il est pas moins vrai que cette espèce manque ; à quoi peut-on l'attribuer, non à la quantité qu'il en meurt chaque année dans les pays étrangers, les vaisseaux marchands ? Pour s'en convaincre, il suffiroit de feuilleter les registres des Classes de la Marine ; les Commissaires qui en sont dépositai-

res, & qui sont instruits de tous les mouvements des gens de mer, nous apprendroient qu'une grande partie des Matelots périt dans la marine-marchande par les maladies, & que le manque de secours en tue plus que la guerre & les naufrages.

En effet, la quantité de Matelots qui meurent dans les vaisseaux marchands, faute de secours, a de quoi nous surprendre; j'ai été témoin de ce malheur; & pendant mes voyages & mon séjour dans diverses Echelles du Levant, j'ai vu plusieurs Bâtimens Marchands défarmés par la mort ou la maladie d'une bonne partie de leurs Equipages; j'ai vu ces infortunés Matelots mourir faute d'un petit remède, faute d'un secours, que la moindre connoissance que les Capitaines, ou les Officiers pourroient avoir de la manière de connoître & de traiter les maladies, auroit pû leur procurer; ou livrés à des personnes qui leur en administroient qui étoient pires que le mal.

Peut-on, après un pareil tableau, s'empêcher de gémir sur le sort de tant de braves Marins, sur-tout lorsqu'on considère la quantité surabondante d'habiles Chirurgiens qui fourmillent dans les Villes & les Villages?

PRÉLIMINAIRE. iij

Andis qu'une partie des hommes la
us utile périt misérablement sur
er, ou faute de personnes qui puis-
nt la secourir, ou par l'impéritie de
elles qui la traitent.

Il est vrai que SA MAJESTÉ, tou-
urs attentive au bien être & à la
onservation des Matelots, a renou-
ellé les Ordonnances qui obligent
s Capitaines Marchands, dont les
âtimens sont armés d'un certain
ombre de Matelots, ou qui font des
oyages de long cours, d'embarquer
Chirurgien; mais la cupidité plus
rte que les loix, fait trouver à plu-
urs d'entr'eux des moyens pour les
ider; ou s'ils embarquent un Chi-
rgien, ils préfèrent un ignorant dans
Art, pourvu qu'il ait déjà navi-
é, & qu'il puisse aider à la manœu-
e, à celui qui est en état de traiter
malades, mais qui n'a point encore
igué: les Armateurs eux-mêmes ne
ardent bien souvent que ce qui peut
venir à leur intérêt; & certains,
ir épargner un écu ou deux par
is qu'il en coûteroit de plus pour
er un bon Chirurgien, ne prennent
un soin pour engager leurs Capi-
es à en choisir un capable de bien
ter les Matelots qui tombent ma-

lades ; enfin , j'ai moi-même entendu dire souvent à divers Capitaines, qu'ils n'embarquoient un Chirurgien que pour leur faire la barbe , & faire une saignée dans le besoin ; il ne faut donc plus s'étonner s'il meurt tous les ans un si grand nombre de Matelots , tant par le manque de Chirurgiens , que par l'ignorance de ceux qui sont préférés ; & s'il y en a tant d'invalides , car il est certain que la plupart des Matelots qui sont traités par de tels Chirurgiens , ou qui en manquent totalement , ne sont jamais guéris radicalement : leur convalescence est ordinairement très-longue : il est rare qu'ils recouvrent leur première vigueur ; de sorte qu'on les voit communément arriver chez eux infirmes , invalides , hors d'état de servir sur les Vaisseaux du Roi.

Une seconde cause de la mortalité des Matelots , c'est le peu de cas que les Marins en général font des Chirurgiens Navigans , & la confiance qu'ils ont dans les remèdes des Charlatans ; en effet , comme le nombre des Chirurgiens qui sont instruits est plus petit que celui de ceux qui ne le sont pas , les Marins les confondent ensemble , & les regardent tous , avec

PRÉLIMINAIRE. v

ort, il est vrai, comme des ignorans, tandis qu'ils s'abandonnent sans réserve aux Charlatans & aux Empiriques dont ils achètent avidement les remèdes, au moyen desquels ils comptent pouvoir se guérir eux-mêmes sans avoir recours aux Chirurgiens.

Ce malheureux préjugé a pris tant d'empire sur l'esprit des Marins, & sur-tout de ceux qui ont fréquenté les ports d'Italie, qu'il sera, je pense, très-difficile d'arracher le bandeau qui les aveugle, & de leur faire connoître la différence qu'il y a entre un véritable Chirurgien & un Charlatan; desir sincère que j'ai d'être utile aux Marins, doit m'engager à faire tous les efforts pour y parvenir; & je ne puis mieux les éclairer qu'en leur tracer le portrait d'un honnête Chirurgien, entendant sa profession, & de le mettre en parallèle avec celui d'un Charlatan.

Le Charlatan ou l'Empirique est ordinairement un homme qui ne cherche qu'à s'enrichir & à duper ceux qui recourent à lui; incapable de gagner sa vie par aucun travail honnête, il se livre à sa cuisine sur l'amour que tous les hommes ont pour la vie, & sur leur imbecile crédulité. Ils sont pres-

que tous sans mœurs , sans honneur , sans probité & sans domicile ; ils n'ont pas plutôt fait leur récolte dans un pais , qu'ils courent dans un autre , emportant l'argent des pauvres & des riches ; promettant toujours de guérir , & n'effectuant jamais rien , à moins que le hazard ou leur hardiesse à risquer un remède violent & dangereux , n'ait causé quelque heureuse révolution dans un malade robuste , dont le tempérament aura été plus fort que le poison qu'il a avalé : leurs pancartes sont contrefaites , mendiées , ou achetées à prix d'argent ; leurs certificats de guérison sont faux , controuvés , ou donnés par des personnes qui sont incapables de reconnoître la vérité de ce qu'elles attestent ; un carrosse , un équipage & des habits galonnés , font tout leur mérite ; si vous joignez à cela beaucoup de présomption , un air assuré , une effronterie sans pareille , un babil impudent , un jargon inintelligible , assaisonné de termes de l'Art qu'ils ne comprennent pas souvent eux-mêmes ; un squelette , la peau d'un bras , d'une jambe humaine corroyée , l'exposition au Public de mille drogues qu'ils ont achetées chez un Droguiste ; un fin-

P R É L I M I N A I R E. V

ge, des marionnettes, un arlequin, des farces ou des tours de gibéciera, en faut-il davantage pour attrouper les Marins, & les disposer à acheter leurs remèdes ?

Bien plus : les Charlatans & Empiriques ne cessent de vanter leurs baumes, leurs orviétans, méprisent tous les autres remèdes, & parlent continuellement des cures merveilleuses qu'ils ont faites : ils assurent avoir des écrets pour toutes les maladies, promettent de guérir celles qui paroissent le plus désespérées ; alors les crédules Marins qui les écoutent, & qui savent des fâcheuses extrémités auxquelles ils ont été réduits, faute d'un petit remède, croient avoir trouvé la médecine universelle, achètent le spécifique du Charlatan, en font bonne provision. Sont-ils ensuite malades, incommodés pendant le voyage, ils ont recours tout de suite à leur antidote ; mais croyant avaler un bon remède, ils prennent un poison dont ils ressentent bientôt les tristes effets ; or on a beau dire, le meilleur de tous les remèdes, quand il n'est pas administré avec une certaine connoissance, devient souvent nuisible : c'est une balle entre les mains d'un furieux. Il

Vaut mieux ne faire aucun remède , s'en tenir à la diète & à l'eau , que d'en prendre sans le connoître ; & l'expérience a prouvé mille fois , que les remèdes des Charlatans font aux Marins plus de mal que de bien , & en tuent plus que la peste , la guerre & les naufrages.

Je suis à présent persuadé que les Marins raisonnables , quand ils auront lu ce que je viens de leur dire au sujet des remèdes des Charlatans , conviendront avec moi qu'on ne peut en prendre intérieurement venant de leur part , sans danger ; mais ils me diront qu'il n'en est pas de même des remèdes externes , & que leurs baumes sont excellens pour guérir les plaies , les blessures , les contusions ; qu'ils ont été eux-mêmes témoins des guérisons miraculeuses que ces baumes ont opéré ; à cela je répons , que ces baumes sont tout au moins inutiles , que toutes les plaies & blessures , qui ont été faites par un instrument tranchant , & qui sont sans déperdition de substance , guériront facilement , comme je l'expliquerai plus au long dans le Chapitre qui traite des Plaies , sans avoir recours à aucun baume ; & qu'il suffit , pour en obtenir la guérison

PRÉLIMINAIRE. ix

dans vingt-quatre heures , de bien laver la plaie avec de l'eau fraîche , d'en rapprocher les bords , & de les maintenir ainsi rapprochés au moyen d'une compresse trempée dans la même eau fraîche , & d'une bande : si ces plaies sont accompagnées de contusions , de meurtrissures , les baumes des Charlatans ne peuvent que leur nuire ; il suffit alors de les laver avec de l'eau de la mer , & d'en appliquer des compresses sur toute la partie contuse jusqu'à guérison.

Je conseille donc aux Marins d'abandonner une fois pour toutes les Charlatans , & de s'adresser à un Chirurgien entendu : lui seul est capable de les conduire dans leurs maladies , de les soulager , & de leur rendre la santé quand ils l'auront perdue ; ils le distingueront facilement du Charlatan , sur le portrait que je vais leur en tracer.

Un Chirurgien entendu , & qui fait profession , est ordinairement un homme honnête , droit , charitable , différent de ses semblables ; l'appât du gain ne le guide pas ; il soigne également ceux qui le payent bien , & ceux dont il n'attend aucune récompense ; il est par goût à l'étude de l'art de

guérir, on le voit sans cesse chercher les occasions de s'instruire ; il estime , considère & ne jalouse point ceux qui ont plus de lumières que lui ; & au lieu de mépriser & décrier ceux qui en ont moins, il tâche de les instruire : on ne l'entend point se vanter des cures qu'il a faites, & ne compte point avec exagération les malades qu'il a traités ; enfin , il cherche plutôt à se faire connoître par ses œuvres & par les soins qu'il prend des malades qui lui sont confiés , que par son babil.

Telles sont les qualités que doit avoir un bon Chirurgien navigant ; si les Marins en rencontrent un pareil , ils le reconnoîtront facilement au portrait que je viens de tracer ; & s'ils le trouvent , ils peuvent alors lui confier aveuglement le soin de leur santé.

C'est avec de pareils sentimens que j'ai toujours exercé ma profession ; & c'est aujourd'hui pour les rendre publics que j'ai entrepris de faire imprimer ce second Ouvrage, qui est le fruit d'une pratique de quarante ans , fondée sur les observations que j'ai faites dans mes différens voyages sur mer , & pendant mon séjour dans diverses Echelles du Levant ; retiré depuis long-temps dans une Ville Maritime,

où j'exerce à la fois la Médecine & la Chirurgie, les occasions d'en faire de nouvelles ne m'ont pas manqué ; l'amour de mes semblables , & le desir d'être utile aux Gens de Mer , m'ont mis la plume à la main une seconde fois.

En effet , je n'ai jamais envisagé le sort de tant de braves Marins abandonnés à leur malheureux sort , & péissant journellement dans les Bâtimens Marchands faute de secours , sans être touché de compassion. Qui seroit assez barbare pour regarder avec un œil tranquille & indifférent ces hommes utiles , qui , pour nous faire part des biens & des richesses de l'Univers entier, vont exposer leur vie sur un frêle vaisseau ; se livrent à un élément intraitable , sans craindre les vents , les vagues , les orages , les tempêtes , les écueils & les naufrages ; exposent leur santé à toutes les intempéries de l'air , & à un changement continuel de climat, dans une demeure peu commode , mal saine ; abandonnent toutes les commodités de la vie , pour ne se nourrir que d'alimens indigestes , mal sains , vivant de biscuit , de viande , de poissons salés , & de mauvais légumes , ne buvant très-sou-

vent que de l'eau corrompue , ou qui a pour le moins contracté quelque mauvais goût dans le tonneau, ou quelque mauvaise odeur , au risque de mourir de faim faute d'alimens , ou de soif au milieu de la mer , faute d'une goutte d'eau douce ; enfin , de périr de maladie faute de secours , ou du moindre petit remède ?

Toutes ces considérations jointes aux mouvemens de l'humanité , m'ont inspiré le desir d'être de quelque utilité à ces hommes vraiment utiles ; & sans trop présumer de mes talens , j'ose espérer qu'ils ne liront pas sans fruit cet Ouvrage , dans lequel j'ai tracé l'histoire des maladies auxquelles ils sont le plus communement sujets ; j'ai détaillé avec autant d'exactitude que de simplicité les moyens de les connoître , de les guérir , & même de les en préserver ; & n'ai rien oublié pour les mettre à portée de se traiter eux-mêmes lorsqu'ils n'auront point de Chirurgien.

Cet Ouvrage sera divisé en trois parties. La première indique les connoissances générales qui sont nécessaires à ceux qui désirent connoître & traiter les maladies ; ces connoissances sont claires & mises à la portée de

P R E L I M I N A I R E. xiiij
ous les Marins tant soit peu instruits.
a seconde traite des Maladies inter-
es ; & la troisième contient les ma-
dies externes ou chirurgicales.

Les Numéros répandus dans le cours
e cet Ouvrage , répondent à autant
e formules numérotées de même, qui
ont rassemblées à la fin pour plus
rande commodité , & pour éviter les
épétitions ; de sorte que dans le Cha-
itre de telle ou telle maladie , lors-
u'on lira que dans tel cas il faut faire
sage du remède N^o. 10 ou 12 , l'on
oit , pour trouver & préparer ces re-
mèdes , chercher à la fin du Livre la
ormule N^o. 10 ou 12.

J'ai ajouté au bas de chaque formu-
e , toutes les fois que le cas m'a paru
exiger , une explication qui facilite
a manière de préparer le remède ,
u qui indique certaines précautions à
rendre pour l'administrer avec fruit.

Immédiatement après les formules,
on trouvera une description courte ,
laire & succinte des drogues simples
qui entrent dans la composition de
ous les remèdes ; cette description
angée par ordre alphabétique peut
être de quelque utilité à certains Chi-
urgiens navigans ; mais elle est abso-
ument nécessaire aux personnes qui

ne sont pas de l'Art, pour apprendre à connoître les drogues simples, & par ce moyen être assurés qu'ils n'en emploient aucune sans en savoir la nature, l'espèce, la qualité & les vertus: ils pourront même, en faisant attention à la description, distinguer une drogue d'une autre qui lui ressemble, au premier coup d'œil; connoître celles qui sont sophistiquées, & éviter par ce moyen ce qu'on appelle en Médecine les *qui-pro-quo*.

Cette description facilitera aux nouveaux Chirurgiens navigans le moyen de former une caisse de médecine à peu de frais, & dans laquelle ils trouveront néanmoins tous les remèdes nécessaires: j'ai banni de mes formules plusieurs compositions, qui sont pour le moins inutiles, & dont on farcit ordinairement les caisses de médecine; par là même raison j'ai préféré les remèdes simples à ceux qui sont composés, parce qu'ils se conservent plus long-tems, & sont beaucoup moins coûteux; j'ai réduit cette quantité d'onguens & d'emplâtres qu'on emploie ordinairement, à quatre ou cinq, parce que j'ai observé dans ma pratique, que ce petit nombre suffit pour le traitement des tumeurs, des plaies & des ulcères.

Quoique le scorbut soit peu commun dans les mers du Levant , on trouve néanmoins fréquemment des Matelots qui en sont atteints , soit qu'ils aient rapporté cette maladie des voyages qu'ils ont faits dans l'Océan , en allant à l'Amérique avec les vaisseaux marchands , ou avec ceux du Roi , soit qu'elle leur soit survenue en navigant dans la Méditerranée ; ce qui n'est pas sans exemple parmi les Cavaneurs ; c'est ce qui m'a engagé à faire un chapitre assez étendu sur cette maladie , & à faire part aux Chirurgiens navigans , qui n'ont pas eu l'occasion de lire certains livres , & à tous les Marins , de nouveaux moyens qu'on a trouvés pour prévenir & pour guérir cette maladie , qu'on peut appeler à juste titre le fleau des Navigateurs qui font des voyages de long cours.

Quoique les maladies Vénériennes ne soient pas un mal particulier aux seuls Marins , & qu'ils ne soient pas plus dans le cas d'en être atteints que les autres hommes , je me suis néanmoins permis de disserter sur ces maladies & sur les différentes méthodes de les traiter , usitées jusques aujourd'hui , parce qu'un grand nombre de

Marins en sont attaqués , & qu'il est rare de voir sortir un Bâtiment de Marseille qui ne renferme quelque Matelot vérolé ; je veux donc leur indiquer un moyen par lequel , à défaut de Chirurgien , ils pourront se traiter eux-mêmes : ce moyen qui est facile & peu coûteux , n'est autre que le remède de M. le Baron de Wansvieten , premier Médecin de feu l'Impératrice Reine d'Hongrie ; & le même dont se sert M. Stork & tous les autres Médecins des Hôpitaux Militaires de l'Empire d'Allemagne.

J'ose avancer sans vanité , que j'ai été le premier en France qui ait fait usage de cette découverte : & je pense que mon Essai sur les Maladies des Gens de Mer , imprimé en 1768 , lui a donné une bonne partie de la publicité qu'il a aujourd'hui : plusieurs Médecins & Chirurgiens le décrivent en public , tandis qu'ils s'en servent en secret : l'on en voit la raison : il n'est pas de l'intérêt de certaines personnes de l'Art , que ce remède soit répandu , autrement chacun pourroit se guérir soi-même facilement & à peu de frais ; que deviendroient alors les frictions , les tisannes sudorifiques & tout cet appareil des grands remè-

es, qui sont si lucratifs pour certaines personnes de l'art ? C'est pour cette raison qu'on ne doit pas juger de la bonté de celui que je propose pour le bien ou le mal qu'en peuvent faire ceux qui sont intéressés à le profiter, mais sur les bons ou mauvais effets qu'il produira ; il y a déjà un très grand nombre de Marins qui le connoissent ; & je puis assurer que tous ceux qui s'en sont servis, ne peuvent qu'en dire du bien ; & que s'il y a quelqu'un qui n'en soit pas content, je suis assuré qu'il ne l'a pas pris sur moi : car il y a plusieurs personnes qui s'amuse à le contrefaire, & à le donner comme s'il venoit de la part.

Le Chapitre de la Peste donnera une certaine sécurité aux Marins qui fréquentent les Mers du Levant : j'ai été plusieurs années dans les Echelles où cette maladie est assez fréquente ; je m'y suis même trouvé dans des lieux où elle faisoit d'assez grands ravages, ainsi je n'avance rien qui ne soit fondé sur les expériences que j'ai faites moi-même, & sur les éclaircissements que j'ai pris sur les lieux à l'occasion de cette cruelle maladie ; c'est d'après les réflexions auxquelles

ils ont donné lieu que j'ose avancer que la peste, qui n'est qu'une fièvre maligne portée à un degré très-violent; peut être traitée & guérie comme les autres fièvres du même caractère; que le plus grand nombre de ceux qui en sont attaqués ne périt le plus souvent que par faute de secours; enfin, qu'on peut, en prenant certaines précautions, se garantir de la contagion.

J'ai fait un Chapitre particulier sur les Noyés, & sur la méthode usitée pour les secourir & les rappeler à la vie; depuis quelques années, le Ministère, qui a bien voulu s'occuper de cet objet, a engagé Sa Majesté, toujours Bienfaisante, d'accorder une récompense pécuniaire à tous ceux qui auront le bonheur de rappeler à la vie quelqu'un de ces infortunés; en conséquence il a été établi dans toutes les Villes Maritimes & dans celles qui sont situées près des lacs & des rivières, des Bureaux où sont consignés les éclaircissements nécessaires, qui ont été imprimés par ordre de Sa Majesté, avec les instruments utiles pour opérer cette bonne œuvre: le succès de cet établissement & le grand nombre de Noyés qui ont été

P R É L I M I N A I R E. xix

appelés à la vie depuis cette époque, n prouvent la bonté, & nous obligent à faire des vœux au Ciel pour la conservation des jours d'un si bon Roi qui s'intéresse à la vie & à la prospérité des moindres de ses sujets : & qui voudroit même les rappeler à la vie lorsqu'ils sont morts. Ainsi j'ose me flatter que les Marins me sauront bon gré d'avoir rassemblé, dans un Ouvrage, qui n'est fait que pour eux, cette méthode qui, à tous égards, méritoit d'y trouver une place.

On se tromperoit fort si l'on croyoit que toutes les maladies dont j'ai traité, attaquent les Marins exclusivement ; je n'ose non plus me flatter d'avoir rassemblé toutes celles auxquelles ils peuvent être sujets ; j'ai seulement recherché & décrit, le plus succinctement qu'il m'a été possible, les maladies qui sont les plus communes parmi eux.

Jusqu'à présent on ne trouve guère que des Auteurs Anglois ou Hollandois qui aient écrit sur les maladies des gens de Mer : or, personne n'ignore que les voyages, la manière de vivre & le tempérament des Nations, pour lesquelles ces ouvrages ont été faits, sont fort différents de ceux des Fran-

çois , & sur-tout des Provençaux ; les maladies & le traitement doivent être différents ; d'ailleurs , quoique les Auteurs traitent cette matière aussi bien qu'il est possible , leurs ouvrages sont trop savants pour être mis entre les mains de plusieurs Chirurgiens navigans François , encore moins des autres Marins , puisqu'ils sont écrits en Anglois , en Hollandois ou en Latin , langues peu familières aux uns & aux autres. L'on peut à-peu près dire la même chose d'un ouvrage écrit en François , & imprimé depuis quelques années ; cet ouvrage est trop savant , & ne peut être utile qu'aux seuls Chirurgiens Navigans très instruits ; ceux qui ne le sont pas sont hors d'état d'en retirer quelque fruit , & les Marins en général n'y comprendroient rien.

Je ne connois donc , jusques aujourd'hui , aucun ouvrage à la portée du plus grand nombre des Chirurgiens Navigans , & même de tous les Marins , que celui qui a pour titre *Avis au Peuple sur sa santé* ; ce livre , qui est ce qu'on peut faire de mieux dans ce genre , est d'une utilité universellement reconnue ; la description , le traitement des maladies , les moyens de les connoître & de s'en préserver , l'adminis-

PRÉLIMINAIRE. xxj

ation des remèdes ; tout y est détaillé avec la plus grande clarté , & avec l'exactitude la plus scrupuleuse : M. Tissot, Médecin de Lausanne en Suisse, dont le nom seul est un éloge , a mis ce livre à la portée de tout le monde, des Chirurgiens & de tous les habitans de la Campagne, pour lesquels il l'a particulièrement composé ; pouvois-je mieux faire que d'adopter son plan ? Je n'est qu'en le suivant & en profitant de ses lumières que j'espère pouvoir tirer de quelque utilité au Marins ; je desire de tout mon cœur que mon Livre soit aussi profitable aux Gens de Mer que le sien l'a été , & l'est journellement aux Habitants de la Campagne.

Mon dessein , en faisant imprimer cet Ouvrage , n'a pas été de donner des leçons aux Chirurgiens Navigans expérimentés ; ceux qui sont tels peuvent s'en passer ; & si quelqu'un l'entr'eux s'amuse à le lire, il trouvera sans doute beaucoup à critiquer, tant sur la négligence du style que sur les répétitions qui m'ont échappé , ou qui m'ont paru nécessaires ; mais je les prévient d'avance , que mon dessein , en le composant , n'a pas été celui de l'illustrer & de me faire un nom ,

mais seulement d'être utile aux Gens de Mer ; je n'ambitionne que la couronne civique ; ainsi si mon travail peut concourir à conserver la santé , à préserver d'une maladie , ou à sauver la vie à un seul Marin , je ne demande rien de plus ; & c'est là où se bornent tous mes vœux.

En 1768, je fis imprimer un esquisse de cet Ouvrage, sous le titre d'*Essai sur les maladies qui attaquent le plus communement les Gens de Mer*. MM. les Echevins & Députés de la Chambre du Commerce de Marseille, toujours prêts à accueillir favorablement & à récompenser ceux qui travaillent pour l'utilité des Navigateurs, après l'avoir soumis à l'examen des Gens de l'Art, me firent l'honneur d'en agréer la Dédicace, & eurent la bonté de m'accorder une gratification pour m'encourager à travailler sur le même sujet, & à perfectionner mon Ouvrage, autant qu'il dépendroit de moi.

En conséquence de cette invitation, j'ai travaillé sur un nouveau plan : les nouvelles observations que j'ai recueillies, les corrections & les augmentations que j'ai faites, sont si considérables, que je puis assurer que ce n'est plus aujourd'hui le même Ou-

P R É L I M I N A I R E. xxiiij

age , comme on pourra s'en convaincre en les lisant l'un & l'autre , & les comparant.

On trouvera ci-après les certificats de plusieurs Capitaines & Officiers de vaisseaux Marchands , qui ont retiré quelque utilité de mon premier Ouvrage , & qui attestent qu'ils ont traité & sauvé la vie à plusieurs Matelots de leurs Equipages , en suivant les instructions qu'il renferme : ce n'est point par ostentation , ni pour flatter mon amour propre , que j'ai fait imprimer ces certificats , dont je conserve les originaux , mais seulement pour prouver aux Marins , par des faits qui , sans doute , feront plus d'impression sur leur esprit que tous les raisonnemens que je pourrois employer , ce qu'ils doivent espérer de ce second Ouvrage , après les augmentations que j'y ai faites.

Enfin , comme je l'ai déjà dit , mon dessein étant d'être utile , non seulement aux Chirurgiens navigans , mais encore à tous les Marins qui se trouvent dans des Bâtimens où il n'y a point de Chirurgiens , j'ai tâché de le rendre intelligible aux uns & aux autres , en n'employant point mal à-

propos des termes de l'Art , & en mettant tout ce que je dis , tant au sujet des maladies que des remèdes , à leur portée.

CERTIFICATS.

JE soussigné certifie que l'Ouvrage de M. Mauran, qui a pour titre, Essai sur les Maladies des Gens de Mer, est d'une grande utilité pour connoître , traiter & guérir toutes les maladies dont les gens de mer sont ordinairement attaqués dans le cours de leurs voyages, en ayant fait l'expérience par moi-même sur divers Matelots , dans les diverses campagnes ou voyages que j'ai faits depuis que je navigue , & toujours avec le plus grand succès ; en foi de quoi j'ai signé le présent , pour servir & valoir en ce que de besoin.

A Martigues , le 23 Mai 1778.

GRANIER.

JE soussigné , certifie que l'Ouvrage de M. Mauran , qui a pour titre : Essai sur les Maladies des Gens de Mer , est d'une grande utilité pour connoître , traiter & guérir toutes

PRÉLIMINAIRE. xxv

outes les maladies dont les Marins sont
attaqués dans le cours de leurs voyages ,
ayant fait l'expérience par moi-même
dans les Bâtimens que j'ai commandés ,
ont plusieurs en ont été guéris avec le se-
cours de ce Livre. En foi de quoi j'ai signé
le présent pour servir & valoir en ce que
de besoin. A Martigues , le 24 Mai 1778.

B. CUELY , Cap.

JE soussigné , certifie que l'Ouvrage de M.
Mauran , qui a pour titre : Essai sur les
maladies des Gens de Mer , est d'une gran-
de utilité pour connoître , traiter & guérir tou-
tes les maladies dont les Marins sont ordinaire-
ment attaqués dans le cours de leurs voyages ;
ayant fait l'expérience par moi-même sur
vers Matelots , dans les diverses campagnes
et voyages que j'ai faits depuis que je na-
gue , & toujours avec le plus grand succès.
En foi de quoi j'ai signé le présent , pour
servir & valoir en ce que de besoin.

A Martigues le 2 Juin 1778.

REYBAUD.

NOus soussignés , Capitaines de Navires de Commerce, certifions & attestons que l'Ouvrage fait par M. Mauran , qui a pour titre: Essai sur les Maladies des Cens de Mer , a été reconnu , d'après l'expérience , très-propre pour connoître , traiter & guérir les maladies dont les Marins sont ordinairement attaqués : plusieurs d'entre nous , en suivant la méthode indiquée par ledit ouvrage , ont guéri radicalement divers Matelots attaqués de maladies dangereuses. En foi de quoi nous avons signé le Présent, pour servir & valoir en ce que de besoin.

A Martigues , le 12 Juin 1778.

Signés , GERIEU. PATTOT. M.
DOUMERGUE. Hré. CELY.
Ant. GASSEN. CAUDIERE.



A V I S

AUX GENS DE MER,

SUR LEUR SANTÉ.

PREMIERE PARTIE.

Connoissances générales, nécessaires à ceux
qui doivent traiter les Malades.

CHAPITRE PREMIER.

De la manière de connoître la fièvre.

QUOIQ'IL ne soit pas prudent de con-
siller le traitement des maladies, & sur-tout
de celles qui sont aiguës, à toute sorte
de personnes, nécessité n'a point de loi;

2 AVIS AUX GENS DE MER

& les Marins sur-tout ~~se trouvent~~ tous les jours obligés de se traiter eux-mêmes à défaut de Chirurgicalien ou de Médecin; pour qu'ils le fassent avec fruit, & pour mettre à leur portée le traitement de ces maladies que j'ai apellé aiguës, parce que j'ai presque toujours observé que le régime & la diète sont autant nécessaires pour la guérison de ces maladies, & même plus que les remèdes; car il vaudroit mieux n'en administrer aucun, que d'en administrer mal-à-propos, ou qui fussent contraires: il convient de leur expliquer ce que c'est qu'une maladie aiguë.

On appelle aiguë, une maladie avec fièvre, qui se termine en bien ou en mal, dans l'espace de quatorze ou de vingt-un jours; comme, la Pleurésie, la Péripleurésie, les Fièvres putrides, malignes, la Peste, &c. Quoique la plupart de ces maladies soient différentes, elles dépendent néanmoins très-souvent d'une même cause, qui est l'engorgement, ou l'inflammation des parties contenues dans le ventre ou la poitrine: La fièvre est plus ou moins forte, selon que l'inflammation, ou l'engorgement, sont plus ou moins considérables, selon que le malade a plus ou moins de forces; il est donc nécessaire, pour le traitement de ces maladies, d'avoir quelque connoissance de la fièvre & des

différens degrés qu'elle a ; connoissance qu'on ne peut acquérir qu'en sachant tâter le pouls.

Pour connoître & toucher le pouls, il faut appliquer les trois doigts qui suivent le pouce, sur la partie supérieure du poignet, qui est à l'extrémité du gras du pouce ; en appuyant tant soit-peu ses doigts, on sentira le mouvement de l'artère semblable à celui d'une montre.

Le pouls d'une personne qui jouit d'une parfaite santé, bat ordinairement, depuis l'âge de 15. à 16 ans jusqu'à celui de 60 ou 70 ans, environ 60 ou 70 fois dans l'intervalle d'une minute ; chez les vieillards il se rallentit un peu ; il arrive même qu'il paroît quelquefois s'arrêter pendant l'espace d'un battement ; chez les jeunes gens depuis sept ans jusqu'à douze, le pouls est plus vif & bat plus vite ; cette différence peut être calculée, & va au moins à un tiers.

Ainsi donc une personne tant-soit-peu intelligente, qui voudra prendre la peine de toucher son pouls plusieurs fois chaque jour, & celui des autres, apprendra facilement à en connoître les variations, & jugera assez exactement du degré de la fièvre d'un malade en lui tâtant le pouls ; si, par exemple, elle trouve qu'elle n'est que d'un tiers plus vite que dans l'état

4 AVIS AUX GENS DE MER

ordinaire , elle comprendra que la fièvre n'est pas bien forte ; si l'augmentation est de moitié , elle conclura que la fièvre doit être regardée comme violente , & par conséquent dangereuse. On peut dire qu'elle est mortelle , quand , dans l'intervalle donné , l'on sent deux battements au lieu d'un.

L'on ne doit pas pourtant juger tout-à-fait de la fièvre par la seule vitesse du pouls , il faut en même tems avoir égard à sa force , à sa foiblesse , sa dureté , sa mollesse , sa régularité , son irrégularité. Tous ces termes ont besoin d'une explication.

Le pouls fort est celui dont les battements , si j'ose les appeller ainsi , sont bien nourris , & se font sentir pleinement sous les doigts ; il faut pourtant observer de ne pas confondre le pouls fort avec le pouls dur , que je décrirai ci-après. Le pouls fort donne toujours à espérer pour un malade ; c'est une preuve qu'il est robuste ; & on ne manque pas de moyens pour corriger la trop grande force du pouls ; le plus sûr & le plus prompt , c'est la saignée ; il faut donc , lorsqu'on rencontre un pareil pouls , la pratiquer tout de suite , & la réitérer trois ou quatre heures après , si le pouls redevient aussi fort qu'il l'étoit auparavant ; cependant il est rare qu'on soit obligé de faire plus de quatre ou cinq sai-

gnées, même dans les maladies inflammatoires; & cette quantité, jointe à une diète sévère, diminue bientôt la force du pouls.

Le pouls foible est le contraire du pouls fort; il est d'un mauvais augure dans toutes les maladies aiguës, & annonce presque toujours du danger; cette espèce de pouls exige rarement la saignée.

Le pouls dur est celui qui, en frappant les doigts qui sont appuyés sur l'artère, fait sentir un coup sec, comme si l'artère étoit de bois ou de quelque autre métal: la dureté du pouls est une marque ordinaire d'inflammation, à laquelle on ne peut remédier que par la saignée répétée.

Le pouls moû est l'opposé du pouls dur; lorsque le pouls est moû, quoiqu'il soit un peu vîte; on doit beaucoup mieux espérer de la maladie que lorsqu'il est dur.

Le pouls régulier est celui dont les mouvements sont égaux, & se ressemblent, de façon qu'il n'y a pas alternativement un battement fort & un autre foible.

Le pouls irrégulier est celui dont les mouvements ne sont pas égaux, ni dans la force, ni dans la vîtesse; s'il s'arrête pendant un ou plusieurs battements, on l'appelle alors pouls intermitent; cette qualité de pouls se trouve souvent chez plusieurs asthmatiques & autres personnes

8 AVIS AUX GENS DE MER

attaquées de quelque autre maladie de poitrine ; c'est à quoi il faut faire attention ; car dans la plupart des maladies aiguës , le pouls intermittent est très-dangereux , surtout si la poitrine n'est point en même tems embarrassée.

De tout ce que j'ai dit , on peut résumer en général que , tant que le pouls est bon , la respiration libre , tant que le cerveau n'est pas affecté , & que les malades n'ayant aucun délire , ni aliénation d'esprit , prennent les remèdes qu'on leur donne , le bouillon , la tisane ; tant qu'ils conservent leurs forces & connoissent leur état , l'on peut bien augurer de la maladie , & s'attendre à la guérison ; si par contraire tous ces signes , ou le plus grand nombre , sont en défaut , les malades sont en danger , & meurent ordinairement.

C H A P I T R E I I.

De la Transpiration.

TOUS ceux qui ont écrit sur les maladies des Gens de Mer , pensent avec fondement que la plupart de celles dont ils sont attaqués , sont produites par une transpiration arrêtée. L'inconstance de l'air , la variation des vents , tantôt secs , tantôt

humides, le changement de climat, surtout lorsque d'un climat chaud, ils passent subitement dans un autre qui est froid; effectivement, les Gens de l'Art ont constamment observé que lorsqu'un Vaisseau passe subitement d'un climat chaud dans un autre qui est froid, les maladies sont plus fréquentes parmi les équipages, que lorsque ce même Vaisseau passe d'un climat froid dans un autre qui est chaud, parce qu'il n'y a rien qui soit plus capable d'arrêter la transpiration que le froid; ajoutez à cela, la mauvaise habitude qu'ont les Marins, de s'exposer au frais lorsqu'ils suent, de se jeter à la mer pour se rafraîchir, de ne point changer de chemises & de vêtements lorsqu'ils sont mouillés par les vagues ou la pluie, de se coucher & de s'endormir dans leurs vêtements mouillés; toutes ces causes sont capables d'arrêter la transpiration, & sont la source de plusieurs maladies auxquelles ils sont sujets. Avant que d'entrer dans le détail de ces maladies, je dois expliquer aux Marins ce que c'est que la transpiration, comment elle se fait, afin qu'ils ne soient pas étonnés si cette évacuation arrêtée & rentrée dans le sang, est la source d'une quantité de maladies.

La peau de notre corps est percée comme un crible, d'une infinité de petits trous

8 AVIS AUX GENS DE MER

qu'on appelle *Pores* ; l'humeur qui passe continuellement à travers ces petits trous , comme une fumée est , ce que nous appellons *Transpiration*. La quantité de cette humeur qui sort de notre corps , est si considérable , que les Médecins qui l'ont observé , assurent que dans un homme sain & bien portant , sur huit livres d'alimens ou de boisson qu'il aura pris , il n'en sort pas trois par les urines ou par les selles , & que le reste se dissipe par la transpiration , qu'on appelle insensible , parce qu'on ne la voit pas , pour la distinguer de la sueur qui est visible pour tout le monde ; outre la quantité de cette humeur ou transpiration insensible , qui sort par les pores de la peau , il en passe une grande portion par la bouche & par les narines ; on le voit aisément pendant l'hiver , parce que l'air froid qu'elle traverse en sortant , la fait changer en une espèce de vapeur visible ; on peut l'observer de même pendant l'été , & la voir , en soufflant avec la bouche bien ouverte contre quelque corps poli , comme la glace d'un miroir ; elle s'arrête , se forme en gouttelettes contre le poli de la glace , & la ternit.

S'il arrive donc qu'une évacuation aussi considérable que celle de la transpiration diminue , s'arrête , & que cette humeur qui est âcre & salée à peu près comme no-

tre urine, se porte sur l'estomac, le foie, les poumons, le cerveau, les intestins, ou dans toute autre partie dont les fonctions sont plus ou moins nécessaires à la vie, il doit en résulter un trouble considérable dans l'économie animale, & des maladies de toute espèce, que les Marins ne peuvent éviter & prévenir, qu'en s'abstenant de tout ce qui est capable d'arrêter leur transpiration, je veux dire, en se tenant bien couverts, sur-tout lorsqu'ils passent d'un climat chaud dans un autre qui est plus froid, en ne s'exposant point sans nécessité à un courant d'air froid lorsqu'ils suent, en changeant de vêtement lorsqu'ils sont mouillés; en ne se couchant, & surtout en ne s'endormant point dans ces mêmes vêtements, parce que c'est ordinairement pendant le sommeil que se fait la plus forte transpiration.

Si, pour avoir négligé ces petits soins, quelque Marin commence à ressentir quelque douleur dans quelque partie du corps; s'il lui survient des frissons, on le fera mettre tout de suite au lit, & on tâchera de rétablir la transpiration, ou d'exciter la sueur par une abondante boisson de l'infusion des fleurs de sureau sèches; si la fièvre survient, on ne doit pas la regarder comme un grand mal, pourvû qu'elle ne dure pas plus de vingt quatre heures; si elle

de dure davantage , il faut recourir à la saignée ; car il n'y a point de remède qui rétablisse plus promptement la transpiration que la saignée ; après la saignée , on continue la boisson de l'infusion des fleurs de sureau ; cette boisson jointe à la saignée procure une sueur qui termine la fièvre & la maladie.

Les Marins sont dans l'usage , pour rétablir la transpiration qui est arrêtée , de boire des liqueurs fortes , telles que l'eau-de-vie , le tafia , le vin avec le sucre ; cette pratique est très-dangereuse , surtout s'il y a fièvre ; car dans pareil cas , les liqueurs spiritueuses crispent l'extrémité des vaisseaux qui vont aboutir à la peau , & empêchent la transpiration , au lieu de la procurer : bien plus , elles incendient le sang , & causent bien souvent une inflammation dans l'estomac , ou quelque autre partie du bas ventre , qui est souvent dangereuse , & bientôt suivie de la mort de ceux qui ont eu l'imprudence de recourir à de pareils remèdes ; & si quelque Marin a jamais été soulagé ou guéri par l'usage de pareilles liqueurs , on peut dire que la fièvre étoit de peu de conséquence , ou que la force de son tempérament l'a tiré de ce mauvais pas.

Les Marins commettent encore une grande faute , lorsque , se trouvant dans

des pays où il y a des rivières, des sources froides, ou des puits, après avoir travaillé & sué, ils boivent de ces eaux froides; l'on ne sauroit croire combien de maladies une pareille imprudence occasionne parmi les Equipages; j'en ai été témoin plusieurs fois, & je suis bien aise de les avertir, que l'Esquinancie, la Pleurésie, le Flux de ventre, & sur-tout les fièvres d'accès, ne doivent souvent leur origine qu'à une pareille cause.

Il faut donc que les Marins, qui veulent avoir soin de leur santé, & se préserver de maladie, entretiennent, autant qu'ils pourront, l'égalité de leur transpiration: c'est par cette raison que lorsqu'ils passeront d'un climat chaud ou tempéré, dans un autre plus froid, ils auront l'attention de se tenir tant-soit-peu plus couverts que la température de l'air ne le comporte; comme ils sont dans l'habitude de quitter leurs vêtements en travaillant, ils les reprendront quand le tems de la fatigue aura cessé; s'ils suent, ils changent de linge, & se reposeront dans un endroit à l'abri du courant du vent; ils ne dormiront point sur les ponts, sur-tout pendant la nuit, même dans les pays les plus chauds, parce que, comme je l'ai déjà dit, c'est pendant le tems du sommeil que la transpiration est plus abondante; s'il

arrive alors que le tems change , devienne plus froid , qu'il tombe de la rosée , ou qu'il régné des brouillards humides , ce qui est très-ordinaire , en faut-t-il davantage pour arrêter la transpiration , & produire toutes les maladies qui en sont la suite ?

Les Marins doivent aussi changer de vêtements lorsqu'ils sont mouillés par l'eau de la pluie , ou par celle de la Mer ; car , si par paresse ou par faute de vêtements , ils laissent sécher leurs habillemens sur leur corps , ils courent le risque d'attraper quelque maladie.

Enfin les Marins doivent en tout tems changer de linge aussi souvent qu'ils le pourront , & se tenir propres ; car la propreté entretient une libre transpiration , garantit de la vermine , de la gale & de plusieurs autres maladies , qui ne sont souvent produites chez eux , que par le défaut de propreté.



C H A P I T R E I I I .

De l'excès du travail.

L'Excès & la continuité du travail ; sont souvent chez les Marins une source fréquente de maladie. Les fatigues continuelles auxquelles ils sont exposés ,

les font quelquefois tomber tout-à-coup dans l'épuisement & dans un état de langueur, qui sont ordinairement les avant-coureurs de quelque grande maladie.

Il n'est pas toujours possible de prévenir, ni d'éviter les maux qui proviennent de l'excès du travail; les Marins n'ont pas toujours la liberté de se reposer toutes les fois qu'ils sont fatigués; & le travail qu'ils font est très-souvent un travail forcé; un ouragan, une tempête qui dure pendant plusieurs jours, pendant une semaine entière, une voie d'eau, obligent un Equipage d'être sur pied, de travailler sans relâche pendant plusieurs jours de suite, & même pendant plusieurs nuits, sans pouvoir prendre quelques heures de repos, ni même un instant pour réparer, par la nourriture, les forces qu'ils perdent continuellement en travaillant, est-il possible qu'ils puissent résister à tant de fatigues? les hommes les plus robustes sont bientôt épuisés, leurs forces diminuent, leur corps s'affoiblit, joignez à cela le peu d'alimens & la mauvaise qualité de ceux dont ils se nourrissent, le danger continuel auquel ils sont exposés, la crainte de la mort & du naufrage, sont autant d'agens très-puissans, capables de les affoiblir, de les énerver & de les disposer aux maladies les plus dangereuses.

14 AVIS AUX GENS DE MER

Comment remédier à tous ces maux ? les moyens sont rares & peu praticables, cependant il y a certaines précautions à prendre pour éviter d'y succomber. Lorsque les Marins se trouveront dans les circonstances fâcheuses que j'ai détaillé ci-devant, ils peuvent reparer leurs forces, & tempérer leur sang par l'usage de quelque liqueur acidule, spiritueuse & rafraîchissante, je n'en connois aucune plus propre à produire cet effet que le *Punch*, dont se servent en pareil cas, les Anglois; cette boisson que tous les Marins connoissent aujourd'hui, & dont ils commencent heureusement à faire usage, est composée d'une certaine quantité de suc de limon, du rhum, ou tafia ou d'eau-de-vie, de l'eau & du sucre; on la rend plus ou moins forte selon la dose de la liqueur spiritueuse, ou la quantité d'eau qu'on emploie; elle est très-salutaite & très-agréable au goût, & on doit la préférer à l'eau-de-vie & au tafia pur, que les Marins François sont en usage de distribuer aux Equipages dans pareille occasion, parce que ces liqueurs fortes, au lieu de les rafraîchir & de restaurer leurs forces, crispent, dessèchent les fibres de l'estomac, & sont la cause des maladies qu'ils éviteroient par un usage modéré du *Punch*.

Les Marins sont sujets à une autre es-

pèce d'épuisement, qui est occasionné par la disette des alimens, ou par leur mauvaise qualité; en effet, combien de fois, sur-tout dans les voyages de long cours, n'arrive-t-il pas que les Equipages manquent de pain, d'eau, de toute espèce de nourriture, ou n'en ont qu'une petite portion qui n'est pas suffisante pour les substantier? combien de fois, les provisions de viande, de poissons salés & de légumes se sont-elles trouvées corrompues! de sorte que les Marins se trouvent alors dans la dure nécessité de mourir de faim. Combien de fois, ils ont été réduits à se nourrir de ces alimens ainsi corrompus, & d'autres aussi dégoûtans, tels que les rats, &c.! Comment est-il possible qu'une pareille nourriture puisse les substantier, entretenir leurs forces, & ne pas engendrer des fièvres putrides, malignes, le scorbut, & tant d'autres maladies fâcheuses qu'il seroit trop long de détailler!

Si dans pareilles circonstances, & après tant de souffrances, le Vaisseau a le bonheur d'arriver dans quelque Port où il puisse trouver des provisions en abondance; si même, pendant la route, il trouve quelque autre Bâtiment qui soit en état de lui en fournir à discrétion, est-il étonnant alors que ces pauvres Marins, après avoir jeûné si long-tems, remplissent leurs estomacs

affamés, fans se mettre en peine de ce qui peut leur en arriver? mais ils payent bientôt avec usure le plaisir qu'ils ont eu de satisfaire & de contenter leur appetit : les douleurs d'estomac, les coliques, les maux de cœur, les défaillances, les vomissemens qui sont occasionnés par la foiblesse de l'estomac, qui a, pour ainsi dire, perdu la faculté de digérer, leur font souffrir mille maux à la fois, & les tuent souvent très-promptement.

Les Marins doivent donc, dans pareil cas, savoir se contenir, & s'observer, tant sur la quantité que sur la qualité des alimens; ils ne prendront, pendant les deux ou trois premiers jours, qu'une petite quantité de nourriture à la fois; il faut même qu'elle soit facile à digérer, telle que de petites soupes de ris ou de pain, quelques bouillons; ce qu'ils continueront jusqu'à ce que leur estomac ait recouvré ses forces, & soit en état de digérer d'alimens plus succulents & en plus grande quantité.

C'est sur-tout dans une pareille occasion que les Capitaines & les Officiers doivent donner l'exemple, & user de sévérité, s'ils veulent être maîtres de leurs Equipages, & leur conserver la vie, en empêchant les Matelots de se gorger & de contenter leur appetit; ils régleront

eux-mêmes la quantité des aliments selon la force d'un chacun, & selon les notices que je viens de donner; ils veilleront & emploieront leur autorité, afin de les contenir dans les bornes qu'ils leur auront prescrites; autrement ils auront le désagrément de les voir périr misérablement, les uns après les autres, & de se trouver désarmés; ce qui est arrivé mille & mille fois. S'il y a un Chirurgien dans le Bâtiment, le soin de régler la nourriture & de faire les portions lui est ordinairement réservé; mais s'il est jeune, comme sont la plupart des Chirurgiens Navigans, le Capitaine doit prendre ce soin lui-même; car un jeune Chirurgien n'est guère capable de contenir un Equipage, & risque souvent de succomber à l'envie de se rassasier le premier, au lieu de donner le bon exemple, comme on l'a vu arriver plusieurs fois.





CHAPITRE IV.

De la mauvaise qualité de l'eau ; des moyens qu'on doit prendre pour la conserver & l'améliorer , lorsqu'elle a quelque mauvais goût , & de la méthode pour dessaler celle de la mer , & la rendre bonne à boire.

COMME l'eau entre dans la préparation de tous les aliments , & qu'elle est la base de la boisson de tous les hommes , les Matins qui en font provision , doivent choisir , autant qu'il dépend d'eux , celle qui est de la meilleure qualité ; car il est hors de doute que la mauvaise eau qu'ils boivent quelquefois , est la source de plusieurs maladies , & particulièrement du scorbut , dans les voyages de long cours. Si l'eau dont ils font la provision n'est pas de bonne qualité , ils sont obligés d'en boire jusqu'à ce qu'ils aient abordé dans quelque endroit où ils puissent en trouver de meilleure ; il convient donc que les Capitaines aient l'œil ouvert sur une provision qui est d'une si grande conséquence ; qu'ils aient soin de faire la visite des tonneaux destinés à la contenir , pour s'assurer s'ils sont propres ;

qu'ils n'épargnent rien pour en avoir qui soient bons & incapables de changer la bonne qualité de l'eau ; enfin , qu'ils observent de les faire remplir d'une eau claire , pure & légère ; ils doivent préférer celle de rivière , quand elle est bien nette , ou celle de citerne , à toute autre , & celle de fontaine à l'eau des puits , des lacs & des étangs , parce que ces dernières sont ordinairement de mauvaise qualité & peu saines.

S'il arrive que les Marins ne puissent pas faire leur provision d'une eau claire , & qu'ils soient obligés de remplir leurs tonneaux de quelqu'eau trouble & bourbeuse , ils auront l'attention de mettre un linge propre sur l'entonnoir pour la filtrer ; ils changeront ce linge de tems en tems , afin que la filtration s'en fasse mieux , & placeront au fond des tonneaux une certaine quantité de sable fin , de gravier ou de petits cailloux ; ils secoueront fortement les tonneaux , ensuite ils les laisseront reposer jusqu'à ce que l'eau soit devenue claire ; dans cet état ils les transvaseront dans d'autres tonneaux propres avec une petite pompe.

Une manière plus courte & plus commode pour clarifier l'eau ; c'est de rapprocher deux tonneaux , de façon que l'un soit plus élevé que l'autre ; le tonneau su-

20 AVIS AUX GENS DE MER

périeur doit être à demi-plein de sable fin , & l'on versera dans ce tonneau supérieur l'eau trouble & bourbeuse , par le trou d'en haut ; & cette eau se faisant jour par le trou d'en bas , sortira claire & transparente , & sera reçue dans le tonneau qui est plus bas que l'autre.

Pour connoître si l'eau dont on veut faire la provision est bonne à boire , il faut essayer si elle dissout bien le savon , si les légumes qu'on fait bouillir avec cette eau se ramolissent & cuisent aisément , si elle est claire , transparente , sans aucun mauvais goût ni mauvaise odeur ; lorsque l'eau dont on doit remplir les tonneaux pour la provision , n'a pas toutes ces bonnes qualités , il faut la rejeter ; ou si l'on est obligé de s'en servir , il faut tacher de corriger ses mauvaises qualités : pour y parvenir , avant que de donner la ration à l'Equipage , on la fera bouillir , ou on l'exposera un certain tems à l'air ou au soleil ; on la secouera en la versant d'une cuve élevée dans une autre ; on la fouettera avec un balai , afin que les particules malfaisantes puissent s'évaporer.

Il arrive très-souvent que , quoiqu'on ait fait provision d'une bonne eau , elle se gâte , se corrompt dans les tonneaux , & y contracte une mauvaise odeur , il faut alors déboucher les tonneaux ; ce moyen seul fait

souvent perdre à l'eau sa mauvaise odeur, & dans quelques jours elle devient meilleure, & bonne à boire : plusieurs même prétendent que, lorsque l'eau, après avoir ainsi fermenté, reprend son goût naturel, & perd sa mauvaise odeur, elle est, après avoir subi ce changement, plus légère & plus saine ; c'est ce que j'ai éprouvé plusieurs fois.

En attendant ce changement, pour corriger le mauvais goût & la mauvaise odeur de celle qu'on est obligé de boire, il faut, comme je l'ai déjà dit, verser la provision du jour dans des cuves, la bien fouetter, y ajouter quelque peu de sel marin, ou de bon vinaigre ; certains versent dans les tonneaux, dont l'eau a contracté quelque mauvais goût ou quelque mauvaise odeur, la décoction de quelque plante aromatique, sèche, comme la Citronelle, ou toute autre plante de même qualité ; ce qui réussit quelquefois, & suffit pour la rendre potable.

MÉMOIRE sur la salubrité de l'eau, & sur les moyens de rendre celle de la mer potable, tiré de la Chymie de M. Beaumé, qui l'a extrait lui-même de celui de M. Poissonier, Médecin de la Marine, à Brest.

» Personne n'ignore que l'eau est la
» provision la plus nécessaire dans un Vais-

22 A V I S A U X G E N S D E M E R

» feau; c'est au manque d'eau, ou à la
 » mauvaise qualité de celle que les Equi-
 » pages boivent, que l'on peut attribuer
 » la plus grande partie des maladies qui
 » les attaquent; celle qu'on embarque
 » dans les Vaisseaux est bientôt consu-
 » mée, ou corrompue à un tel point
 » qu'il est impossible de la boire sans en
 » être incommodé; ces considérations &
 » plusieurs autres, qui ne sont pas moins
 » importantes, ont engagé, dans tous les
 » temps, les Savans à chercher les mo-
 » yens de conserver l'eau douce qu'on
 » embarque, sans qu'elle puisse se gâ-
 » ter, & à trouver quelque procédé
 » propre à séparer le sel marin de
 » l'eau de la mer, pour la rendre pota-
 » ble: la plûpart de ces procédés ont été
 » faits par des gens qui n'étoient pas as-
 » sez instruits des principes de la saine
 » Physique; quelques-unes des conséquen-
 » ces qu'il ont tirées de leurs opérations,
 » ont même induit en erreur.

» L'eau douce qu'on embarque dans des
 » tonneaux de bois, ne conserve pas long-
 » tems sa salubrité; la conséquence qu'on
 » en a tiré, a été que cet élément est fa-
 » cile à se corrompre; quelques expérien-
 » ces mal faites ont porté les Physiciens
 » à croire qu'il y avoit des eaux douces,
 » quoique d'un égal degré de pureté, qui
 » étoient

» étoient plus susceptibles de se gâter les
 » unes que les autres , & on a conclu
 » qu'il falloit embarquer de préférence cel-
 » les qui avoient conservé plus long-tems
 » leur salubrité.

» Il est pourtant démontré que l'eau
 » douce parfaitement pure est incorrup-
 » tible , & peut se garder des siècles
 » sans contracter aucun mauvais goût , au-
 » cune mauvaise qualité , pourvu que le
 » vase qui la contient , soit de nature à
 » ne pouvoir rien communiquer ; mais
 » une eau chargée de matières inflamma-
 » bles ne tardera pas à se corrompre ,
 » quoique conservée dans un vase qu'elle
 » ne peut attaquer ; ainsi ce n'est pas d'une
 » eau pareille qu'on entend parler.

» La Nature fournit presque par-tout
 » de l'eau assez pure , qui peut se garder
 » sans se gâter ; telles sont celles des gran-
 » des rivières , des fleuves & celles des
 » sources qui courent dans des terrains
 » sabloneux. L'on a conservé quinze ans ,
 » de ces eaux , dans des flacons de cris-
 » tal bouchés , sans qu'elles se soient al-
 » térées de la moindre manière ; tandis
 » que la même eau également pure , em-
 » barquée dans des tonneaux , s'est cor-
 » rompue dans très-peu de jours ; il faut
 » donc attribuer cette différence à la na-

24 AVIS AUX GENS DE MER

» turé du vase dans lequel on conserve
» celle des embarquements.

» L'on se sert ordinairement de ton-
» neaux de chêne, ou de châtaignier,
» pour contenir l'eau qu'on embarque ; &
» c'est la substance de ces bois que l'eau
» dissout, qui se putrifie, & qui ôte à
» l'eau la salubrité ; en général, des ton-
» neaux de bois ne sont pas propres à
» conserver de l'eau qui n'est pas renou-
» vellée de tems en tems ; ceux qui sont
» faits de bois tendre & neuf, sont en-
» core moins bons ; de pareils bois four-
» nissent à l'eau beaucoup de matière ex-
» tractive ; ceux qui ont servi quelque
» tems à contenir de l'eau, en fournis-
» sent moins, & par conséquent doivent
» la conserver plus long-tems que les
» premiers ; & c'est vraisemblablement
» faute d'avoir fait attention aux diffé-
» rents états des bois des tonneaux qu'on
» a cru constater, par des expériences de
» comparaison, que certaines eaux, quoi-
» que pures d'ailleurs, n'étoient pas con-
» venables pour les embarquements.

» Les expériences de ce genre, faites
» dans de pareils tonneaux, sont absolu-
» ment illusoires, parce qu'il est absolu-
» ment impossible de connoître l'état du
» bois ; & elles ne doivent être faites
» que dans des vases de verre ; il est vrai

» qu'il est impossible de faire la provision
 » d'un Vaisseau dans des bouteilles ; mais
 » on pourroit faire des tonneaux exprès
 » qui seroient induits d'un vernis solide
 » intérieurement , qui ne communique-
 » roit rien à l'eau ; tels qu'est celui qu'on
 » applique à certains vases faits pour sup-
 » porter la chaleur de l'eau bouillante ;
 » ce vernis ne communique aucun goût
 » aux liqueurs chaudes qu'on verse dans
 » ces vases. On peut encore se servir de
 » tonneaux garnis dans l'intérieur de plomb
 » ou d'étain laminé , qui ne sont pas tout-
 » à-fait sans inconvénient ; mais qui se-
 » roient pourtant meilleurs que les ton-
 » neaux de bois , parce qu'une fois que
 » la surface de ces métaux est enduite
 » de la terre fine que dépose l'eau , mê-
 » me la plus pure , ils ne communiquent
 » plus rien à l'eau ; ainsi ces tonneaux
 » métalliques pourroient être substitués
 » aux bouteilles de verre ; mais leur poids
 » est peut-être la seule raison qui empê-
 » che d'en faire usage.

» Plusieurs différents Physiciens ont
 donné des procédés pour ôter à l'eau
 douce corrompue , ses mauvaises qualités ,
 & pour retarder la corruption de celle
 qu'on est dans l'usage d'embarquer dans
 des tonneaux de bois ; *Boerhave* recom-
 mande de faire bouillir l'eau corrompue ,

& d'ajouter un peu d'esprit de vitriol à celle dont on veut retarder la putréfaction ; M. Deslandes observe qu'il regne, au fond de la cale, où l'on place l'eau, une chaleur égale à celle de l'été ; cette chaleur est favorable à la génération des insectes, & à la putréfaction des substances dont l'eau est chargée ; c'est pourquoi il recommande de soufrer les tonneaux avant & pendant qu'on les remplit, & d'ajouter de l'esprit de vitriol, à cette même eau enfermée dans les tonneaux. Tous les Savans conviennent que les acides minéraux sont très-propres à retarder la putréfaction de l'eau ; le Docteur Halles, dans un ouvrage traduit de l'Anglais, qui a pour titre : *Instruction pour les Mariniers, contenant la manière de rendre l'eau de la mer potable, celle de conserver l'eau douce, &c.* recommande, & détermine même la quantité d'esprit de vitriol qu'il convient d'ajouter à l'eau ; mais les additions d'acides minéraux à des eaux dont on use journellement, ne sont pas elles-mêmes toujours absolument salubres ; ainsi l'attention n'est pas remplie.

» Pour rendre l'eau de la mer potable, & lui ôter sa salûre par des moyens praticables dans les Navires, la filtration est un des premiers moyens qui ait été proposé. Pline, Histoire Naturelle, liv. XXXI,

dit que , si l'on plonge dans la mer des boules de cire creuses , elles se rempliront d'eau douce ; le même procédé a été indiqué dans les Transactions Philosophiques , année 1763 , n°. 7 (a). On ne voit cependant pas que l'eau puisse se filtrer à travers la cire ; & s'il est possible qu'il en passe quelques gouttes au travers de ses pores , elle ne sera pas moins salée que l'eau de la mer ; c'est donc une erreur renouvellée de *Pline* ; car , pour que l'eau puisse se filtrer , il faut que les pores du corps , au travers duquel on veut le faire passer , soient de nature à être mouillés , & que l'eau puisse adhérer à ces mêmes pores , comme elle adhère à des tuyaux capillaires ; sans cela , point de filtration.

» *Lifter* propose de mettre l'eau de la mer dans une cucurbite avec de l'algue marine , ou d'autres plantes du même genre , & de couvrir le vaisseau de son chapiteau : il s'élève , dit-il , de l'eau douce dans le chapiteau ; cet effet qu'il attribue à une filtration de l'eau de la mer au tra-

(a) Jusques à quand les Savans , même ceux du premier Ordre , se copieront les uns les autres , & nous donneront pour des vérités constantes , des observations qu'ils n'ont pas pris la peine de vérifier.

vers des pores de la plante, n'est autre chose qu'une distillation insensible, parce que la plante est totalement plongée dans l'eau, & que l'Auteur ne fait usage d'autre chaleur que de celle qui régné dans l'air environnant, pour produire la distillation, qui est le véritable & l'unique procédé pour rendre l'eau de la mer potable, sans avoir recours à aucune filtration.

» *Leibnitz* présume que la distillation peut rendre l'eau de la mer potable; mais il a plus de confiance à la filtration au travers de différens intermèdes. Parmi ceux qu'il indique; il y en a qui sont très-dangereux, & qu'on devroit rejeter, quand même ils auroient la propriété qu'il leur suppose; il pense que l'eau de la mer qu'on feroit passer, à l'aide d'une machine de compression ou d'aspiration, au travers de la litharge, ou d'autre chaux de plomb; perdrait sa salûre, & deviendrait potable; il y a apparence que ce moyen, & tous les autres dont on a parlé, n'ont été que des idées purement spéculatives, & que tous ces Auteurs ne les ont jamais soumises à l'expérience; une seule les auroit convaincus, qu'il n'est pas possible de débarasser l'eau de la mer du sel qu'elle contient, par la seule filtration.

» D'autres ont avancé que de l'eau de la mer peut se filtrer au travers du verre, &

» se dessaler ; les expériences qui ont été
 » faites à ce sujet, prouvent le contraire ;
 » & les Globes de verre plongés à 30 ou
 » 40 brasses d'eau, se sont cassés ; ceux qui
 » ont résisté , & qu'on a retirés , ne con-
 » tenoient pas une seule goutte d'eau : il
 » en a été de même des bouteilles ordinai-
 » res, lorsque le bouchon a résisté, elles
 » se sont cassées ; quand le bouchon s'est
 » enfoncé, elles se sont remplies d'eau
 » salée.

» M. l'Abbé *Nollet*, après avoir, con-
 » jointement avec M. de Réaumur, filtré
 » de l'eau de la mer dans un tube de verre
 » disposé en zig-zag, rempli de sable fin,
 » & formant une longueur de mille toises,
 » assure qu'elle en étoit sortie aussi salée
 » qu'elle y étoit entrée.

» Toutes ces diverses expériences prou-
 » vent donc que la filtration est incapable
 » de dessaler l'eau de la mer : en effet ,
 » l'eau & le sel sont tellement combinés,
 » que l'eau porte toujours, au travers des
 » pores par où elle passe, le sel dont elle
 » est chargée.

» Les Actes de *Leipsic*, Septemb. 1697,
 » font mention d'une expérience très-con-
 » nue aujourd'hui, mais qui devoit être
 » intéressante dans le siècle passé, & qui
 » avoit son utilité dans certaines circon-
 » stances. Il est dit que l'eau de la mer,

30 AVIS AUX GENS DE MER

» qui se gèle, fournit de la glace qui, étant
» fondue, se change en eau douce; les
» Marins qui naviguent dans les mers gla-
» ciales, qui ont rencontré des bancs de
» glace, & qui les ont rompus, s'en sont
» servis pour renouveler leur provision
» d'eau douce (b), (*Voyez le voyage autour*
» *du monde de M. Cook*).
» Si ce moyen ne peut pas être utile,
» il a du moins éclairci un point de théo-
» rie : La distillation est le plus sûr pour
» rendre l'eau de la mer potable & salu-
» bre; il est indiqué depuis long-tems par
» plusieurs Physiciens. *Hauton* paroît être
» le premier qui ait fait une attention par-
» ticulière à la distillation de l'eau de la
» mer, à bord des Vaisseaux : il est donc
» le premier Auteur de cette découverte;
» il est vrai qu'il propose d'ajouter à cette
» eau, avant que de distiller, de l'alkali

(b) Quant à moi je pense que les bancs de glace, dont on a fondu l'eau, pour renouveler les provisions d'eau douce, n'étoient pas véritablement formés par l'eau de la mer glacée, mais qu'ils venoient des grandes rivières qui entrent dans les mers glaciales; car, ayant voulu faire cette expérience sur l'eau de la mer qui se glace au bord de l'Etang du Martigues pendant l'hiver, je l'ai trouvée aussi salée que l'eau du même Etang.

» fine , de plonger dans la mer le tuyau
 » du chapiteau de l'alembic , qui porte
 » l'eau distillée dans le récipient ; la mer de-
 » vient le réfrigérant de cette distillation ;
 » il recommande ensuite de mêler à cette
 » eau distillée une certaine terre qu'on sé-
 » pare ensuite par décantation ; l'effet de
 » cette terre est , suivant Hauton , d'é-
 » mousser & d'envelopper l'esprit volatil
 » de sel , dont il suppose apparemmment
 » que l'eau distillée est chargée ».

Ces différens procédés d'Hauton , prou-
 vent qu'il vouloit envelopper sa décou-
 verte d'un certain nuage , pour en tirer
 un meilleur parti ; on ne peut néanmoins
 refuser à *Leibnitz* , la première idée de la
 distillation ; mais on peut dire , de cette
 découverte , ce que l'on dit à *Cristophle*
Colomb , lorsqu'il découvrit le Nouveau
 Monde. Rien n'est plus facile que de faire de
 telles découvertes ; il ne s'agit que de navi-
 guer dans des Parages où d'autres n'ayent
 pas encore navigué ; & alors on découvre
 de nouveaux pays. *Cristophle Colomb* , en
 présence du Roi & de tous ses Courtisans
 qui le jalousoient , prit un œuf , & de-
 manda à tous ces Courtisans , si quelqu'un
 auroit l'adresse de le faire tenir droit sur la
 table : ils le prirent tour-à-tour , mais au-
 cun d'eux ne put parvenir à le faire tenir
 droit ; alors *Cristophle Colomb* s'adressant

au Roi, lui dit : Sire , si je parviens a faire tenir cet œuf droit sur la table , après que tous vos Courtisans n'ont pu y réussir, conviendront-ils que je suis l'Auteur de cette découverte ? le Roi & les Courtisans dirent qu'oui. Alors Cristophle prenant l'œuf par le gros bout , en frappa fortement sur la table , rompit tant-soit-peu la coque , & le fit tenir droit , au grand étonnement du Roi & de ses Courtisans , qui dirent encore qu'ils en auroient bien fait autant , & que rien n'étoit si facile ; mais le Roi leur imposa silence , & dit qu'il en étoit ainsi de la découverte du Nouveau Monde ; & qu'ils y arriveroient facilement , en suivant la route que Cristophle Colomb leur avoit enseignée.

» En 1717, M. Gautier, Médecin de Nantes , s'occupa de cet objet ; il a donné la description d'une machine distillatoire , au moyen de laquelle on peut distiller avec économie de l'eau de la mer , en quantité suffisante à la consommation de l'Equipage d'un Navire , ce vaisseau distillatoire , tout excellent qu'il peut être , ne peut guères servir que sur terre , comme un alembic ordinaire ; car le roulis du Navire faisoit lancer dans le chapiteau , l'eau qui étoit dans la cucurbite , & gâtoit aussi celle qui étoit déjà distillée ; ce qui a fait abandonner cette machine.

» Il étoit réservé à M. Poissonnier, Conseiller d'Etat, Médecin de la Faculté de Paris, & Médecin consultant du Roi, d'imaginer une forme d'alembic plus simple, & qui pût se placer commodément dans un Navire; on peut avec cet alembic, distiller à bord même, pendant les plus grands mouvemens d'un Vaisseau, sans qu'il soit à craindre que l'eau de la cucurbite puisse être lancée dans le chapiteau, comme il arrive avec les alembics ordinaires, ou avec la machine de M. Gautier.

» Pour rendre cet alembic d'un service plus commode & plus général, M. Poissonnier en a varié la forme de deux manières différentes : on en trouve les figures très-bien gravées, avec leurs explications, scrupuleusement détaillées dans le Traité de Chymie expérimentale de M. Baumé, qui m'a fourni le Mémoire qu'on vient de lire. »

Depuis 1763, que M. Poissonnier a publié sa machine propre à distiller l'eau de la mer, il en a été fait plus de quatre cents expériences, tant sur les Vaisseaux du Roi (c), que sur ceux du commerce, &

(c) Entre autres par M. de Bougainville, Voyez son voyage autour du monde.

de la compagnie des Indes ; ces expériences ont été attestées de la manière la plus avantageuse par des procès-verbaux , qui ont été déposés dans les Bureaux de la Marine : dès l'année 1764 , tous ceux qui ont fait usage de l'eau distillée avec cette machine , s'en sont mieux trouvés , que de l'eau de cale , & n'ont ressenti aucune incommodité. M. de Bougainville , dans la relation de son voyage autour du monde , dit même d'une manière formelle , qu'il doit à l'usage de l'eau distillée par cette machine , le salut de son Equipage (*d*). Comme la manière de distiller l'eau de la mer dans les Navires , & de la rendre potable , est un objet qui intéresse toutes les Nations qui commercent sur mer , M. Poissonnier rendit compte de sa décou-

(*d*) On ne peut faire aucune différence , ni par le goût , ni par l'odeur , entre l'eau de la mer distillée avec la machine de M. Poissonnier , & l'eau commune de rivière , ou de fontaine. Me trouvant , il y a quelques années , à Marseille , je fus rendre visite à un Capitaine Ponentois , parce qu'on m'avoit dit qu'il avoit une de ces machines , & qu'il distilloit de l'eau de la mer pour en boire : effectivement le Capitaine me fit apporter deux bouteilles , dont une étoit remplie de l'eau de la mer distillée , & l'autre de l'eau de la fontaine des Augustins ; après les avoir goûtées , je ne pus en faire la différence.

verte à l'Académie des Sciences de Paris, en 1764. L'Académie, dès-lors fit constater la bonté & les avantages de cette machine distillatoire, par un nombre suffisant d'expériences; néanmoins un Anglois, nommé M. Irvine, voulut se faire honneur de cette découverte, & s'approprier l'invention de M. Poissonnier; en conséquence il la présenta au Parlement d'Angleterre, & obtint une récompense de 5000 liv. de pension; mais un autre Anglois moins jaloux de l'honneur de sa Nation que de la vérité, publia tout-de-suite dans un *Pamphlet*, que M. Poissonnier, Médecin François, étoit le véritable inventeur de cette machine, & prouva que depuis plus de neuf années, on en faisoit usage dans les Navires François, avant que Mr Irvine, Anglois, tentât de se l'approprier.



C H A P I T R E V.

Du Régime des Fiévreux.

LA connoissance de la fièvre & des maladies, serviroit peu; celle des remèdes feroit encore d'un petit secours, si l'on négligeoit le régime. En Effet dans la plupart des maladies, & sur-tout dans

36 AVIS AUX GENS DE MER
celles qui sont aiguës, le régime est absolument nécessaire; & si les malades ne l'observent pas comme il faut, les meilleurs remèdes deviennent inutiles; & il est bien difficile qu'ils puissent guérir, tandis que nous voyons tous les jours plusieurs malades se tirer d'affaire, & recouvrer la santé, sans avoir pris aucun remède, par le seul moyen du régime; tandis que d'autres qui ont été traités méthodiquement, & qui ont pris plusieurs remèdes, meurent, parce qu'ils ne l'ont pas observé; il est donc nécessaire d'expliquer aux Marins ce qu'on entend par le régime, & de leur enseigner en même tems comment ils doivent conduire les malades dans les maladies aiguës, pendant tout le tems que la fièvre dure.

Dans toutes les maladies où la fièvre est continuë, & ne donne point de relâche, la diète doit être sévère, je veux dire, que les malades ne doivent prendre aucun aliment solide; je serois même d'avis, malgré le préjugé contraire, qu'on ne leur donnât aucun bouillon de viande, comme on le pratique à Smyrne, & dans toutes les Echelles du Levant; ce qui prouve que cet usage s'est continué depuis *Hypocrate*, jusqu'aujourd'hui; & il n'y a qu'en France, où l'on soit dans l'usage de donner du bouillon de viande à ceux qui

ont la fièvre. Ils prendront , pour toute nourriture , de la tisanne d'orge mondé , ou de ris ; & on rendra cette tisanne plus ou moins chargée , selon la violence & la durée de la fièvre.

Je ne fais par quel aveuglement , on ne peut faire entendre raison aux François , sur l'article du bouillon de viande , & surtout aux Marins ; ils disent que le mal par lui-même affoiblit assez les malades , & qu'ils ont besoin de quelque chose de substantiel pour entretenir leurs forces , & les empêcher d'y succomber ; que la tisanne n'est que de l'eau incapable de substantier les malades , c'est pourquoi ils ne discontinuent de les gorger de bouillon ; souvent même ils leur donnent des soupes , & même du vin pur ; ce qui rend la maladie plus fâcheuse , plus difficile à guérir , & souvent mortelle.

C'est pourquoi je suis d'avis qu'on ne donne jamais aux malades , qui ont une fièvre continuë , aucun bouillon , encore moins des soupes & du vin , quand même il seroit tempéré , à moins que quelques circonstances , que je détaillerai dans son lieu , n'obligent à faire usage de cette liqueur plutôt comme remède que comme boisson ordinaire : & je prouverai que c'est à tort que les Marins prétendent que la diète affoiblit trop les malades ; que l'abs-

tinence des alimens, & même celle du bouillon de viande, n'ont jamais causé la mort à ceux qui l'ont observée; que ceux qui ne prennent, pendant plusieurs jours, & des semaines entières, que de l'eau pure, ou de la tisane, conservent mieux leurs forces, que ceux qui ont fait usage du bouillon de viande, ou d'autres alimens solides, & sont plutôt & plus sûrement guéris.

En effet, l'usage des soupes & du bouillon, au lieu de fortifier les malades, les affoiblit : car il augmente la maladie; & tous les Gens de l'Art sont à même d'avoir observé qu'ils se trouvent plus foibles & plus abatus, après avoir pris du bouillon, ou quelqu'autre nourriture, que lorsqu'ils observent une diète rigoureuse, en ne buvant que de l'eau, ou de la tisane : car il est constant que l'estomac d'un malade, qui a la fièvre, n'est pas en état de faire la digestion : ainsi tout ce qu'il avale de solide, le surcharge, s'y corrompt, & se change en pourriture; or, cette matière changée en pourriture, au lieu d'augmenter ses forces, les diminue, & les détruit; d'où il est nécessaire de conclure, que tout aliment solide que prend un malade, qui a la fièvre, est pour lui un vrai poison; j'ai observé plus d'une fois, que des malades qu'on forçoit,

pour ainsi dire, à manger, perdoient le peu de force qui leur restoit, tomboient dans l'angoisse & la rêverie, & mouroient enfin en mangeant.

L'usage du bouillon de viande, est, selon M. Tissot, presque aussi pernicieux aux malades qui ont une fièvre continuë, que celui des alimens solides; ils en seront bientôt convaincus, s'ils lisent attentivement ce que ce fameux Médecin dit à ce sujet, dans son *Avis au Peuple sur sa Santé*. Supposons, par exemple, que l'on donne à un homme sain & bien portant un bouillon gâté, il est certain que quelques heures après l'avoir pris, il sera attaqué par des accidens violens; il aura des maux de cœur, des syncopes de défaillance, des douleurs d'estomac, des sueurs froides, un vomissement, la diarrée, la fièvre, des taches pourprées, & mille autres symptomes ordinaires à ceux qui ont avalé quelque poison. En effet, un bouillon corrompu en est un véritable; de même, si l'on donne à un malade, qui a la fièvre, un bouillon, quoique frais, cet aliment n'est pas plutôt parvenu dans son estomac, qu'il s'y corrompt, pour peu qu'il y séjourne, à cause de la chaleur excessive, qui est dans cet organe, chaleur qui, pendant la fièvre, est douze fois plus forte, que celle des jours

les plus chauds de la Canicule. Il est donc impossible que le bouillon soit digéré, vû le trouble général que la fièvre occasionne dans toutes les parties nécessaires pour exécuter cette fonction ; il se mêle donc avec les matières corrompues qui y sont déjà accumulées, & se change en un véritable poison, qui ne tarde pas de produire, au bout de quelque tems, tous les accidens funestes énoncés ci-dessus ; & si cela n'arrive pas toujours, c'est que les malades s'accoutument à ce poison, ou sont plus forts que lui.

Il faut donc poser pour principe, & établir pour règle générale, que, dans le commencement d'une maladie, tant que la fièvre subsiste dans un certain degré, tant qu'il y a de la pourriture & de mauvais levains dans l'estomac, ce qu'on reconnoît par l'inspection de la langue, qui se trouve alors recouverte d'une couche limoneuse & jaunâtre, on ne doit jamais permettre aucun aliment solide, & s'abstenir même de donner du bouillon de viande ; car ce n'est pas ce qui entre dans l'estomac, qui nourrit ; mais bien ce qui y est digéré : Or, je viens de prouver que ces alimens se mêlant avec les matières corrompues, se corrompent bientôt eux-mêmes ; donc ils sont incapables de nourrir & de for-

tifier les malades ; ils deviennent au contraire un nouveau germe de maladie. Le plus grand nombre des Gens de l'Art, convient aujourd'hui de cette vérité ; & tous ceux qui soignent & servent les malades , observent , chaque jour , que la fièvre augmente & devient plus forte , quand ils ont pris quelque aliment solide , ou qu'ils ont avalé , comme l'on dit , un bon bouillon.

Cependant l'usage de donner des soupes légères & du bouillon pendant la fièvre , a si fort prévalu , & est si répandu parmi les Marins , qu'un Matelot n'est pas plutôt attaqué de la fièvre , qu'à défaut de viande fraîche , le Cuisinier tue tout de suite une poule qu'on met au pot , pour lui faire du bouillon. Je pense qu'il sera très-difficile , pour ne pas dire impossible , d'abolir cette mauvaise & pernicieuse coutume ; les Chirurgiens navigants eux-mêmes , qui en reconnoissent tout le danger , n'osent s'affranchir de ce préjugé , parce qu'ils craignent que si un malade , auquel ils n'auroient pas voulu permettre l'usage du bouillon , venoit à mourir , on ne les rendît responsables de sa mort , & on ne les accusât de l'avoir laissé mourir de faim , en attribuant cette mort plutôt au défaut de nourriture , qu'à la force de la maladie ; mais en cela ils ont grand tort ; il

est vrai qu'un honnête homme doit être soigneux de sa réputation ; mais un Chirurgien véritablement honnête, doit faire peu d'attention à ce que les Matelots peuvent dire contre lui, & préférer la santé des malades qui lui sont confiés, à une réputation qui ne dépend pas de ce que des ignorans peuvent dire contre lui ; puisqu'il est certain que la plus grande abstinence du bouillon n'est pas capable de faire mourir un malade : bien plus, j'ose avancer, & l'expérience ne me démentira pas, que, si, sur le nombre de vingt Matelots attaqués d'une fièvre putride, maligne, inflammatoire, ou tout autre maladie aiguë, l'on en sépare dix, auxquels on permettra quelques soupes légères & du bouillon, il en mourra au moins huit, quoiqu'ils soient visités & traités par les plus fameux Médecins & les plus entendus, tandis que les autres dix, quand même ils ne prendront aucun remède, pourvu qu'on les mette dans un endroit sain & aéré, & qu'on leur donne abondamment à boire de la tisanne, & même de l'eau pure, il en rechappera au moins six ; ce qui prouvera que le mauvais régime a été la cause de la mort des premiers, plutôt que de la maladie.

Bien plus, quand même sur le nombre des dix premiers malades, il en échap-

peroit trois ou quatre, soit par la force de leur tempérament, soit par le peu de violence de la maladie, sans qu'ils aient observé aucun régime; je suis persuadé que même après la cessation de leur fièvre, ils ne seront pas tout-à-fait bien guéris; que leur convalescence sera très-longue; qu'ils porteront encore, pendant long-tems, dans l'estomac un germe de maladie qui, se fortifiant peu-à-peu, éclatera, & les fera tomber dans une rechute plus dangereuse souvent que la première maladie, ou qui les minant sourdement, les conduira, après bien des souffrances, dans une fièvre lente, que la mort qu'ils désireront depuis long-tems, terminera.



CHAPITRE VI.

Du Règime des Convalescens.

CE n'est pas assez que d'avoir bien conduit un malade pendant sa fièvre, on lui doit encore bien des soins pendant sa convalescence; l'état de langueur & de foiblesse dans lequel il se trouve, exige encore beaucoup de ménagemens; il en est de lui comme d'un Vaisseau qui a été battu de la tempête; le Pilote a fait tous ses efforts pour le conduire à travers les

écueils & les bas-fonds, à la vue du Port; il doit, pour mériter la confiance des Armateurs, & pour son honneur propre, redoubler ses soins jusqu'au dernier terme du Voyage, & l'empêcher, comme l'on dit, de faire naufrage dans le Port.

Il en est de même d'un malade. A quoi serviroit-il de l'avoir délivré de la fièvre, si, après qu'elle aura cessé, on ne lui ordonne point un certain régime, qui soit capable de lui rendre bientôt la santé; de lui faire recouvrer les forces qu'il a perdues, & de le mettre en état de rendre, dans le Vaisseau, les mêmes services qu'il y rendoit auparavant? Les soupes légères, les potages, quelques œufs frais, un peu de poisson bouilli ou roti, sont les seuls alimens qu'on puisse lui permettre, pendant les premiers jours de la convalescence; ces alimens faciles à digérer, réparent bientôt ses forces, pourvu qu'il en use avec modération; car les mêmes alimens, quoique faciles à digérer, pourroient nuire aux convalescens, s'ils en prenoient une trop grande quantité. La raison en est évidente, en ce que leur estomac, encore affoibli par la maladie & par les remèdes, n'est pas en état de supporter une certaine quantité de nourriture, quoique légère, ni d'en faire la digestion; s'il arrive donc qu'ils le rem-

plissent au-delà de ses forces, ces alimens, au lieu de se digérer, se corrompent, & préparent un levain pour une nouvelle fièvre.

C'est par cette raison que les convalescens qui prennent plus de nourriture que leur estomac n'en peut supporter, au lieu de reprendre de la vigueur & de l'embonpoint, sont plus abbatus d'un jour à l'autre, sont sujets à des maux de tête, sont assoupis, sans pouvoir dormir, ressentent des douleurs vagues dans les bras, dans les jambes, ont un mal-aise général, des lassitudes dans toutes les parties de leur corps, sont inquiets, de mauvaise humeur, en même tems ils ont mauvaise bouche, leur langue est pâteuse, principalement lorsqu'ils sortent du lit; ils ont par fois des renvois aigres, ou qui sentent les œufs pourris, sont sujets à des vomissemens, des diarrées, perdent l'appetit, & rechûtent dans peu de jours.

Pour prévenir de pareils maux, les convalescens doivent observer de manger peu à chaque repas, & sur-tout à celui du soir, de peur de surcharger leur estomac; car, je ne saurois trop le répéter, ce ne sont pas les alimens que nous introduisent dans l'estomac, qui nous nourrissent & nous fortifient, mais bien ceux que nous digérons comme il faut, & qui,

après avoir formé un bon chile , renouvellent le sang , & le rendent capable de réparer les forces ; ainsi le moyen le plus court pour réparer celles des convalescens , c'est de les engager à ne prendre de nourriture qu'autant que leur estomac affoibli peut en digérer , & d'attendre , pour en prendre davantage , qu'il ait repris son ressort & ses forces ; ce qui arrivera bientôt , s'ils ne les surchargent point ; & j'ose les assurer qu'en observant de point en point le régime que je leur prescris , dans peu de jours ils sentiront leurs forces augmenter , & se trouveront en état de vaquer à leurs premiers travaux.

Ce n'est point encore assez que les convalescens mangent peu à la fois , ils doivent encore s'observer sur la qualité des mets , & qu'ils ayent l'attention de ne manger qu'une seule espèce de viande dans le même repas , de ne point la changer chaque jour , sous le prétexte spécieux qu'ils ont le dégoût , & de ne point rechercher celles qui , en excitant l'appetit , sont capables de les engager à trop charger leur estomac ; ils s'abstiendront de celles qui sont nuisibles par elles-mêmes , ou difficiles à digérer ; comme sont les viandes noires , salées , fumées , celles de poisson , de cochons salés , & même fraîches , le lait , le fromage , les fruits verts ;
ils

Ils pourront pourtant , s'ils se trouvent dans un pays où les fruits soient en abondance , manger des cerises , des prunes , des poires & des pêches fondantes , pourvu qu'ils n'en mangent pas une trop grande quantité ; je suis même persuadé que les fruits aqueux , bien mûrs , sont la meilleure nourriture que l'on puisse donner aux convalescens ; enfin ils mâcheront avec soin tous les mets , avant que de les avaler , puisque , comme l'on dit , la première digestion se fait dans la bouche.

Pour ce qui est de leur boisson , elle sera composée d'un tiers de bon vin blanc ou rouge , & de deux tiers d'eau ; ils ne boiront que deux ou trois coups à chaque repas , pour ne pas trop détremper les alimens qui entrent dans l'estomac ; car l'abondance des liquides affoiblit , distend ce viscère , l'empêche de reprendre son ressort , & nuit à la digestion ; car j'ai observé que les convalescens qui boivent plus de liquide que leur estomac peut en comporter , restent long-tems dans un état de foiblesse , & sont plus sujets aux enflûres des jambes , que ceux qui boivent modérément.

Un exercice modéré est encore nécessaire aux convalescens ; la promenade sur les ponts est le seul que les Marins puis-

48 A V I S A U X G E N S D E M E R

font pratiquer, quand le tems le permettra, ils y vaqueront plutôt avant qu'après le dîner; car l'exercice fait avant les repas, fortifie les organes, entretient l'appetit & favorise la digestion, au lieu que celui que les convalescens font après le repas, les fatigue, & trouble la digestion.

Le soir, ils souperont de bonne heure, & prendront moins d'alimens qu'au dîner; ils se coucheront peu de tems après le repas, éviteront la fraîcheur du soir, & le ferein; ils se tiendront bien couverts, afin de se procurer un sommeil tranquille, qui puisse reparer leurs forces; ils se leveront aussi matin qu'ils le pourront, & ne dormiront que sept à huit heures tout au plus; car il est de fait, que le trop dormir les énerve, & entretient leur foiblesse.

Les enflûres des bras & des jambes, qui surviennent dans leur convalescence, ne sont pas ordinairement dangereuses, & se dissipent facilement, dès que les forces reviennent, à moins qu'elles ne soient produites & entretenues par un vice scorbutique; la vie sobre & l'exercice, les font dissiper ordinairement; c'est aussi par la sobriété, qu'ils éviteront la diarrhée, incommodité fort commune aux convalescens qui mangent plus qu'ils ne peuvent digérer, & qui les empêche de recouvrer leurs forces. Si par contraire, ils sont

constipés, & ne vont pas à la selle au moins une fois tous les deux jours, c'est une preuve que l'estomac fait bien ses fonctions, & que les digestions sont bonnes: si néanmoins la constipation durerait plusieurs jours, si elle occasionnoit de la chaleur, du gonflement dans les entrailles, des inquiétudes, des maux de tête, il conviendrait qu'ils prissent, le soir du troisième jour, un lavement d'eau pure, ou de son bouilli, auquel on ajouteroit un peu de miel commun.

Si malgré le régime que je viens d'indiquer, les convalescens continuent d'être foibles, s'ils n'ont point d'appetit, & que leur estomac soit dérangé, sur-tout s'ils ont de tems en tems quelque ressentiment de fièvre avec frisson, ils mâcheront, le le matin à jeun, un petit morceau de Rhubarbe, gros comme une noisette, ayant l'attention d'avaler leur salive; ce qu'ils continueront pendant trois jours consécutifs; & si malgré cela, les mêmes symptômes continuent, ils avaleront, pendant trois ou quatre jours, le matin à jeun, une demi-dragme, & même une dragme de bon Kinkina en poudre, & prendront immédiatement après, une soupe légère, ou un pain cuit à l'eau. Ce remède fortifiera bientôt l'estomac, le rétablira dans ses fonctions, donnera l'appetit, guérira

la fièvre , & en préviendra le retour.

Dès que les convalescens se trouveront bien, ils reprendront peu-à-peu leur train de vie ordinaire; mais il ne convient pas qu'ils s'abandonnent tout de suite à un travail forcé; il vaut mieux que les Capitaines sacrifient quelques jours de plus, & se passent du travail d'un Matelot convalescent, que de le mettre dans le risque d'une rechûte, ou d'une maladie de langueur, qui le rendroit un membre inutile pendant tout le reste du voyage.



CHAPITRE VII.

Quels sont en général les moyens les plus efficaces pour conserver & entretenir la Santé des Gens de Mer ?

ON observe en général quatre choses, qui sont la source de la plupart des maladies, qui attaquent le plus communément les Gens de Mer, la mauvaise nourriture, la mauvaise eau qu'ils boivent; le mauvais air qu'ils respirent, & la mal-propreté. Examinons ces quatre choses, & cherchons les moyens d'y remédier.

MAUVAISE NOURRITURE.

Il est constant, par toutes les observations qui ont été faites par les Gens de l'Art, que les Matelots qui s'embarquent sains & gaillards, continuent à jouir d'une bonne santé pendant deux & même trois mois, quoiqu'ils ne se nourrissent que d'alimens grossiers & difficiles à digérer; mais au bout de trois mois, on les voit perdre leurs forces, pâlir, devenir tristes, rêveurs de gais qu'ils étoient auparavant; & quoiqu'ils soient, dès leur enfance, accoutumés à une vie dure, & endurcis au travail; plus robustes & plus forts que le commun des hommes, le plus vigoureux d'entr'eux ne peut rester plus de deux ou trois mois, sans être incommodé par l'usage des alimens dont on nourrit ordinairement les Equipages, & par la privation des alimens, & sur-tout des végétaux frais.

Ainsi donc les Capitaines, qui desirerent d'entretenir leurs Equipages sains & bien portans, pendant un long voyage, doivent avoir l'attention de les régaler de tems en tems de viande, de poisson, & principalement d'herbages, de légumes & autres végétaux frais; sur-tout s'ils prennent terre dans quelque endroit où ils

32 AVIS AUX GENS DE MER

pourront s'en procurer ; car il n'y a que les nourritures fraîches, qui contiennent une certaine quantité d'air fixe, qui puissent les préserver du scorbut & de plusieurs autres maladies, auxquelles le manque de viande, de poisson, de légumes, de fruits & d'herbages frais les rend sujets. En effet, tous ceux qui ont fait des voyages de long cours, ont observé que leurs Equipages affoiblis après deux ou trois mois de voyage, attaqués même du scorbut, ont été restaurés & guéris, sans prendre aucun remède, par le seul usage des alimens frais, & sur-tout de ceux qui sont tirés du regne végétal.

Il faut en outre que les Capitaines aient l'attention d'embarquer des provisions qui soient de bonne qualité ; car, s'il arrive tous les jours que celles que l'on a embarqué telles, se gâtent après quelques semaines, à cause de l'humidité, de la chaleur, du manque d'air, souvent de la mal-propreté des endroits où elles sont placées, à combien plus forte raison se gâteront celles qui ont déjà contracté un principe de corruption, avant que d'être embarquées ? C'est pourquoi ceux qui sont soigneux de la santé de leurs Equipages, ne confient à aucun de leurs Officiers, le soin de faire les provisions ; ils les font eux-mêmes, & visitent scru-

puleusement le biscuit, pour savoir s'il est bien sec, & fait de farine fraîche, de pur froment. Pour s'en assurer, ils le goûtent, ensuite le font placer dans un endroit propre & sec; ils font éprouver de même tous les légumes, pour savoir s'ils sont de bonne cuite, & les font renfermer dans des jarres vernissées, où ils sont à l'abri de l'humidité, qui les fait germer & les gâte; ils doivent examiner de même les salaisons, & s'assurer si elles sont saines, & n'ont pas déjà contracté quelque mauvaise odeur; enfin ils tâcheront toujours d'acheter les meilleures provisions, sans regarder au prix, & les feront placer proprement dans les endroits destinés à cet usage, feront en sorte que ces endroits soient secs, aérés, afin qu'elles se conservent mieux. Pendant le voyage, ils feront eux-mêmes de tems en tems la visite des provisions, & veilleront à ce que ceux qui sont préposés pour en faire la distribution, n'en donnent pas au-delà de ce qui est réglé, & ne les laissent gâter par leur négligence.

Pour trouver un moyen encore plus facile de prévenir les maladies occasionnées par la mauvaise nourriture dont se servent les Marins, il faudroit, sur-tout dans les voyages de long cours, suivre le plan que M. Poissonnier a détaillé dans un

54 AVIS AUX GENS DE MER

Mémoire vraiment Patriotique, imprimé à Paris en 1771, sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des Gens de Mer; cette réforme avantageuse à l'humanité, & précieuse à l'Etat, seroit beaucoup moins dispendieuse pour les Armateurs. M. Poissonnier en rapporte plusieurs exemples; & l'expérience confirme journellement, que ceux qui l'ont adoptée, s'en sont bien trouvés. Les rapports de plusieurs Officiers des Vaisseaux du Roi, de la Compagnie des Indes, & des Capitaines de la Marine marchande, viennent à l'appui de cette vérité; mais je ne fais par quelle fatalité, les plus beaux projets & les plus utiles au bien public, qui sont enfantés en France, n'y sont pas ordinairement goûtés & mis en exécution.

La viande & le poisson salé, qui sont la nourriture ordinaire des Equipages, ne peuvent occasionner que de mauvaises digestions, qui causent bientôt la dépravation de toutes les humeurs, d'où s'ensuivent le scorbut, les fièvres putrides, & les autres maladies, qui sont si communes parmi les Gens de Mer; une nourriture tirée des végétaux, qui est celle que conseille M. Poissonnier, seroit beaucoup plus salutaire; les sucres qui en résulteroient, contenant beaucoup plus d'air fixe que ceux qui proviennent de la viande & du poisson.

salé, seroient moins sujets à se dépraver & à se corrompre; il faudroit donc que les Capitaines, au lieu du bœuf salé, du lard, de stokfiche, de morue, fissent une bonne provision de bons légumes, du ris, de gruau, d'avenat & autres farineux, qui serviroient à faire des soupes qu'on assaisonneroit avec du sel, de l'huile, ou du beurre, des oignons frais ou confits au vinaigre, d'oseille préparée au beurre, & au gingembre; on changeroit tous les jours de soupe, afin que les Matelots n'en fussent point dégoûtés; le Dimanche seulement, on leur donneroit le matin, de la viande salée, & le soir de la morue ou de stokfiche.

Pendant les autres jours de la semaine, on donneroit une ou deux fois le soir, des pruneaux bouillis, du miel, avec la salade de légumes.

Les Capitaines, qui désireront s'instruire plus amplement sur le changement de nourriture, peuvent consulter le Mémoire de M. Poissonnier que j'ai indiqué.

Les Anglais, les Hollandais & d'autres Nations du Nord, qui font ordinairement des voyages de long cours, se nourrissent de certains alimens particuliers, & usent de certaines boissons qu'ils prétendent capables de les préserver de plusieurs maladies; en effet, le Capitaine Cook a

56 AVIS AUX GENS DE MER

fait autour du monde un voyage de trois ans; & sur cent & huit hommes dont son Equipage étoit composé, il n'en a perdu qu'un seul par maladie, au moyen de la *Drèche* (e); dont il donnoit deux ou trois chopines par jour à ceux qui avoient disposition au scorbut, avec une livre de *Choucroût* (f), deux fois la semaine à chaque Matelot, & même plus souvent lorsque le Chirurgien le trouvoit à propos. le choucrout, selon les Anglais, est une nourriture excellente pour préserver les Equipages du scorbut; M. Cook se servoit aussi, à la place du lard & de la graisse, de Tablettes de bouillon, dont il donnoit une once par homme, trois fois la semaine, & une plus grande quantité, s'il étoit nécessaire, pour mêler avec les pois & les haricots; il n'y a point de provision plus nécessaire dans les voyages de long cours, que les Tablettes de bouillon; une once de ces Tablettes contient le suc & l'extrait nourrissant de deux livres de viande; elles se conservent long-tems, & ne sont pas sujettes à se rancir & à se

(e) J'expliquerai ce que c'est que la *Drèche*, au Chapitre du Scorbut.

(g) L'on trouvera à la fin de ce chapitre, la manière de faire le choucroût.

se corrompre, comme les viandes salées.

Les végétaux frais, que l'on faisoit cuire avec les Tablettes de bouillon, la farine de froment, le gruau d'orge, d'avoine, à déjeuner & au dîner, les pois secs cuits avec les mêmes Tablettes, l'eau de la mer qu'il distilloit chaque jour, étoient la nourriture & la boisson qu'il a donné presque toujours à son Equipage; & c'est à ces moyens qu'il attribue la santé constante dont il a joui pendant trois ans, quoiqu'il ait essuyé, pendant ce voyage, toutes les tempêtes imaginables. M. Cook faisoit aussi provision de sirop de Limon ou d'Oranges; Pour assaisonner les alimens, il se servoit, au lieu d'huile & de beurre, du sucre ou de la moscovade, par rapport à leurs qualités anti-scorbutiques.

MAUVAISE BOISSON.

La seconde attention que doivent avoir les Capitaines, regarde la provision de l'eau; il faut que les tonneaux qui serviront à la contenir, soient bien propres; ceux qui ont déjà servi à mettre du vin, de la bière, ou d'autres liqueurs fortes, ne sont pas bons à contenir l'eau de la provision; car elle s'y corrompt en très-peu de tems.

L'eau de Cîterne ou de Rivière, est

58 A V I S A U X G E N S D E M E R
préférable à celle des puits ; j'ai indiqué
les moyens de clarifier celles qui sont
troubles & bourbeuses , d'en corriger la
puanteur , lorsqu'elles ont contracté quel-
que mauvaise odeur dans les tonneaux , &
celui de rendre celle de la mer potable ,
en la distillant avec l'alembic de M. Poif-
sonnier ; à défaut de cet alembic , & dans
un cas de nécessité , on peut adoucir de
l'eau de la mer , en la faisant bouillir dans
une marmite , & recevant la fumée qui
s'évapore , dans une éponge qu'on suspend
un peu au-dessus de la marmite , & qu'on
exprime de tems en tems dans un gobelet.

Il faut bien laver & nettoyer les ton-
neaux , avant que de les remplir , les bien
boucher , lorsqu'ils sont pleins , & les pla-
cer dans un endroit où l'air circule ; cet
endroit doit être assez éloigné de la Sen-
tine , pour que les vapeurs qui s'en exha-
lent , ne pénètrent point les tonneaux ;
qu'on aura soin d'entretenir toujours
pleins ; pour cela , lorsque l'on en mettra
en perce un gros , il faut en remplir un
plus petit , afin que l'eau qui reste dans
le gros tonneau , y séjourne moins de
tems , & n'y contracte pas , par le roulis
du Vaisseau , quelque mauvais goût , pro-
venant de l'air infect qui s'élève du fond
de cale , & qui pénètre facilement le vuide
du tonneau.

MAUVAIS AIR.

La troisième attention que doivent avoir les Capitaines pour entretenir la santé des Equipages, consiste à renouveler de tems en tems l'air du Vaisseau; ce qui se fait, en ouvrant, lorsque le tems le permet, les sabords, les écoutilles & autres ouvertures capables d'introduire un nouvel air dans les chambres, les entre-ponts, & surtout dans l'endroit où les Matelots couchent; car rien ne contribue plus aux maladies que cet air renfermé qu'ils respirent ordinairement sous les ponts; cet air est très-infect en comparaison de celui qu'on respire sur les ponts; cette infection est occasionnée dans les Bâtimens qui sont chargés; & qui sont de l'eau, par les vapeurs de celle qui croupit dans la Sentine; c'est pourquoi les Capitaines ordonneront de la faire vider souvent; & pour en corriger la puanteur, ils feront jeter dans la Sentine quelques pintes de bon vinaigre.

Pour purifier & renouveler l'air d'un Vaisseau, il faut pour le moins, une fois chaque semaine, que les Capitaines obligent les Matelots de transporter sur les ponts leurs hardes, leurs lits, couvertures & autres attirails portatifs, qui sont dans les entre-ponts; ensuite ils feront fermer

les écoutilles, & porter un réchaud garni de braise dans cet entre-pont, sur laquelle ils jetteront quelques pincées de poudre de graine de Genièvre concassé, ou bien ils feront avec de la poudre à Canon paitrie avec du vinaigre, quelques petits pains qu'on placera, de distance en distance, dans l'entre-pont, & auxquels on mettra feu successivement; ce qui est capable de renouveler l'air & de le purifier.

On peut encore rafraîchir & renouveler l'air de l'entre-pont par le moyen d'une Trombe ou Ventillateur; cette Trombe ou Ventillateur, dont presque tous les Marins connoissent l'usage, n'est autre chose qu'une Voile triangulaire qu'on place sous la grande Voile, ou sous celle de Misène, de façon que le courant du vent qui frappe ces Voiles, puisse refluer sur la Voile triangulaire qu'on a palcé au-dessous, & dont l'angle aigu entre par quelque portion d'une écoutille, & y introduise l'air supérieur, qui renouvelle celui qui séjournoit dans la cale, ou dans l'entre-pont, prend sa place, le rend plus frais, plus élastique, le purifie, & prévient par ce moyen plusieurs maladies, qui souvent ne sont occasionnées que par le mauvais air qui est renfermé dans la cale, & que les Matelots respirent sur les ponts.

L'A P R O P R E T É.

Enfin la quatrième attention que doivent avoir les Capitaines, pour entretenir la santé des Matelots qui leur sont confiés, consiste à les obliger à se tenir propres & bien couverts, pour qu'ils puissent être garantis du froid, de la vermine & de l'humidité : c'est à cette dernière cause, aux pluies & aux brouillards continuels qui ont régné pendant la Campagne de 1779, qu'on peut attribuer les maladies qui attaquèrent l'Escadre de M. d'Orvilliers, & qui firent périr un si grand nombre de Matelots.

Afin que les Equipages se tiennent propres, & soient bien couverts, il faudroit que les Capitaines obligeassent leurs Matelots d'avoir une certaine quantité de linge, d'habillemens pour se tenir propres, & pouvoir en changer lorsqu'ils sont mouillés; ils visiteront, ou feront visiter de tems en tems par un Officier, le linge & les hardes des Matelots pour savoir s'ils en ont la quantité nécessaire, & s'ils ont soin de tenir le tout en bon ordre; ils leur en fourniront lorsqu'ils en manqueront, ou les obligeront d'en acheter au premier Port où ils aborderont; ils feront punir ceux qui ne changent pas assez sou-

62 AVIS AUX GENS DE MER
vent de linge, en les privant de leur
ration de vin, de même que ceux qui
auroient joué, vendu ou échangé leur
linge, ou leurs habillemens, pour avoir
de l'eau-de-vie, du tafia, du vin; ce-
qui n'arrive que trop souvent, sans que
les Capitaines, ou les Officiers en soient
instruits.

Je pense que toutes les précautions que
je viens d'indiquer, sont celles que l'on a
trouvées jusqu'aujourd'hui les plus conven-
ables pour conserver & entretenir la santé
des Equipages. Il est certain que, si ceux
qui ont intérêt à les prendre, les prenoient
effectivement, & si les Capitaines & les
Officiers vouloient veiller à ce que le tout
fut exécuté ponctuellement, les maladies
seroient beaucoup plus rares parmi les Ma-
telots, même pendant les voyages de long
cours.

MANIÈRE DE FAIRE LE CHOUROUTE.

Prenez la quantité de choux que vous
voudrez employer, & après les avoir bien
nettoyés, hachez-les par morceaux, &
placez-les dans un tonneau propre; sur
chaque couche de trois ou quatre travers-
de doigt d'épaisseur, répandez de la pou-
dre des bayes de Genièvre & du sel pilé.

aux environs d'une livre & demie de sel & de deux livres de Genièvre, sur vingt-cinq livres de choux hâchés : on presse le tout ; & le tonneau rempli, on le couvre avec un linge, sur lequel on applique des planches & un poids considérable de pierres, ou de tout autre chose, de façon que la fermentation qui survient quelques jours après, ne puisse pas enlever le poids ; les choux fournissent une quantité d'eau qui s'élève & coule entre les bords du tonneau & les poids ; quand ils paroissent se dessécher, on y ajoute un peu de l'eau tiède, du sel & du poivre en grain. Pour les manger, on les prépare à-peu-près comme les choux frais.



CHAPITRE VIII.

Des précautions qu'il faut prendre, avant que de donner un vomitif ou un purgatif.

Comme cet ouvrage est, pour ainsi dire, particulièrement pour les Marins qui se trouvent dans des bâtimens où il n'y a point de Chirurgiens, & que les purgatifs, ou les vomitifs, sont des remèdes dont on fait usage journellement, & pour la plus légère indisposition, j'ai

pensé qu'il convenoit de leur indiquer les cas , où il convient d'administrer l'un ou l'autre de ces remèdes ; & ceux dans lesquels ils doivent s'en abstenir ; parce que les remèdes peuvent faire beaucoup de bien , lorsqu'ils sont donnés à propos ; ils peuvent de même faire beaucoup de mal , si on les donne à contre-tems.

Les signes qui font connoître en général la nécessité de donner un purgatif , sont une mauvaise bouche amère & pâteuse , la langue chargée de renvois désagréables , des remuemens , des gonflemens dans le ventre , des maux de reins , des maux de tête , des vertiges , le défaut d'appetit , des coliques , des maux d'estomac , de l'irrégularité dans les selles , qui sont quelquefois très-abondantes & très-liquides pendant plusieurs jours de suite , & qui sont suivies de constipation.

Le mauvais goût dans la bouche , les rapports continuels , les envies de vomir , le vomissement même , le hoquet , la tristesse , annoncent que l'estomac est trop plein , & qu'il est nécessaire de l'évacuer par un vomitif.

On ne doit point purger ceux qui sont foibles , valétudinaires , ceux qui sont beaucoup échauffés , ni ceux qui sont dans le redoublement d'une fièvre ; & l'on doit attendre , lorsqu'on trouve à propos

de purger, que la fièvre ait beaucoup diminué, & pouvoir être certains que la médecine que l'on donnera, aura produit son effet, avant qu'il survienne un autre redoublement; autrement le purgatif nuirait assurément au malade, rendrait la fièvre plus violente, peut-être même dangereuse.

De même on ne doit point donner de vomitif à ceux qui se trouvent dans quelque une des circonstances rapportées ci-dessus, au sujet des purgatifs, ni à ceux qui sont d'un tempérament sanguin, de peur que, dans les efforts du vomissement, les vaisseaux de la tête ou de la poitrine ne s'engorgent & se rompent; ce qui produirait des hémorragies capables d'occasionner une mort subite, comme il est arrivé plusieurs fois à ceux qui ont commis une pareille imprudence.

On doit aussi s'abstenir de donner de vomitifs à ceux qui ont la poitrine détruite, qui crachent, ou qui autrefois ont craché du sang, à moins qu'il n'y ait quelque indication urgente, & qui ne peut guère être saisie que par un Chirurgien expérimenté.

Il faut encore, avant que de donner un vomitif, s'informer si le malade n'est point attaqué de quelque hernie ou descente de boyeau, & s'en abstenir, si la

hernie n'entre pas d'elle-même facilement, & si elle n'est pas contenue par un bon bandage ; il vaut mieux, dans pareil cas, donner un purgatif, & le réitérer même, s'il est nécessaire, que de donner un vomitif, qui pourroit occasionner un étranglement du boyau, qui ne peut avoir que des suites très-dangereuses.

Il est bon encore d'observer qu'il ne faut pas se presser, ni avoir tout de suite recours aux vomitifs & aux purgatifs, toutes les fois qu'ils paroissent indiqués par les symptômes énoncés ci-dessus ; car il arrive assez souvent qu'en attendant un jour ou deux, tous ces symptômes diminuent & disparaissent totalement, surtout si les malades ont l'attention, dès qu'ils se sentent incommodés, de se mettre à la diète, de retrancher un ou deux repas, de boire copieusement de l'eau fraîche ou tiède, de quelque tisane légère, & de faire un peu plus d'exercice qu'à l'ordinaire ; plusieurs personnes se sont guéries, & guérissent journellement de la fièvre, en observant une diète rigoureuse pendant deux ou trois jours, c'est-à-dire, en ne mangeant rien du tout, en buvant de l'eau pure en abondance, & en ne prenant pas même du bouillon.

On trouvera la formule d'un purgatif

de précaution sous le N^o. 20 ; celle du N^o. 24 est un peu moins forte , & peut être donnée à ceux qui ne sont pas d'une complexion robuste ; & la tisane royale , qui est sous le N^o. 15 , peut être substituée à la médecine du N^o. 20.

Ceux qui ont pris un purgatif quelconque dans une seule prise, doivent, deux heures après, boire de tems en tems quelques tasses de thé, ou quelques écuelles d'eau chaude, pour faciliter l'opération du remède ; s'il arrivoit que les évacuations fussent trop fortes, trop abondantes ; si elles étoient accompagnées de violentes coliques, ou douleurs dans les entrailles, de *ténésie*, qui est une envie fréquente d'aller à la selle que le malade a, quoiqu'il ne rende à chaque fois que quelques mucosités glaireuses, souvent teintes de sang, c'est alors une preuve que le purgatif a été trop fort ; il conviendrait alors, pour mitiger tous ces accidens, de donner quelques lavemens faits avec une décoction de racine d'althea ; de faire boire beaucoup de tisane de la même racine ; & si malgré ces moyens, les douleurs subsistoient toujours, on lui donneroit une demi-dragme, ou une dragme de thériaque détrempée dans un peu de bon vin, ou on le gouverneroit, com-

63 AVIS AUX GENS DE MER
me il sera dit dans le chapitre des coliques.

Comme les Marins pourroient être en peine de savoir, & me demander si, au commencement d'une maladie avec fièvre, on doit purger ou faire vomir, il est nécessaire que, pour les instruire, j'entre sur cette matière dans certains détails qui, je pense, ne seront pas tout-à-fait inutiles.

Il y a certaines espèces de fièvres, dont on doit commencer le traitement par l'émétique; telles sont les fièvres intermittentes ou par accès, les remittentes mêmes, & certaines fièvres putrides, qui reconnoissent pour cause un simple engorgement de matières dans l'estomac, & les premières voies, qu'on doit évacuer le plutôt possible; mais dans toutes les maladies inflammatoires, qu'on reconnoît en ce que le pouls est dur, fort & tendu, il ne faut pas se presser de donner aucun purgatif, ni aucun émétique, mais attendre que le pouls soit ramoli par une ou plusieurs saignées, & que les matières, dont l'estomac & les intestins peuvent être farcis, soient en état d'être évacuées; quoique le limon, qui couvre la langue dans ces espèces de maladie, indique que les matières corrompues sont

abondantes, sa ténacité prouve qu'elles y sont , pour-ainsi-dire , collées ; il seroit donc dangereux de vouloir les évacuer, & on le tenteroit inutilement ; les émétiques les plus forts , au lieu de les évacuer , irriteroient l'estomac , augmenteroient l'inflammation de cet organe , qui seroit bientôt suivie des accidens les plus funestes , & de la mort. Il faut donc , avant que de songer à évacuer les matières , en même tems qu'on pratique deux ou trois saignées , les délayer & les détrempier par une abondante boisson d'eau pure ou de tisane ; car ce n'est qu'après avoir diminué la fièvre , & par conséquent la chaleur , qui tient ces matières , pour-ainsi-dire , collées contre l'estomac & les intestins, distendu les vaisseaux , & ramolli le poulx , qu'on peut espérer de les évacuer ; la nature semble alors vouloir travailler de concert avec l'art , & fait tous ses efforts pour s'en débarrasser ; la croute sèche , jaune & limoneuse , qui couvroit la langue , commence à se ramollir , se détacher ; la mauvaise bouche & les autres symptômes , qui constatoient la ténacité des humeurs , diminuent , les renvois , les envies de vomir sont moindres , la langue se nettoie ; ce qui arrive à la langue , doit nécessairement arriver à l'estomac & aux intestins ;

c'est donc alors, & non pas plutôt qu'on doit séconder la nature, & que tout indique qu'on peut évacuer par le haut, ou par le bas, selon l'exigence des cas, ou les signes qui annoncent qu'on doit préférer un vomitif à un purgatif.

Si, comme je l'ai dit, on se presse dans le commencement de la maladie, de donner un purgatif ou un vomitif, pendant que les symptômes inflammatoires subsistent encore, sans avoir au préalable ramolli le poulx par les saignées, les fibres de l'estomac & des intestins, qui se trouvent alors extraordinairement tendus, irrités par les parties âcres & stimulantes de ces remèdes, se crispent, s'enflamment, attirent sur ces organes une surcharge d'humeurs, & ne procurent aucune évacuation; ou, s'ils en procurent quelqu'une, elle est plus nuisible qu'avantageuse au malade, puisqu'il se trouve plus fatigué, après avoir pris le remède, qu'il ne l'étoit auparavant. Car de pareilles évacuations enlèvent ce qu'il y a de plus fin & de plus subtil dans le sang & dans les humeurs, qui en deviennent plus épaissées, & par conséquent plus capables de s'arrêter dans les petits vaisseaux, qui sont aux environs de l'estomac & des intestins, d'où s'ensuit un plus grand engorgement de ces parties du
foie;

foie ; souvent même l'inflammation de quelqu'une de ces parties qui, communiquant de proche en proche de l'une à l'autre , occasionne mille accidens dangereux , la mort même qu'on auroit évitée , en s'abstenant de se servir à contretems de ces remèdes.

Ce que j'avance se trouve confirmé par une infinité d'exemples ; c'est ce qui m'engage à conseiller aux Marins de s'abstenir , dans les commencemens d'une maladie aiguë , de donner aucune espèce de vomitif ni de purgatif , sur-tout s'ils comprennent , par la force de la fièvre & la dureté du pouls , qu'elle est accompagnée d'inflammation ; ce qui ne peut être guère bien suivi que par un Chirurgien expérimenté ; ainsi , lorsqu'ils se trouveront sans Chirurgiens , ils agiront prudemment , en soumettant d'abord les malades attaqués d'une fièvre , qui durera plus de vingt-quatre heures , à la diète , à l'eau pure , à la tisane , jusqu'à ce que la nature de la maladie puisse se développer , jusqu'à ce que les humeurs soient délayées , & que la nature ait elle-même annoncé la crise par quelque évacuation ; car il vaut mieux , en pareil cas , attendre tout d'elle , que de la contrarier par un purgatif ou un vomitif donnés mal-à-propos.



C H A P I T R E IX.

Des Lavemens ou Clistères.

LEs lavemens ou clistères sont très-utiles & très-nécessaires dans presque toutes les maladies de quelque nature qu'elles soient ; ces remèdes , sont presque toujours du bien , & peuvent rarement faire du mal ; ils sont d'une nécessité indispensable dans toutes les maladies qui sont accompagnées de fièvre ; & rien n'est plus facile que de les ordonner , & de les administrer.

Tous les hommes ont un certain rebut pour les remèdes qu'il faut avaler & prendre par la bouche , à cause de leur mauvais goût ; ils n'ont pas la même raison pour refuser les lavemens ; aussi les demandent-ils eux-mêmes souvent avec instance. J'ai été témoin d'un expédient auquel le besoin d'un lavement & le manque d'instrument pour le donner , fit recourir dans un bâtiment ; au lieu de séringue on se servit d'une grande bourse de peau , dans laquelle les Marins sont en usage de renfermer leur tabac à fumer ; & après l'avoir remplie d'eau chaude , on la lia , & on lui adapta le bou ;

quin d'une pipe qui servit de canule, & qu'on introduisit dans le fondement; ensuite on comprima avec les mains jointes la bourse; & par ce moyen l'eau qu'elle contenoit fut poussée dans les intestins; tant il est vrai que la nécessité est la mere de l'industrie.

On peut donner des lavemens dans toute sorte de maladies, à toute heure du jour & de la nuit; ces remèdes soulagent & rafraîchissent plus un malade que s'il prenoit par la bouche quatre fois autant de liquide: on doit néanmoins observer qu'il est plus avantageux de les donner, lorsque la fièvre est sur son déclin, que lorsqu'elle est dans sa vigueur; les malades en seront moins fatigués; on peut même en injecter plusieurs, & laissant l'intervalle d'une demi-heure entre chaque lavement, ou n'en donner un second que lorsque le premier a été rendu; cependant, si, sur le déclin de la fièvre, il survenoit une sueur favorable dont le malade se trouveroit soulagé, il conviendrait, avant que de donner un lavement, d'attendre que cette sueur eût cessé, & qu'on l'eût changé de linge.

Avant que de terminer ce Chapitre, je trouve à propos de dire un mot au sujet d'une mauvaise coutume, qui est très-commune parmi les Marins, & qui

74 AVIS AUX GENS DE MER

est aussi dangereuse que mal-propre ; la plupart des Matelots disent qu'il ne faut pas changer de linge les malades , pendant tout le tems qu'ils suent ; si une pareille coutume est pernicieuse dans toutes les maladies , elle l'est encore plus dans celles qui sont occasionnées par la pourriture , sur-tout dans les bâtimens où les malades se trouvent couchés dans des endroits fermés , dans lesquels l'air circule difficilement , & ne peut guère se renouveler ; je suis donc d'avis qu'on doit changer de linge & de chemise les malades , toutes les fois qu'ils sont trempés de sueur , qu'on doit même les faire sortir de leur lit , après qu'ils sont changés pour faire le lit , mettre des draps propres , s'il y en a dans les bâtimens , changer les couvertures , les oreillers , pour les exposer à l'air , afin que tout se sèche ; enfin mettre tout en usage pour qu'ils ne croupissent pas dans leurs vêtemens & dans leurs couvertures imbibées de la sueur , & chargées de corruption ; car il est certain que la mal-propreté , que les vapeurs putrides qui exhalent des couvertures & des habillemens des Matelots malades , les affoiblissent considérablement , entretiennent la fièvre , & peuvent lui donner un caractère de malignité qu'elle n'avoit pas auparavant.

On m'opposera peut-être, que les malades sont trop foibles, qu'étant sortis de leur lit, ils ne peuvent se soutenir; cette raison, qui d'abord paroît plausible, ne doit pas être écoutée; l'expérience prouve tous les jours le contraire; & il faudroit qu'ils fussent tout-à-fait moribonds, pour ne pouvoir pas soutenir cette petite fatigue; le bien qui en résulte, est trop grand, pour ne pas les lever une fois chaque jour, pour faire le lit & les nettoyer; en tout cas, s'ils ne pouvoient pas absolument se soutenir, il ne s'agiroit que d'avoir tout auprès un autre lit tout prêt pour les y coucher tout de suite; mais j'ai souvent observé que les malades qui paroissent les plus affoiblis, se trouvoient beaucoup mieux, après avoir été changés, & lorsqu'ils restoient quelque temps hors du lit, qu'ils n'étoient auparavant; ceux qui ne voudront pas en croire, peuvent consulter l'Ouvrage de M. Tissot; Ce fameux praticien assure avoir fait cesser des rêveries, des insomnies, qui duroient depuis plusieurs jours, sans autre remède que celui de faire changer ses malades, & de les faire sortir du lit. Le seul cas où il ne conviendroit pas de le faire, seroit celui d'une fièvre critique; mais une pareille sueur ne survient ordinairement que dans les der-

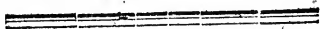
76 A V I S A U X G E N S D E M E R
niers tems de la maladie ; ce qui fait qu'on
peut facilement la distinguer de la sueur
qui survient après chaque redoublement.

Je ne pourrois donc trop recomman-
der aux Marins de tenir les malades pro-
pres , de les changer de couverture , de
draps de lit , & de les lever au moins une
fois chaque jour , au déclin de la fièvre ;
c'est le moyen de faciliter le cours des
urines ; car il y a des malades qui urinent
très-peu , difficilement , & même point
du tout , lorsqu'ils sont couchés , & qui
urinent sans peine & en abondance , lors-
qu'ils sont levés ; ce qu'il est nécessaire
d'observer , parce qu'alors on doit faire
lever ces malades toutes les fois qu'on
comprend qu'ils ont besoin d'uriner , &
principalement lorsqu'ils ont dormi pen-
dant quelques heures.

Fin de la première Partie.

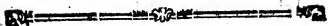


A V I S
AUX GENS DE MER.
SUR LEUR SANTÉ.



SECONDE PARTIE.

Des maladies internes.



CHAPITRE PREMIER.

*Du mal de Mer , ou du vomissement auquel
sont sujets tous les nouveaux embarqués.*

Toute personne qui s'embarque sur la mer, doit un tribut à cet élément ; à peine a-t-elle mis les pieds sur un navire, qu'elle est avertie des dangers auxquels elle va s'exposer ; mais à quoi sert cet avertissement, contre la cupidité ? La soif de l'or rend les Marins sourds à cette voix intérieure ; peu contents des richesses qu'ils trouvent dans leur patrie, ils

78 AVIS AUX GENS DE MER
abandonnent leurs foyers, leurs parens;
leurs amis, leur famille, & tout ce qu'ils
ont de plus cher dans le monde, & ont
le courage de braver tous les dangers
d'une navigation périlleuse, de s'exposer
aux fureurs des vents & des flots, de
courir à travers les écueils & les rochers,
pour chercher ceux d'une autre contrée
& du nouveau monde.

Suivons, pour un instant, ces audacieux
Marins; déjà les ancres sont levées, un
coup de canon annonce le départ, tous
les Matelots sont en mouvement; le Pi-
lote se place au gouvernail, le Capitaine
ordonne de déployer & de ranger les
voiles, un vent frais & favorable les gon-
fle, le Bâtiment sort du Port, & va bien-
tôt s'éloigner de la côte: ne nous con-
tentons pas de le considérer du rivage;
mais transportons-nous au moins en es-
prit, pour quelques instans, dans le Vais-
seau, avant qu'il échappe à notre vue;
mais quel spectacle affreux se présente à
nos yeux! Ces nouveaux embarqués,
qui, une demi-heure auparavant, étoient
si contents, si gais, si dispos, sont ren-
versés pêle-mêle sur le tillac, ou couchés
dans les entreponts & dans les chambres
sur leurs grabats; ils font les uns & les
autres des efforts violens pour vomir;
l'un frissonne, l'autre grince des dents;

Ils sont tous saisis de crainte, & la pâleur de la mort est peinte sur leurs visages; celui-ci se plaint de douleurs atroces qu'il ressent dans l'estomac & les entrailles, & les envies continuelles qu'il a de vomir, & cet autre vomit jusqu'au sang; l'on n'entend que plaintes, que gémissemens; demandons-leur quelle est la cause de leurs souffrances, & ce que sont devenus cette joie, ce contentement, ces transports dont ils paroissent n'être pas les maîtres au moment où ils se sont embarqués? Un morne silence, les hoquets, la tristesse, les vomissemens sont la seule réponse que vous pouvez attendre d'eux, dans l'état déplorable où ils se voyent réduits! je suis même persuadé que dans ces instans de souffrance, il n'y a aucun d'eux qui ne souhaitât de retourner au port, & qui ne donnât volontiers tous les trésors du Pérou, s'ils étoient en sa disposition, pour qu'on le ramenât dans l'endroit d'où il ne fait que de partir.

Le tableau que je viens de tracer seroit capable de décourager ceux qui veulent rendre le parti de la mer; mais je suis bien aise de les rassurer, & de leur apprendre que tous les nouveaux embarqués ne sont pas également maltraités par le mal de mer; il y en a, parmi eux, certains qui vomissent sans ressentir de gran-

80 A V I S A U X G E N S D E M E R
des douleurs ; d'autres ont de longs intervalles de relâche ; plusieurs ne sont incommodés que quand le vent est frais & qu'il y a des roulis dans le Vaisseau j'en ai connu un grand nombre , qui n'ont jamais éprouvé ce que c'étoit que de craindre la mer ; enfin presque tous ces nouveaux embarqués , après avoir souffert & vomi pendant les premiers jours de la navigation , s'accoutument à la mer , & ne ressentent plus cette incommodité pendant le reste du voyage.

A quoi peut-on attribuer la cause du vomissement qu'éprouvent ceux qui s'embarquent pour la première fois ? Les sentimens des Médecins sont fort partagés là-dessus : les uns l'attribuent à l'air salin qu'on respire sur mer ; d'autres , avec plus de fondement , pensent qu'il provient du mouvement d'ondulation que la mer excite dans le Navire , & des secousses grandes ou petites qu'éprouvent pour la première fois ceux qui y sont embarqués ; les secousses , disent-ils , font soulever l'estomac , le bouleversent , & sont l'unique cause du vomissement ; cela est d'autant plus probable qu'il y a une quantité de personnes qui ne peuvent supporter celles d'une voiture à roue , sans éprouver les mêmes incommodités que ressentent ceux qui s'embarquent pour la première fois.

Les Marins me diront peut-être, qu'il est inutile de rechercher la cause du vomissement des nouveaux embarqués; car ils regardent tous cette incommodité, comme de peu de conséquence, & comme une maladie qui n'exige aucun remède; je suis même persuadé qu'ils pensent tous, qu'on ne peut en trouver aucun pour la prévenir, la guérir, ou la soulager; j'ose pourtant les assurer que ce mal est quelque fois dangereux, & que j'ai rencontré plusieurs personnes qui en seroient réellement mortes, si je ne les avois secourues par les moyens que je vais indiquer.

Pour prévenir le mal de mer, & rendre le vomissement moins violent, les personnes qui ont l'estomac délicat, doivent se prémunir, avant que de s'embarquer, du sachet préparé selon la formule du n°. 1; ils appliqueront ce sachet sur la région de l'estomac, ainsi qu'il est indiqué au bas de la même formule. J'ai souvent éprouvé les bons effets de l'application de ce remède sur divers Passagers, qui, n'étant pas Marins par état, avoient beaucoup souffert du mal de mer dans d'autres voyages, parce qu'ils ne le connoissoient pas; mais qui s'en étant servis par mon conseil, n'avoient presque point craint la mer.

Ce sachet produira un effet marqué, si ceux qui en font usage, prennent en mê-

82 AVIS AUX GENS DE MER

me tems, le matin à jeûn, & consécutivement de deux en deux heures, quelques gouttes du remède n°. 2, qui n'est autre chose que l'æther vitriolique: tous les Gens de l'Art connoissent la vertu anti-spasmodique (f) de tous les æthers, & sur-tout de celui de vitriol, & ne peuvent disconvenir qu'il est impossible de trouver dans toute la Pharmacie, aucun remède plus puissant & plus énergique, pour prévenir & calmer les mouvemens convulsifs de l'estomac, & empêcher le vomissement, que cet æther.

Ainsi, dès qu'on s'appercevra qu'une personne est violemment incommodée du mal de mer, il faut tout de suite la faire coucher dans un endroit un peu aéré du Vaisseau, ailleurs que dans la chambre & sous les ponts, à moins que la chambre ne fût d'une certaine grandeur, & que le tems permît de laisser les fenêtres ouvertes, il seroit même beaucoup mieux, si la chose étoit possible, qu'elle restât sur le pont; car, quoique la tourmente & le roulis du Vaisseau, y soient plus sensibles que dans

(f) Le terme Anti-spasmodique, signifie *Contre-Isfpasme*, ou les convulsions; or l'on sait que, quand une personne vomit, son estomac est dans un état de Spasme ou de convulsion,

la chambre & sous les ponts, il est néanmoins certain que l'air étouffé qu'on respire dans ces endroits, l'odeur de la marine & du goudron, augmentent la disposition au vomissement, & l'entretiennent, s'il a déjà commencé.

On ne doit donner aucun aliment solide à ceux qui sont attaqués fortement du Mal de mer; mais seulement quelques cuillerées de bouillon, d'une heure à l'autre, pour entretenir ou réparer leurs forces; on fera dissoudre dans chaque prise de bouillon, un demi-grain de safran en poudre; & de deux en deux heures, on y ajoutera une goutte ou deux d'æther vitriolique, ou de la teinture anodine de Sindeham: Voyez la Formule du n°. 2. On leur frottera les narines avec quelque liqueur spiritueuse aromatique, telle que l'Eau de Lavande, celle de la Reine d'Hongrie, l'Eau sans-areille, & tant d'autres qui sont connues de tous les Marins; à défaut de ces Eaux spiritueuses, on se servira de vinaigre; on leur ôtera tout ce qui pourra gêner la circulation du sang, comme tour de col, bretelles, &c. ce que l'on continuera jusqu'à ce que ces remèdes aient apporté quelque soulagement.

Si, malgré ces premiers secours indiqués, le vomissement continue, devient plus fréquent, plus violent & fait craindre,

84 AVIS AUX GENS DE MER

par ses efforts multipliés, la rupture de quelque vaisseau sanguin de l'estomac, & par conséquent une hémorragie de cette partie, il faut, sans différer, donner aux malades, une demi-dragme de thériaque délayées dans quelques cuillerées d'Eau de Menthe ; ils prendront ce remède par cuillerée, dans l'espace d'une demi-heure, ou d'une heure ; ce qui suffit ordinairement pour diminuer, & même calmer tout-à-fait le vomissement. Si le contraire arrivoit, il faut avoir recours à la potion n°. 3. Cette potion est merveilleuse dans pareil cas, sur-tout, si on lui associe vingt ou trente gouttes de Laudanum liquide, ou une once de sirop de Pavot blanc, avec six gouttes d'hæter vitriolique. On peut donner cette potion, en deux ou trois prises, en mettant l'intervalle d'une demi-heure entre chaque prise : on pourroit même la faire avaler dans une seule prise, si le cas est pressant, & le vomissement violent.

Au reste, toutes les précautions que j'indique pour prévenir le mal de mer, & les remèdes que je propose pour le guérir, ne doivent être administrés qu'aux personnes qui ne sont pas destinées à naviguer toute leur vie ; comme les femmes, les Prêtres, les Religieux & autres d'un tempéramment délicat, que leurs affaires obli-

ent de s'embarquer en qualité de Passagers, pour passer d'un pays dans un autre ; car ceux qui se destinent à l'état Marin, au lieu de prendre toutes ces précautions, doivent au contraire faire tous leurs efforts pour s'accoutumer à la mer, & ne doivent avoir recours aux remèdes, que dans une extrême nécessité ; autrement, & s'ils ne peuvent s'accoutumer à la mer, ils doivent quitter, & prendre une autre profession ; car ils ne deviendroient jamais bons Marins.



C H A P I T R E I I.

Du Scorbut.

J'Ai dit dans mon Discours préliminaire, que le Scorbut étoit une maladie très-rare chez les Marins qui naviguent dans la Méditerranée, & n'attaquoit que ceux qui font des voyages de long cours : les Armemens pour la Guinée, pour les Indes, pour l'Amérique, sont aujourd'hui si fréquens à Marseille, qu'il n'est pas extraordinaire que le Scorbut soit beaucoup plus répandu qu'il ne l'étoit autrefois. Comme cette maladie n'est pas fort facile à connoître dans ses commence-

mens, & qu'elle est très-difficile à guérir, je vais indiquer aux Marins & aux Chirurgiens navigants, qui ne la connoissent pas encore, quels sont les symptômes qui la caractérisent, quels sont les moyens d'en préserver les Equipages, ou de les guérir, s'ils ont le malheur d'en être attaqués. Je ne serai pas long, pour ne pas grossir ce volume : ceux qui souhaiteront s'instruire plus amplement, trouveront des Traités particuliers sur cette maladie, & pourront consulter les excellens Ouvrages des Anglais & des Hollandais, qui ont écrit *ex professo* sur le Scorbut ; je me contenterai d'en faire un petit Extrait, que je tâcherai de mettre à la portée des Chirurgiens navigants ordinaires, & même de tous les Marins.

Le Scorbut est, pour ainsi dire, le fléau des Navigateurs qui font des voyages de long cours : cette cruelle maladie fait plus de ravages parmi les Equipages que la guerre, la peste & toutes les autres maladies réunies ensemble.

Les anciens Navigateurs ne connoissoient pas le Scorbut ; la raison en est facile à deviner ; avant la découverte de la Boussole & des propriétés de l'Aimant, la navigation étoit fort peu étendue ; les voyages étoient courts, ou s'ils étoient longs, les Bâtimens côtoyoient la terre,

a perdoient rarement de vue, & en-
 roient tous les soirs dans les Ports; rien
 e les empêchoit alors de se procurer des
 à fraîcheurs, de la viande, du poisson,
 es légumes, des fruits, de toutes sortes
 'herbages, & de l'eau fraîche pour boire
 haque jour; & par ce moyen, d'éviter
 : Scorbut; par la raison contraire, &
 epuis l'invention de la Bouffole, les
 oyages sont fort longs; on navigue en
 leine mer, on reste plusieurs mois sans
 border dans aucun Port; il faut par con-
 quent que les Navigateurs fassent provi-
 on de viande, de poissons salés; l'eau
 i'ils embarquent, & qu'ils conservent
 ins des tonneaux, se gâte & se corrompt
 plupart du tems; ils sont privés d'ali-
 ens frais; & c'est cette privation qui est
 use que cette maladie est fort fréquente
 iourd'hui parmi les Marins; & les Chi-
 rgiens navigants qui l'ont observée, ont
 t ouvrir les yeux aux Chirurgiens & aux
 édecins des armées, qui l'ont reconnue
 ns les Camps & dans les Villes assiégées;
 elle fait quelquefois autant de ravages
 e sur mer.

Il y a cependant plusieurs Médecins qui
 t outré la matière, & qui ne pouvant
 mprendre, & rendre raison de la cause
 plusieurs maladies épidémiques, qui
 gnent dans les Camps & les Armées,

dans les Villes qui sont situées aux bords de la mer, l'ont attribuée à un vice scorbutique; il est pourtant facile aux Gens de l'Art, de connoître, & de ne pas confondre ces maladies épidémiques avec le véritable Scorbut; il ne s'agit que de bien observer & de faire attention aux symptômes qui caractérisent cette dernière maladie, & qui seront détaillés ci-après.

Le Scorbut reconnoît plusieurs causes; les unes sont prédisposantes, je veux dire, que ces causes rendent les Equipages plus sujets à contracter le Scorbut. Ces causes sont éloignées, & on les appelle ainsi pour les distinguer d'autres causes que les Gens de l'Art nomment prochaines, parce qu'elles accompagnent & constituent, pour ainsi dire, cette maladie.

Parmi les causes éloignées, plusieurs Auteurs comptent l'usage dans lequel sont les Marins de mâcher ou de fumer du tabac; mais plusieurs Praticiens pensent au contraire que cette plante sèche, fumée ou mâchée, est capable de préserver du Scorbut; par le plus fatal des préjugés, tous les Marins pensent aujourd'hui de même; cependant l'expérience & l'observation prouvent que l'usage de mâcher du tabac, rend les Matelots plus sujets à cette maladie; en effet, personne n'ignore qu'en fumant & en mâchant du tabac, il

se perd une quantité de salive, & que la vertu fermentative de cette humeur est aussi nécessaire pour opérer une bonne digestion, que la levure pour former une bonne biere; bien plus, la salive qui descend dans l'estomac de ceux qui mâchent, ou qui fument du tabac, se trouvant chargée de quelques particules huileuses de cette plante, qui de sa nature est assouplissante, est capable, de même que l'Opium, d'affoiblir cet organe, d'empêcher la digestion, ou du moins d'en occasionner une mauvaise; bien plus, le sel contenu dans le tabac, se trouvant fondu par la salive, picotte les gencives, la bouche, la langue, toutes les glandes salivaires, & tend ces parties, qui sont les principaux sièges du Scorbut, plus disposées à en être attaquées.

On doit reconnoître une autre cause éloignée du Scorbut, dans le défaut d'alimens frais; la preuve en est palpable & évidente, puisqu'il est rare que cette maladie attaque les Equipages des Bâtimens qui sont à portée de s'en procurer de frais en tems; si l'on demande une preuve plus forte de ce que j'avance, on la trouvera dans ce qui est arrivé plusieurs fois aux Troupes d'une Ville qui est assiégée depuis long-tems, & qui manquent de

90 AVIS AUX GENS DE MER
provisions fraîches (g); les assiégeans ;
quoique exposés aux mêmes fatigues &
à toutes les injures de l'air, sont peu sujets
au scorbut, parce qu'ils sont à même de
se nourrir de fruits, de légumes & d'her-
bages frais, tandis que les assiégés qui
n'ont d'autres provisions que de viande &
de poissons salés, du lard, du fromage &
autres, qui sont à peu-près les mêmes que
celles qu'on trouve dans les Vaisseaux,
en sont cruellement atteints, meurent
par centaines, & ne recouvrent leur santé,
qu'après la levée du Siège, quand ils peu-
vent se procurer d'aliments frais. La même
chose arrive aux Matelots, qui, pendant
le cours d'une longue & pénible navi-
gation, ont contracté le scorbut, par
défaut d'aliments frais, ils guérissent prom-
ptement & facilement dès qu'ils ont le
bonheur d'arriver & de faire un certain
sejour dans un port où ils trouvent de
ces aliments en abondance.

Les meilleurs aliments frais, capables
des préserver & de guérir un équipage

(g) On assure que les Troupes qui compo-
soient la Garnison de Gibraltar, étoient dans
un état déplorable lors du dernier Siège que
cette Forteresse a essuyé, & qu'elles périroient
en grand nombre du scorbut, malgré que cette
Place ait été ravitaillée pendant plusieurs fois.

u scorbut, sont les fruits, les herbages, tous ceux qui sont tirés du regne végétal; ainsi je pense que c'est à tort que l'on voudroit faire accroire que la vie dure, les mauvais aliments & la fatigue, sont seuls capables de procurer le scorbut aux équipages, quand même ils feroient usage de tems en tems d'alimens frais, & surtout de végétaux; le contraire est démontré par les Esclaves Nègres de nos colonies de l'Amérique, ces misérables, qui ne se nourrissent, pendant la plus grande partie de l'année, que de mauvais alimens, qui mènent une vie autant & même plus dure que celle des Matelots, marchant par terre dans des endroits souvent humides, allant nus pieds, travaillant sans relâche, exposés à toutes les tempéries de l'air & des saisons; ne sont point cependant attaqués du scorbut, parce que la terre qu'ils cultivent, leur fournit de tems en tems, comme une bonne mere, des fruits, des légumes, des herbes, des racines, dont ils font usage quelquefois. Ces pareils alimens corrigent l'acrimonie des autres mauvais qui sont leur nourriture ordinaire, & les préservent du scorbut.

Le manque d'exercice est encore compté parmi les causes éloignées du scorbut. On a sans doute surpris qu'on ose repro-

92 AVIS AUX GENS DE MER

cher aux Matelots le défaut d'exercice; je conviens à la vérité, que, quand la mer est orageuse, quand les vents sont inconstans, & changent souvent, ils ne restent pas dans l'inaction & font même beaucoup d'exercice; d'ailleurs le mouvement du Vaisseau qui est alors continuellement agité par les vagues, fouette leur sang, & éloigne la disposition au scorbut; mais il arrive souvent, dans les voyages de long cours, & dans certains parages, que les mêmes Matelots restent des semaines & des mois entiers sans faire le moindre exercice & sans remuer, comme l'on dit, une seule corde; les vents fixes ou alisés qui regnent dans ces contrées, font que les Batimens allant toujours du même bord, ne remuent presque point; les Matelots qui n'ont pas même besoin de changer la direction des voiles, restent couchés, mangent, boivent & dorment, & ne font aucun, ou très-peu d'exercice; ce qui les dispose au scorbut: en effet, on observe dans pareilles circonstances, que les mouffes & les jeunes Matelots, qui dansent, folâtent, & s'amuseut à certains jeux d'exercice, sont moins sujets & moins disposés à contracter le scorbut, que les hommes faits & les vieux, qui aiment mieux rester couchés, & dédaignent les jeux d'exercice. C'est aussi pour la même

ison, que, dans les Vaisseaux du Roi, toutes choses égales d'ailleurs, les Matelots ne travaillent, fatiguent, ou voguent dans des chaloupes, sont moins sujets au scorbut que les autres.

La pluie & l'humidité sont encore une cause éloignée du scorbut; & l'on observe que les équipages en sont plus souvent atteints, quand il regne des vents humides, de pluies ou de brouillards pendant plusieurs semaines, que quand ces mêmes vents sont secs: la pluie & l'humidité arrêtent la transpiration, qui, comme je ai dit, n'est que la lessive de notre sang; il arrive donc qu'elle diminue, en passant d'un climat chaud subitement dans un autre plus froid, en restant pendant plusieurs jours exposés à la pluie, aux brouillards & à l'humidité, cette humeur, qui, de sa nature, est salée, reflue dans le sang, le rend plus âcre, plus visqueux, plus épais, ralentit son mouvement; & si elle se porte sur l'estomac & les intestins, elle le déprave, épaisit les humeurs qui ont pour usage de se filtrer dans les glandes de ces organes, les gonfle, les obstrue, s'oppose à la digestion & à la formation d'un bon chyle, d'où s'ensuivent l'appauvrissement du sang; peu-à-peu la dissolution, la perte du ressort des solides, c'est ce qui constitue le scorbut, ainsi qu'il est

prouvé par tous les symptômes de cette maladie.

Il est encore bon d'observer que les Matelots, dont le sang est lent & épais; ceux qui sont d'un tempérament mélancolique, mou & flasque, sont plus sujets au scorbut que ceux qui sont d'un tempérament contraire; c'est pourquoi les Matelots provençaux qui sont naturellement d'un tempérament vif & bilieux, y sont moins sujets que les Ponentois.

Telles sont en général les causes éloignées ou prédisposantes du scorbut, auxquelles on peut ajouter l'air renfermé & peu renouvelé qu'on respire dans les navires, sous les ponts, certaines passions de l'ame, comme la crainte, la tristesse, la mélancolie & autres affections de cette nature, qui affoiblissent le principe vital, détruisent peu-à-peu la cohésion des parties, relâchent les nerfs, énervent l'homme, & lui font craindre la mort. On voit en effet dans les Vaisseaux, que ceux qui sont poltrons, pusillanimes, & craignent le danger, sont plutôt atteints du scorbut, que ceux qui sont braves, courageux, intrépides, & affrontent le danger dans toutes les occasions.

La cause prochaine du scorbut est une véritable putréfaction du sang, tendant à la dissolution de ses principes; les solides s'affoiblissent

affoiblissent conjointement avec les liquides, & éprouvent peu-à-peu le même degré de putréfaction & de dissolution : il sera donc facile de reconnoître le scorbut, de ne le pas confondre avec d'autres maladies qui lui ressemblent, par les symptômes particuliers qui le caractérisent. Pour ne pas s'y tromper, il faut considérer cette maladie dans ses différens degrés, dans son commencement, son état & sa terminaison ; chaque période se manifeste par des symptômes particuliers ; & l'on doit, dans les premiers tems, donner des remèdes convenables pour l'empêcher de faire des progrès, autrement elle augmente par degrés, & conduit tantôt plus tard, tantôt plutôt, ceux qui en sont atteints, à une mort certaine.

Les symptômes, qui font connoître le scorbut dans ses commencemens, sont la paresse, l'aversion pour le travail, l'envie de rester assis ou couchés dans quelque endroit obscur & séparé, des lassitudes aux bras & aux jambes ; les Matelots sont fatigués par la plus petite fatigue, & ne peuvent la supporter ; si on les force de travailler, ils sont d'abord essouffés, & sentent des douleurs dans toutes les parties de leur corps ; plusieurs ont ainsi perdu la vie, en travaillant fortement. La tristesse, la mélancolie, la crainte de la mort,

s'emparent de leur esprit; ils pleurent, sont timides comme des enfants; ils ont les yeux hagards, & semblent fuir la lumière du jour; leur visage est pâle, blême, bouffi; le fond en est jaunâtre ou verd, leur aspect est changé, & il semble qu'ils sortent d'une grande maladie; ceux qui avoient accoutumé de fumer ou de mâcher du tabac, & qui sont d'un tempérament flasque & pituiteux, crachent abondamment; leurs gencives sont molles, flasques, & saignent au moindre attouchement; c'est là où commence le second degré du scorbut.

Dans le second tems, les premiers symptômes énoncés ci-devant augmentent, les yeux deviennent larmoyans, les gencives commencent à être attaquées de petits apthes, les paupières se gonflent; les dents sont douloureuses ou vacillantes, la couleur du visage paroît livide, le bas ventre se gonfle, les malades sont constipés; ils ressentent des douleurs vagues dans les épaules, les bras, les hanches, les cuisses & les jambes; les articulations commencent à se gonfler, la peau de tout le corps se ride, se resserre, comme celle d'un homme qui, sortant de l'eau tremblotte & a froid: on dit alors communément, que ces malades ont la peau de canard; il s'élève sur sa surface de petits

hercules qui s'élargissent, forment ensuite un cercle jaune ; au milieu de ce cercle s'élève une petite pointe rouge, comme une vessie. Cette vessie grandit & s'affaïsse au moindre attouchement, la peau qui mange cruellement, s'élève, & tombe en écailles : l'on voit paroître au-dessous de cette peau, qui est tombée, une tache qui dégénère en un ulcère de mauvaise nature, qui saigne au moindre attouchement, & que nul onguent ne sauroit guérir.

Dans le troisième état, tous les symptômes que nous avons détaillés, augmentent encore plus, la bouche & les gencives se nécrosent & se pourrissent, la gangrène commence à s'emparer de ces parties ; les dents tombent ; une odeur cadavéreuse exhale de la bouche ; il survient des douleurs insupportables dans toutes les parties du corps ; les genoux s'enflent ; il se forme des tumeurs ; & l'humuer qu'elles contiennent, ronge & corrode souvent la tige, ou la bourse ligamenteuse qui environne l'articulation ; d'où s'ensuit la fracture des os ; les jambes qui, roides comme un bâton, s'enflent aussi, & deviennent immobiles, c'est-à-dire, que l'impression du doigt qu'on appuie dessus, reste enfoncée, comme celle qu'on feroit sur un morceau d'étain mince ; les taches parsemées

sur tout le corps, s'élargissent, & forment d'ulcères d'un aussi mauvais caractère que ceux de la bouche; bientôt les enflûres des jambes montent aux cuisses, & au ventre; l'hydropisie, le flux de ventre ou le flux de sang, sont le dernier période de cette cruelle maladie, qui, après avoir fait souffrir à ceux qui en sont atteints tous les tourmens imaginables, termine enfin leur triste vie.

La plupart des gens de l'art pensent que le scorbut est contagieux, & se communique par attouchement d'un Matelot à l'autre, quoique les observations du Docteur Lind, fameux Médecin, qui a écrit sur le scorbut, & qui est regardé, au sujet de cette maladie, comme un oracle dans toute l'Angleterre, tendent à prouver le contraire. Il est de la prudence, dans l'incertitude, pour éviter les progrès & les ravages que cette maladie pourroit faire dans un Vaisseau parmi les équipages, de séparer les Matelots sains d'avec ceux qui sont malades, & de ne pas souffrir que les uns & les autres boivent au même verre; car je pense, malgré les assurances du Docteur Lind, que la contagion est à craindre, lorsque la maladie est parvenue à son second degré; & qu'elle est encore plus dangereuse, lorsqu'elle est parvenue à son troisième; car l'on observe que

Ceux qui servent les malades scorbutiques, ont bientôt infectés de cette maladie, surtout s'ils négligent de changer d'air de tems en tems, en montant sur le tillac, & de se gargariser plusieurs fois dans la journée avec deux tiers d'eau commune, & un tiers d'eau-de-vie. Ce gargarisme sera encore plus efficace, si on y ajoute une vingtaine de gouttes d'esprit de cresson, ou de cochlearia; car les exhalaisons putrides & infectes, qui sortent de la bouche de pareils scorbutiques, étant espirées & reçues dans les poûmons de ceux qui sont encore sains, sont capables, malgré toutes les assertions contraires du Docteur Lind, de communiquer le scorbut.

Tous les symptomes que je viens de détailler, n'attaquent pas à la fois le même malade; il n'est pas même nécessaire qu'ils soient tous réunis pour caractériser le scorbut; ils sont souvent variés chez différens malades; mais après les détails dans lesquels je suis entré, il sera toujours facile aux moins clairvoyans, de reconnoître cette maladie, & de la distinguer du mal vénérien, avec lequel on se confond quelquefois. Il est vrai que dans l'une & l'autre de ces maladies, ceux qui en sont attequés, ressentent des douleurs vagues, ont des ulcères dans

la bouche & dans différentes parties du corps ; mais, pour ne pas s'y méprendre, il faut observer que les douleurs scorbutiques sont vives & aiguës ; mais qu'elles donnent du relâche , & sont moins souffrir les malades , lorsqu'ils sont couchés & en repos , que lorsqu'ils sont la moindre fatigue ; par contraire les douleurs véroliques redoublent pendant la nuit , lorsque les malades sentent la chaleur du lit. On distingue aussi facilement les ulcères véroliques , de ceux qui sont scorbutiques. Les premiers sont durs & croûteux ; les bords en sont inégaux & calleux ; ils se guérissent , ou pour le moins ils prennent une nouvelle face , lorsqu'on les panse avec un onguent , dans lequel on a mêlé quelque préparation mercurielle ; les seconds au contraire sont mous , blafards & blanchâtres ; ils saignent au moindre attouchement , sont irrités par l'application des onguents où entre le mercure , & résistent aux meilleurs topiques : enfin les ulcères véroliques , situés dans la bouche , n'attaquent ordinairement que les parties qui sont situées au-delà de la luëtte , au lieu que les scorbutiques essuyent leurs ravages dans les gencives & les autres parties situées en-deçà de la luëtte. On doit encore observer que le scorbut produit des

taches sur la peau ; & le mal vénérien des tumeurs sur le milieu des os , qu'on appelle *nodus* ou exostoses , selon qu'elles sont plus ou moins considérables , d'autres tumeurs aux parties glanduleuses , sur-tout à celles des aînes , & des excroissances charnues aux environs , & sur les parties de la génération , qu'on appelle porreaux , verrues , fics , &c. tandis que le scorbut n'est jamais accompagné d'aucune de ces tumeurs.

Il peut cependant arriver , que le scorbut soit allié au mal vénérien , & produise des symptomes mixtes ou communs à ces deux maladies ; il faut , en pareil cas , combattre le scorbut , avant que de traiter la vérole , parce que l'usage du mercure , & sur-tout celui qui est admisistré en frictions , est dangereux pour les malades , qui ont la moindre disposition au scorbut , à cause de la salivation , qu'il est alors difficile d'empêcher par cette méthode ; & c'est pour cette raison que je conseille aux Marins , qui ont la moindre disposition scorbutique , ce qui est fort ordinaire , lorsqu'ils seront attaqués du mal vénérien , de faire usage de mon eau mercurielle , qui n'excite jamais la salivation. Voyez mon Avant-propos & le Chapitre du mal vénérien ,

où cette manière est expliquée plus en détail.

La cause prochaine du scorbut n'est autre chose qu'une vraie putréfaction du sang, & la dissolution de ses principes; or, le Docteur *Macbride* a prouvé, par une infinité d'observations, qu'un corps vivant ne se dissout, & ne se putréfie qu'en perdant l'air fixe qu'il contient, qui en est le principe cimentant & le seul agent qui unit ses mollécules. Un morceau de viande, par exemple, change de couleur, commence à sentir mauvais, se putréfie insensiblement à mesure qu'il perd l'air fixe, qui unissoit ses mollécules, & devient une véritable charogne. Introduisez, par le moyen d'un tube de verre, une certaine quantité d'air fixe, provenant de la chaux vive, qu'on fait éteindre, dans le morceau de viande prêt à se pourrir, vous le verrez bientôt reprendre sa couleur rouge, perdre sa mauvaise odeur, & redevenir bonne à manger. Cette expérience & plusieurs autres de même espèce, qui ont été répétées mille fois, par le Docteur *Macbride* & *Priestle*, prouvent, comme je viens de le dire, que toutes les substances animales ne se putréfient qu'en perdant l'air fixe, qui les unissoit: or le même Doc-

eur Macbride a démontré, par des expériences incontestables, que les végétaux frais contiennent & engendrent une quantité de cet air fixe, qui, étant absorbé par le chile, va impregner la masse du sang des scorbutiques, qui en est, pour ainsi dire, totalement déstituée par la privation de ces alimens; d'où s'ensuit la putréfaction, & tous les autres symptômes qui caractérisent le scorbut. Il est donc certain, selon ces principes, qu'on ne peut refuser d'admettre, que, pour guérir cette maladie, ils ne s'agit que de fournir au sang une certaine quantité de cet air fixe par l'usage des végétaux frais, que les malades digèrent facilement; parce que l'on a toujours observé, & sur-tout dans le commencement du scorbut, que les viscères du bas-ventre servant à la digestion, sont encore dans un bon état. Ce que j'avance est prouvé par la facilité & la promptitude avec laquelle les équipages des Vaisseaux, qui sont attaqués du scorbut, guérissent dès qu'ils sont arrivés dans quelque Port, où ils trouvent des végétaux frais de toute espèce pour se nourrir.

En conséquence de ces observations, le même Docteur Macbride propose de préserver les Matelots du scorbut, au moyen d'une substance végétale, qu'il

assure contenir, sous un petit volume, une certaine quantité d'air fixe, & qui est propre par conséquent à exciter dans les intestins une fermentation semblable à celle que procurent les végétaux frais. Cette substance se conserve long-tems, & en tient, pour ainsi dire, lieu; de sorte que les Marins trouveront en tout tems sous leur main, un remède assuré pour se préserver & se guérir du Scorbut.

Cette substance végétale n'est autre chose que la drèche, ou le grain germé, dont on fait la biere. Pour le conserver, on le fait légèrement torrifier au four; & après qu'il est sec, on le serre dans de petits tonneaux qu'on range dans l'endroit le plus sec du Navire; au moyen de quoi, il se conserve des années entières pour en faire au besoin, le moût de biere.

Pour faire le moût de biere, prenez deux livres de drèche, ou grain germé; & après l'avoir moulue (h), on verse dessus six livres d'eau bouillante; on re-

(h) Pour moudre le grain germé, il faut avoir deux petites pierres d'environ six à huit pans de circonférence, qu'on fait tourner l'une sur l'autre au moyen d'un pivot à-peu-près comme celles dont les Grecs du Levant se servent pour écosser les fèves.

nue le tout pendant quelque tems ; & après avoir fait reposer ce mélange , pendant trois ou quatre heures , dans un vaisseau bien couvert , on coule la liqueur qu'on donne à boire chaque jour aux Matelots. On doit avoir l'attention de la préparer chaque jour , & de ne pas la laisser aigrir ; autrement elle seroit désagréable à boire , & feroit plus de mal que de bien.

Ce moût, ainsi préparé , est une liqueur semblable au suc des végétaux doux ; il fermente promptement comme eux ; sa nature est également douce , savonneuse & apéritive ; il produit les mêmes effets que les végétaux frais ; la preuve en a été faite par M. *Cook* , dans les deux voyages qu'il a faits aux terres Australes , & par plusieurs autres Navigateurs , qui , ayant fait , comme lui , des voyages de long cours , assurent qu'au moyen de cette boisson , ils ont préservé & guéri leurs Equipages du Scorbut , en en faisant boire de tems en tems aux Matelots.

Le même Docteur *Macbride* , dit qu'il n'est pas nécessaire qu'on fasse une grande provision de drèche , & qu'il suffit qu'ils en ayent une quantité suffisante & nécessaire pour en donner de tems en tems à ceux des Matelots , qui ont quelque disposition au Scorbut ; & que pour préser-

106 A V I S A U X G E N S D E M E R
ver l'Equipage de cette maladie, il fuffit ;
après l'avoir moulue, d'en faire une panade avec du biscuit, deux ou trois fois la semaine, pour son usage ; & que ceux qui en feroient attaqués feroient deux repas par jour avec ladite panade, & boiroient, dans l'espace de vingt-quatre heures, une pinte, & même davantage de moût de biere, observant de commencer par une petite dose, & de l'augmenter par gradation : ce remède, ajoute-t-il, lâche le ventre, circonstance la plus favorable aux Scorbutiques, qui sont ordinairement très-constipés ; & en cela il imite la manière d'agir des plus puissants remèdes anti-scorbutiques frais : si ce moût de biere occasionne des tranchées & des superpurgations, il faut en diminuer la dose, & même en suspendre l'usage, ou le mêler avec quelques gouttes d'esprit de vitriol.

A défaut de moût de biere, le même Auteur recommande la melasse, le miel ou le sucre délayés dans une certaine quantité d'eau commune, comme quatre parties d'eau sur une partie de ces différens ingrédiens : on ne risque rien, en essayant ces remèdes, le miel sur-tout doit être un bon préservatif du Scorbut ; car il tient le ventre lâche, & prévient par conséquent la constipation.

Les Marins ont donc enfin trouvé dans

mcût de biere, fait avec la drèche, un remède pour se préserver & se guérir du Scorbut. Pendant qu'ils sont en mer, ils ne peuvent guères en pratiquer d'autres; mais dès qu'ils seront arrivés dans quelque Port, on les mettra à l'usage du petit lait, dans lequel on fera bouillir pendant la clarification, une poignée de feuilles fraîches de creffon, de cochléaria, ou de toute autre plante anti-scorbutique (i), selon le tempéramment des malades. Ils prendront le petit lait, pendant quinze ou vingt jours; on les purgera, avant & après l'usage du petit lait, avec la médecine du n°. 14; ensuite ils passeront à l'usage du lait, pur ou coupé, avec la décoction de quelque plante anti-scorbutique.

(i) Les plantes anti-scorbutiques doivent être variées selon les différens tempéramens: on emploie pour les tempéramens phlegmatiques, les anti-scorbutiques chauds, tels que le creffon, le cochléaria, les raves, raiforts sauvages, la moutarde, les oignons, l'ail; pour les mélancoliques, les amers, comme le bécabunga, le fumeterre, la petite chélideine, la chicorée, le cerfeuil; pour les tempéramens bilieux & sanguins, on emploie utilement les acides; tels que l'oseille, l'alleluia, les sucs de citron, de limon, ceux de groseille, d'épine-vinette, l'esprit de vitriol: on mêle ces différens remèdes pour les tempéramens mêlés.

que, ou mêlé avec le suc dépuré de ces mêmes plantes, en observant ce que j'ai dit ci-devant au sujet du tempéramment des malades : ils prendront le lait aussi long-tems qu'ils pourront le supporter, ou que la maladie paroîtra l'exiger.

Pendant l'usage du petit lait & du lait, ils ne se nourriront que d'alimens frais & faciles à digérer ; ils s'abstiendront de la chair de pourceau, du fromage, de toute salaison, des légumes secs, des ragoûts ; ils pourront manger des herbages & des légumes frais, pourvu qu'ils soient cuits : ils boiront un peu de vin bien tempéré à leurs repas, & s'abstiendront de l'eau-de-vie, du tafia, du rumb, & de toute autre liqueur forte.

Les fruits d'été, qui ne sont pas trop acides ; comme les cerises, les grenades, les poires, les pêches fondantes, les prunes, les melons d'eau, & autres fruits aqueux, sont plutôt profitables que nuisibles aux Scorbutiques, sur-tout lorsqu'ils sont bien mûrs ; souvent l'usage seul de ces fruits accélère leur guérison ; les oranges de Portugal, & les limons doux ne sont pas moins recommandés ; & l'on a observé mille fois, que des Equipages, qui étoient réduits à l'extrémité, ont été guéris radicalement du Scorbut par l'usage seul de pareils fruits continué pendant plusieurs jours.

Les Capitaines, qui ont à cœur de conserver la santé de leurs Equipages, & de les préserver du Scorbut, doivent engager les Matelots à entretenir la surface de leur corps sèche & chaude, à changer souvent de chemise. Le linge propre absorbe les parties aqueuses de la transpiration, & l'entretient dans une égalité favorable pour la santé; car le Docteur *Lind*, dont le sentiment doit être d'un très-grand poids sur cette matière, assure que la cause principale & prédisposante de cette maladie, est d'un trop grand degré d'humidité dans l'atmosphère, soit qu'il soit chaud ou froid; il dit même que les alimens salés, dont se nourrissent les Marins, l'eau corrompue qu'ils boivent, ne sont que des causes secondes, qui d'elles-mêmes ne seroient jamais capables de produire cette maladie; or les expériences du Docteur *Macbride* prouvent qu'il n'y a rien qui produise plutôt la putréfaction que l'humidité, & qu'il ne s'agit que d'en garantir les Matelots, si l'on veut les préserver du Scorbut.

Il est encore nécessaire, pour préserver les Matelots du Scorbut, que les Capitaines aient l'attention de faire entretenir les Bâtimens bien propres & bien secs; allumant du feu dans les endroits où la chose est possible, en parfumant ceux où

l'on ne peut en allumer, avec une poignée de graines de genièvre concassées & jetées sur un réchaud garni de braise, ou avec quelques petits pains de poudre à canon paîtrir avec du vinaigre; ce qui est très-utile pour renouveler l'air renfermé sous les ponts, & chasser celui qui est infect. Il convient encore qu'ils n'exposent point les Equipages aux brouillards, à la pluie sans nécessité; qu'ils veillent à ce qu'ils aient assez de vêtemens & de linge pour en changer dans le besoin; enfin qu'ils ne les maltraitent pas, les entretiennent joyeux, & les obligent à faire de l'exercice.



CHAPITRE III.

De la Peste.

DE toutes les maladies auxquelles le genre humain est sujet, il n'en est point de plus cruelle & de plus dangereuse que la Peste. Les Marins, & surtout ceux qui fréquentent les mers du Levant, y sont continuellement exposés; car il est rare qu'elle ne regne dans quelque contrée maritime de l'Empire Ottoman; elle attaque plus rarement les villes d'Alger, de Tunis & de Tripoly en Bar-

ie, depuis que ces Régences ont commencé à soumettre les Bâtimens qui viennent de quelque pays pestiféré, à une espèce de quarantaine. C'en est donc pas sans dement, que les Princes chrétiens ont construit des Infirmeries pour recevoir ; & faire aérer, pendant un certain nombre de jours, les marchandises susceptibles de contagion, & obligent les Bâtimens, qui viennent du Levant, après avoir déchargé les marchandises, de rester dans un endroit écarté avec leurs Equipages, afin de s'assurer s'ils n'ont pas apporté quelque germe de contagion : Si l'on prenoit les mêmes précautions dans les États du Grand-Seigneur ; & si l'on établissoit des Infirmeries pour faire sécher les marchandises qui arrivent avec les caravanes, & qu'on ne donnât pas entrée à ces hommes & à ces marchandises, sans les avoir soumis les uns & les autres, à une quarantaine rigide, il est certain que la peste n'y seroit pas aussi fréquente qu'elle est, & ne se propageroit pas annuellement, comme elle fait par le moyen des Caravanes qui arrivent du Golphe Persique, & des bords de la mer rouge, à Alep, à Smyrne, à Alexandrie & à Constantinople.

Au seul nom de la peste, chacun tremble & frémit d'horreur ; à peine cette ma-

ladie est-elle soupçonnée dans quelque endroit, que la tristesse, le chagrin, la consternation, le découragement & la crainte de la mort, s'emparent de tous les esprits. Ces passions naissent du préjugé, dans lequel sont la plupart des hommes qui sont imbus, & croient que des atômes invisibles, subtils & pénétrants environnent tous les pestiférés; que ces atômes s'accrochent & s'attachent à tous ceux qui les apponchent & leur communiquent la peste; & qu'enfin cette maladie ne peut être guérie par aucun remède.

Rien n'est plus contraire aux progrès de l'Art de guérir, aux principes de l'humanité, & par conséquent plus nuisible à la société, qu'un pareil préjugé. Cette fatale prévention fait mourir plus de pestiférés que la peste elle-même; elle rompt les liens les plus sacrés de la parentré & de l'amitié; le père abandonne son enfant; l'enfant abandonne son père; l'époux son épouse chérie; l'ami son ami; le voisin n'ose plus entrer chez son voisin, & le fuit; les Gens de l'Art refusent souvent de donner leurs soins à ceux qui sont attaqués de la peste, ou qui en sont seulement soupçonnés; & par ce moyen, perdent l'occasion de s'instruire, & de connoître les moyens de traiter cette cruelle maladie, qui, si elle étoit mieux connue, ne

trouveroit pas, comme l'on pense, autres des remèdes; car il est certain que tout-puissant qui, en créant les hommes, les a soumis à toutes les maladies, a donné la connoissance des remèdes capables de les guérir toutes, sans en excepter même la peste.

Je suis d'avis, avec tout le monde, que la peste est contagieuse; qu'elle se communique très-facilement, & qu'il est de la prudence de prendre certaines précautions pour se préserver de la contagion; mais je pense en même tems qu'il ne faut pas les outrer, ni abandonner les pestiférés; car la religion & l'humanité nous obligent à leur donner les secours que nous souhaiterions qu'ils nous donnassent eux-mêmes, si nous étions à leur place.

Je vais à présent détailler les précautions que les Marins peuvent prendre, quand ils se trouvent dans un pays pestiféré, pour se garantir de la contagion.

1°. Ils tâcheront de ne point avoir de communication avec les pestiférés sans nécessité, ni avec ceux qui les fréquentent. 2°. Les Capitaines, s'il est possible, ne serviront des gens du pays pour faire embarquer & arrimer les marchandises destinées à être chargées dans le Vaisseau. 3°. Les mêmes Capitaines feront parfumer, soir & matin, les chambres & les

114 AVIS AUX GENS DE MER

entre-ponts avec une poignée de graines de genièvre en poudre, qu'on jettera sur un rechaud garni de braise, ou avec une cuillière de vinaigre des quatre-voleurs, dont la composition est indiquée dans la formule du n°. 32, & qu'ils répandront sur une pêle de fer rougie au feu. Ils se parfumeront eux-mêmes avec tout l'équipage, renfermé dans la chambre, avec le même parfum, ensuite ils laisseront, autant que le tems & la saison le permettront, les sabords, les portes & les fenêtres des chambres ouvertes, afin que l'air entre & sorte librement par toutes ces ouvertures, & puisse se renouveler.

4°. Ils plongeront dans l'eau pure, ou mêlée avec un peu de vinaigre, toutes les choses qu'on leur apportera de terre; & qui pourront subir cette immersion sans crainte de se gâter.

5°. Ils fumeront le matin à jeûn, & après chaque repas, une pipe de Tabac; & après avoir fumé, ils se gargariseront avec un gobelet d'eau, dans lequel ils auront mêlé une cuillière à café du vinaigre des quatre-voleurs, N°. 32. Ils avaleront même quelques gorgées de ce gargarisme.

6°. Ils porteront sur le creux de l'estomac une dragme de camphre, cousue dans une petite pièce de drap, & tiendront dans la bouche un morceau de la racine d'angélique de Bohême,

ils mâcheront, & dont ils avaleront
 uc. 7°. Ils éviteront tout excès, tant
 le boire que dans le manger, & se
 riront d'alimens faciles à digérer,
 ont de végétaux & de légumes frais;
 le poisson & la viande engendrent
 sucs qui ont beaucoup plus de dis-
 ion à le corrompre, que ceux qui
 viennent de l'usage des végétaux. 8°.
 eront tout ce qu'ils pourront pour
 per la terreur & la crainte; car les
 ons bouleversent le sang, & le dis-
 ent à recevoir plus facilement le véné-
 illentiel; c'est pourquoi les Capitaines
 rent entretenir la joie parmi les équi-
 es, leur fournir d'alimens frais, ne
 point fatiguer par le travail & leur
 ner quelques heures pour se délasser
 le recréer. J'espère qu'avec de pareilles
 autions, les Marins se préserveront faci-
 ent de la contagion.

La véritable cause de la peste est peu
 nue: les uns l'attribuent à de petits
 imperceptibles, qui sont répandus
 l'air, & s'insinuent dans notre corps
 la voie de la respiration; les autres,
 un vénéin subtil, qui, s'insinuant par
 mêmes voies, pénètre dans le sang,
 se un abattement universel, ou une
 re-aiguë, qui tue en peu de jours ceux
 en sont attaqués, à moins que la nature

n'ait assez de force pour le chasser promptement du corps, au moyen des charbons, des bubons, du pourpre, & autres symptômes exanthémateux, qui sont les signes caractéristiques de cette maladie.

Ce sont en effet les bubons & les charbons, qui nous font distinguer la peste de certaines espèces de fièvres malignes, épidémiques & contagieuses, qui regnent quelquefois dans nos contrées; & je pense même que les fièvres sont une espèce de peste, ou quelque chose d'approchant, car 1°. elles se communiquent, & par conséquent sont contagieuses comme elles; 2°. elles tuent les malades qui en sont attaqués dans très-peu de jours; 3°. elles ont à-peu-près les mêmes symptômes que la peste; 4°. elles sont souvent terminées par des parotides, ou bubons sous les oreilles; j'en ai rencontré moi-même qui ont été accompagnées de bubons aux aînes, & même de charbons dans différentes parties du corps: donc les espèces de fièvres malignes, qui regnent de tems en tems dans certains cantons, dans certaines Provinces de la France, sont une véritable peste, qui n'en diffère que par la violence des symptômes & des accidents; laquelle différence doit provenir de celle de l'origine des miasmes pestilentiels; & il est à présumer que

qui viennent de l'Abyssinie, du golphe
 que & de l'Égypte, sont plus mal-
 is, que ceux qui naissent dans nos
 rées. Ou s'ils le sont moins, c'est
 que nous soignons ceux qui sont
 ués de pareilles fièvres, d'où je suis
 roit de conclure que, si secouant
 préjugé, l'on saignoit sans crainte
 qui sont attaqués de la peste,
 maladie n'en tueroit point tant com-
 lle en tue.

vélin subtil; qui produit la peste;
 ai est répandu dans l'air, provient,
 tous les Auteurs, des exhalaisons
 des & corrompues, qui s'élèvent de
 erre dans certains pays d'où cette
 lie tire sont origine, & où elle est,
 ainsi dire, naturelle.

effet, il est très-probable que les
 aisons qui s'élèvent dans les pays
 au voisinage de la ligne, après des
 es qui ont duré six mois, jointes à
 qui s'élèvent en Égypte, après l'inon-
 n du Nil, & dans d'autres pays
 chauds, qui restent long-tems sub-
 és, sont très-mal sains; & que
 eux venant à se corrompre, par
 séjour, & par les chaleurs excessives
 regnent dans ces contrées pendant &
 ces pluyes, peuvent rendre les va-
 qui s'en exhalent, pestilentiellles, sur-

tout s'il regne un vent chaud & humide, comme celui qui souffle très-souvent dans ces contrées, & traverse l'Arabie déserte. Ce vent, que les Arabes appellent *sulus*, est si pernicieux & si malfaisant, qu'il fait à-peu-près sur les hommes & sur les animaux qui sont obligés de le respirer, pendant long-tems, le même effet que les mouffettes, qui s'élèvent des mines, ou celles de la grotte du chien, près de Pouzzole, dans le Royaume de Naples. L'air que ce vent pousse, est chaud & si nuisible, que, s'il duroit sept à huit heures sans discontinuer, il étoufferoit les hommes & les animaux qui, se trouvant à la campagne, sont obligés de le respirer; cela est si vrai que les caravanes, qui traversent l'Arabie, n'ont d'autre moyen pour se garantir de ses mauvais effets, que de s'arrêter tout de suite, de lui tourner le dos, de se coucher sur le ventre, & d'enfoncer la tête dans un trou qu'ils ont auparavant creusé dans le sable, pour y respirer plus fraîchement, pendant tout le tems que ce vent souffle. Les animaux, & principalement les Chameaux, guidés par un instinct naturel, tournent le dos au vent, s'acroupissent, creusent, avec leur museau, un trou dans le sable, & restent dans cet état jusqu'à ce que le *sulus* ait cessé: ces animaux même pressentent

sentent que ce vent ne tardera pas
 ufler; ils s'arrêtent, & ne veulent plus
 cher, quelques coups qu'on puisse leur
 ner; ce qui sert d'avertissement aux
 vanes, qui se préparent pour passer
 le tems qu'il dure, à l'abri de sa
 gnité.

Dans le tems que je restois à à Seyde,
 ent du *sulus* soufla en 1757, pen-
 : cinq à six heures; je dînois alors
 : un Négociant; au sortir de table,
 oulus monter sur la terrasse pour pren-
 un peu l'air; je ne fus pas plutôt
 nté, que je fus obligé de descendre,
 me plaignis au Négociant d'un vent
 ud qui s'étoit élevé, & qui m'avoit
 ôché de respirer; le Négociant qui
 oit dans cette échelle, m'expliqua ce
 c'étoit que ce vent, & m'engagea
 rester avec lui dans son appartement
 t nous fermâmes soigneusement les
 tes & les fenêtres; un jeune Négociant
 çois, méprisant les avis des gens du
 s, eut la fantaisie, malgré le vent qui
 oit, d'aller promener à la campagne;
 n revint cependant, après une heure
 deux de promenade, mais il paya
 : cher son imprudence; car le len-
 ain, il se mit au lit & fut attaqué
 ie fièvre maligne dont il mourut cinq
 :s après.

J'éprouvai moi-même, l'année suivante; la malignité de ce vent : j'étois parti de Seyde pour aller à St. Jean d'Acres, vers les trois heures après midi; il regnoit alors un vent de mer assez frais; mais le vent ayant cessé, deux ou trois heures après, le vent du *sulus* prit le dessus, & souffla pendant trois ou quatre heures; ma respiration étoit si gênée, & mes forces si abattues, que, si j'eusse continué ma route, je serois mort infailliblement, ou j'aurois attrappé quelque fièvre maligne; le Janissaire qui étoit avec moi, m'engagea à descendre de cheval, & à faire un trou dans la terre pour y respirer un peu plus fraîchement : nous restâmes dans cette situation, pendant tout le tems que le vent du *sulus* souffla; nos chevaux nous imitèrent, tournèrent le dos au vent, & enfoncèrent leur museau dans la terre, après en avoir arraché l'herbe qui s'y opposoit, & nous avertirent eux-mêmes que le danger avoit cessé, en se relevant pour paître.

Il n'est donc pas surprenant qu'un vent aussi dangereux, qui, après avoir traversé les déserts de l'Arabie, passe sur des terrains inondés d'une eau croupissante & corrompue, se charge de vapeurs malignes, capables d'occasionner la peste. La chose est encore plus probable, si l'on considère

que la peste cesse en Egypte à la St. Jean du mois de Juin ; époque à laquelle les vents de mer commencent à souffler avec une certaine force , rafraîchissent l'atmosphère , pendant trois mois consécutifs qu'ils durent , & chassent les vents du *sulus* , tellement qu'on dit proverbialement à Alexandrie : *San Jan venir , gandoufle andar* ; ce qui signifie en langage petit morelque : » quand la St. Jean vient, la peste s'en va. »

J'ai été moi-même témoin de cette vérité, & tous les Marins peuvent l'attester, puisqu'ils ont été à même d'observer comme moi, qu'à cette époque, la mortalité, qui souvent est très-grande, diminue d'un jour à l'autre, & cesse tout-à-fait, avant la fin du mois.

On observe pareillement dans nos climats, que les exhalaisons chaudes & humides, qui s'élèvent des terres pendant l'été, après un printems qui a été pluvieux, occasionnent des fièvres intermittentes, putrides, & autres maladies épidémiques, qui sont souvent contagieuses; en effet les pays qui sont situés au voisinage des Etangs, des Marais & autres lieux où l'eau séjourne & croupit pendant l'été, sont fort sujets à ces épidémies, lorsqu'ils ne regne pas des vents assez forts pour les dessécher, & chasser au-

122 AVIS AUX GENS DE MER
loin les vapeurs nuisibles qui en exhalent.

On observe encore que les vapeurs corrompues, qui exhalent d'une multitude de cadavres ensevelis peu profondément dans une Ville, pendant ou après un siège meurtrier, de même que dans les campagnes, à la suite d'une bataille, produisent des exhalaisons capables d'infecter l'air des environs, & d'occasionner des fièvres malignes & contagieuses, qui sont souvent aussi meurtrières que la peste; mais qui cependant ne sont pas ce que nous appelons la peste proprement dite.

De tout ce que je viens de dire, on peut donc conclure, que le vénin pestilentiel n'est point naturel en Europe, parce que l'air qu'on respire dans cette partie du monde est très-pur, très-sain, souvent renouvelé par les vents du nord, qu'il est presque impossible qu'il y naisse à cause du froid, des pluies fréquentes & des changemens de saison. L'expérience confirme que ce fléau vient de l'Asie, & que de tout tems, les pestes qui ont paru en Europe, ont été apportées par les marchandises, ou par les habitans de cette partie du monde, qui trafiquent en Europe : que le vénin pestilentiel peut rester caché dans les hardes, dans les marchandises, y fermenter, éclore ensuite, se reproduire, occasionner la peste dans une Ville, s'y propager, au moyen

e l'air qui lui sert de véhicule, dans une Province, & dans tout un Royaume,

on ne prend point de précaution pour en garantir. Il est vrai que cette maladie est fréquente à Salonique, & dans d'autres Villes de la Turquie, qui sont situées en Europe; mais ce fléau, comme je l'ai déjà dit, n'est commun dans ces dites Villes, que parce que les Turcs asiatiques, & les Turcs d'Europe commerceront continuellement ensemble, sans rendre aucune précaution pour s'en garantir; ainsi il n'est pas moins vrai de dire que la peste prend son origine dans l'Asie; qu'elle y est endémique ou naturelle; ce qu'on ne pourroit assurer d'aucune partie de l'Europe, où elle n'y vient que par communication, par contagion.

Quoiqu'il soit difficile d'expliquer comment une petite portion de venin pestiférant, caché dans un ballot de marchandises, peut se propager, & donner la peste à toute une Ville, une Province ou un Royaume entier, le fait est néanmoins constant, & la dernière peste de Marseille en fournit une preuve très-certaine & sans réplique; d'ailleurs, ne voit-on pas de tems en tems, aux Infirmeries de cette même Ville, des Porte-faix rappelés subitement de peste, à l'ouverture d'une balle de laine, de coton, ou d'autres

marchandises, communiquer ensuite cette maladie à d'autres Porte-faix, qui en infecteroient bientôt toute la Ville, si on ne prenoit de prudentes précautions pour éviter ce malheur : ces considérations, & plusieurs autres m'engagent à me retracter aujourd'hui publiquement de ce que j'avois inconfidemment avancé dans un autre ouvrage, intitulé *Essai sur les Maladies des Gens de Mer*, que je fis imprimer en l'année 1766, & dans lequel j'avois fait entrevoir, que je ne croyois pas que la peste pût se communiquer par contagion.

Pour mieux faire comprendre à un chacun, comment une petite portion de vénin pestilentiel peut, en se développant, donner la peste à une, à deux personnes, & ensuite, en se divisant, & en se propageant, la communiquer à une Ville, à une Province & à un Royaume entier, il suffit de faire une comparaison entre ce vénin & celui de la petite vérole. Ce dernier conservé dans un endroit renfermé, est capable, après plusieurs mois, de communiquer la contagion de la petite vérole à celui qu'on veut inoculer; ce même inoculé peut communiquer la même maladie successivement à de milliers de personnes, qui n'ont pas encore été atteintes de la petite vérole; à combien plus forte

ison le vénin pestilentiel renfermé dans la balle de laine, ou de coton, peut communiquer la peste à ceux qui font l'ouverture de cette balle; ceux-là à une infinité d'autres, qui la répandront dans tous les lieux, & à toutes les personnes qui l'approcheront d'eux?

On demandera peut-être encore pourquoi le vénin pestilentiel, qui, de sa nature, est si subtil, si pénétrant & si répandu dans l'air, sur-tout dans les pays où il prend son origine, n'infecte pas bitement ou successivement, tous ceux qui vivent sous un pareil climat; car il est certain que, dans l'Egypte & dans les autres pays, où nous avons dit que la peste prend naissance, tous les individus qui les habitent, n'en sont point infectés au même tems, ni successivement, & que plusieurs même en sont exempts, quoiqu'ils ne prennent aucune précaution pour s'en réserver.

Je réponds à cette question, en disant; qu'il est probable que les miasmes, ou les exhalaisons pestilentielles, n'infectent pas mais à la fois toute la masse de l'atmosphère; mais qu'elles sont disposées & répandues de différencé & d'autre, à-peu-près comme la fumée, qui, après être montée dans les airs, s'éparpille en descendant, sur plusieurs endroits différens; ce qui est cause

que ces miasmes ne saisissent, & n'attaquent pas tous ceux qui sont sous le même courant d'air : d'ailleurs je pense qu'il en est de la peste, comme de la petite vérole, & de plusieurs autres maladies contagieuses, & qu'il ne suffit pas que les miasmes, qui constituent la contagion, soient répandus dans l'air pour la communiquer ; mais qu'il est encore nécessaire que ces miasmes tombent sur des personnes disposées à les recevoir, autrement la contagion n'a pas lieu ; puisqu'on voit tous les jours des personnes qui fréquentent les pestiférés, qui les soignent, & vivent même sous le même toit, n'être jamais attaqués de la peste.

Il y a plusieurs choses qui disposent à recevoir le vénin pestilentiel, comme la mal-propreté, l'usage de certains alimens capables de produire de mauvais suc, & par conséquent de mauvaises digestions, les excès dans le boire & le manger, & sur-tout les débauches avec les femmes ; car il conste que le trop grand usage des femmes, énerve, affoiblit l'estomac, & le ruine ; il n'est donc pas surprenant que les Asiatiques, qui sont fort adonnés aux femmes, & dont toute l'étude, de même que celui de leurs concubines, consiste à rechercher & à trouver des remèdes échauffants, aphrodisia-

ques & des alimens, capables d'exciter à l'acte vénérien, soient plus disposés à contracter la peste, que les autres hommes, qui n'ont pas un pareil défaut. On peut ajouter à toutes ces causes, les passions de l'ame, sur-tout la crainte & la frayeur; car il n'y a rien qui dispose plus à recevoir le venin pestilentiel, que ces deux passions. Sur cet article, les Turcs ont sur les Chrétiens un très-grand avantage; la prédestination, à laquelle leur Religion les oblige de croire, les décrets de la providence, auxquels ils sont religieusement soumis, mettent leur ame dans un état de tranquillité, qui ne leur inspire pas même l'envie de prendre des précautions, pour se garantir de la peste; aussi les voit-on mourir sans murmurer, en disant qu'il étoit écrit qu'ils devoient mourir de cette maladie: & secourir avec le plus grand zèle, leurs parens & leurs amis attaqués de la peste; enfin montrer, dans toutes les occasions, des sentimens d'humanité, dignes d'être produits par tout autre principe.

Ceux qui ont fréquenté les pestiférés, ou qui ont eu occasion de les traiter, ont observé qu'on trouve, au milieu de leur langue, une tache violette avec deux raies blanches au milieu de sa largeur; le signe qu'ils regardent comme caractéristique de

la maladie , se trouve ordinairement accompagné de taches pourprées sur la poitrine , & qui imitent les piquûres des puces ; les Levantins ne reconnoissent point d'autres signes ; il y a cependant parmi eux certains Médecins Grecs ou Juifs , qui disent avoir observé que , dans les premiers jours de l'invasion de la maladie , le pouls est plus fort d'un côté que de l'autre : ils assurent même avoir trouvé qu'il a plus de roideur & d'intermittence , du côté où le bubon doit paroître , que de l'autre. Les Médecins & les Chirurgiens Français , établis dans les Echelles du Levant , qui sont obligés de visiter les malades , quand il y a quelque soupçon de peste , devroient faire attention au pouls pour vérifier ces observations ; & si quelque'un des malades qu'ils visiteront , ont de pareils signes ; & sur-tout si les bubons & les charbons se manifestent ensuite , on ne pourra plus douter de la vérité de ces observations.

La qualité des bubons & des charbons , sert aussi à pronostiquer si la peste sera dangereuse , ou non. Les bubons qui sont durs & fermes , quand même ils auroient un charbon dans leur centre , donnent beaucoup à espérer , sur-tout s'ils sont entourés d'un cercle violet ; ceux au contraire qui sont mous , n'offrant que très-

peu de résistance au toucher, & qui sont entourés d'un cercle rouge, éclatant, ne pronostiquent rien de bon. Les charbons & les taches de la même couleur, annoncent toujours le danger; & l'on a presque toujours observé que la couleur rouge, qui entoure les différens exanthèmes pestilentiels, est un signe mortel, en ce qu'elle dénote un caractère d'inflammation portée à son plus haut degré. Lorsque les bubons, les charbons, ou les taches pourprées, après s'être manifestées au-dehors, disparaissent, c'est toujours un signe de mort.

La peste est plus ou moins dangereuse, selon le nombre & la violence des symptômes qui l'accompagnent; plus l'épidémie est forte, plus il y a de malades attaqués à la fois, plus la peste est à craindre. Il y a des tems où la mortalité est si grande, que ceux qui en sont attaqués, périssent presque tous; ce qui arrive dans le commencement, & sur-tout dans le milieu de l'invasion de la maladie; car, quand la contagion tend vers sa fin, les symptômes sont ordinairement moins violens, & par conséquent moins dangereux: alors le plus grand nombre des malades guérissent. L'on a constamment observé la même chose dans toutes les maladies épidémiques, malignes.

Ainsi ceux qui soignent les pestiférés,

doivent tirer leur pronostic du degré de force des malades & de la maladie, de la violence des accidens, de la plus ou moins grande mortalité qui regne, de la quantité de pourriture qui peut se trouver dans les premières voies, de la qualité des bubons, des charbons & autres signes extérieurs, du courage & de la pusillanimité des malades. S'il y a peu de suburre ou de pourriture dans les premières voies, si les bubons & les charbons poussent bien, si les malades sont courageux, il y a beaucoup à espérer pour la guérison; le peu de courage, la crainte de la mort, les signes d'une pourriture abondante dans les premières voies; les sueurs qui ne sont point suivies de l'éruption des bubons ou des charbons; les cardialgies ou maux de cœur; le hoquet; les convulsions, & l'intermittence du pouls, annoncent le plus grand danger.

Il faut donc que le Médecin, ou le Chirurgien, examinent attentivement tous les signes énoncés ci-dessus, s'ils veulent avoir quelque connoissance de la maladie, tirer un bon ou mauvais pronostic. S'ils veulent traiter la peste avec succès, ils tâcheront d'en reconnoître, & d'en distinguer plusieurs espèces, afin d'en varier le traitement selon les différentes circonstances dans lesquelles ils se trouveront;

le même traitement ne pouvant convenir à toutes les espèces de peste, qu'on distingue les unes des autres par les symptômes particuliers qui les caractérisent.

M. Paris, Docteur en Médecine, Associé de l'Académie de Nîmes, a fait des observations très-judicieuses sur la peste, & les a consignées dans un Mémoire très-savant & très-instructif qui a été couronné par la Société Royale de Médecine de Paris. Cet Auteur respectable & ami de l'humanité, a bien voulu exposer sa vie, pour la conserver à ses semblables, & n'a rien négligé, pendant un séjour de plusieurs années qu'il a fait à Smyrne & à Constantinople, pour connoître exactement cette cruelle maladie. Il la divise en huit espèces, qui sont, la peste interne, la peste putride, la peste nerveuse, la peste intermittente, la peste sanguine, la peste provenant de quelque affection de l'ame, & la peste bilieuse; il détaille les symptômes particuliers, qui caractérisent ces huit espèces différentes de peste, qui dans le fond ne sont cependant que la même maladie, vue sous différens aspects, afin que ceux qui ne la connoissent que par la description qu'ils en ont lue dans l'Auteur, puissent, s'ils sont obligés de la traiter, de saisir ces différens caractères; & je suis persuadé qu'ils le feront avec succès, en étu-

132 AVIS AUX GENS DE MER
diant la théorie de M. Paris, qui est fondée sur la pratique de nos plus grands maîtres dans l'Art de guérir, & fortifiée par la pratique & l'observation.

J'ai donc cru ne pouvoir mieux faire, en traitant de la peste, que d'adopter, tant pour la connoissance, que pour le traitement de cette maladie, la division de M. Paris ; car j'ai observé, comme lui, plusieurs des espèces de peste qu'il décrit, pendant de séjour de dix ans que j'ai resté dans diverses Echelles du Levant, où j'ai eu occasion de traiter plusieurs pestiférés ; ainsi je ne ferai que répéter ce qu'il dit dans son Mémoire, afin que ceux qui ne l'ont jamais lu, ou qui ne sont pas à même de se le procurer, puissent s'instruire. J'ajouterai quelquefois à ses observations, celles que j'ai eu occasion de faire moi-même, & qui fortifient sa théorie.

PESTE BÉNIGNE.

La peste bénigne se rencontre journellement à Constantinople ; & il n'est pas rare d'y voir des personnes attaquées de cette espèce de peste, sortir & aller par les rues ; on l'a de même observé plusieurs fois dans la dernière peste qui ravagea la Provence.

Cette espèce qui est très-commune sur la

fin de l'épidémie, ne s'annonce par aucun symptôme alarmant; les forces naturelles sont dans leur intégrité, l'éruption du charbon & du bubon se fait après une fièvre très-légère, qui dure ordinairement vingt-quatre heures; & la cure n'exige que des cataplasmes maturatifs appliqués sur le bubon.

EXEMPLE.

Me trouvant à Thèbes, dans la Béotie; en 1753, je fus appelé chez l'Aga, qui, depuis quelques jours étoit revenu de Constantinople; je le trouvai pâle & dé-fait, mais sans fièvre; je lui demandai quelle étoit sa maladie; il me répondit fort tranquillement qu'il avoit la peste, & me demanda quelque emplâtre pour appliquer sur un bubon qui lui étoit survenu pendant sa route, trois ou quatre jours après son départ de Constantinople, & me le découvrit tout de suite; je crus que c'étoit quelque bubon vénérien; & pour m'en assurer, je lui demandai s'il ne s'étoit pas mis dans le cas d'attraper cette dernière maladie; peu s'en fallut que mes interrogats ne le fissent mettre en colère; je l'apaisai, en lui faisant comprendre que les bubons vénériens occupoient la même place que les pestilen-

134 A V I S A U X G E N S D E M E R
tiels , & que je trouvois extraordinaire
qu'un bubon pestilentiel n'eût pas été pré-
cédé par aucun symptôme capable de faire
reconnoître la maladie, autre qu'une fièvre
de vingt-quatre heures, qu'il me dit avoir
essuyé pendant sa route ; il me répondit
& me jura par sa barbe, que depuis son
départ de Thèbes pour Constantinople ,
où il avoit séjourné quatre mois , il n'a-
voit point connu de femme ; ce qui prou-
voit évidemment que son bubon étoit
pestilentiel , & non pas vénérien ; j'ob-
servai encore que cette espèce de peste
bénigne n'est pas contagieuse ; car aucune
autre personne de la maison de ce Turc ,
ni de celles qu'il fréquentoit , ne fut atta-
quée de la peste.

P E S T E I N T E R N E .

Cette espèce s'annonce par les signes
les plus alarmans ; des frissons par tout
le corps ; le pouls foible , disparoissant
quelquefois par la pression du doigt ; la tête
pesante ; des vertiges , des tintemens d'o-
reille , le regard fixe , égaré , la langue
blanche , avec une grande tache violette
en son milieu , sèche à son extrémité ;
le visage quelquefois pâle & cadavéreux ,
quelquefois d'un rouge très-vif ; de fré-
quentes défaillances ; un abattement ex-

traordinaire de l'ame & du corps, des vomissemens, des naufécs, le délire, des assoupissemens, des tremblemens, & souvent la mort dans les premières vingt-quatre heures de l'invasion.

Dans cette espèce, il faut faire attention à la fièvre : si elle est forte, & que le pouls soit plein & dur, une saignée aide souvent la nature à pousser le venin hors du corps, sur-tout, si le malade est jeune, robuste & courageux ; mais si la fièvre n'est pas forte, il faut bien se garder de saigner, parce que le peu de fièvre qui subsiste, est un effort que fait la nature pour se débarrasser du venin ; on ne doit non plus donner aucun purgatif jusqu'à ce que le pouls soit distendu ; mais ordinairement, dans cette espèce, le pouls est presque naturel, quelquefois il est inégal, foible & intermittent ; & la gangrène qui agit sourdement, s'empare peu-à-peu de tous les viscères du bas ventre : les bubons ne paroissent point, & les malades meurent, pour ainsi dire, sans qu'on s'en apperçoive. Le seul remède qu'on puisse mettre en usage dans une pareille circonstance, c'est d'appliquer les vésicatoires aux cuisses & aux gras de jambes ; si les cantarides opèrent, avant que l'engorgement des viscères soit formé, elles produisent souvent un effet merveilleux. (Voyez

la Formule du n°. 24). En attirant au-dehors le vénin pestilentiel, qui se manifeste alors par la sortie des bubons, dès qu'ils paroîtront, on tâchera de les amener à suppuration, par l'application des cataplasmes les plus puissans; tel est celui indiqué dans la Formule du n°. 50. Certains ont employé à défaut de ce cataplasme, la fiente fraîche; il est vrai que ce remède est fort mal-propre & dégoûtant, mais il hâte extrêmement la suppuration: une fois qu'elle sera établie, on l'entretiendra aussi long-tems que faire se pourra, en pansant les bubons & les plaies faites par les vésicatoires avec l'onguent basilic indiqué dans la Formule n°. 48.

Si les forces vitales sont ralenties, & que les syncopes soient fréquentes, il faut aider l'action des vésicatoires par l'usage intérieur de la potion camphrée du n°. 26, à laquelle on ajoutera quatre ou cinq grains de Kermès minéral. On donnera, toutes les heures, une cuiller de cette potion; si elle excite la transpiration, ou la sueur, les malades ressentent un bien-être, qui est bientôt suivi de l'éruption des bubons, qui grossissent à vue d'œil; mais si les bubons ne paroissent pas, ils meurent dans les vingt-quatre heures; leur cadavre devient livide; & contracte en peu de tems une odeur insupportable, sur-tout si c'est en été.

J'ai encore observé cette espèce de peste, qui avoit depuis peu quitté Salonique pour venir s'établir à Zéitoux, où étoit un Grec, qui avoit perdu toute sa famille attaquée de la peste, à l'exception d'un fils qui lui restoit, âgé de dix-huit ans; ce Grec se trouvant malade, & ayant appris qu'il y avoit à Zeitoux un Médecin François, me fit appeller pour le visiter: son pouls étoit inégal & intermittent, sa face cadavéreuse; il n'avoit pas la force de se remuer, & tomboit à chaque instant en défaillance; j'examinai sa langue, & trouvai une tache violette dans son milieu; ce qui me fit pronostiquer qu'il avoit la peste; d'ailleurs j'avois déjà entendu dire que deux ou trois Juifs étoient morts de cette maladie; en conséquence je me retirai chez moi pour lui préparer quatre larges emplâtres vésicatoires, que je donnai à son fils, pour les lui appliquer avec la potion camphrée du n°. 26, aiguisée avec le Kermès minéral; ces remèdes eurent un succès si heureux, que son fils vint le soir m'annoncer que son Pere se trouvoit mieux; en effet il parut deux bubons aux aînés, qui vinrent à suppuration, & sauverent la vie à ce pauvre Grec.

PESTE PUTRIDE.

Cette espèce est la plus commune ; elle s'annonce par des signes de pourriture ; la langue est pâteuse, la bouche mauvaise, les nausées & les vomissemens sont fréquents, les malades sont dans un abattement universel, la tête est pesante, douloureuse, le pouls est un peu mou ; & les bubons, en paroissant, ne font point cesser tous les symptomes, à moins que la nature seule, ou aidée des remèdes, n'évacue la pourriture, qui est contenue dans les premières voyes.

Pour guérir la peste putride, il faut commencer par faire vomir avec l'hippecacuhana. (Voy. la formule du n°. 29.) Ce remède administré dans les premiers jours de l'invasion, fait des merveilles ; si les évacuations qu'il a produites ne sont pas suffisantes, on le réitérera le lendemain, ou l'on purgera avec la médecine du n°. 14. Il ne faut pas que les Médecins soient intimidés par la foiblesse que les malades disent ressentir, ils reprennent des forces à mesure qu'ils évacuent. Les Levantins, à l'instigation de leurs Médecins, boivent le matin à jeûn un gobelet d'urine d'une personne saine, & sur-

tout d'un jeune enfant. Cette pratique réussit quelquefois, mais on ne peut pas la donner pour un remède certain. Après l'usage du vomitif & du purgatif, on donnera tous les matins, un bol composé avec demi-dragme de rhubarbe & autant de crème de tartre en poudre, incorporés dans du miel, & le soir vingt ou vingt-cinq grains de mercure doux avec un peu de confection d'hyacinthe, ou l'infusion du *limitocorton*. Ces bols entretiennent les évacuations, sans nuire à la sortie des bubons, & le *limitocorton*, qui est aujourd'hui reconnu comme un puissant spécifique pour les vers, que plusieurs regardent comme la cause de la pourriture, les détruit merveilleusement, & accélère la guérison.

PESTE NERVEUSE.

Dans la peste nerveuse, les malades assurent souvent avoir senti dès l'instant de l'invasion une odeur très-désagréable; la douleur de tête est très-forte, les yeux égarés, les oreilles tintent, le vomissement est violent, le frisson vif, fréquent & douloureux, le diaphragme est continuellement agité, & d'une sensibilité surprenante; les tremblemens & les convulsions sont inséparables de cet état.

Si la nature ne chasse promptement au-dehors le vénin, les malades périssent dans peu de jours. Cette espèce est la plus dangereuse, & peu en rechappent; car le délire, les convulsions font de progrès si rapides, qu'ils ne donnent pas le tems d'administrer aucun remède; c'est pour cette raison qu'il ne faut en tenter aucun, & mettre les malades à l'usage de l'eau pure, qui, étant bue copieusement, est capable de relâcher le système nerveux, & de donner à la nature les moyens de pousser au-dehors le vénin pestiléntiel. Mr. Paris assure en avoir vu guérir plusieurs par cette méthode. J'ai été moi-même témoin de la guérison de deux Matelots, qui passèrent huit jours dans les convulsions, & guérirent, sans avoir pris autre chose que de l'eau pure. Je pense que l'eau de poulet seroit encore meilleure que l'eau pure; car tous les gens de l'art, d'après les observations de Mr. Pome, savent qu'elle est puissamment antispasmodique; d'où je conclus qu'elle conviendroit fort dans cette espèce de peste; on pourroit la rendre encore plus énergique, en y ajoutant, pendant l'ébullition, une once de racines de valeriane sauvage, coupées par morceaux; on pourroit même aider l'action de ce remède par l'application des cantarides

pour peu qu'on vît les convulsions diminuer & le pouls devenir plus égal, puisque Mr. Paris, qui les fit appliquer dans de pareilles circonstances, assure qu'elles occasionnèrent la sortie de deux bubons, qui, étant venus en maturité, sauvèrent la vie à un malade.

PESTE INTERMITTENTE.

Cette espèce est très-commune, surtout lorsqu'il règne en même tems des fièvres intermittentes; car, c'est à tort que plusieurs personnes osent soutenir que, quand la peste regne, toutes les autres maladies cessent; rien n'est plus faux: & j'ai observé plusieurs fois, que la peste attaquoit souvent ceux qui avoient les fièvres intermittentes, & sur-tout celles qui sont quartes. Mr. Paris & plusieurs autres Auteurs distingués ont observé la même chose.

Les symptômes de la peste putride paroissent ordinairement dans la fièvre intermittente, mais ils sont moins violens. Chaque paroxysme est précédé d'un frisson plus ou moins fort, & terminé par la sueur. Le lendemain, ou le surlendemain, selon la nature de l'intermittente, il survient un nouveau paroxysme précédé d'un frisson; comme le premier, ce qui

142 **AVIS AUX GENS DE MER**
constitue cette espèce que j'ai observé ,
& qui est très-commune dans les golfes
du Volo , de Leitoun , de Negrepont &
autres du Levant , quand la Peste regne
pendant les mois d'Août & de Septembre ,
le Kinkina donné dans du vin à forte
dose , comme une once & demie dans
vingt quatre heures , procure la sortie
du bubon , qui paroît ordinairement après
le troisième ou le quatrième accès , &
annonce la guérison. Si malgré l'usage
du Kinkina , le bubon ne paroît pas après
le troisième accès , quand la fièvre pesti-
lentielle prend le type de l'intermittente
tierce ; & après le second , quand elle prend
celui de l'intermittente quarte , les malades
meurent ordinairement dans le froid de
l'accès subséquent.

P E S T E S A N G U I N E .

La peste sanguine est une véritable fièvre
inflammatoire ; dans cette espèce , tous
les signes de la pléthore sanguine se
manifestent , & parviennent bientôt à leur
plus haut degré ; la tête est pesante , les
yeux & le visage sont rouges & en-
flammés ; un sentiment de pesanteur se
fait sentir par-tout le corps ; il paroît
souvent une hémorrhagie par le nez ; le
pouls est plein , dur ; le battement de
l'artère

l'artère est fort, & les malades se trouvent mieux après la saignée, qui facilite ordinairement la sortie des bubons & des charbons : on doit donc la pratiquer sans délai, & la réitérer jusqu'à ce que tous les symptômes inflammatoires soient calmés, & que le pouls soit ramoli; les vomitifs, les purgatifs & les cordiaux sont dangereux dans cette espèce; ils empêcheroient l'éruption des charbons plus commune alors que celle des bubons; car, s'il en survient quelqu'un, il est rare qu'il ne soit pas compliqué avec le charbon.

Le régime doit être doux, humectant; les malades boiront copieusement de la tisane, & mieux encore de l'eau pure, à laquelle on ajoutera dix ou douze grains de sel nitre sur chaque pinte; la tisane de poulet avec le ris, les quatre semences & une poignée d'oseille remplit facilement toutes les indications; après les trois ou quatre premiers jours de la maladie, lorsque le pouls est ramoli, & que les violens symptômes d'inflammation sont calmés, on peut ajouter aux tisanes quelque peu de racine d'angélique de Bohême, & donner, une ou deux fois le jour, dans un gobelet de cette tisane, une cuiller de sirop de *contraïerva* : ce remède excite

la transpiration, ou la sueur, & facilite l'éruption des charbons.

PESTE PAR UNE AFFECTION DE L'ÂME

Cette espèce est fort commune parmi les hommes pusillanimes : le poulx est foible, dur, intermittent; les yeux sont égarés, le visage pâle, cadavéreux; la voix est tremblante & cassée; les malades balbutient, & ne parlent que des horreurs de la mort.

Le délire, qui accompagne cette espèce, n'est point ordinairement furieux, & on observe presque toujours à la langue & aux extrémités, des tremblemens, quelquefois des sueurs froides & des défaillances.

Les paroles douces, consolantes, les attentions des parents, des amis, la confiance que les malades ont dans ceux qui les traitent, sont capables de changer leur état en mieux; mais ce bien-être ne dure pas long-tems; & ils ne sont pas plutôt seuls abandonnés à eux-mêmes que les réflexions qu'ils font, les plongent dans de nouvelles allarmes, qui empêchent l'éruption des bubons; il seroit à souhaiter que les parens, les amis de ces malades ne les abandonnassent jamais; car on observe que ce n'est qu'à la suite

d'un pareil abandon , que le désespoir succède à la terreur , & cause bientôt un serrement de cœur , avant-coureur de la mort.

S'il paroît des bubons , on doit se hâter de les ouvrir ; une ouverture précoce & la suppuration qui succède , procurent souvent la diminution des symptômes , qui est seule capable de tranquilliser l'esprit des malades.

Le régime doit être le même que dans l'espèce sanguine ; ceux qui ont le plus craint cette maladie , sont ordinairement attaqués de cette espèce , qui est souvent compliquée avec d'autres ; ce qui est cause que peu en rechapent.

PESTE BILIEUSE ;

Le vomissement abondant d'une bile verte ; les défaillances ; les yeux tirant sur le jaune , le pouls roide & dur ; quelquefois des tremblemens , annoncent cette espèce , qui est très-dangereuse : les malades ont la bouche amère , les yeux égarés ; & le délire qui survient est furieux.

Le charbon est plus fréquent dans cette espèce que le bubon ; & tous les symptômes ont un certain mélange d'inflammation , qui leur est communiqué par

celui de la bile mêlée avec le sang. C'est pour-
quoi, si l'état du pouls le permet, on doit
saigner une ou deux fois, & quelques
heures après, donner le vomitif du n°. 29 ; le répéter le lendemain, s'il n'a pas
autant fait vomir qu'on l'auroit souhaité,
ou donner la médecine de n°. 14. Après
que le malade a suffisamment vuïdé, on
le met à la tisane de poulet, comme
dans l'espèce sanguine, à la limonade, à
l'eau pure mêlée d'un peu de vinaigre,
ou à la limonade minérale, qu'on fait,
en mettant quinze ou vingt gouttes d'esprit
de vitriol, ou de soufre, dans une pinte
d'eau ; on lui donnera tous les jours une
potion avec le suc d'un limon, trente
grains de corail préparé, deux onces
d'huile d'amandes douces, six onces d'eau
de fleurs d'orange, & une once de sirop
d'œuillets ; on peut aussi donner le soir
une dragme de corail préparé, délayée
dans un peu de l'eau avec du sucre ;
car les absorbans sont d'une grande utilité
pendant tout le cours de la maladie, en
ce qu'ils émoussent ce que la bile a d'irri-
tant, & favorisent la sortie du véné-
reux pestilentiel, dont l'éruption se manifeste
ordinairement par la sortie des charbons.
On doit éviter tous les remèdes échauf-
fans, qui sont capables de troubler la

nature , & d'empêcher l'éruption des charbons.

Ces huit espèces de peste peuvent être compliquées les unes avec les autres ; & il faut toute la prudence & la sagacité d'un Médecin expérimenté pour saisir ces différentes complications ; & on trouve rarement ces deux qualités rassemblées dans un grand nombre de Chirurgiens , qui naviguent dans la Méditerranée ; ceux d'entre eux qui voudront s'instruire , & en savoir davantage sur cette matière , peuvent consulter & lire le Mémoire même de Mr. Paris , que je regarde comme ce que nous avons de meilleur sur la peste ; ils y trouveront des détails qui les satisferont & que les bornes de cet ouvrage m'ont empêché de transcrire.

Il me reste maintenant à parler du traitement des bubons & des charbons , qui sont les signes caractéristiques de la peste , d'où dépendent la bonne ou la mauvaise issue de cette maladie , & qui ne sont autre chose que le vénin pestilentiel lui-même , que la nature ramasse , en un ou en plusieurs foyers , pour le pousser au-dehors par les dépôts , qui se terminent par suppuration , par résolution , par induration , par gangrène , ou par délitescence. De toutes ces terminaisons , il n'y a guères que la suppuration , qui

soit favorable aux malades; il faut donc mettre tout en usage pour la procurer par l'application des cataplasmes les plus forts, comme celui du n^o. 50.

Dès que les signes de la suppuration se manifestent, il faut tout de suite percer les bubons, sans attendre une parfaite maturation : beaucoup de pestiférés sont morts, parce qu'on n'a pas ouvert les bubons assez tôt; l'ulère, qui en résulte, devient un égout salutaire, au moyen duquel la nature se débarrasse du vénéin pestiléntiel.

On peut ouvrir les bubons avec l'instrument tranchant, par l'application d'un fer rougi au feu, ou par l'application d'un cautère potentiel; on préfère ordinairement ce dernier moyen, quand les bubons sont durs & skirreux, parce que l'action du cautère excite la suppuration dans la partie encore dure de la glande, & favorise la guérison. Après l'ouverture, on pansera les bubons avec le digestif de n^o. 37, auquel on ajoutera un peu de thériaque : si les bords du bubon sont livides, & font craindre la gangrène, on substituera au précédent digestif celui du n^o. 38, & on couvrira tout l'appareil avec des linges trempés dans la décoction chaude du n^o. 36. dès que la suppuration sera bien établie,

on l'entreteindra aussi long tems qu'il sera possible , en pansant toujours les bubons avec le digestif n^o. 37 ; ensuite on les cicatrifera , en les pansant avec le baume d'Arcéus n^o. 39 ; ensuite avec la charpie sèche , ayant toujours l'attention de couvrir les plumaceaux , & la charpie de l'emplâtre du n^o. 40.

Les charbons sont de petites tumeurs qui ne sont pas trop relevées , accompagnées d'une rougeur éclatante ; il se forme ordinairement sur leur surface , une ou plusieurs petites ampoules , qui sont remplies d'une sérosité roussâtre , & qui sont entourées d'un cercle livide ou cendré , qui s'étend d'un jour à l'autre , si on n'en arrête le progrès , & fait tomber la partie en mortification.

Si ces tumeurs s'affaiblissent & ne se relevent plus , c'est un très-mauvais signe ; en général les charbons sont toujours dangereux ; & comme il peut en survenir plusieurs à la fois sur différentes parties du corps ; plus le nombre en est grand , & plus il y a du danger ; ceux qui occupent un grand espace , & qui sont situés sur la poitrine sont ordinairement mortels.

La nature semble indiquer la marche que l'on doit suivre pour le traitement des charbons ; en effet ceux qui ne sont

pas d'un très-mauvais caractère , quand même on n'appliqueroit dessus aucun remède, croissent, il est vrai, pendant quelques jours; mais, après avoir fait un certain progrès, ils s'arrêtent & se terminent par une escarre ou une croute qui se forme dans le milieu. Le Chirurgien doit donc tâcher d'imiter la nature & arrêter les progrès des charbons, en formant une escarre; ce qui s'exécute par le moyen du cautère actuel ou potentiel.

Plusieurs Praticiens, au lieu d'appliquer sur les charbons aucun cautère, conseillent de les cerner tout autour avec un bistouri; mais j'ai toujours observé que cette pratique, outre qu'elle est fort douloureuse, n'est pas suivie du même succès que la cautérisation, qui imite la marche de la nature, & arrête bien plus sûrement les progrès du charbon, que l'incision avec le bistouri; c'est pourquoi j'ai toujours suivi cette méthode; & je conseille aux autres de la suivre. On doit, après que le cautère a fait son effet, le cerner jusqu'au vif avec un bistouri, ensuite le panser avec un digestif simple ou animé, selon l'exigence du cas, en faisant attention à tout ce que j'ai dit plus haut pour le pansement des bubons.

CHAPITRE IV.

De la Péripleumonie & de la Pleurésie.

LA péripleumonie est une inflammation de la poitrine & des pōumons très-commune parmi les Gens de mer; l'inconstance de l'air, le passage subit du chaud au froid, la mauvaise habitude où ils sont de ne pas changer leurs vêtements, lorsqu'ils sont mouillés, de s'endormir dans cet état, exposés à toutes les injures de l'air, &c. sont les causes ordinaires de cette maladie; en conséquence de ces causes & de plusieurs autres de la même-espèce, le sang s'arrête dans les petits vaisseaux du pōumon; le plus ou moins d'espace qu'il occupe rend cette maladie plus ou moins dangereuse.

La péripleumonie commence ordinairement par un frisson; la chaleur succède au froid, quelquefois le froid & le chaud se combattent alternativement; le pouls est fort, vite, dur & réglé, lorsque le mal n'est pas d'une nature à devenir violent; il est au contraire petit & inégal, quand la maladie doit être d'un mauvais

caractère; bientôt les malades se plaignent d'une douleur dans quelque partie de la poitrine; la douleur est, comme l'on dit, *gravative*, c'est-à-dire, qu'on peut la comparer à celle qu'ils souffriroient, s'ils avoient un poids considérable sur cette partie; en conséquence ils sont oppressés & respirent avec difficulté; la respiration est courte & laborieuse, parce que le p^{ou}mon ne peut se dilater pour recevoir la même quantité d'air qu'il recevoit dans l'état de santé; ce qui les oblige à rester couchés sur le dos, parce qu'ils souffrent moins dans cette situation, que dans toute autre: ils ont l'haleine chaude, tout le corps brûlant; une toux sèche & douloureuse, des ferrements de cœur; ils crachent avec peine; & le peu de crachats qui sortent, sont sanglants; souvent ils crachent du sang pur; ils se plaignent d'un grand mal de tête, leur visage est rouge & enflammé; par fois il est pâle; alors ils ont l'air morne, triste & consterné; ce qui est d'un mauvais augure dans cette maladie.

Le soir la fièvre augmente, la toux est plus vive, plus sèche, plus fréquente, les crachats sortent moins facilement; si tous ces symptômes subsistent pendant quelques jours, les malades ne peuvent plus rester couchés, & sont obligés de

se tenir assis; le pòuls devient alors plus petit, plus vîte; le visage prend une couleur livide; la langue noircit; les yeux s'égarènt; ils délirent; la respiration devient d'une heure à l'autre plus difficile, ils sont tourmentés, & ne trouvent aucune bonne place; enfin ils meurent dans les angoisses.

Tels sont les symptomes que présente la péripneumonie, lorsqu'elle est d'un mauvais caractère, ou que les malades ne sont pas secourus à propos. Ce tableau est effrayant, mais pourtant naturel: il faut donc remédier de bonne heure à tous ces symptomes; & avant que la maladie ait fait un certain progrès; ainsi, dès que le froid de la fièvre aura cessé, on fera une saignée copieuse; sur-tout si les malades sont jeunes & vigoureux; car on observe qu'une seule saignée un peu forte soulage plus les malades que deux ou trois petites, faites à différentes reprises; on réitérera la saignée toutes les fois que la toux, la douleur, l'oppression se porteront à un certain degré de violence; il est rare que trois ou quatre saignées, faites dans l'espace de vingt-quatre heures, ne mettent pas les malades à leur aise, & en voie de guérison; car, si cette quantité de saignées ne les soulage pas, il y a tout à craindre pour eux.

Pendant qu'on pratique les saignées, il ne faut pas négliger les autres remèdes, tels que les bains chauds des jambes; les malades y resteront une demi-heure, & même davantage, s'ils s'en trouvent bien; on aura seulement l'attention de les envelopper dans une couverture; afin que le froid n'arrête pas la sueur que ce bain excite ordinairement, & en fasse perdre le fruit.

Si, vers le cinquième jusqu'au septième jour de la maladie, l'oppression subsiste, & que les malades se sentent suffoqués par des crachats visqueux, qu'ils ne peuvent expectorer, rien n'est plus propre à en faciliter la sortie, que la vapeur du vinaigre; pour cela, on en fait bouillir une certaine quantité du plus fort dans un pot de terre; & après avoir bandé le yeux du malade, & étendu une serviette sur sa tête, on approche le pot, afin que la fumée qui en sort s'insinue dans la bouche, où on la conduit au moyen d'un entonnoir renversé qu'on a placé sur le pot.

Pendant tout le cours de la péripneumonie, on doit appliquer continuellement des pièces d'étoffe ou des bonnets de laine dont se servent les Matelots, trempés dans la décoction émolliente du n°. 4. On réitérera ces applications, d'un

moment à l'autre, aussi chaudes que le malade pourra les supporter, observant de bien exprimer avec les deux mains étoffe, ou les bonnets, pour ne pas trop mouiller le lit du malade : on pourra lui faire prendre, pendant les quatre ou cinq premiers jours, quelques lavemens avec la même décoction du n°. 4, sur-tout s'ils peuvent se placer pour les prendre, dans une situation qui ne les fatigue pas trop.

Quant aux remèdes internes, on en donne peu dans la péripneumonie, pendant tout le tems que la fièvre est forte, & on se contente de faire boire abondamment les malades de la première tisane du n°. 5 ; la troisième qui est une panade nourrissante servira de bouillon ; & pour faciliter la sortie des crachats, on donnera, d'une heure l'autre, une cuillier de la potion indiquée sous le n°. 6. Pendant les premiers jours de la maladie, soit qu'elle augmente, ou qu'elle reste dans le même état, on doit s'en tenir aux seuls remèdes indiqués ci-devant, qui suffisent ordinairement pour lui faire prendre une tournure favorable. On le reconnoît en ce que, vers le quatrième ou tout au plus tard, vers le cinquième jour, les redoublemens du soir commencent à être moins violens, la toux & l'oppression dimi-

nuent, la respiration est moins gênée; la tête plus dégagée; les crachats sont plus épais, plus abondans, moins sanglans, sortent plus facilement, & commencent à ressembler à ceux que l'on crache dans un rhûme ordinaire, quand il commence à mûrir. Quand la maladie prend une pareille tournure, il y a tout à espérer, & elle n'exige d'autres remèdes que la tisane, quelques cuillerées du loock n°. 7, & le régime.

Le septième, le neuf, ou le onze, la fièvre tombe, & la maladie diminue par une abondante expectoration de crachats, ou par la sueur; on facilite la première par l'usage du loock n°. 7, & l'on aide la seconde par la boisson de quelques tasses de l'infusion des fleurs de sureau prise en guise de thé.

Autant les sueurs sont pernicieuses & nuisibles dans les premiers jours de la maladie, autant elles sont favorables & salutaires dans les derniers; mais il faut observer que cette évacuation, qu'on regarde avec raison comme critique, parce qu'elle termine la maladie, & la change en mieux, est quelquefois précédée de certains accidens qui effraient les malades & ceux qui les servent; tantôt ce sont des foibleffes, des défaillances, des sueurs froides, des palpitations, des oppressions,

s maux de cœur, des mouvemens confus, ou d'autres symptômes, qui paroissent mettre la vie des malades en danger; faut bien se garder de prendre le change,

d'avoir recours à des remèdes particuliers; car il est constant que tous ces accidens ne sont occasionnés que par des efforts que la nature fait pour combattre la maladie & s'en délivrer; ainsi ces remèdes qu'on donneroit alors, seroient capables de la troubler dans son opération, d'empêcher la crise, & de pousser la matière morbifique qui alloit se faire jour par les sueurs, par les crachats, ou par des selles, sur quelque autre partie où elle formeroit un dépôt qui tueroit le malade, supposé qu'il se fît sur quelque partie interne nécessaire à la vie, comme le foye, le cerveau, &c. ou qui produiroit un abcès dangereux & difficile à guérir, si elle se portoit sur quelque partie extérieure.

Le troisième ou le quatrième jour, la fièvre cesse tout-à-fait: si les malades ont encore la tête lourde & pesante, s'ils manquent d'appetit, on les puguera avec la médecine du n^o. 14; après quoi on les mettra au régime des convalescens.

Tel est à-peu-près le cours de la péripneumonie inflammatoire, lorsqu'elle est

traitée comme il faut ; mais souvent , malgré le bon traitement , il arrive , pendant la durée de cette maladie , certains cas qui demandent une attention particulière. Si , par exemple , après les saignées , les malades , quoiqu'ils se trouvent mieux , se plaignent encore d'un grand mal de tête ; s'ils ont les yeux vifs & étincellans , le nez & la pomete d'un rouge éclatant , ce symptôme annonce pour l'ordinaire un saignement du nez : bien plus , la pomete de la joue du côté de la narine par où doit se faire cette évacuation , est plus rouge que celle qui lui est opposée ; si elles sont également rouges , le sang se fait jour à travers les deux narines : le poulx , dans cet état est dur & comme rebondissant. Ceux qui feront bien attention à tous ces signes , pourront à coup sûr annoncer l'hémorragie & la voir arriver à point nommé , au grand étonnement des assistans , comme il m'est arrivé plusieurs fois ; si elle survient , on ne doit point se mettre en peine de l'arrêter , quelque forte qu'elle paroisse , car elle est salutaire , & termine bientôt la maladie.

Il arrive de même , pendant le traitement de la péripneumonie , que les crachats qui sortoient facilement , diminuent tout-à-coup , s'arrêtent même tout-à-fait ; s'il

Il survient pas bientôt quelque autre vacuation qui les supplée, les malades courent le plus grand danger. Cet accident est souvent occasionné par quelque faute que les malades auront commise contre le régime; ce qui n'est pas rare parmi les Matelots, où, pour s'être exposés mal-à-propos à un air froid, pour avoir pris imprudemment & sans l'avis de celui qui les traite, une médecine, ou tout autre remède pour exciter la sueur, ou enfin pour s'être livrés à quelque passion violente capable de bouleverser le sang. De quelque façon que la chose soit arrivée, on doit mettre tout en usage pour rappeler les crachats; c'est pourquoi, si la maladie n'est pas trop avancée, je veux dire, au delà du septième jour; si les malades sont jeunes, robustes, si les derniers crachats qu'ils ont rendu étoient encore sanglans, enfin si le pouls est encore assez fort, on peut & on doit même faire une & même deux saignées, ordonner en même tems une copieuse boisson de tisane bien chaude, réitérer les fomentations émollientes sur la poitrine, & recourir à l'inspiration de la fumée du vinaigre; ces remèdes administrés promptement rappellent quelquefois les crachats, & la maladie reprend alors son cours ordinaire. Si par contraire, la maladie

est trop avancée, si les malades sont foibles & âgés ; s'ils ont été beaucoup saignés ; enfin si le pouls est foible & petit , on ne doit pas recourir à de nouvelles saignées ; mais se contenter de les faire boire chaudement & abondamment , en leur donnant un peu plus souvent une cuillier du loock N°. 7 , auquel on ajoutera deux grains de kermès minéral : l'on doit en même tems appliquer aux gras des jambes un emplâtre de cantarides , large comme le paulme de la main. (Voy. la formule du N°. 24.) L'on voit tous les jours des malades revenir , pour ainsi dire , du bord du tombeau , par l'usage du loock avec le kermès & l'emplâtre vésicatoire ; ainsi je ne saurois trop , dans de pareilles circonstances, en recommander la pratique.

Je ne m'étendrai pas sur la terminaison de la péripneumonie par suppuration , ni sur les différens vomiques qui en sont les suites ; ces accidens font traîner la maladie en longueur , & donnent le tems aux Marins d'arriver dans quelque port , où ils peuvent avoir recours à des Médecins éclairés , qui les guideront dans le traitement de ces maladies , qui demandent beaucoup de soins , d'attentions & des secours , qu'il seroit impossible qu'ils se procuraient dans les bâtimens.

On reconnoît une autre espèce de pé-
neumonie , qu'on appelle putride ou
ieuse ; quand elle est accompagnée de
doulleur ou de point-de-côté , on l'ap-
pelle alors pleurésie putride ou bilieuse.
En traitant de l'une , je traite en même
temps de l'autre ; car ces deux maladies ne
sont autre chose qu'une fièvre putride avec
gorgement de crachats dans le pœumon.
On appelle la première péripleumonie ,
parce qu'elle n'est pas accompagnée de
doulleur , ou point-de-côté , pour la dis-
tinguer de la seconde , dans laquelle les
malades se plaignent , plus ou moins , d'u-
ne doulleur au côté : on les distingue pour-
tant l'une & l'autre de la péripleumonie.
Dans la pleurésie inflammatoire , en ce
cas le pouls , dans les putrides , est moins
dur , moins fort , quoique plus vite ; la
bouche est amère & pâteuse ; la chaleur
de tout le corps est âcre , sèche sans moi-
dour ; les malades ressentent une pesan-
teur & un mal être aux environs de l'es-
tomac ; ils ont des envies de vomir ; leur
visage est moins rouge que dans la pleu-
résie , ou péripleumonie inflammatoire ;
mais un peu jaune ; leur air est défait ;
les crachats sont moins sanglants , mais
très-visqueux & teints de bile ; les uri-
nes sont claires ; & il y a souvent une
petite diarrhée bilieuse très-fétide.

Le traitement est à-peu-près le même ; que celui des fièvres putrides. (Voyez ci-après le chapitre qui traite de cette maladie.) Cependant , comme il est rare que la péripneumonie , ou la pleurésie putride & bilieuse , soient sans quelque inflammation ; ce qu'on connoitra par la force & la dureté du pouls , on tachera de la combattre par une ou deux saignées , faites dans les premiers jours de la maladie ; on ne doit pas les faire aussi copieuses que celles qu'on pratique dans la péripneumonie ou la pleurésie inflammatoire , de peur d'occasionner un plus grand engorgement dans le poulmon ; mais dans la vue seule de désemplir les vaisseaux sanguins & de ramollir le pouls. Après avoir pratiqué une ou deux saignées , on fera boire abondamment les malades de la première tisane du N°. 5 ; on leur donnera quelques lavemens & quelques prises d'une dragme & demi de crème de tartre , qu'on fera bouillir dans un gobelet d'eau , jusques à ce qu'elle soit fondue , ou qu'on incorporera avec un peu de miel. Ces remèdes serviront de préparation , pendant les deux ou trois premiers jours de la maladie ; alors , si le pouls est ramoli , on profitera du déclin de la fièvre pour donner le vomitif du N°. 21. S'il y a diarrhée , on préférera celui du N°. 11.

Ces vomitifs font ordinairement prendre une bonne tournure à la maladie , pourvu qu'on ait l'attention de les donner quand le pouls est ramoli , & que tous les symptômes inflammatoires sont dissipés ; car il est certain qu'on ne peut donner un vomitif quelconque à une personne , qui a le pòumon enflammé & gorgé de sang , & dont les vaisseaux crèvent par le seul effort de la toux , comme je l'ai vu pratiquer à plusieurs Chirugiens Navigans , sans mettre les malades en danger de mort , & être réputés pour homicides. Après que le vomitif aura produit l'effet désiré , les malades se trouveront beaucoup mieux ; le surlendemain on les purgera avec la médecine du N°. 14. Si , malgré l'usage de la médecine , l'oppression & l'engorgement subsistent , on la réitérera , & on appliquera des emplâtres vésicatoires aux gras des jambes ; c'est le seul moyen d'arrêter les progrès du mal , & d'éviter les suites fâcheuses de cette espèce de péripleurmonie.

DE LA PLEURÉSIE.

J'ai réuni dans le même chapitre la pleurésie & la péripleurmonie , parce que ces deux maladies ne diffèrent pas beau-

coup entr'elles ; reconnoissent la même cause , & se guérissent à-peu-près par les mêmes remèdes. Il est même rare qu'elles marchent l'une sans l'autre , & ne soient pas compliquées ensemble ; la seule différence qui se trouve , c'est que dans la pleurésie , les malades ressentent sur un des côtés de la poitrine , au-dessus ou au-dessous de la mamelle , une douleur très-vive , qu'on appelle point-de-côté. Cette douleur augmente & redouble , lorsqu'ils respirent , ou qu'ils toussent , parce que dans ces mouvemens , la poitrine qui est gorgée de sang , est alors plus distendue ; & il semble qu'on la leur perce avec une épée ; les autres symptômes sont à-peu-près les mêmes que dans la péripneumonie , plus ou moins violents , selon la force du mal ; ainsi le traitement doit être le même.

Il y a néanmoins certains cas particuliers dans la pleurésie proprement dite , qu'on n'observe pas dans la péripneumonie , & que je vais détailler. S'ils ne varient pas beaucoup le traitement , ils donneront plus de connoissance & de clarté pour conduire méthodiquement les malades.

Je dirai donc en premier lieu , que , dans la pleurésie , il arrive souvent que la douleur , ou point-de-côté , ne se fait

point sentir dès l'invasion de la maladie, & que le symptôme tarde plusieurs heures, un jour, quelque fois deux ou trois à se manifester; souvent les malades ressentent deux points en même tems; un de chaque côté de la poitrine, ou un seul qui passe alternativement du côté droit au gauche, ou du gauche au droit: souvent la douleur, quoiqu'elle reste au même côté, change de place, monte plus haut que la mamelle, ou se porte derrière l'épaule; il est nécessaire de faire attention à ces divers changemens, & d'observer si les malades s'en trouvent mieux; si le contraire arrive, c'est une preuve que la maladie est d'un mauvais caractère, & prend une mauvaise tournure; il faut en pareil cas redoubler son attention, & ne pas ménager les saignées & les autres secours.

Il arrive aussi quelque fois, que la douleur, après avoir duré quatre ou cinq jours, se calme, & que le point cesse tout-à-fait, sans que les malades s'en trouvent mieux; ils sont au contraire plus oppressés; on les voit tristes, abattus; ils pâlisent, sont accablés, & à peine peuvent-ils se remuer dans leur lit: le pouls, qui, dans cette maladie, est ordinairement très-fort, très-dur, devient alors petit, foible, intermitent; le cerveau est pris; les malades ont un léger

délire, des *disparates*, c'est-à-dire, qu'ils ne répondent pas juste aux questions qu'on leur fait; ils disent eux-mêmes des choses qui n'ont point de suite; cet état est très-dangereux, & les malades périssent bientôt de suffocation, à moins qu'on ne parvienne à faire revenir le point-de-côté, & à ranimer le pouls. Le meilleur moyen pour y parvenir, c'est d'appliquer sur l'endroit où étoit le point-de-côté un cataplasme âcre & stimulant avec le levain, le poivre & la moutarde, ou celui du N°. 9. Si ces emplâtres ne procurent pas bientôt l'effet désiré, il faut, sans plus tarder, les enlever, & substituer à leur place celui des cantarides N°. 24.

Dans les commencemens de la pleurésie, je me suis souvent trouvé satisfait de l'application de l'emplâtre N°. 10. Si les premiers jours de la maladie, après avoir pratiqué deux ou trois saignées, la douleur cesse & ne revient plus, & que les malades se trouvent soulagés, quoique la fièvre subsiste encore, il ne faut pas les multiplier sans nécessité, comme je l'ai vu pratiquer à plusieurs Chirurgiens Navigans, qui épuisent les malades par des saignées multipliées, & donnent pour raison qu'on ne peut les guérir que par la saignée, & qu'il faut qu'ils guérissent, ou périssent sous la lancette; je conviens
que,

que , tant que la douleur & le point-de-côté subsistent , pourvu que le pouls se soutienne , il faut saigner ; je suis même d'avis qu'il vaut mieux faire une saignée de trop , sur-tout si les malades sont jeunes , robustes & vigoureux , que de les exposer à mourir , en en faisant une de moins ; mais il ne faut pas les outrer , ni saigner sans nécessité ; car j'ai toujours observé que quatre ou cinq saignées copieuses & rapprochées les unes des autres , ont toujours calmé l'inflammation ; & que je me suis très-rarement trouvé dans le cas d'en faire une plus grande quantité ; très-souvent même quand la pleurésie est légère , deux ou trois saignées faites au commencement , une abondante boisson de tisane miellée , l'application de l'emplâtre N°. 10 , suffisent pour la guérir en peu de jours. Lorsqu'elle est violente , il faut multiplier les saignées , & les rapprocher sur-tout quand la fièvre , le mal de tête & le point sont très-vifs ; quand le pouls est dur & plein , la peau sèche , & que les malades sont jeunes & robustes , il ne faut pas non plus , dans ce cas , négliger l'application des fomentations émollientes chaudes , sur l'endroit où se fait sentir la douleur ; les bains des pieds , qui soulagent souvent le mal de tête , lorsqu'il est violent ; enfin tous les autres pe-

168 AVIS AUX GENS DE MER
tits remèdes que j'ai indiqués pour la péripneumonie.

Il y a une seconde espèce de pleurésie, qu'on appelle fausse, pour la distinguer de la véritable, purement inflammatoire, qui a son siège dans le pōumon; au lieu que celle-ci n'attaque ordinairement que la pēau & les muscles de la poitrine; c'est à proprement parler, une douleur rhūmatismale, qui se jette sur ces parties; & y produit des douleurs très-vives; on doit donc la traiter comme le rhūmatisme; c'est pourquoi, si la fièvre est forte, le pouls plein, il faut commencer le traitement par une ou deux saignées assez copieuses, & appliquer tout de suite sur la partie douloureuse des fomentations chaudes, avec la décoction émolliente du N^o. 4; ce qui suffit ordinairement, pour calmer la douleur & guérir la maladie, qui se termine le plus souvent du quatrième au cinquième jour, par une sueur abondante; car il est rare que cette maladie aille au-delà du septième jour.

Si cependant la douleur continuoit, malgré les saignées & les fomentations, après que le pouls sera ramolli, & que la fièvre sera diminuée, on appliquera sur la partie douloureuse, l'emplâtre du N^o. 10, dont je me suis très-bien trouvé

dans pareil cas , ou l'emplâtre de cantarides N°. 24.

CHAPITRE V.

Du Rhûme.

QUOIQUE le rhûme ne soit pas ordinairement une maladie dangereuse , il n'est pas moins vrai que , lorsqu'il est négligé , il peut devenir tel ; j'ai connu des Marins qui sont morts de pitûie , ensuite d'un rhûme négligé.

On pense communement qu'il ne faut faire aucun remède pour guérir le rhûme , & que plus on en fait , plus il dure , c'est une erreur populaire ; car le rhûme est une maladie qu'on traite comme les autres , & qu'on guérit par des remèdes appropriés à la nature du mal. Ceux qui les négligent , ou qui en font de contraires , apprennent à leurs dépens , combien il en coûte pour s'être mal conduit.

Il y a , parmi les Marins , au sujet du rhûme , un préjugé dangereux , qui a coûté la vie à plusieurs d'entr'eux ; ils pensent que la saignée est contraire au rhûme ; de sorte qu'il arrive , tous les jours , qu'un Matelot attaqué d'une fluxion de

poitrine, d'une pleurésie, refuse de se laisser saigner, quand on le lui propose, sous prétexte qu'il a la toux, & que sa maladie n'est qu'un rhûme; j'ai connu plusieurs victimes d'un pareil préjugé; je conviendrais avec eux, que la saignée n'est pas nécessaire pour guérir un simple rhûme, & que, lorsque cette maladie est bénigne, elle est guérie ordinairement sans le secours de la saignée; mais il est faux que la saignée soit contraire à la guérison du rhûme; j'ajoute même qu'elle est très-nécessaire dans certaines espèces, surtout, lorsque la fièvre, l'inflammation de la poitrine & l'oppression sont fortes, quand l'expectoration des crachats se fait difficilement; car, si on néglige la saignée dans de pareilles circonstances, la maladie devient souvent sérieuse, change de nature, & tue les malades; ce qui n'arrive que trop souvent; le moindre mal qui puisse s'en suivre, c'est que tel rhûme, qui auroit été guéri dans l'espace de sept à huit jours, par l'usage d'une ou de deux saignées faites à propos, dure plusieurs semaines, sans compter les risques que courent les malades; effectivement, personne n'ignore que le rhûme ne soit un engorgement inflammatoire des parties où il a son siège: or, tous les Gens de l'Art savent que la saignée est l'unique,

le plus sûr , & le plus prompt remède pour guérir toutes les espèces d'inflammations ; donc on peut , & l'on doit même saigner dans le rhûme , quand la fièvre est violente , qu'elle dure plus de vingt-quatre heures , quand la toux est forte , l'oppression violente , & que le pouls est plein & dur.

On reconnoît trois espèces de rhûmes ; la première attaque les parties qui tapissent intérieurement les narines , le sinus qui occupe la partie inférieure & moyenne de l'os du front qu'on appelle sinus frontal , & deux autres cavités qui sont entre les os de la machoire supérieure , qu'on appelle aussi sinus maxillaires , & s'appelle rhûme du cerveau ; la seconde attaque le fond de la gorge , & s'appelle rhûme de gosier ; la troisième enfin , attaque le *larinx* , qui est le conduit , qui de la bouche , aboutit au pôiimon , & s'appelle rhûme de poitrine ; l'inflammation se communique souvent d'une partie à l'autre , & quelque fois elles sont attaquées toutes à la fois ; ce qui rend le rhûme plus dangereux & plus difficile à guérir.

Si les vicissitudes de l'air , l'intempérance des saisons & l'inconstance des tems occasionnent fréquemment des rhûmes parmi les habitans de villes , à combien

plus forte raison les Marins, qui sont sans cesse exposés à toutes les intempéries de l'air, & qui changent, pour ainsi dire, tous les jours de climat, doivent y être sujets; il est vrai que cette maladie est rarement mortelle; mais, si on la néglige, comme je l'ai dit, & qu'on ne la traite pas comme il faut, elle peut la devenir, en dégénérant, en fluxion de poitrine, en pleurésie, ou en péripneumonie.

La cause la plus ordinaire des rhûmes est une transpiration arrêtée & un sang disposé à l'inflammation, qui produit la fluxion de poitrine & les autres maladies, qui régissent en même tems que le rhûme; & l'on observe tous les jours, que les symptômes qui caractérisent le rhûme, sont peu différents de ceux qui accompagnent les autres maladies. En effet il est précédé, comme elles, de frisson, de fièvre, de mal de tête, de difficulté de respirer; la toux vient ensuite; elle est sèche dans les premiers jours, & il ne se fait aucune expectoration des crachats; peu-à-peu ils se forment, deviennent d'un jour à l'autre, plus blancs, plus épais, sortent avec moins de difficulté: tous les symptômes calment alors, diminuent, & l'on dit que le rhûme est mûr.

Telle est en effet la marche d'un rhûme de poitrine , qui attaque la superficie des pòumons. Il n'est pas même rare que , dans cette espèce , les malades aient des points & des douleurs au côté ; à la vérité elles sont plus légères & durent moins que dans la véritable pleurésie.

Dans le rhûme , qui attaque le gosier & le fond de la gorge , toutes ces parties sont gonflées ; les malades avalent & respirent avec peine jusqu'à ce qu'elles soient dégagées.

Dans celui qui a son siége dans les sinus frontaux ou maxillaires , & dans la membrane qui tapisse les narines , les malades ne mouchent dans les commencements qu'une eau claire ; qui est fort âcre , picote les narines , les fait enfler , & fait souvent boutonner la lèvre supérieure ; ils perdent l'odorat , le goût & l'appetit même , quand cette humeur passant par la bouche , irrite tout le conduit par où passent le boire & le manger , & descend dans l'estomac , qui n'est pas à l'abri de son impression.

Comme le rhûme reconnoît pour cause les mêmes qui produisent l'esquinancie , la pleurésie , la péripneumonie & la fluxion de poitrine , il faut , lorsqu'il est violent , le combattre par les mêmes remèdes que j'ai indiqués , en traitant de ces maladies ;

& malgré le préjugé des Marins , faire une saignée , & même deux , au bras , sur-tout si ceux qui en sont attaqués , sont jeunes & robustes , s'ils ont un grand mal de tête , si la toux est forte , s'il y a beaucoup de difficulté pour avaler & pour respirer , & sur-tout si le pouls est plein & dur , & que la fièvre dure plus de vingt-quatre heures. Ces saignées abrègent considérablement la durée du rhûme , & sont que les symptômes en sont moins fâcheux. Ils boiront abondamment de l'eau mielée , ou quelqueune des tisanes indiquées sous la formule du N^o. 5 ; ils prendront , tous les soirs , un bain des pieds avec de l'eau chaude , se tiendront bien couverts , ne prendront aucun aliment solide pendant tout le tems que la fièvre durera ; & après qu'elle aura cessé , ne vivront que de potages d'œufs frais , ou d'autres alimens faciles à digérer : le soir ils prendront , en guise de thé , une écuelle de l'infusion des fleurs de coquelicot , ou des feuilles sèches de véronique mâle ; ce qui facilitera la transpiration & les sueurs : l'infusion des vulnéraires de Suisse , & celle des fleurs de sureau sèches , prises aussi en guise de thé , sont encore très-salutaires. Ces petits remèdes suffisent ordinairement pour guérir le rhûme en peu de jours. Si , malgré l'usage de ces petits

remèdes , ou pour avoir négligé de les pratiquer , le rhûme continue , devient plus fort ; si la toux , l'insomnie fatiguent & affoiblissent les malades , il faut , sans hésiter , les purger avec la médecine du N°. 14 ; & le soir de cette médecine , on leur fera prendre une dragme de thériaque fondue dans une infusion des sommités d'hysope.

Dans les rhûmes du cerveau , les parfums d'eau chaude , dans laquelle on a fait bouillir une poignée des mêmes sommités d'hysope , soulagent beaucoup les malades , & procurent une guérison plus prompte ; ces mêmes parfums peuvent aussi être employés utilement dans les autres espèces de rhûme de poitrine & de la gorge , plutôt que les tablettes de guimauve , celles qui sont soufrées , & tant d'autres friandises , qui sont souvent plus de mal que de bien , & ne sont bonnes que pour contenter la gourmandise & empâter l'estomac : car , si la toux est entretenue par une certaine quantité de viscosités , qui farcissent l'estomac & les intestins , ce que l'on reconnoîtra facilement par le manque d'appetit , les envies de vomir , quelque fois même par le vomissement de matières glaireuses , que les malades rendent dans les violentes quinz

tes de toux, par la pesanteur & l'oppression qu'ils ressentent dans la région de l'estomac, il vaut mieux, après que la fièvre & tous les autres symptomes d'inflammation seront calmés, les faire vomir avec le remède du N^o. 29, que d'entretenir le mal en empâtant l'estomac avec toutes ces friandises. Ce vomitif débarasse l'estomac & les premières voies, évacue les matières visqueuses & indigestes, qui entretiennent la toux, & causent l'oppression; redonne à ces parties le ton, ou le ressort qu'elles avoient perdu, ranime l'appetit, & guérit les malades, comme par miracle. Si le vomitif ordonné n'est pas suffisant pour évacuer toutes les viscosités, le lendemain, on donnera la médecine du N^o. 8, ou celle du N^o. 14, suivant que les malades sont plus ou moins robustes. Cette médecine entraînera par les selles le reste des matières dont l'estomac & les intestins étoient farcis, & terminera promptement le rhûme.





CHAPITRE VI.

De l'Esquinancie & des maux de gorge.

DAns la première partie de cet ouvrage, j'ai dit que la plupart des maladies, qui attaquent les Gens de Mer, sont occasionnées par la mauvaise nourriture, la transpiration arrêtée, la mal propreté, &c. Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient fort sujets à l'esquinancie & autres maux de gorge, puisque ces maladies ne reconnoissent point ordinairement d'autres causes.

L'esquinancie est une violente inflammation de la gorge; cette maladie commence ordinairement, comme toutes les autres qui sont inflammatoires, par un frisson qui est suivi de fièvre, de mal de tête, de difficulté de respirer, & quelquefois de l'impossibilité d'avaler aucun aliment solide, ni liquide.

Cette maladie est plus ou moins dangereuse, selon les différentes parties de la gorge qu'elle occupe; si elle attaque les parties qui sont au-delà de la luëtte, comme la glotte, l'épiglotte & le larynx, qui sont les principaux organes de la respira-

tion; si l'inflammation se communique aux glandes amigdales, qui sont situées une de chaque côté, entre les piliers de la luëtte; à la luëtte elle-même, à la racine de la langue, & à toute la circonférence du pharynx, qui sont les organes immédiats de la déglutition, il est rare qu'elle ne soit pas mortelle. L'on voit alors le visage & le col s'enfler, l'œsophage se communique à la partie supérieure de la poitrine; les malades ne respirent qu'avec la plus grande difficulté, ils ne peuvent absolument rien avaler de solide, ni de liquide; la langue s'enfle & sort de la bouche; les narines se dilatent pour recevoir une plus grande quantité d'air; le cerveau s'engorge, le pouls devient foible, petit & intermittent, ils sont sujets à de fréquentes défaillances, enfin ils étouffent, & meurent presque subitement.

Si au contraire la maladie commence par les parties antérieures de la bouche, & que l'inflammation ne se communique pas au fond de la gorge, la maladie est moins dangereuse, & les malades en guérissent communement.

Il faut donc, dans le premier cas, je veux dire, quand l'inflammation commence par le fond de la gorge, sans perdre temps, en arrêter les progrès, & employer

pour y parvenir, tous les remèdes nécessaires, qui sont les saignées faites, coup sur coup, du bras, du pied, & même du col, les ventouses scarifiées appliquées à la nuque; l'application des sangsues aux tempes, sous la langue; on peut même faire, dans un cas urgent, des scarifications, avec le tranchant d'un bistouri ou d'un rasoir, sur les parties du col qui sont gonflées. C'est par de pareils moyens qu'on parvient quelquefois à arrêter les progrès de cette maladie; on le reconnoit en ce que les malades commencent à respirer & à avaler plus facilement; on ne doit pas non plus négliger l'application des cataplasmes émollients du n°. 4. qu'on changera de quatre en quatre heures, ni le liniment du n°. 12, sur toutes les parties du col qui sont gonflées. Si les malades peuvent se gargariser, il useront du gargarisme du n°. 13; & s'ils ne peuvent le faire, on injectera doucement ces gargarismes au fond de la gorge au moyen d'une petite féringue. Ces injections font souvent cracher & bâver abondamment les malades; ce qui leur est d'un grand soulagement.

L'inspiration de la vapeur du vinaigre n'est pas non plus un remède à négliger, (Voyez le chapitre de la péripneumonie,

180 AVIS AUX GENS DE MER
dans lequel j'ai indiqué la manière de
faire parvenir cette vapeur dans la bouche
des malades.)

Les lavemens, les bains tièdes des
jambes sont encore très-salutaires; on
doit donc alternativement essayer tous
ces remèdes, & ne pas se lasser de les
repetier; l'on obtient souvent par un re-
mède ce qu'un autre n'a pu opérer;
le tems est précieux, il ne faut pas le
laisser passer inutilement; car le moindre
retardement, ou la moindre négligence
peuvent être cause de la gangrène de ces
parties & de la mort.

Lorsque l'inflammation n'attaque que
la luëtte & les amigdales, il est rare,
comme je l'ai déjà dit, que la maladie
soit dangereuse, à moins que cette inflam-
mation ne se communique aux parties
postérieures de la gorge: afin que cela
n'arrive pas, il faut, si le pouls est dur
& plein, & la fièvre tant soit peu forte,
pratiquer une ou deux saignées, dans
l'espace de quatre à cinq heures; il est
rare qu'elles ne fassent diminuer, & même
cesser tout-à-fait l'inflammation: si cepen-
dant cela n'arrivoit pas, on pourroit en
repetier un plus grand nombre, & recou-
rir aux cataplasmes, linimens, injections
& autres remèdes déjà indiqués pour la
premiere espèce d'esquinancie.

Quand l'inflammation diminue, & prend la voye de la résolution, le mal de tête, la difficulté de respirer, d'avaler, & tous les autres symptomes inflammatoires diminuent, du troisième au quatrième jour, & la maladie se termine au fixième, ou tout au plus tard au septième.

Si l'inflammation des amigdales ne se résout pas, & qu'elle prenne la voye de la suppuration; ce qui arrive quelque fois, quand les saignées ont été négligées, ou faites trop tard, alors la fièvre, quoique moins forte, après le quatrième jour, continue néanmoins jusqu'au septième; le fond de la bouche reste rouge, mais le rouge est moins vif, les malades ressentent une douleur sourde, qui, dans quelques uns, est accompagnée de pulsation; cette douleur se fait sentir des deux côtés, si l'une & l'autre amigdale doivent suppurer; & dans un seul côté, s'il n'y en a qu'une: vers le septième jour, la douleur est moins forte, l'abcès mûrit, quelques frissons que les malades ressentent, indiquent qu'il est formé: si dans cet état, l'on examine le fond de la bouche, on appercevra un petit point blanc, situé au centre de celle des amigdales, qui s'est abcédée, & qui montre l'endroit où il faut l'ouvrir.

Quelque fois il arrive que cet abcès perce de lui-même, avant le septième jour, & que les malades se trouvent au moment où ils y pensent le moins, & après quelque effort qu'ils auront fait pour tousser ou cracher, la bouche pleine de pus. Il peut arriver de même que l'abcès reste plus de sept jours à crêver, & que le Chirurgien est obligé de l'ouvrir avec une lancette, ou tout autre instrument commode. J'ai connu plusieurs personnes qui, au défaut d'un Chirurgien, ou par la crainte des instrumens, se font crêver ces abcès avec le bout du doigt, ou se les crèvent eux-mêmes.

Une fois que l'abcès est percé, il ne reste plus qu'à déterger l'ulcère, on y parvient facilement, en faisant gargariser les malades, ou en leur injectant dans la gorge une décoction d'orge, à laquelle on ajoutera un peu de miel rosat, ou du miel commun; si cependant l'ulcère est considérable & puant, s'il paroît dans le fond de la bouche des lambeaux de chair pourrie; ce qui arrive par fois dans la première espèce d'esquinancie, qui n'ayant pû se résoudre tout-à-fait, s'est terminée par quelques points de gran-grène dans certaines parties de la gorge, ou du gosier; & même dans la seconde espèce, lorsqu'elle est violente & maligne,

il faut alors ajouter à la décoction d'orge, outre le miel, une cuillerée d'eau-de-vie, tant pour les gargarismes, que pour les injections, & même toucher les ulcères qui sont au fond de la bouche & de la gorge, avec un petit bâton au bout duquel on attachera un petit filet de linge fin, pour en former une espèce de pinceau, qu'on trempera dans du miel rosat, auquel on ajoute vingt ou trente gouttes d'esprit de vitriol ou de soufre sur demi once de miel, & même avec le même pinceau légèrement imbibé d'un de ces deux esprits sans miel, en ayant l'attention de faire en sorte de preser tant soit peu le bout de ce pinceau, afin qu'il ne soit pas trop chargé, & que l'esprit ne découle pas au-delà de la partie que l'on souhaite toucher.



CHAPITRE VII.

Du Rhumatisme.

LE rhumatisme est une maladie très-commune parmi les Gens de mer. Ses symptômes sont des douleurs dans les muscles, les membranes, & souvent dans cette peau qui couvre immédiate-

ment les os, & que l'on nomme *périoste*. Ces douleurs sont accompagnées de pesanteur & de difficulté de se mouvoir ; quelque fois le rhumatisme est sans fièvre, d'autres fois il est avec fièvre. On le divise en particulier, & en universel : l'universel attaque toutes les parties du corps à la fois ; le particulier quelques unes, comme l'épaule, le bras, la cuisse, la hanche. Ce dernier s'appelle *sciaticque* ; celui qui attaque les articulations, s'appelle rhumatisme gouteux

Plusieurs personnes confondent communement le rhumatisme gouteux avec le rhumatisme simple, & même avec la goutte ; pour les distinguer, il faut observer que les douleurs occasionnées par la goutte, attaquent les parties tendineuses & aponévrotiques, sur-tout les articulations & les jointures des mains, des pieds & des genoux ; tandis que les douleurs rhumatismales simples ont leur siège dans les parties musculieuses & charnues. Il y a toutefois des rhumatismes, qui sont compliqués de goutte, de scorbut, & même de vérole ; ceux ci sont plus difficiles à guérir ; le premier sur-tout, parce qu'on ne connoît point encore de remède spécifique pour la goutte ; on ne peut se flatter de guérir radicalement les deux derniers, si l'on ne met en

usage les remèdes qui sont appropriés pour détruire les virus particuliers, qui les entretiennent. Consultez à cet effet les chapitres particuliers qui traitent du scorbut & de la vérole.

Le rhumatisme simple est une maladie qui reconnoit pour cause la plénitude, l'embarras & la lenteur du sang, qui circule avec peine dans les parties qui en sont attaquées : or, rien n'est plus capable d'épaissir le sang, & d'occasionner cet embarras, qu'une transpiration arrêtée ; & j'ai déjà dit dans plusieurs endroits de cet ouvrage, que les Marins y sont continuellement exposés, par les raisons qu'il seroit inutile de répéter ; c'est ce qui fait que les Gens de mer sont si fort sujets aux douleurs rhumatismales.

Quand le rhumatisme est négligé dans son principe, il augmente, devient opiniâtre, & cause de cruelles douleurs ; il faut donc y remédier de bonne heure, & employer les remèdes suivans. S'il est accompagné de fièvre, si le malade est jeune & robuste, si le pouls est plein & dur, il faut, sans hésiter, recourir à la saignée du bras, & la réitérer, jusqu'à ce que la fièvre ait diminué, & que le pouls soit ramolli & distendu : on ne sauroit croire combien sont prompts

& salutaires les effets que produisent deux ou trois saignées brusquées dans le commencement de cette maladie; elles désemplissent les vaisseaux sanguins, relâchent les fibres charnues des muscles, d'où il arrive que la circulation du sang se fait plus librement dans l'extrémité des plus petites veines : par ce moyen, la fièvre diminue; & très-souvent, sans aucun autre remède, la transpiration est rétablie, & la maladie se termine dans peu de jours par une sueur abondante: on doit entretenir cette sueur par l'application des fomentations chaudes sur les parties douloureuse, faites avec des linges ou des bonnets gras, trempés aussi chaudement que les malades pourront le supporter dans la décoction émolliente n°. 4. Pendant qu'ils sueront, ils boiront copieusement d'une légère infusion de fleurs de sureau, en guise de thé.

Quoique les saignées ne soient pas toujours suivies de cette sueur critique, qui termine souvent la maladie, il en résulte ordinairement un bien-être pour les malades; ils sont moins inquiets; & si les douleurs ne sont pas totalement cessées, elles diminuent, la plupart du tems; alors on donne aux malades un ou deux lavemens par jour, avec la décoction

du n°. 4. On leur fait boire copieusement de la première ou de la seconde tisane du n°. 5. qui doit leur servir de boisson. Pendant tout le tems que la fièvre peut durer; & ils prendront en outre, soir & matin, une prise de la poudre du n°. 17.

Si les douleurs, quoique calmées par l'usage de ces remèdes, subsistent, & si la fièvre, quoique moins forte, continue, il faut examiner si la matière de la transpiration ne s'est point portée sur les organes de la digestion, dont elle aura vicié les fonctions; ce qu'on reconnoît par l'inspection de la langue, qui est alors sale & chargée; les malades en même tems ont mauvaise bouche, des maux de cœur, des envies de vomir, des pesanteurs dans la région de l'estomac, des mouvemens dans les intestins: l'existence de tous ces symptômes, ou d'une partie, indiquent qu'il est nécessaire de les évacuer par le haut & par le bas. On commencera par le vomitif du n°. 21. & le lendemain, ou le surlendemain, suivant le plus ou le moins d'effet qu'aura produit ce remède, on donnera la tisane royale du n°. 15, qui vuidera par le bas: souvent ce vomitif suffit, parce qu'il arrive qu'il évacue autant par le bas comme par le haut, d'ailleurs les se-

couffes que ce remède occasionne, débarrassent les premières voies des matières crues & indigestes qu'elles contenoient, & ouvrent le chemin à celles qui circulant encore avec le sang, se portent ensuite dans le canal intestinal, & qu'on fait sortir quelques jours après, en donnant la tisane royale du n°. 15. On la réitère même sur la fin de la maladie, s'il paroît nécessaire. Le soir du jour qu'on aura administré le vomitif, ou le purgatif, on fera prendre aux malades, s'ils se trouvent beaucoup fatigués, une demi-drachme, ou une drachme de thériaque; souvent ce remède procure un sommeil tranquille, qui est suivi d'une sueur qui termine la maladie.

Outre les remèdes que je viens d'indiquer, on peut, quand les douleurs continuent, faire des onctions sur les parties douloureuses avec les liniments du n°. 18 ou 19: il est bon pourtant d'observer que les remèdes gras & onctueux sont souvent inutiles, & même nuisibles, tant que la fièvre subsiste, & que les malades, loin de ressentir quelque soulagement, ou quelque diminution dans leurs douleurs par l'usage de ces remèdes, se trouvent au contraire plus mal qu'auparavant; il est donc prudent de s'abstenir & de bannir de la pratique tous les remèdes

gras & onctueux, dans le rhumatisme avec fièvre, & de ne les employer que dans l'espèce qui est sans fièvre, ou tout au plus, lorsque les douleurs continuent, après la cessation de la fièvre.

Les demi-bains, les bains entiers d'eau tiède, sont aussi très-salutaires, & soulagent souvent ceux qui ont un rhumatisme avec fièvre, sur-tout si on en fait usage après que la fièvre a diminué, & qu'on a désempli les vaisseaux par le moyen des saignées, & débarassé l'estomac & les intestins par le vomitif, le purgatif & les lavemens; la pratique contraire irriteroit les douleurs, au lieu de les calmer; en augmentant la fermentation du sang. Quand les douleurs rhumatismales sont violentes, souvent les malades passent plusieurs nuits sans dormir; ceux qui les soignent sont inquiets, & voudroient faire tout au monde pour leur procurer le sommeil; les gens de l'art même, qui ne sont pas assez expérimentés, croient qu'il n'y a pas de mal alors d'avoir recours à l'opium, aux potions anodines & calmantes, ou à tout autre remède capable de faire dormir les malades. Les uns & les autres se trompent lourdement; car ces remèdes donnés dans la vue de procurer le sommeil, de calmer le redoublement de la

fièvre & la violence des douleurs, qui augmentent ordinairement vers le soir, produisent presque toujours un effet tout contraire; & ils conviennent si peu, qu'on a régulièrement observé que, lorsque dans les premiers jours d'un rhumatisme avec fièvre, les malades dorment même naturellement, leur sommeil est accompagné de tressaillemens douloureux qui les éveillent en sursaut; & leur reveil est presque toujours suivi de douleurs plus violentes que celles qu'ils ressentoient avant leur sommeil; d'où l'on peut conclure que toutes les préparations d'opium & autres remèdes qui font dormir, sont nuisibles dans le rhumatisme aigu, c'est-à-dire, celui qui est accompagné d'une fièvre violente.

La terminaison la plus ordinaire du rhumatisme se fait par les selles, par des urines troubles, ou par la sueur: cette dernière est la plus commune, & j'ose même dire, plus salutaire & plus prompte; on doit donc tâcher de la procurer, si on comprend que la nature prend cette voye, non par de violens sudorifiques, ni en suffoquant les malades de couvertures; car ceux qui ont recours à de pareils moyens, sur-tout dans le commencement du rhumatisme avec fièvre, se trompent lourdement; & souvent, au lieu

lieu d'exciter la sueur, ils augmentent la douleur & la fièvre, allument le sang, crispent les vaisseaux excrétoires de la peau; & quand même ils parviendroient à la procurer, une pareille sueur seroit plus nuisible que salutaire, parce qu'elle prive le sang de sa partie acqueuse, ce qui le rend plus épais, plus visqueux & par conséquent plus propre à s'arrêter dans certaines parties, où il se cantonne & occasionne des douleurs qui durent souvent des mois & des années entières. L'infusion légère des fleurs de sureau est presque le seul sudorifique qu'on puisse se permettre, il mérite la préférence sur tous les autres, on ne doit même en faire usage qu'après avoir, comme je l'ai déjà dit, désempli les vaisseaux sanguins par d'abondantes saignées, autrement il peut devenir pernicieux, de même que les bains, en augmentant la raréfaction du sang, & produire de plus grands embarras dans la circulation qui se fait dans les petits vaisseaux sanguins; ce qui rend la maladie plus grave & plus opiniâtre.

Il arrive quelquefois que, par le manque de régime, ou par le mauvais traitement, les douleurs rhumatismales continuent, quoique la fièvre ait cessé: souvent elles se fixent dans une seule partie,

& s'y tiennent si bien, pour ainsi dire rétranchées, qu'il est bien difficile de les en déloger. Celles qui s'attachent à la gauche, tout le long de la cuisse & de la jambe, qu'on appelle sciaticques; sont très-opiniâtres; c'est alors qu'on peut employer avec succès les linimens du n°. 18 & 19, dont j'ai éprouvé les bons effets dans plusieurs occasions; s'ils sont insuffisans, ce qui est rare, sur-tout ce lui du n°. 19, il faut sans délai avoir recours aux ventouses sèches, ou scarifiées, dont on appliquera quelques-unes sur les parties douloureuses. (Voyez pour cela la troisième partie de cet ouvrage, au chapitre des ventouses.)

L'application des ventouses est aujourd'hui fort négligées par les Chirurgiens Français; & cette opération est tellement tombée en désuétude, qu'on regarde comme cruel ceux qui osent la conseiller, ou la pratiquer; j'ose pourtant assurer, d'après ma propre expérience, qu'elle est très-salutaire dans plusieurs maladies, & que je n'ai guères trouvé de remède plus efficace pour guérir des sciaticques invétérées, & des douleurs rhumatismales, qui étoient fixées dans différentes parties du corps, & qu'on avoit inutilement traité avec les topiques les plus vantés, que l'application des ventouses scarifiées.

On ne doit pas non plus négliger l'application des sangsues, quand on pourra s'en procurer, ni celles des emplâtres vésicatoires : tous ces remèdes sont excellens pour procurer le dégorgement de la partie souffrante ; le bon effet des vésicatoires se trouve prouvé par l'observation suivante.

OBSERVATION.

» Une pauvre femme souffroit depuis
 » un an deux cruelles douleurs, occasion-
 » nées par une douleur rhumatismale,
 » qui s'étoit fixée sur la cuisse. Elle avoit
 » essayé, pour sa guérison, tous les
 » remèdes qu'on lui avoit proposés, sans
 » avoir ressenti aucun soulagement ; elle
 » se tenoit au loin d'un foyer, d'où
 » elle ne pouvoit remuer, quand sa fille,
 » qui venoit de détacher une marmite
 » d'eau bouillante qui pendoit au cré-
 » mail, la lui laissa tomber sur la cuisse,
 » & lui fit, avec l'eau bouillante, une
 » brûlure considérable ; cette pauvre
 » femme fut guérie de la brûlure & de
 » la sciatique en même tems. »

Un pareil exemple prouve évidemment la bonté des vésicatoires dans la sciatique, & autres douleurs rhumatismales : on doit donc les appliquer, quand les onctions

& autres remèdes plus doux ne procurent aucun soulagement; si les vésicatoires ne sont pas assez énergiques pour guérir ces douleurs, on doit avoir recours au cautère potentiel, & même au cautère actuel; c'est-à-dire, à l'application d'un fer rougi au feu, sur la partie douloureuse. Les anciens faisoient un grand cas, & un grand usage du cautère actuel, & s'en trouvoient bien: par le moyen de ces remède ils guérissent plusieurs maux que nous regardons aujourd'hui comme incurables. Je ne sai par quelle fatalité, les Chirurgiens modernes, & sur-tout les François, ont, pour ainsi dire, abandonné cette pratique. Les Chinois, dans les douleurs goutteuses, appliquent sur la partie souffrante, le duvet d'une espèce de plante cotoneuse, qu'ils appellent *moxa*; ils y mettent le feu qu'ils entretiennent en l'attisant avec un éventail jusqu'à ce que ce duvet soit réduit en cendre; cette pratique, suivant le rapport des personnes qui ont resté long-tems dans la Chine, est couronnée des plus brillans succès, & n'est pas aussi douloureuse qu'on pourroit le croire. Les Turcs, les Arabes guérissent tous les jours un grand nombre de maladies par l'application de quelques cloux rougis au feu: j'ai été moi-même témoin plusieurs fois, pendant

mon séjour dans le Levant, de pareilles guérisons. Dans le cas où l'on voudra appliquer le cautère actuel ou potentiel, on trouvera dans le chapitre IX de la troisième partie de cet ouvrage, les éclaircissemens nécessaires.

Si l'application d'un fer rougi au feu paroît trop cruelle à certains Marins, je vai leur indiquer une autre manière de cautériser, qui leur paroîtra moins révoltante, & qui est autant, & si j'ose le dire, plus efficace que le fer rougi au feu. Cette manière est à-peu-près celle des Chinois dont j'ai fait mention ci-devant: elle se trouve décrite dans les *Mêlanges de Chirurgie* de Mr. Pouteau, célèbre Médecin & Chirurgien de Lyon, qui a fait par le moyen de cette cautérisation, des cures surprenantes. Il l'employa sur lui-même pour se guérir d'une humeur rhumatismale, qui, après avoir parcouru tout son corps, s'étoit fixée sur la poitrine, & qui l'auroit sans doute conduit dans la phtisie, si elle s'étoit portée dans l'intérieur de cette partie: je m'en suis aussi servi dans plusieurs occasions avec succès; & tous les malades qui ont eu assez de courage pour supporter les douleurs, qui sont occasionnées par l'application de ce caustique, ont été guéris radicalement.

Prenez du coton cardé, que vous enveloperez dans une bandelette de linge fin, & que vous roulerez pour en former un cylindre, plus épais au milieu qu'aux deux bouts, d'un pouce de diamètre, & d'environ trois ou quatre de longueur; vous coudrez les deux bouts de la bandelette pour les arrêter, ensuite vous couperez le cylindre circulairement au milieu avec des ciseaux; par ce moyen vous aurez deux petits cylindres, que vous appliquerez sur la peau du côté le plus large & le plus uni; il faut avoir l'attention de ne pas trop comprimer le coton avec la bande, autrement le feu ne pénétreroit pas aisément jusqu'à la base du cylindre; de même que si le coton n'étoit pas assez serré, le feu s'éteindroit trop facilement.

On humecte avec de la salive, l'endroit de la peau sur lequel on veut appliquer les cylindres, afin qu'ils s'y attachent plus facilement; on met alors le feu à la partie supérieure du cylindre de coton avec une bougie allumée, & on l'attise par le souffle léger d'un éventail, ou d'une feuille de carton; lorsque la chaleur commence à pénétrer la peau, l'on voit sortir une humidité qui humecte la base du cylindre, & l'attache davantage à la partie qu'on cautérise : on peut faire

brûler un, deux, ou plusieurs cylindres à la fois, selon l'étendue de la partie qu'on veut brûler, & du mal qu'on a à guérir. Lorsque la douleur est ancienne & profonde, il convient d'en faire brûler deux ou trois sur la même place.

On croira difficilement ce que j'avance : la douleur que cause une pareille manière de cautériser, est très-légère & très-supportable ; en tout cas, si ceux qui la mettent en pratique, ne peuvent pas la supporter, ils sont maîtres, à chaque instant, de la faire cesser, en renversant le cylindre ; mais je puis dire que j'ai fait cette opération à des hommes pufillanimes & très-douilllets, & que cependant ils l'ont supportée assez patiemment.

Après que le cylindre a cessé de brûler ; on détache l'escarre ou la croûte qui en résulte, avec la pointe des ciseaux ; ensuite on panse l'ulcère avec l'onguent basilic du n^o. 48 ; jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie, on continue les pansemens, en suivant la méthode indiquée dans le chapitre de la brûlure.

Si, après l'usage de tous ces remèdes ; les douleurs subsistent encore, les Marins, de retour chez eux, se feront transporter aux eaux minérales de St. Laurent, de Balaru, ou toutes autres qui seront plus

298 A V I S A U X G E N S D E M E R

à leur voisinage , ou qui leur seront ordonnées par les Médecins qu'ils consulteront.

Les Marins sont en usage d'employer , pour les douleurs rhumatismales , les onctions avec le tafia , l'eau-de-vie , l'esprit-de-vin , ou d'autres liqueurs spiritueuses ; une pareille pratique est fort nuisible & même dangereuse. Les onctions avec de pareilles liqueurs , desséchent & durcissent la peau ; ce qui empêche la transpiration de l'humeur rhumatismale , d'où il arrive qu'elle se porte sur des parties plus profondes , comme sur le périoste & sur l'os même qu'elle affecte violemment , & qu'elle carie , comme je l'ai vu arriver plusieurs fois , d'où s'ensuivent des maladies graves & dangereuses , qu'on évitera en abandonnant l'usage des onctions spiritueuses , & en n'appliquant que des fomentations chaudes , acqueuses & émollientes , comme celle du n°. 4.

On doit aussi observer , dans l'usage des onctions grasses & huileuses , de ne point se servir de celles qui sont rances , & de ne pas les appliquer , comme j'ai dit , dans le commencement de la maladie ; car tous les remèdes gras & onctueux bouchent les pores de la peau , & empêchent la transpiration de l'humeur rhumatismale.

Le rhumatisme ; qui n'est point accompagné de fièvre, doit être traité de la même façon que celui qui est avec fièvre ; avec la différence que dans le premier cas, les saignées ne doivent pas être aussi multipliées, & que la diète doit être moins rigoureuse : on peut même permettre à ceux-ci des soupers légères, un peu de viande, de poisson bouilli ou rôti & tant-soit-peu du vin bien tempéré, à leurs repas ; pour tout le reste, les remèdes, tant internes qu'externes, doivent être les mêmes, & proportionnés à la violence & à la durées de douleurs.

Dans le rhumatisme avec fièvre, le régime doit être sévère ; pendant tout le tems que la fièvre durera, les malades tiendront le régime des fiévreux ; & après la cessation de la fièvre, on les mettra au régime des convalescens.



CHAPITRE VIII

Des Coups de Soleil.

IL y a peu de personnes qui soient plus sujettes aux coups de Soleil que les Marins ; nés dans un climat tempéré, ils voyagent dans des pays chauds, & tra-

vaillent ordinairement, la tête nue, & exposée aux ardeurs du soleil ; la chaleur brûlante des rayons que cet astre darde dans certains climats, est si violente qu'elle d'effèche, épaisit le sang, & cause souvent un engorgement inflammatoire dans les parties contenues dans le crâne.

Une pareille inflammation est plus ou moins dangereuse, selon qu'elle affecte le cerveau, ou les membranes qui lui servent d'enveloppe : dans l'un, ou l'autre cas, la maladie est très-grave, & parcourt quelquefois ses périodes avec tant de célérité, que plusieurs Marins en sont morts, dans l'espace de vingt-quatre heures.

Il arrive souvent dans cette maladie que ceux qui en sont attaqués, après avoir essuyé une fièvre violente avec délire, pendant deux ou trois jours, paroissent être mieux, tellement qu'on les croit hors de danger, tandis que quelques instans après, & dans le temps où on y pense le moins, ils meurent dans les convulsions. Cet accident est fort commun dans nos Colonies de l'Amérique, & dans la Guinée, où une maladie à-peu-près semblable, qu'on appelle fièvre chaude, fait périr une grande partie des Européens qui en sont attaqués.

On connoît qu'une personne est prise d'un coup de soleil, quand, après avoir

féjourné, pendant un certain tems, dans un endroit où il darde fortement ses rayons, elle se plaint d'une grande douleur à la tête; si la peau de cette partie, ainsi que celle de tout le corps sont extrêmement sèches & chaudes, si ses yeux sont rouges & enflammés, si elle a de la peine à les ouvrir & à soutenir la lumière du jour, ou celle d'une chandelle, s'ils sont mornes & égarés, enfin si elle a des mouvemens involontaires & convulsifs dans les paupières, tous ces symptomes sont ordinairement précédé d'un frisson, & accompagnés d'une fièvre violente; le pouls est fort, dur & plein; le malade est dans un abattement considérable; tantôt il est altéré, tantôt il ne l'est pas; il sent un dégoût, & même une répugnance invincible pour toute sorte de nourriture; son ventre est constipé; ses urines claires & décolorées; souvent il ne peut dormir; d'autres fois il est dans un profond assoupissement, & ne s'éveille qu'en sursaut, & avec des tressaillemens violens, enfin il reçoit du soulagement, toutes les fois qu'on lui applique quelque chose de frais sur la tête; c'est sur cette considération qu'on a pris, dans nos pays maritimes, la coutume d'appliquer sur la tête de ceux qu'on soupçonne être attaqués d'un coup

de soleil, un gobelet d'eau fraîche renversé & couvert d'un linge fin; on rase auparavant la tête; ensuite on fait parcourir à ce gobelet tout l'espace du cuir chévelu jusqu'à ce que l'on ait rencontré l'endroit où le malade désigne ressentir la plus grande douleur, & celui en même tems où cette eau procure le plus grand soulagement; pour peu qu'elle y séjourne, on la voit bouillonner; ce qui n'est pas à la vérité un signe caractéristique de la maladie; puisque la même chose pourroit arriver à tout autre malade, qui auroit la fièvre avec un grand mal de tête; mais ce signe, joint à une grande partie des autres symptômes qui sont rapportés ci-devant, peut en donner une forte présomption.

Si l'effet du soleil est si dangereux pour ceux qui sont obligés de travailler à découvert, exposés aux rayons de cet astre, à combien plus forte raison doit-il être à craindre pour ceux qui s'y trouvent exposés pendant leur sommeil, sur-tout, s'ils sont pris de vin: ceux d'entre les Marins qui s'adonnent à la boisson, & ont la mauvaise coutume de s'enivrer, doivent y bien prendre garde; car, lorsque ces deux causes, le soleil & le vin se trouvent réunies, elles tuent bien plus promptement, &

peu en guérissent : si quelqu'un a été assez heureux pour en rechapper, il est resté pour le moins, pendant le reste de sa vie, sujet, à de grands maux de tête ; c'est encore beaucoup, s'il en a été quitte à si bon marché ; car plusieurs ont conservé pendant toute leur vie un léger dérangement dans leurs idées, d'autres sont devenus fous sans retour, cataractés ou aveugles ; enfin le moindre mal qui puisse arriver à ceux qui s'exposent imprudemment, sans nécessité & sans précaution, sur tout lorsqu'ils sont pris de vin, aux ardeurs du soleil, c'est de prendre un rhume violent du cerveau, avec tous les symptômes qui en dépendent.

Il est donc prudent, en toute saison, dans tous les pays, & sur-tout dans les climats chauds, tels que les Côtes de la Barbarie, les autres Côtes d'Afrique, comme la Guinée, de même que dans les Isles & autres lieux de l'Amérique méridionale, de ne point s'exposer aux rayons du soleil. Les Marins, qui, par état, sont obligés de travailler à découvert, en de pareils climats, prennent, pour se garantir des maux qui pourroient en résulter, les précautions suivantes.

Ils porteront, en travaillant, un petit chapeau rond couvert de toile cirée & garni par-dessus d'une double feuille de

papier blanc ; ce qui est capable de rompre les rayons du soleil ; ils éviteront sur-tout soigneusement de s'endormir dans les endroits où cet astre darde ses rayons.

Si, malgré ces précautions, ou, pour les avoir négligées, quelque Marins se trouve pris d'un coup de soleil, il faut le secourir promptement ; car, comme je l'ai dit, cette maladie qu'on guérit souvent avec facilité dans son commencement, devient bientôt mortelle, si on la néglige tant-soit-peu : il faut donc, sans perdre du tems, pour prévenir l'inflammation du cerveau, des membranes qui l'environnent, ou du péricrane, mettre en usage les saignées copieuses, faites à peu de distance les unes des autres : l'âge, le tempérament du malade, la dureté, la force du pouls, serviront à en régler la quantité. On commencera par celles du bras ; on viendra ensuite à celles du pied, & même à celles de la jugulaire, ou du col, qui produisent souvent les meilleurs effets ; on donnera de fréquens lavemens avec la décoction émolliente du n^o. 4., ou simplement avec de l'eau tiède, à laquelle on ajoutera une ou deux cuilliers de bon-vinaigre pour chaque lavement. On appliquera sur la tête une serviette pliée en plusieurs

doubles, & trempée dans un mélange de deux tiers d'eau fraîche, & d'un tiers de vinaigre; on réitérera cette application, toutes les fois que l'eau commencera à s'échauffer.

Si les saignées ne soulagent pas assez le malade, & que néanmoins les forces se soutiennent, il faut appliquer quelques ventouses scarifiées à la nuque, des sangsues aux tempes, aux oreilles; souvent le peu de sang qui est évacué par ces moyens, soulage plus le malade qu'une plus grande quantité qu'on peut faire sortir par l'ouverture des veines; enfin, plus la maladie est grave & les accidens urgens, plus les remèdes doivent être brusques; car, si malgré tous ces secours, le malade ne se trouve pas mieux, si son pouls se déprime, s'il tombe dans un assoupissement profond, il faut sans différer, lui appliquer de larges emplâtres vésicatoires, aux gras des jambes, aux cuisses, entre les deux épaules, & même sur la tête, qu'on aura auparavant faite raser; car, dans de pareilles circonstances, c'est des seuls vésicatoires qu'on peut encore espérer quelque secours: j'ai effectivement vu plusieurs malades qui paroissent desespérés, & qui n'ont dû leur guérison qu'à ce seul remède.

Dans les premiers jours de la maladie, il faut faire tremper les pieds & les jambes des malades dans l'eau tiède, plusieurs fois le jour; on peut même, après les deux premières saignées, si le pouls est ramolli employer le demi-bain jusqu'à la ceinture, & même le bain entier: il suffit que l'eau, qui servira pour le bain entier, soit seulement dégourdie: j'ai vu, dans des circonstances désespérées des Praticiens qui ont fait mettre leurs malades dans le bain froid, qui a pour ainsi dire, fait des miracles.

La diète, dans cette maladie, doit être sévère; le bouillon de viande doit être tout-à-fait pros crit: on ne donnera pour toute nourriture que de la tisane nourrissante, ou pain lavé, indiqué dans la troisième formule du n°. 5; & pour toute boisson, de la limonade; à son défaut de l'eau pure avec une demi-once de bon vinaigre, sur chaque pinte d'eau, ou la limonade minérale indiquée dans la cinquième formule du n°. 5. Quand la fièvre, & tous les autres symptômes inflammatoires seront calmés, on purgera avec la médecine du n°. 14; ensuite on mettra le malade au régime des convalescens,

CHAPITRE IX.

*Des Coliques & CHOLERA MORBUS, ou
Trousse-Galant.*

ON appelle vulgairement colique, toute espèce de douleur qu'une personne ressent dans quelque partie du ventre. Cette douleur peut être occasionnée par plusieurs différentes causes; celle qui est produite par une inflammation dans l'estomac, ou les boyeaux, est très-dangereuse; heureusement les Marins sont peu sujets à cette espèce de colique; à moins que l'inflammation ne soit chez eux la suite de quelqu'autre espèce de colique négligée ou mal traitée.

Les principales coliques auxquelles les Marins sont sujets, sont celles qu'on appelle communément coliques d'indigestion, qui sont ordinairement produites par la mauvaise qualité des aliments dont ils se nourrissent, & quelquefois par la quantité des bons aliments dont ils se gorgent sans précaution. Effectivement, si, après une longue traversée, pendant laquelle ils font souvent des jeûnes forcés,

208 AVIS AUX GENS DE MER

ils abordent dans quelque pays où les provisions sont abondantes & à bon compte; il est naturel qu'ils songent à réparer par la bonne chère, l'embonpoint qu'ils ont perdu; il seroit seulement à souhaiter qu'ils fussent un peu plus circonspects sur le choix des mets, & plus modérés sur la quantité qu'ils en prennent; ils éviteroient, par ce moyen, bien des maladies dont la moindre est une colique d'indigestion.

En effet, cette quantité d'aliments pris à la fois, sur-tout s'ils sont mal-sains & de difficile digestion, comme certains fruits que les Marins trouvent abondamment dans les diverses contrées où ils abordent, causent à ceux qui ont l'estomac déjà affoibli, & qui par conséquent ne les digèrent pas facilement, des coliques d'indigestion.

On connoît qu'une personne en est attaquée, lorsqu'après avoir beaucoup mangé, elle se plaint d'un mal-aise, de pesanteur dans la région de l'estomac, & ressent des douleurs dans quelque partie du ventre; ces douleurs ne sont pas toujours fixes, elles changent quelquefois de place; & il est rare qu'elles soient accompagnées de la fièvre; les malades se plaignent de maux de cœur, de pesanteur de tête, la tête leur tourne; ils ont des renvois aigres, ou qui sentent

l'œuf pourri, ils ont des envies de vomir, & vomissent même très-souvent.

Pour remédier à de pareils accidens, il faut aider la nature, & faire en sorte de débarrasser l'estomac de ce qu'il a de superflu, non pas par des vomitifs violens, qui seroient capables d'augmenter le mal, & d'occasionner quelque inflammation dangereuse; mais par une abondante boisson de thé, de l'eau chaude, à laquelle on peut mêler quelque peu d'huile d'olive ou d'amandes douces: si le vomissement, ou la diarrhée surviennent, les malades sont bientôt soulagés & guéris. Mais, si l'estomac ou les intestins ne se vident pas, il faut solliciter ces derniers par quelques lavemens simples: souvent quand l'estomac n'est pas trop surchargé, ou que les matières nuisibles, qui produisoient la colique, ne sont pas trop abondantes, les malades guérissent, sans éprouver aucune évacuation, & par la seule boisson de l'eau tiède, qui détrempe & noye, pour ainsi dire, ce qu'elles avoient d'irritant; il arrive aussi quelquefois, que certains malades, quoiqu'ils aient vomi & vuïdé par le bas, ressentent encore des douleurs dans l'estomac, ou dans quelqu'autre partie du ventre, ont toujours mauvaise bouche, sont sans appetit, & ont encore des renvois qui sentent

l'œuf pourri, dans un pareil cas, on doit leur faire prendre, le matin à jeûn, pendant deux ou trois jours, une prise de la poudre indiquée sous la formule du N^o. 17, ou un demi-gobelet de la bonne huile d'olive; ils ne mangeront rien de solide jusqu'à ce que leur estomac soit bien rétabli, & capable de faire ses fonctions; autrement ils risqueroient d'avoir une nouvelle attaque de colique.

Si, malgré ces petites précautions, la bouche est toujours mauvaise, l'appétit ne revient pas, les malades doivent prendre, pendant deux ou trois jours, une dragme de rhubarbe en poudre détrempée dans la tisane, ou mêlée avec une cuiller de soupe, ou la médecine du N^o. 8.

Une autre espèce de colique, qu'on appelle venteuse, se joint assez ordinairement à la colique d'indigestion; on reconnoît cet accident à la tension du ventre produite par les vents, que la fermentation des alimens mal digérés fait naître. Les vents gonflent le ventre, le rendent inégal; & se portant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, causent des tranchées, qui font cruellement souffrir ceux qui en sont attaqués; car la tunique des intestins, qui est composée d'un rézeau nerveux, & par conséquent très-sensible, ne peut se distendre jusqu'à un certain point, sans oc-

occasionner de fortes douleurs ; on entend assez souvent un certain bruit , ou un grouillement dans le ventre des malades ; ils se trouvent mieux , quand on frotte l'endroit douloureux , quand ils changent de situation , & quand on leur applique quelque chose de chaud sur la partie souffrante ; & se trouvent sur-tout beaucoup soulagés , quand ils rendent des vents par le haut , ou par le bas.

Les mêmes remèdes , qui guérissent la colique d'indigestion , doivent être mis en usage pour la colique venteuse. Il suffira d'ajouter aux lavemens une poignée de fleurs de Camomille ou de mille-feuilles ; la boisson des malades sera composée d'une infusion légère de ces mêmes fleurs , en guise de thé ; on appliquera sur tout le ventre des fomentations , avec la décoc-tion d'une bonne poignée des sommités des mêmes fleurs , aussi chaudes que les malades pourront les supporter. Il est rare que ces moyens , quoique simples , ne guérissent pas la colique venteuse.

Les Marins sont aussi fort, sujets à une autre espèce de colique , qu'on appelle colique humide , ou colique après le froid ; comme ils ont souvent les pieds mouillés , malgré les bottes dont ils font usage , & que pendant l'hiver ils souffrent des froids violens aux pieds , le froid ou l'humidité ar-

rétent la transpiration de ces parties ; l'humour de cette transpiration se portant dans les boyaux , les picotte , les irrite , & produit cette espèce de colique.

Pour guérir les douleurs qu'une pareille colique occasionne , il faut faire des frictions aux jambes & aux pieds des personnes qui en sont attaquées , avec des serviettes chaudes , ensuite exposer les parties à la vapeur de l'eau bouillante , ou les faire tremper pendant une demi-heure dans de l'eau chaude. Il faut , après le bain , transporter les malades dans un lit bien bassiné , & leur donner à boire copieusement d'une légère infusion de fleurs de sureau , de camomille , ou de mille-feuilles : si cette boisson produit la sueur , sur-tout aux jambes , les malades sont bientôt guéris ; si les douleurs continuent , malgré l'usage de ces remèdes , la fièvre se met bientôt de la partie ; ce qui doit engager à avoir recours à la saignée du bras , qu'on doit réitérer , selon la violence des douleurs & de la fièvre.

Après qu'une ou deux saignées auront désempli les vaisseaux , & diminué la fièvre , on peut alors mettre les malades dans un bain d'eau tiède jusqu'à la ceinture ; ce qui suffit ordinairement pour procurer la guérison ; car il est rare que le demi-bain , après les saignées , ne calme pas les dou-

leurs , & qu'on soit obligé d'avoir recours à l'opium ou à tout autre remède , dans la préparation duquel entre cette drogue ; car on ne doit en faire usage qu'avec la plus grande circonspection , & sur-tout observer de ne point le donner dans le commencement de la maladie ; car , s'il est des cas où il puisse convenir , ce n'est qu'après avoir inutilement tenté tous les autres moyens , qui ont été prescrits ci-devant , & après avoir fait précéder les saignées & les lavemens ; autrement il seroit plus de mal que de bien. Il est vrai que ce remède calme les douleurs , comme par enchantement ; mais ce n'est ordinairement que pour quelques momens ; elles reviennent bientôt après beaucoup plus violentes & plus dangereuses qu'elles n'étoient auparavant : dans le cas où l'on sera obligé d'avoir recours à l'opium , (voyez la formule du N°. 43.)

Avant de terminer ce Chapitre , je pense qu'il convient d'instruire les Marins des dangers auxquels ils s'exposent , en prenant , lorsqu'ils sont tourmentés de quelque colique , & sans examiner de quelle nature elle peut être , & quelle en est la cause , certains remèdes , qui sont presque toujours dangereux , s'ils ne sont pas meurtriers ; tels que l'eau-de-vie , le taffia avec du poivre pilé , une certaine quan-

tité de vin chaud avec du sucre & des noix muscades rapées , ou toute autre liqueur spiritueuse ; il est de fait que de pareilles boissons calment rarement les coliques , peuvent faire beaucoup de mal , rendre dangereuses & même mortelles celles qui , par elles-mêmes , font de peu de conséquence , en produisant dans l'estomac & les boyaux une véritable inflammation , qui est bientôt suivie de la gangrène de ces parties , & de la mort.

On ne doit pas non plus , dans aucune espèce de colique , lorsqu'elle est accompagnée de vomissement ou de diarrhée , administrer aucun remède capable d'arrêter ces évacuations ; comme la thériaque , le diascordium , l'orviétan , dont la plupart des matelots ont une ample provision , & qu'ils prennent imprudemment dans ces sortes de cas ; il est certain que ces remèdes pris ainsi mal-à-propos , sont capables de les tuer , en arrêtant ces évacuations salutaires ; car tous les gens de l'art , qui sont instruits , conviennent au contraire , qu'il faut les favoriser par une ample boisson de tisane , de toute autre boisson rafraîchissante , & même de l'eau pure , qui laveront l'estomac & les boyaux , les nettoieront de toutes les matières âcres-corrompues & visqueuses , qui entretenoient les coliques , calmeront les douleurs

leurs qu'elles occasionnent , diminueront ensuite , feront tout-à-fait cesser ces évacuations , en en détruisant la source. Si la boisson abondante , & tous les remèdes prescrits , ne calment pas les évacuations , il faut donner , comme je l'ai dit , pendant deux ou trois jours , le matin à jeûn , une dragme de thériaque , ou la médecine du N°. 8 , ensuite une dragme , ou une demi-dragme de thériaque , pour calmer les évacuations , ou un grain d'opium.

Enfin , je pense qu'il n'est pas nécessaire de mettre en usage une grande quantité de remèdes pour les espèces de coliques mentionnées ci-devant , & qu'on peut les guérir toutes avec le petit nombre que j'ai indiqué , & que je réduis aux fréquens lavemens , à une abondante boisson d'eau chaude , d'eau de ris , ou de quelque infusion théiforme des fleurs de camomille , de sureau ; ou des sommités de mille-feuilles , aux fomentations chaudes avec la décoction émolliente N°. 4 , ou celle des fleurs de camomille , à la saignée qui paroît indispensable , lorsqu'il y a fièvre , & que les douleurs sont violentes ; enfin aux bains des pieds , des jambes , & aux demi-bains jusqu'à la ceinture , dans l'eau chaude.

Les Marins sont encore sujets à une autre espèce de colique , occasionnée par

l'odeur de la peinture. Les douleurs de cette espèce de colique, quoique assez forte, ne sont pas aussi aiguës, que dans celle que j'ai décrit ci-dessus ; mais elles ne finissent pas sitôt, & continuent de tourmenter ceux qui en sont atteints pendant plusieurs mois, & même des années entières, à moins qu'on ne les traite par la méthode suivante :

On donnera le matin un lavement avec la décoction du n°. 5, à laquelle on ajoutera une once de fené mondé, & une poignée d'anis : le soir on en donnera un second avec égale partie d'huile de noix & de vin rouge ; le lendemain, on fera prendre au malade le tartre émétique en lavage du n°. 21 ; le soir, on lui donnera une dragme de thériaque, ou un grain d'opium ; On continuera de donner cette thériaque, ou le grain d'opium, pendant trois jours consécutifs ; ensuite on purgera avec la médecine du n°. 8. Si la colique ne cède pas, on repete les mêmes remèdes ; mais il est rare qu'on soit obligé d'y revenir.

'DU CHOLERA MORBUS, ou Trouffe galant.

On appelle *Cholera Morbus*, ou *Trouffe galant*, une évacuation abondante & très-

douloureuse de matières bilieuses, qui se fait rapidement par les selles & le vomissement, sans donner presque aucun relâche aux malades. Cette évacuation est produite par une bile extrêmement âcre, qui refluant du foye vers l'estomac & les intestins, les picote & les irrite au point de les obliger de s'en débarrasser par le vomissement & par les selles; les Marins, qui ne vivent ordinairement que d'alimens sales, fumés, rances, & souvent gâtés, sont fort sujets à cette maladie; elle leur survient aussi après s'être gorgés de fruits, qui ne sont pas mûrs, ou qui sont mal sains; tels qu'ils en trouvent abondamment dans certaines contrées où ils abordent, & dont ils sont fort avides; les fruits sains, quoique mûrs, s'ils sont pris en trop grande quantité peuvent occasionner le même mal.

La maladie commence par des foiblesses, des maux de cœur, des évanouissemens, des frissons, un grand abattement de force, de légères douleurs dans l'estomac & dans le ventre; ces symptômes deviennent plus violents d'un moment à l'autre, & ils sont bientôt accompagnés d'une évacuation abondante par le haut & par le bas, d'une matière jaune, verte, brune, blancheâtre, enfin de toute couleur.

A mesure que les évacuations augmentent, les douleurs deviennent plus fortes, les malades n'ont point de repos, la fièvre se met bientôt de la partie, le pouls, qui, dans le commencement, étoit fort & dur, s'affoiblit peu-à-peu, devient concentré; enfin, si le mal dure un certain tems, ils ressentent de cruelles douleurs dans les cuisses, les jambes & les bras, des crampes dans toutes ces parties; à ces accidens succèdent le hoquet, les convulsions; les membres se roidissent; tout leur corps devient froid; & ils meurent dans moins de vingt-quatre heures, s'ils ne sont pas secourus, ou si les remèdes ne produisent par la diminution de tous ces symptomes.

Comme cette maladie est extrêmement violente, il ne faut pas la négliger; car il est rare que les malades, qui sont traités promptement & prudemment, en soient la victime; à cet effet, il convient de délayer & de noyer, pour ainsi dire, la bile qui irrite par son âcreté, l'estomac & les intestins, & occasionne de si fréquentes évacuations; on y parviendra, en leur faisant boire, à chaque instant, de l'eau pure avec un peu de vinaigre, de la limonade, de la tisane d'orge, de ris, du pain lavé, ou toute autre boisson adoucissante, & tant-soit-

peu accide; on donnera de tems en tems quelques lavemens avec de l'eau tiède & un peu de vinaigre, ou avec la décoction de son.

Voilà les seuls remèdes que l'on peut, & que l'on doit employer, si l'on veut sauver les malades. On doit bien se garder, dans cette maladie, comme dans les autres espèces de coliques, de donner des liqueurs fortes, ni aucun remède où entre l'opium; le calme momentané que cette dernière drogue procure quelquefois, est un calme trompeur: il aigrit le mal, au lieu de le diminuer, & jette les malades dans un état plus à craindre, que si on les avoit abandonnés aux seules forces de la nature: on ne doit donc jamais y avoir recours, que quand on a vû que tous les autres moyens ne sont pas capables de calmer les douleurs & les évacuations: ce ças arrive rarement; mais s'il arrive, on doit tenter de faire prendre aux malades la potion du n°. 43, qu'on leur donnera par cuillerée, d'un quart d'heure à l'autre.

Si les malades doivent guérir, cette potion diminuera peu-à-peu les douleurs & les évacuations; l'altération sera moindre; le pouls, quoique vîte, deviendra réglé; ils reposeront quelques instans, ce qui reparera un peu leurs forces:

220 AVIS AUX GENS DE MER

on ne doit pas néanmoins, malgré ce calme, discontinuer l'usage de la boisson, ni celui de la potion; il suffit de mettre un intervalle plus long entre chaque cuillerée; comme demi-heure, une heure, jusqu'à ce que la violence des symptômes soit calmée : on peut alors, pour réparer les forces des malades, leur faire prendre quelques prises de bouillon, dans lequel on aura fait bouillir quelque peu de ris, ou un chignon de pain; on coulera néanmoins ce bouillon, & on l'exprimera au travers d'une serviette.

Quand les douleurs & les évacuations auront totalement cessé, on pourra donner aux malades quelques soupes légères de ris, de semoule, & quelques œufs frais. Si, après deux ou trois jours, l'appetit ne leur revient pas, ils prendront, pendant trois ou quatre jours, le matin à jeûn, la poudre du n°. 17.





CHAPITRE X.

*De la Diarrhée, ou Flux de Ventre, &
de la Dissenterie.*

Cette maladie est connue de tout le monde. Les mêmes causes, qui rendent les Marins si sujets aux coliques, sont qu'ils sont souvent attaqués du flux de ventre; ces causes, comme je l'ai déjà dit dans le chapitre précédent, sont les mauvais aliments, la mauvaise boisson, l'humidité des pieds, les fatigues, le froid, le chaud, la transpiration arrêtée, &c. &c.

La diarrhée, quand elle ne dure pas plusieurs jours, & qu'elle n'est pas accompagnée de fièvre, n'est pas ordinairement dangereuse : l'on pourroit même dire qu'elle est souvent salutaire, & fait plus de bien que de mal à ceux qui en sont attaqués, en ce qu'elle les débarrasse d'une certaine quantité de matières corrompues, dont le séjour auroit pû occasionner quelque autre maladie plus facheuse; ainsi elle n'a pas besoin de remède.

Celle qui dure depuis plusieurs jours, qui est accompagnée de fièvre, de tranchées,

de dégoût, de mauvais bouche, de soulèvemens du cœur, de renvois qui sentent l'œuf pourri, des envies de vomir, de vomissement, se guérit rarement, sans employer quelque remède, c'est pourquoi, si la bouche est mauvaise; la langue chargée, après avoir fait précéder une copieuse boisson de limonade, de tisane de ris, ou de toute autre liquide adoucissant, pendant vingt-quatre heures; & après avoir donné quelques lavemens, il faut, sans hésiter, donner le vomitif du n°. 11: ce remède, après avoir fait vomir, fortifie l'estomac, & suffit souvent tout seul pour le débarrasser des humeurs corrompues qui y croupissoient, & entretenoient la diarrhée. Si, après l'action du vomitif, les douleurs & autres symptômes continuent, quoique dans un moindre degré, l'on donnera, pendant trois jours, le matin à jeûn, une dragme de rhubarbe en poudre délayée dans un peu de l'eau rose, & une heure après, quelques verres de tisane ou de limonade chaudes. Il est rare que ces remèdes n'arrêtent pas la diarrhée; si néanmoins la chose arrivoit, & que les envies de vomir subsistassent encore, il faut réitérer le vomitif du n°. 11, & s'il ne subsiste plus des envies de vomir, faire prendre la médecine du n°. 14. Le soir de la

médecine, pour procurer quelque soulagement aux malades, & calmer l'irritation des intestins, on leur donnera une dragme de bonne thériaque ou de diascordium; & les deux jours suivans, encore une prise de rhubarbe en poudre délayée dans un peu de l'eau rose.

Il arrive souvent que la diarrhée, quoique sans fièvre, soit pour avoir été négligée, soit par le défaut de régime, dure plusieurs jours, des semaines & des mois entiers, ce qui est capable de jeter les malades dans l'épuisement; il faut alors, après avoir fait précéder le vomitif du n°. 11, donner le lendemain une dragme de rhubarbe en poudre, à laquelle on ajoutera vingt grains de sel nitre purifié: on fera de tout un bol avec le sirop de coins, qu'on réitérera un jour, l'autre non, jusqu'à ce que la diarrhée soit calmée.

Pendant l'usage de cette poudre, les malades ne vivront que de crème de ris pour toute nourriture, & de la tisane de ris pour boisson: ils prendront, chaque jour, un ou deux lavemens avec la même tisane de ris; & si les tranchées subsistent encore, on leur appliquera sur l'estomac & sur-tout le ventre, un bonnet de laine trempé dans la décoction chaude de quelques plantes aromatiques sèches,

telles que le thim, le romarin, la lavande, camomille, l'hysope, bouillies dans du bon vin rouge; ils avaleront tous les soirs une demi-dragme, ou une dragme de bonne thériaque, ou de diascordium; ce qui fera bientôt cesser la diarrhée.

De la Dyssenterie.

La différence qu'il y a entre la diarrhée & la dysenterie, c'est que, dans la première, les malades ne rendent que les excréments purs & liquides, au lieu que dans la seconde, ces mêmes excréments sont mêlés avec du sang, ce qui rend cette dernière maladie plus fâcheuse que la première. Elle est presque toujours accompagnée de coliques & de tenesme, qui est une fréquente envie d'aller à la selle, avec tranchées.

Cette maladie commence souvent par un froid général dans toutes les parties du corps, & sur-tout dans le ventre: la chaleur, le mal-aise, les tranchées les coliques & les vives douleurs dans le ventre, succèdent au froid; souvent même, avant qu'il se fasse aucune évacuation, les malades éprouvent des vertiges, des défaillances, de maux de cœur, des douleurs d'estomac & des envies de vomir,

le pouls n'est pas fort élevé; il est souvent foible & petit, la langue est sèche, aride & chargée d'un limon jaunâtre, les selles sont jaunes & bilieuses, au commencement, ensuite elles deviennent glaireuses, prennent différentes nuances de verd, de brun & de noir; elles sont teintes de sang, & ressemblent à de la lavure de chair crue; elles sont tantôt plus, tantôt moins liquide, & exhalent une odeur fétide: plus la maladie augmente, plus les selles sont fréquentes, douloureuses & puantes; quelquefois ce n'est que du sang pur, & quelquefois les malades se présentent à chaque instant au bassin, sans rendre aucune matière, excepté quelques glaires sanguinolentes, qui irritent & brûlent leur fondement, les affoiblissent & les épuisent.

Pour arrêter les progrès de la dysenterie, il n'y a pas de remède plus efficace que l'infusion d'hipecachuana donné selon qu'il est prescrit dans la formule du n°. 29: c'est le fameux remède de Mr. Helvetius; après son usage, les selles sont ordinairement moins fréquentes, moins sanglantes; ce qui donne lieu d'espérer que la maladie ne sera pas opiniâtre, ni de longue durée.

Après l'infusion d'hipecachuana, prise pendant trois jours consécutifs, comme

il est prescrit dans la formule que je viens de citer, les malades prendront le matin, à jeûn, un jour l'autre non, une prise de rhubarbe en poudre n°. 28. Il ne faut pas néanmoins, pendant l'usage de ces remèdes, négliger les lavemens avec le lait d'amandes douces, l'eau de ris, ou la décoction de son, non plus que les fomentations chaudes avec la décoction des herbes aromatiques, & les autres remèdes indiqués dans le traitement du flux de ventre, qui procurent beaucoup de soulagement aux malades, s'ils sont soutenus par le régime, la limonade, & autres boissons acidules & rafraîchissantes.

Plusieurs malades ont été guéris de la diarrhée, & même de la dysenterie, en ne prenant pour tout remède, & pour toute nourriture, pendant trois ou quatre jours, qu'un verre de tisane de ris, ou de crème chaude, de quatre en quatre heures. Les Marins qui n'ont pas de Chirurgiens pour les diriger dans le traitement de cette maladie, & qui manquent de remèdes, feroient bien d'adopter cette méthode simple, courte & facile, au lieu de prendre mal-a-propos tout ce qui vient dans leur tête, des drogues qu'ils ne connoissent pas & qui sont capa-

bles d'augmenter le mal, & de le rendre dangereux.

Je ne saurois trop recommander à ceux qui sont attaqués de la diarrhée, ou de la dysenterie, l'usage de la limonade; il convient qu'ils la boivent un peu chaude, quoiqu'elle soit alors plus dégoûtante : au défaut de limons, ou de leur suc, on se servira, comme je l'ai dit, de vinaigre, dont on mêlera une certaine quantité avec de l'eau pure, jusqu'à ce que ce mélange ait acquis une acidité supportable; on peut aussi se servir de la limonade minérale, décrite dans la cinquième formule du n^o. 5; car, comme on ne trouve pas en mer des limons, je serois d'avis que les Capitaines fissent toujours une petite provision d'esprit de vitriol, ou d'esprit de soufre, pour faire cette limonade minérale, qui est très-utile, non seulement dans la diarrhée & dans la dysenterie, mais encore dans plusieurs autres maladies, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet ouvrage; d'ailleurs le remède n'est pas cher, & occupe très-peu de place.

Je me rappelle que me trouvant sans limons & même sans esprit de soufre, ni de vitriol, pour satisfaire à la soif pressante de plusieurs malades que j'avois dans le bâtiment, attaqués d'une fièvre

228 AVIS AUX GENS DE MER

putride bilieuse, & auxquels j'aurois voulu faire boire de la limonade, si j'avois pu m'en procurer; je fis mettre feu à un paquet d'allumettes de Gênes, que j'avois introduit dans un barril vuide; ensuite je bouchai le barril, jusqu'à ce qu'elles eussent cessé de brûler; je remplis ensuite le barril d'eau, & me procurai, par ce moyen, une certaine quantité de limonade artificielle, dont mes malades burent avidement, & qui s'en trouvèrent très-bien; car l'acide du soufre que contient cette eau ainsi préparée, la rend antiseptique c'est-à-dire, contraire à la pourriture; & très-propre à servir de boisson, & à désaltérer ceux qui ont la diarrhée, la dysenterie, ou quelque autre maladie provenant de pourriture. Elle est excellente dans les fièvres chaudes & ardentes, même dans les fièvres d'accès; on peut donc faire usage de cette eau préparée avec le soufre, quand un certain nombre de malades, à la fois, sont atteints de ces maladies, à défaut d'esprit de soufre, de vitriol & de limons. Cette eau est facile à préparer, peu dispendieuse, peu dégoûtante; c'est ce qui m'a engagé à l'indiquer aux Marins, qui peuvent se trouver dans le cas d'en avoir besoin.

Après que la violence du mal sera calmée, je veux dire, lorsqu'après les évacuations préalables, la douleur & tous les autres symptômes auront diminué, il conviendra de fortifier l'estomac & les intestins, & d'arrêter la dysenterie; ce qu'on obtiendra par l'usage de l'écorce de simarouba, prise selon la formule du n°. 30. Ce remède qu'on nous apporte de Cayenne, produit des effets merveilleux, & rétablit très-promptement l'estomac & les intestins dans l'usage de leurs fonctions : le soir du jour que les malades auront pris le simarouba, on leur donnera un des remèdes du n°. 43, qui calmera quelque reste d'irritation que les matières nuisibles peuvent avoir laissé dans le canal intestinal. On ne doit pas craindre, à cette époque, les mauvais effets de l'opium, ni de renfermer, comme l'on dit, le loup dans la bergerie, puisque les matières corrompues & bilieuses ont déjà été évacuées par l'usage de l'hipecachuana & de la rhubarbe.

Après la guérison, les malades se tiendront bien couverts, & éviteront de se refroidir, sur-tout lorsqu'ils iront à la selle, & vivront de régime pour éviter une rechûte.

Il n'y a point de maladies, pour lesquelles on ait imaginé un plus grand

nombre de remèdes, que pour la diarrhée & la dysenterie : chacun a le sien particulier qu'il vante & met au-dessus de tous les autres ; je veux croire que parmi ces remèdes, il y en a qui sont fort bons, car ceux qui les indiquent, ne les ont pas inventés eux-mêmes ; mais les connoissent, parce qu'ils leur ont été enseignés par d'autres personnes, qui les tiennent elles-mêmes de quelque Médecin, ou Chirurgien ; mais à quoi servent tous ces remèdes particuliers ? Le meilleur de tous donné mal-à-propos peut devenir très-nuisible : il y en a qui sont, pour ainsi dire, indifférents, & qui ne font ni bien ni mal ; d'autres au contraire, s'ils sont donnés sans connoissance, peuvent avoir des suites dangereuses ; comme ceux qui sont dans la classe des astringents ; car je suis bien aise d'avertir les Marins, que, lorsqu'ils sont attaqués de la diarrhée ou de la dysenterie, ils ne doivent jamais prendre aucun remède, sans le connoître, ni avaler aucun astringent capable d'arrêter les évacuations, sur-tout dans le premier tems de la maladie, je veux dire, tant que les douleurs, la mauvaise bouche subsistent, tant que la langue est chargée & les intestins encore farcis de matières putrides & visqueuses, & qu'il faut,

avant que d'avoir recours à aucun astringent, je l'ai déjà dit, mais je ne saurois trop le repeter, il faut, dis-je, commencer par délayer les matières par une abondante boisson, ensuite les évacuer par les vomitifs indiqués & par les purgatifs; car, si, au lieu de suivre cette méthode, l'on se sert des astringents, il peut arriver, & il n'arrive que trop souvent que la diarrhée & la dysenterie sont arrêtées; mais ces matières putrides & corrompues refluent dans le sang, & causent des maladies plus dangereuses que la diarrhée & la dysenterie : si, par contraire elles ne refluent pas dans le sang, mais s'accumulent dans l'estomac & les intestins, elles y acquièrent bientôt un degré d'acrimonie capable d'irriter ces parties, de les enflammer, d'occasionner la gangrène & la mort.

L'usage prématuré de la thériaque, du diascordium & de toutes les autres préparations où entre l'opium, quoique moins dangereux que les astringents, en ce que ces premiers n'arrêtent pas tout-à-fait les évacuations, qui reviennent souvent le lendemain, quand ces remèdes ont produit leur effet, est pourtant pernicieux, & on ne doit s'en servir qu'après avoir fait précéder les délayants & les évacuants, & attendre même que les

douleurs, les coliques & tous les autres symptômes inflammatoires soient adoucis; que la langue soit nette. Si on les donne dans les circonstances que je viens d'indiquer, ils seront assurément beaucoup de bien aux malades; mais dans tous les autres cas, ils seront nuisibles.

Le résumé de tout ce que j'ai dit, est qu'ils faut poser pour principe, que dans le traitement de la diarrhée & de la dysenterie, il faut commencer par délayer les matières par une abondante boisson, calmer l'effervescence du sang par l'usage de la limonade, ou de l'eau pure rendue acide, par quelqu'un des moyens que j'ai indiqué : cela fait, les évaluer par le haut avec l'hipecachuana qui, outre sa vertu émétique ou vomitive, en possède une autre qui est tonique & astringente, & par conséquent capable de donner du ressort, & de fortifier l'estomac, & les intestins; & ensuite donner aux malades pendant deux ou trois jours, une prise de rhubarbe, ou une médecine légère pour achever de vider, par le bas, le reste des matières : l'on peut alors, sans crainte, faire usage du diascordium, de la thériaque, & même des astringents, en commençant par les plus légers, avant que de se servir des plus puissans. En suivant une pareille méthode,

j'ose assurer que les malades seront bientôt guéris ; si le contraire arrivoit , ce qui est , pour ainsi dire , sans exemple, l'on n'aura du moins rien à se reprocher.



CHAPITRE XI.

Des Fièvres Intermittentes, ou Fièvres par Accès.

ON appelle fièvres intermittentes, ou par accès, celles qui, après avoir duré pendant un certain nombre d'heures, cessent & reviennent, laissant un intervalle de tems entre chaque accès, qu'on appelle aussi paroxismes.

L'intervalle plus ou moins long, qu'il y a d'un paroxisme à l'autre, donne lieu à la distinction de plusieurs espèces différentes de fièvres intermittentes. On appelle quotidiennes, celles qui reviennent tous les jours, à peu-près à la même heures, & dont les paroxismes sont égaux en force & en durée ; cette circonstance les fait distinguer des fièvres doubles, tierces, dont les accès reviennent à la vérité tous les jours ; mais on observe

qu'ils ne sont pas égaux en force ni en durée, & que celui du premier jour est plus fort ou plus foible que celui du lendemain ; & correspond à celui du troisième jour, tandis que celui du second jour correspond à celui du quatrième.

La fièvre tierce est celle dont les accès reviennent un jour, l'autre non, de sorte qu'il y a ordinairement entre chaque paroxysme, un jour d'intervalle ; & l'on appelle fièvre quarte, celle qui laisse deux jours de relache après chaque accès, & ne revient que le quatrième jour, en comptant celui de l'invasion du premier accès. On reconnoît encore une autre espèce de fièvre qu'on appelle, double quarte, & dans laquelle les malades ont un accès distingué pendant deux jours consécutifs ; ensuite ils ont un jour de relache : le quatrième jour, ils ont un accès qui correspond à celui du premier jour ; & le cinquième, un autre qui correspond aussi à celui du cinquième jour. Il est nécessaire que ceux qui veulent traiter les fièvres d'accès, observent ces différens intervalles, pour connoître la qualité des fièvres d'accès, & pour ne pas donner des remèdes, s'il est possible, pendant le paroxysme ; car l'accès d'une fièvre n'est autre chose

qu'un effort que la nature fait pour combattre la maladie : il ne convient donc pas la troubler dans son opération ; en le faisant, on risque de faire plus de mal que de bien.

Dans chaque accès de fièvre, on doit faire attention à trois choses, qui sont ; le froid, le chaud & la sueur : ces trois états se succèdent ordinairement, mais cette règle n'est pas sans exception dans toutes les fièvres par accès, & dans tous les sujets : les uns ont l'accès, sans avoir ressenti presque aucun froid ; dans d'autres, l'accès finit, sans qu'ils aient éprouvé la moindre sueur : certains ont des accès fort longs, tandis que d'autres les ont fort courts, quoiqu'ils aient la même espèce de fièvre ; ce qui est cause qu'on ne peut rien statuer de certain sur la force & sur la durée des accès. Le seul signe particulier & essentiel, qui constitue les fièvres d'accès, selon l'observation de presque tous les Praticiens, consiste dans un sédiment briqueté, & semblable à des tuiles qu'on auroit pilé, que l'on trouve dans le fond des urines, que les malades rendent sur la fin ou après le paroxysme ; il faut, pour reconnoître ce sédiment, laisser reposer l'urine un certain tems ; le défaut d'un pareil sédiment doit faire tenir sur leur garde les personnes

de l'art, avant que de prononcer sur la nature de la fièvre; car il y a beaucoup de maladies qui, prenant le masque des fièvres intermittentes, commencent par le froid, sont suivies du chaud & de la sueur, laissent un certain intervalle entre chaque paroxisme, & qui néanmoins finissent par être putrides ou inflammatoires; c'est pourquoi les mêmes gens de l'art font une grande attention au sédiment briqueté, dont je viens de parler, avant que de donner aucun remède, sur-tout le Kinkina; s'ils faisoient le contraire, ils se rendroient responsables des mauvaises suites que peut avoir l'administration de ce remède, que j'ai vu, dans pareilles circonstances, causer la mort à plusieurs malades.

La cause immédiate des fièvres d'accès, n'est pas encore bien connue; j'ose cependant avancer, fondé sur l'expérience & sur l'analogie des remèdes, qui guérissent cette maladie, qu'elles sont occasionnées & entretenues par certaines exhalaisons putrides, qui sortent des entrailles de la terre, circulent dans l'atmosphère, & s'insinuent dans le corps humain, par la bouche, par le nez, & même à travers la peau, se mêlent avec le sang, & plus particulièrement avec la bile; le suc gastrique ou stomachique & pancréa-

tique qu'elles dépravent. Ces différentes humeurs, qui sont absolument nécessaires pour la digestion, se trouvant ainsi dépravées par ces miasmes putrides, engendrent un chile grossier, qui ne peut s'affimiler avec le sang; & qui, se mêlant avec lui, produit cette espèce de fermentation qu'on appelle fièvre : cette fièvre dure jusqu'à ce que le sang se soit débarrassé de ce chile grossier, qui lui est, pour ainsi dire, étranger, par la sueur, ou par le dépôt briqueté des urines. Pour ce qui est du retour périodique de ces accès, il seroit très-difficile de l'expliquer.

Il est rare que les Marins, qui partent d'un pays sain, soient attaqués, pendant la traversée des fièvres d'accès; j'ai même observé très-souvent que ceux qui les avoient en partant, ont guéri, s'ils ont resté un certain nombre de jours en mer, parce que l'air de la pleine mer est pur & fort sain; ce qui prouve la vérité de ma théorie; mais ils y sont fort sujets, lorsqu'ils ont séjourné quelque temps dans des pays marécageux & incultes, où les fièvres sont produites & entretenues par un vice particulier de l'atmosphère.

En effet, cette maladie qu'on peut, à juste titre, regarder comme un fléau pour les Navigateurs, exerce son empire

dans presque tous les golphes des mers du Levant ; tellement que j'ai vu plusieurs fois dans ceux du Volo, de Leitoun, de Lèpante, de Corinthe, d'Alexandrette, & dans plusieurs autres, des Vaisseaux marchands désarmés par les ravages que cette maladie faisoit parmi les équipages. Ce mal est d'autant plus dangereux, que les Marins n'y font pas beaucoup d'attention ; cependant il arrive tous les jours que, pour l'avoir négligé, ou par le mauvais usage des remèdes qu'ils prennent mal-à-propos, & par la mauvaise méthode d'administrer ceux qui sont spécifiques, il arrive, dis-je, que ces fièvres, qui, par elles-mêmes, sont souvent sans danger, & guérissent quelquefois sans faire aucun remède, durant des mois, des années entières, dérangent les fonctions les plus nécessaires à la vie, causent des obstructions, qui font tomber ceux qui en sont attaqués dans des maladies chroniques ; telles que l'hydropisie, & plusieurs autres qui ne sont pas moins dangereuses.

Telles sont à-peu-près les suites ordinaires des fièvres d'accès négligées, traitées par des remèdes violens, ou fixées mal-à-propos par l'usage anticipé du Kinkina. Ce spécifique donné avant le tems, devient

devient quelquefois un poison capable de mettre le sang en dissolution.

Si ceux qui ont des fièvres d'accès, risquent beaucoup en prenant certains remèdes; ils ne risquent pas moins, en n'en prenant point du tout, sur-tout, s'ils n'observent pas un certain régime; car souvent ces fièvres ainsi négligées, de tierces qu'elles étoient au commencement, se changent en quarts, continues, putrides, malignes & inflammatoires; j'ai vu de tristes exemples de ce que j'avance dans les Golphes du Levant, dont j'ai parlé ci-devant.

Pour se garantir des fièvres d'accès, même dans les pays où ces maladies sont les plus fréquentes, les Marins prendront les précautions suivantes. 1°. Ils ne dormiront point au serein, & se tiendront bien couverts le soir, & pendant la nuit, quelque grande que soit la chaleur, afin que la sueur ou la transpiration ne soient point arrêtées par la fraîcheur de la rosée du matin, qui est fort nuisible dans ces pays, à cause qu'elle est formée par les vapeurs malfaisantes que le soleil a élevées pendant le jour, & qui retombent pendant la nuit, & sur-tout vers le lever du soleil. 2°. Ils se tiendront aussi bien couverts toute la matinée, afin que la fraîcheur du matin ne les incommo-

dé pas , & ne s'exposeront point à l'humidité qui se fait sentir le soir , lorsque le soleil est couché. 3°. Ils ne s'exposeront pas sans nécessité aux ardeurs du soleil ; & lorsqu'ils travailleront pendant la journée , s'ils suent , & sont altérés , ils ne boiront point de l'eau pure ; cette boisson , qui est dans les bâtimens plutôt tiède que fraîche , irrite leur soif , au lieu de l'appaiser , & les oblige de boire à chaque instant pour se désaltérer ; leur estomac se trouvant bientôt surchargé , relâché & affoibli par cette quantité d'eau tiède , perd son ton , son ressort & sa force ; le mouvement intestinal se trouve diminué par la même cause ; d'où s'en suivent les foiblesses d'estomac , le manque d'appetit , les crudités , les indigestions , les embarras , les engorgements dans les mêmes parties déjà viciées par les miasmes fiévreux , dont l'air est rempli ; & cette quantité de fièvres intermittentes qu'on voit regner parmi ceux des Marins , qui ne prennent par de pareilles précautions.

Il est donc essentiel que les Marins suivent les conseils que je leur donne , s'ils veulent se garantir des fièvres d'accès ; ainsi , quand ils seront altérés , échauffés par le travail , & affoiblis par la sueur , au lieu de boire une quantité d'eau tiède ,

ils boiront une gorgée de vin pur , une cuillerée d'eau-de-vie , de tafia ou de toute autre liqueur spiritueuse , mêlée avec un gobelet d'eau ; ce qui appaisera plus efficacement leur soif , que dix gobelets d'eau pure ; car les parties spiritueuses , contenues dans l'eau-de-vie ou le tafia , dans le vin , fortifieront leur estomac , au lieu de l'affoiblir , ne le surchargeront pas , répareront leurs forces , feront qu'ils craindront moins la fatigue du travail , & seront moins harassés par la sueur , enfin les garantiront des fièvres d'accès.

Dans le cas où mon raisonnement ne s'accorderoit pas avec les hypothèses des autres personnes de l'art , l'expérience doit me servir de garant ; & j'ose assurer , sans crainte de trahir la vérité , que m'étant trouvé , pendant que je naviguois , dans divers golphes du Levant , où les fièvres d'accès faisoient un ravage affreux parmi les Equipages des batimens Marchands , j'ai eu occasion de faire part de mes observations à plusieurs Capitaines ; les Equipages de ceux qui déferèrent à mes avis , furent préservés des fièvres d'accès , tandis que les deux tiers de ceux qui ne voulurent pas suivre mes conseils , se trouverent dans peu de tems attaqués de ces mêmes fièvres , & hors de service.

Il ne manque pas de remèdes pour les fièvres d'accès ; un volume ne suffiroit pas pour les détailler ; chacun a sa recette particulière , qui est infailible , & dont il fait un secret ; comme cette maladie est fort répandue , tant parmi les Marins , que parmi les autres hommes , il n'est pas surprenant que certaines personnes avides d'argent , & qui fondent leur cuisine sur la crédulité des hommes , fassent tous leurs efforts pour s'en approprier le traitement , & osent assurer qu'elles possèdent le seul & unique spécifique pour guérir les fièvres d'accès.

D'autres personnes n'agissent pas , il est vrai , par intérêt ; mais leur simplicité & leur ignorance les induit à croire & à vouloir faire accroire aux autres , que tel ou tel remède qu'ils ont pris , & les a guéris , est le seul & le meilleur de tous les remèdes qu'on peut employer pour cette maladie ; ils en ont conservé la recette ; ils en parlent avec emphase , avec enthousiasme ; c'est un secret ignoré des Chirurgiens & des Médecins ; qu'arrive-t'il donc ? Le malade crédule , qui veut guérir d'une façon ou d'autre , prend le remède sans préparation ; si la fièvre n'est pas guérie , ou si elle revient , il en prend un autre , ensuite un troisième & un quatrième , jusqu'à ce qu'il en ait

trouvé quelqu'un qui le guérisse ; si la chose arrive , on l'entend crier miracle ; mais le plus grand nombre se trouve la dupe de ces différentes espèces de Charlatans ; la fièvre s'opiniâtre ; si elle cesse pour quelques jours , elle revient ensuite ; dans cet intervalle , il se forme des obstructions , & cette quantité de différens remèdes , pris sans préparation & sans régime , & qui dans le fond ne sont que du mauvais Kinkina déguisé , ou quelque purgatif drastique (*) , incendient le sang , crispent l'estomac & les intestins , durcissent les glandes du mésentère , causent des engorgemens dans le foie , dans la rate , dans le pancréas , d'où s'ensuivent des maladies beaucoup plus dangereuses & plus difficiles à guérir , que les fièvres intermittentes ; tel est l'effet du kinkina , lorsqu'il est pris sans précaution & sans préparation. Les plantes purgatives drastiques ne sont pas moins pernicieuses ;

On appelle purgatifs drastiques ceux qui purgent avec violence ; tels sont la catapuce & les autres titimales , la laureole , le thimelea ; le concombre sauvage ; ces plantes purgent jusqu'au sang ; certains matelots robustes ont peut-être été guéris de quelque fièvre d'accès opiniâtre , avec de pareils remèdes ; mais leur usage n'est pas sans danger , plusieurs autres en sont morts.

elles irritent , corrodent même l'estomac & les intestins , causent des superpugations , des diarrhées , des dyssenteries , & d'autres maladies grayes , souvent mortelles.

Si l'on pese bien toutes ces raisons , qui sont fondées sur la nature de la maladie & des remèdes , & que je pourrois confirmer par une infinité de preuves , que l'observation & une pratique de trente années m'ont fournies , l'on conclûra avec moi , qu'il n'y a point de remède absolument spécifique pour la guérison des fièvres d'accès , non plus que d'autres maladies ; que le bon kinkina , qui passe pour tel , devient un poison , ou pour le moins un remède dangereux entre les mains des ignorans ; & que , pour guérir une maladie quelconque , il est nécessaire de faire attention à l'âge , aux forces , au tempérament du malade , & à la manière d'agir des remèdes ; quelquefois , malgré toutes ces attentions , les gens de l'art se trompent ; que peut-on donc attendre de ceux qui ne connoissent qu'une routine aveugle , & qui font d'un seul remède une selle à tous chevaux ?

J'ai cru ces réflexions nécessaires , avant que d'entrer dans le détail de la méthode curative des fièvres d'accès. Celles qui

sont tierces ou double-tierces , doivent être traitées de la façon suivante. Après le froid du second ou du troisième accès, on saignera le malade au bras ; on fera cette saignée un peu copieuse , s'il est jeune , robuste , si les accès précédens ont été violens , si le visage est rouge , enflammé , & s'il se plaint d'une grande douleur à la tête ; si l'accès est foible , si le malade en a déjà essuyé plusieurs , on peut & on doit même s'abstenir de la saignée ; après l'accès , on donnera un lavement ordinaire , le jour du repos , ou pendant l'intervalle qui se trouve d'un accès à l'autre , pourvu que cet intervalle soit assez long , pour que le remède puisse produire son effet , avant l'invasion d'un second accès ; on lui fera prendre le vomitif du n°. 21 , en observant de prendre toutes les précautions qui sont indiquées au bas de la formule ; si le vomitif n'a pas évacué par le bas , on donnera cinq à six heures après un lavement n°. 4.

J'ai vu plusieurs malades , qui ont été guéris des fièvres d'accès , par le seul vomitif , & sans faire d'autres remèdes , cependant cela n'arrive pas toujours ; ainsi donc , si l'accès revient , on purgera dans l'intervalle du suivant avec la médecine du n°. 20 ; & le lendemain de la purga-

tion , quatre heures avant l'accès , on fera prendre une prise de l'opiate fébrifuge simple du n°. 22 , & on continuera de lui en faire prendre une prise pendant trois jours consécutifs , toujours quatre heures avant l'accès : si cependant , après l'usage du vomitif & du purgatif , il existe encore des signes de pourriture ; si la langue est chargée , la bouche mauvaise , si les accès ne sont précédés d'aucun froid ; si la peau est très-sèche , la chaleur forte , sans qu'elle soit suivie d'aucune chaleur , il convient , avant que de donner l'opiate , de purger encore une ou deux fois les malades.

Il arrive assez souvent , que la première prise de l'opiate , fixe & arrête la fièvre : alors , au lieu de donner le restant dans les deux jours suivans , on partagera les deux prises restantes , en quatre & même en six portions : le malade en prendra une le lendemain de la première ; il se reposera deux jours , avant que de prendre la seconde , puis trois , puis quatre , cinq & six jours , jusqu'à ce qu'il ait achevé de prendre toute la dose ; ce qui est très-nécessaire pour prévenir le retour de la fièvre.

Une heure , ou immédiatement après chaque prise d'opiate , les malades prendront une soupe , & deux autres pen-

dant le reste de la journée ; ils ne prendront point d'autre nourriture , pendant le jour d'intervalle ; & le jour où ils doivent avoir l'accès, ils se contenteront de la soupe qu'ils auront pris après l'opiate , ne boiront point de bouillon pendant tout le tems que la fièvre durera ; mais seulement de la tisane ; pendant tout le tems du frisson , ils ne prendront non plus aucune nourriture , & s'abstiendront même de boire , quoiqu'ils soient fort altérés ; car toute boisson , pendant le tems du froid , l'augmente , & rend l'accès plus violent.

Il est peu de fièvres d'accès , qui résistent à un pareil traitement ; s'il s'en trouve qui soient opiniâtres , soit parce qu'elles sont anciennes , soit parce qu'elles ont été mal traitées dans le commencement , ou parce que ceux qui en sont atteints , sont d'un mauvais tempérament , cacochimes & obstrués ; dans un pareil cas , on leur donnera l'opiate composée du n°. 23.

Il est arrivé souvent , que les fièvres d'accès , quoiqu'elles aient été bien traitées & guéries , reviennent après un certain tems ; c'est ordinairement par la faute des malades , qui n'ont pas observé un certain régime , qui se sont mouillés , ou exposés au froid , ou qui ont refusé

de continuer l'usage de l'opiate après la guérison ; ainsi donc , ceux qui desirent éviter une rechûte , doivent prendre une seconde dose de l'opiate , même après qu'ils seront guéris : ils la diviseront en huit prises , & en avaleront une , le matin à jeûn , laissant toujours un jour de plus d'intervalle , entre chaque prise , jusqu'à ce que cette seconde dose ait été également consommée ; pendant tout ce tems , ils vivront de régime , s'abstenant de tout aliment d'une difficile digestion , de tout ce qui est crud , du laitage , du fromage , de viande & de poisson salés , enfin de tout excès dans le boire & dans le manger ; ils se tiendront en outre bien couverts , & feront en sorte de ne point s'exposer au ferein du soir , à la rosée du matin , à la pluie ; avec de pareilles précautions il est rare que les fièvres reviennent.

Les fièvres quartes , double-quartes ; celles qui durent depuis long-tems , qui sont revenues plusieurs fois , celles qui durent , accompagnées d'obstructions au foie , à la rate , au mésentère , au pancréas , ce que l'on reconnoit à l'inspection du ventre , au gonflement & à la dureté des parties qui y sont contenues , à la maigreur , à la pâleur & à la couleur jaune du visage , à sa bouffissure ,

doivent être traitées différemment, si on veut en obtenir la guérison.

On commencera par faire prendre à ceux qui sont attaqués de pareilles fièvres, l'apôfème fébrifuge n°. 57, pendant huit jours ; ils ne boiront pendant ces huit jours, que de la tisane de chiendent, dans laquelle on fera dissoudre un grain de tartre émétique, pour chaque bouteille de trois ou quatre livres qu'ils boiront pendant la journée, excepté à leurs repas où ils pourront boire un peu de vin bien temperé. Après l'usage de cet apôfème, qui doit être pris les jours d'inter valle, ou tout au moins cinq à six heures avant l'accès, les malades seront purgés avec la médecine du n°. 20, & passeront tout de suite, à la seconde, à l'opiate du n°. 22, en observant de les prendre de la maniere qui est indiquée au bas de la formule. Je n'ai guères vu de fièvres d'accès, quelques anciennes & opiniâtres qu'elles puissent être, résister à ce traitement ; si néanmoins elles revenoient, il faudroit avoir recours à la troisième opiate du même n°. 22, dont j'ai éprouvé les meilleurs effets, & avec laquelle j'ai guéri, pendant l'hiver même, des fièvres quartes, qui duroient depuis plus d'un an.

Il y a, parmi les Marins, un préjugé

250 AVIS AUX GENS DE MER
très-mal fondé contre l'usage du kinkina, & des remèdes, dans la composition desquels entre cette écorce; ils la regardent comme ennemie de l'estomac, pensent qu'elle est plutôt nuisible que salutaire dans le traitement des fièvres d'accès, & qu'elle produit tous les maux qui viennent ordinairement à la suite de celles qui ont été mal traitées. Ce préjugé est très-blâmable; car il n'est pas juste d'attribuer à un remède ce qui ne provient que de sa mauvaise qualité, ou de sa mauvaise administration; la nourriture la plus saine, & les meilleurs remèdes, peuvent nuire, s'ils sont pris mal-à-propos; & il seroit à souhaiter que les Médecins pussent trouver, pour toutes les autres maladies, auxquelles les hommes sont sujets, un remède aussi énergique, aussi spécifique, aussi sûr de guérir, que l'est le bon kinkina, dans les fièvres d'accès. Cette écorce précieuse à l'humanité, au lieu de nuire à l'estomac, comme on le prétend mal-à-propos, fortifie cet organe, le rétablit dans l'usage de ses fonctions, lorsqu'il l'a perdu par quelque autre maladie, tellement qu'après les fièvres putrides, malignes, & autres continues, lorsque l'appétit ne veut pas revenir aux convalescens, il n'y a rien qui soit plus capable de le procurer qu'un petite prise

de bon kinkina , avalée le matin à jeûn , pendant trois ou quatre jours ; cette écorce a une vertu tonique & astringente , qu'on ne trouve dans aucune autre remède , à un si haut degré ; bien plus , elle possède une qualité absorbante , dont l'effet est incomparable pour absorber les acides , dont les premières voies sont ordinairement farcies , après toutes ces maladies , & qui occasionnent la plupart du tems le retour de ces différentes fièvres.

Ainsi donc , si l'on a vu plus d'une fois des obstructions rebelles , des enflures aux jambes , l'hydropisie , l'asthme , la phthisie & plusieurs autres maladies , succéder aux fièvres d'accès , qui ont duré long-tems , c'est à la mauvaise administration du kinkina , à sa mauvaise qualité , & non au kinkina lui-même , qu'il faut attribuer la cause de toutes ces maladies ; il ne produit jamais aucun mauvais effet , quand il est bon & administré à propos , c'est-à-dire , après que les premières voies ont été bien nettoyées par les émétiques & les purgatifs. Pour distinguer le bon kinkina du mauvais , consultez la table alphabétique des drogues , qui est à la fin de cet ouvrage , & lisez l'article *Kinkina*.



CHAPITRE XII.

Des fièvres Putrides & Rémitentes.

LEs fièvres putrides & rémitentes sont produites par des matières corrompues , qui séjournent dans l'estomac & les intestins , dans le foie , le pancréas , dans les glandes qui entrent dans la texture du méfentère , en un mot dans toutes les parties du bas-ventre.

Les alimens , de mauvaise qualité , dont les Marins se nourrissent , la mauvaise eau qu'ils boivent , & plusieurs autres causes que j'ai déjà décrites dans le chapitre précédent , rendent cette espèce de fièvre fort commune parmi les équipages des Bâtimens Marchands.

Cette maladie est souvent annoncée , plusieurs jours à l'avance , par le mal-aise , le manque d'appetit , la mauvaise bouche , les maux de reins , par des lassitudes , des pesanteurs dans les bras , dans les jambes , des maux de tête , des foibles , des maux de cœur , &c. &c. Quelquefois elle vient tout d'un coup , & commence par un frisson , qui dure plus ou moins de tems , qui passe , revient , ou que les malades ne ressentent qu'in-

térieurement. Au frisson succède souvent une grande chaleur ; le pouls est vif, sans être dur, à moins que ces fièvres ne se trouvent compliquées de quelque disposition inflammatoire ; c'est à quoi il faut faire une attention sérieuse, en examinant l'état du pouls ; car, s'il est dur & plein, il convient de saigner, jusqu'à ce qu'il soit ramolli, au lieu que s'il n'est ni dur, ni plein, les saignées ne sont pas autrement nécessaires : une ou deux suffisent ordinairement ; l'on peut même s'en passer assez souvent, à moins que le mal de tête ne soit violent. Les malades ont quelquefois des envies de vomir, vomissent même spontanément ; ils sont altérés, leur bouche est amère, leur langue chargée, ils ont la peau sèche, & urinent fort peu.

La chaleur de la fièvre dure plusieurs heures, continue toute la nuit, & finit vers le matin ; alors ils éprouvent une petite sueur ; & dans cet état, ils se trouvent moins mal ; ce bien-être ne dure pas long-tems ; la fièvre continue, elle augmente même vers le soir ; cette augmentation, qu'on appelle redoublement, est quelquefois annoncée par un frisson ; d'autres fois elle survient, sans avoir été précédée d'aucun frisson ; on observe chez certains malades, que le redoublement ne vient pas tous les jours à la même

heure ; tandis que chez d'autres , il est ; pour ainsi dire , réglé ; plusieurs effuyent deux redoublemens dans l'espace de vingt-quatre heures , dont l'un est plus violent que l'autre ; tellement que celui du premier jour correspond , en force & en durée , à celui du troisième , tandis que le second redoublement correspond à celui du quatrième jour ; cette correspondance des redoublemens semble établir une espèce d'analogie entre ces fièvres & les intermittentes ; il y a même souvent , entre un premier & un second redoublement , une espèce de calme ou de repos , dans lequel les malades paroissent être sans fièvre , quoique le pouls ne soit pas tout-à-fait net ; ce qui a fait donner à ces espèces de fièvres le nom de rémittentes ; il faut donc faire attention à la durée , à l'invasion & à la variation des redoublemens , non pour varier le traitement , qui est à-peu-près le même , mais pour connoître le tems de placer les différens remèdes.

Si les fièvres putrides sont abandonnées à elles-mêmes , si elles sont mal traitées , ou au-dessus de la force des remèdes : voici quelle est à-peu-près leur marche ordinaire.

La fièvre augmente d'un jour à l'autre ; les redoublemens deviennent plus forts ,

plus longs , plus irréguliers ; le ventre des malades devient dur & tendu ; ils parlent en dormant ; leurs poulx devient petit , intermittent ; ils entrent dans des mouvemens convulsifs , & meurent du huit au quatorzième jour de la maladie.

Quand ces fièvres sont bien traitées , elles suivent ordinairement une marche différente ; la fièvre reste cinq à six jours dans le premier état que j'ai décrit , sans beaucoup augmenter , ni diminuer ; au septième , les redoublemens commencent à diminuer ; la langue se nettoye d'un jour à l'autre ; & la maladie se termine du onze au quatorze , par des selles.

Voici donc le traitement qu'on doit suivre pour guérir les fièvres putrides & remittentes : si l'on connoît par la dureté du poulx , par la rougeur du visage , & sur-tout par la constitution sanguine du malade , qui est jeune robuste & vigoureux , qu'il y a quelque disposition inflammatoire , jointe avec la fièvre putride , il faut , comme je l'ai déjà dit , faire une ou deux saignées , qu'on placera immédiatement après le frisson , & dans le fort du premier ou du second redoublement ; on peut les pousser jusqu'à trois , si la fièvre & la dureté du poulx subsistent dans le même degré , ou augmentent ; il est rare cependant qu'on soit obligé d'en faire

256 AVIS AUX GENS DE MER
davantage , & cette quantité fuffit ordinairement pour ramollir le poulx , désemplir les vaisseaux & diminuer la fièvre ; si au contraire le poulx n'est pas dur , si le malade est d'une foible constitution ; enfin , si on ne peut soupçonner aucun symptôme d'inflammation , on peut & on doit même s'abstenir de la saignée , parce qu'elle seroit alors nuisible , en diminuant les forces du malade , en désemplissant les veines , ce qui donneroit issue aux matieres corrompues pour passer des premieres voies dans le sang.

Soit que l'on saigne , ou non , le malade se tiendra , pendant les deux ou trois premiers jours à l'usage de l'une des tisanes du n°. 5 ; & prendra , matin & soir , ou après chaque redoublement , un lavement avec la décoction émolliente du n°. 4 , ou simplement avec de l'eau chaude , à laquelle on joindra une ou deux cuilliers d'huile & autant de vinaigre , quand même il viendrait à la selle naturellement ; il prendra , de quatre en quatre heures , un gobelet de crème de ris ou de panade , je préfère la crème de ris & le pain lavé ou panade au bouillon ; ce n'est pas sans raison ; car tous les gens de l'art sont aujourd'hui convaincus , que les sucq qui sont extraits de la viande , se corrompent plus facilement

dans l'estomac d'une personne , qui a la fièvre , que ceux qui sont extraits des végétaux.

Après que le malade aura gardé pendant deux ou trois jours , le régime humectant , capable de détremper les matières corrompues , qui sont contenues dans l'estomac & les intestins , on profitera du calme qui succède à un redoublement , pour donner le vomitif du n°. 21 , ou celui du n°. 11 , qu'on préférera , s'il y a diarrhée ; ces remèdes sont d'autant mieux indiqués , que le malade a ordinairement des nausées , des envies de vomir , la bouche amère , la langue pâteuse , chargée ; on soutiendra l'action du vomitif par une copieuse boisson d'eau chaude , dont il boira plusieurs verres après chaque fois qu'il aura vomi.

Il y a parmi les Marins , un préjugé dangereux contre le tartre émétique , & tous les autres remèdes que l'on donne pour faire vomir. Le seul nom d'émétique les révolte ; & dès qu'on le leur propose , ils tremblent sans savoir pourquoi ; je serois cependant bien-aise de pouvoir les détromper une fois pour toutes , & leur faire comprendre qu'ils n'ont rien à craindre , en prenant le tartre émétique préparé selon la formule du n°. 21 , l'eau dans laquelle ce remède est , pour

ainsi dire , noyé , modère son action , la rend plus douce , fait que ceux qui le prennent , n'en sont point fatigués , & ne vomissent qu'autant qu'ils veulent , & autant qu'ils en ont besoin : je conviens que le tartre émétique & tous les remèdes qui font vomir , ne sont pas sans danger , si on les donne à un malade qui a une grosse fièvre , le pouls plein & dur , & par conséquent quelque disposition inflammatoire dans l'estomac ou le bas ventre ; on ne peut de même les donner sans danger , quoique cette disposition inflammatoire ne subsiste pas , à un malade dont le ventre est gorgé , & , pour ainsi dire , farci par les matières corrompues , soit parce qu'on aura trop tardé d'administrer ces remèdes , soit parce que le malade est si foible , qu'on pense qu'il n'est pas en état de supporter les secousses que les remèdes occasionnent. Ainsi donc , le véritable tems de les donner , lorsque rien ne s'y oppose , est celui du calme qui succède au redoublement du second , ou du troisième jour de la maladie ; ils évacuent très-bien & sans beaucoup de fatigue par le haut & par le bas ; ce qui soulage beaucoup le malade. On soutiendra ces évacuations par les lavemens , & en purgeant , un jour , l'autre non , avec la médecine du n°. 14. Avant

que de donner ces médecines, si l'on soupçonne que l'estomac n'est pas encore assez vuïdé, ce qu'on reconnoît par la mauvaise bouche, les envies de vomir qui subsistent toujours, & principalement par le peu d'effet qu'aura produit le premier vomitif, il faut le réitérer.

Il y a néanmoins des circonstances qui empêchent de donner un second vomitif, quoique l'on comprenne qu'il seroit nécessaire que le malade fût évacué par le haut & par le bas; il ne seroit pas même prudent alors de donner un simple purgatif; ces circonstances sont la météorisation du bas-ventre, qui est enflé & un peu tendu, les soubresauts des tendons des poignets qu'on ressent quand on touche le pouls du malade; ce qui annonce ordinairement un engorgement des matières corrompues & visqueuses, qui gorgent les intestins; il faut alors suppléer aux vomitifs & aux purgatifs par les lavemens, & par l'usage de la poudre du n°. 17. Le malade prendra quatre prises de cette poudre, pendant la journée, à une heure ou à une heure & demie d'intervalle entre chaque prise, jusqu'à ce que tous ces accidens soient calmés, & que le ventre soit assez ramolli, pour pouvoir donner le purgatif du n°.

14. Cette poudre n'évacue pas, il est vrai, autant qu'une médecine, mais elle tient le ventre libre, fond & détache les matières; & le peu d'évacuation qu'elle produit, soulage infiniment le malade, diminue la tension & la météorisation du ventre, & prépare à la purgation.

Je me suis aussi très-bien trouvé, dans de pareilles circonstances, de mettre un grain de tartre émétique dans trois ou quatre livres d'eau, & de faire boire au malade cette eau ainsi émétisée, en guise de tisane. Ce remède fondoit & faisoit évacuer les matières par le bas, & produisoit l'effet d'une médecine, ou à-peu-près; sans en avoir les inconvéniens.

Lorsque la fièvre aura sensiblement diminué, on purgera, tous les deux ou trois jours, avec la médecine du n°. 14; & les jours qu'on ne purgera pas, on donnera la poudre du n°. 17. Par ces moyens, la fièvre cessera vers le treize ou le quatorzième jour de la maladie; alors on repurgera le malade avec la même médecine du n°. 14; & quand la fièvre aura cessé, on le mettra au régime des convalescens.

Si, pendant la convalescence, l'appetit ne se rétablit pas, si le malade a de la peine à recouvrer ses forces, c'est une

preuve qu'il reste encore un levain de matières putrides dans les premières voyes; on réitérera donc la médecine du n°. 14; & le lendemain au matin, le malade avalera une dragme de bon Kinkina en poudre, & mangera tout de suite une soupe; ce qu'il continuera pendant trois jours consécutifs, ou un jour, l'autre non. Il est certain que ce remède lui redonnera l'appetit, lui fera recouvrer ses forces, & empêchera une rechûte; Car il faut observer que les convalescens, qui ne sont pas réservés sur la quantité, ou sur la qualité des alimens qu'ils prennent, qui s'exposent trop tôt au froid, à la pluie, ou à l'humidité, & qui négligent de prendre quelque prise de Kinkina, rechûtent assez souvent, ou pour le moins sont attaqués des fièvres intermittentes, sur-tout, si la fièvre dont ils étoient attaqués, est de l'espèce de celles qu'on appelle rémittentes.

Le meilleur moyen que je puisse indiquer aux Marins pour se préserver des fièvres putrides & rémittentes, c'est d'éviter tous les excès dans le boire & dans le manger, de s'abstenir des fruits qui ne sont pas mûrs, ou qui sont mal sains; tels que sont la plupart de ceux qu'ils trouvent abondamment dans certains pays marécageux, où ils abordent;

ils éviteront sur-tout de ne pas les cueillir & manger le matin, lorsqu'ils sont encore mouillés par la rosée, ni échauffés depuis long-tems par les soleil; le véritable tems de les cueillir, c'est une heure tout au plus après le lever du soleil; ils s'abstiendront aussi de toute autre nourriture capable d'engendrer des corruptions dans l'estomac, sur-tout pendant les grandes chaleurs de l'Eté, tems où les meilleurs estomacs digèrent très-difficilement.

L'attention la plus essentielle que les Marins doivent avoir, pour éviter les fièvres putrides & remittentes, c'est de veiller sur leur transpiration; car c'est un fait que ces fièvres n'attaquent qu'à l'occasion d'une transpiration arrêtée, il est vrai que la saburre prédispose à les rendre plus fâcheuses; mais il est toujours vrai de dire que l'humeur de la transpiration arrêtée, en est la principale cause.

Si, pour avoir manqué à ces préceptes, les Marins se sentent l'estomac surchargé; s'ils ont perdu l'appetit, ils garderont le lit, ou se tiendront le plus chaudement qu'ils pourront, pendant deux ou trois jours, boiront copieusement de l'eau pure, de la limonade; & si la sueur se déclare, quelques tasses de l'infusion

sion des vulnérables de Suisse en guise de thé, s'abstiendront de tout aliment, même du bouillon : si cette abstinence ne suffit pas pour débarrasser l'estomac, s'ils ont la bouche amère, pâteuse, la langue chargée, si l'appetit ne revient pas, ils prendront deux ou trois verres du vomitif n°. 21, qui débarrassera leur estomac, préviendra, les fièvres putrides, ou toute autre maladie.



CHAPITRE XIII.

Des Fivres Malignes.

QUand un Matelot de l'Equipage d'un Vaisseau marchand, est attaqué des fièvres malignes, il est rare que les autres ne le soient pas successivement : j'ai vu plus d'une fois des navires désarmés par la quantité de malades qui en étoient infectés; ce mal est d'autant plus dangereux, que les symptômes, qui l'accompagnent dans son commencement, paroissent souvent de peu de conséquence; ce qui fait qu'on les néglige, & que les malades sont souvent à l'extrémité, avant qu'on se soit appercu qu'ils sont malades.

264 AVIS AUX GENS DE MER

: Il y a cependant des fièvres malignes, qui sont annoncées plusieurs jours à l'avance par nombre de symptômes avant-coureurs; tels qu'un pouls lent, gêné, une lassitude accompagnée de tristesse, de dégoût, un poids au creux de l'estomac, la bouche pâteuse, la langue, les gencives & les dents couvertes d'une matière jaune, gluante & porracée; les Matelots traînent ainsi plusieurs jours, dégoûtés de tout aliment, & succombent enfin. On pourroit donc prévenir ces maladies, en les obligeant de se tenir au régime, de prendre l'air sur le tillac, en leur donnant le vomitif du n°. 21, en leur faisant prendre ensuite deux ou trois prises par jour de la poudre du n°. 17, de la limonade, ou de l'eau avec du vinaigre; car, s'ils restent sous les ponts où ils sont entassés pêle-mêle, sur-tout quand l'Equipage est un peu nombreux, les émanations méphytiques, dont l'air qu'ils respirent dans ces lieux est chargé, infectent toute la membrane pituitaire du nez, des sinus, de la face & des bronches; de là les portent dans les tuniques de l'estomac; ce qui occasionne dans peu des fièvres malignes, qui se propagent, comme par une véritable inoculation.

La prostration, l'abattement, ou la perte totale des forces dès le commencement du mal, sont des signes qui caractérisent les fièvres malignes, & qui les distinguent des autres espèces de fièvres putrides. Ce symptôme particulier semble indiquer, que la cause de ces fièvres se trouve autant dans la corruption & la perversion totale des humeurs & du sang, que dans l'affoiblissement des parties organiques & solides, qui ne peuvent plus remplir leurs fonctions : joignez à cela un miasme hétérogène & subtil, un certain venin répandu dans l'air, qui attaque les nerfs, comme dans la peste, qu'on peut regarder comme une espèce de fièvre maligne, portée à son plus haut degré, & vous aurez la véritable cause des fièvres malignes.

Cette corruption & cette perversion des humeurs est occasionnée chez les Marins par les viandes, légumes, poissons & autres alimens corrompus, dont ils se nourrissent assez souvent ; par la mauvaise qualité de l'eau qu'ils boivent ; par l'air humide & trop chaud qu'ils respirent pendant l'été, & sur-tout sous les ponts, par la mal-propreté, le peu d'exercice, souvent encore par une constitution épidémique & maligne, répandue dans l'air de certains pays marécageux.

geux; où ils abordent; en faut-il davantage pour corrompre leurs sang, leurs humeurs, affoiblir les organes dans lesquels elles circulent, & donner lieu aux fièvres malignes?

Outre l'abattement que j'ai dit être le signe caractéristique des fièvres malignes, les malades en éprouvent d'autres qu'ils est nécessaire de détailler. Ils sont insensibles à tout, leur visage & leurs yeux sont totalement changés; ils ressentent au-dedans deux-mêmes, souvent pendant plusieurs jours de suite, des horripitations, c'est-à-dire, des frissons irréguliers entre cuir & chair; ces frissons sont suivis de quelque chaleur, pendant laquelle l'état du pouls n'est pas assez changé pour indiquer la fièvre; quelquefois ils se plaignent d'une pesanteur & d'une grande douleur à la tête, aux reins & dans d'autres parties du corps; souvent ils ne ressentent aucune espèce de douleur, mais ils sont moulus & brisés, comme s'ils avoient reçu la bastonnade; ils ont par fois des défaillances. (Ce symptôme est toujours d'un mauvais augure, & les malades qui l'éprouvent, échappent rarement des fièvres malignes.) Ils ont des ferremens de cœur, des convulsions dans les bras, dans les mains; tous leurs sens paroissent engourdis;

leur langue est chargée d'une couche d'un rouge brun; mais elle est en général moins sèche, moins aride que dans les autres espèces de fièvre; quelquefois & très-souvent, dans les premiers jours de la maladie, elle est comme dans l'état de santé, & ne devient sèche & noirâtre que sur la fin; enfin quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas ventre; & les cadavres de ceux qu'on a ouverts, & qui s'étoient plaints de cette douleur fixe, ont manifesté que la partie que cette douleur attaquoit, étoit gangrenée.

Le pouls, pendant le cours des fièvres malignes, est ordinairement petit & foible, mais plus vîte que dans l'état naturel; il est très-accélééré dans ceux qui ont le ventre tendu; la peau se couvre aussi, pendant le même cours, de taches rouges & brunes qui ressemblent à des piqûres de puces, & qu'on appelle *pourpre*: ces taches sont souvent si grandes, si marquées qu'il semble que les malades aient reçu des coups de nerf de bœuf: celles qui sont circonscrites annoncent moins de danger que celles qui sont diffuses & éparfes çà & là; ces dernières denotent la plus grande corruption dans les humeurs.

Les urines sont claires comme de l'eau pure, & ne déposent rien au fond du pot; les malades ont quelquefois le cours de ventre, & les matières qu'ils rendent sont jaunes, vertes ou noires, & exhalent une odeur cadavéreuse; les vertes sont plus mauvaises que les jaunes, & les noires que les vertes; si ce flux de ventre ne les soulage pas, ils terminent bientôt leurs tristes jours.

J'ai dit que la fièvre maligne avoit beaucoup d'affinité avec la fièvre pestilentielle; effectivement on observe, dans l'une & l'autre maladie, des dépôts critiques, qui sont ordinairement salutaires s'ils viennent à suppuration; les fièvres malignes se terminent aussi quelquefois, comme la peste, par des hémorragies & des dysenteries mortelles, qui prouvent dans ces deux maladies la grande dissolution du sang: enfin la tête & la poitrine s'embarrassent, tantôt plutôt, tantôt plus tard; mais, dès que ce symptôme se manifeste, il y a peu à espérer pour les malades; & il est rare qu'ils y survivent plus de deux fois vingt-quatre heures.

On ne peut rien statuer de fixe sur le cours & la durée des fièvres malignes; cette maladie parcourt souvent ses périodes fort vite, & les malades meurent avant le septième

ou le huitième jour; quelquefois elle va jusqu'au quatorzième, & se prolonge même jusqu'au-delà du vingt-unième, suivant la force du mal, la complexion du malade, le bon ou le mauvais traitement. On observe que certains malades deviennent sourds pendant le cours de la maladie; s'ils recouvrent l'ouïe, c'est ordinairement un bon signe, de même que si la maladie se prolonge au-delà du quatorzième jour; l'on peut beaucoup espérer pour la guérison.

En faisant attention à tout ce que j'ai dit au sujet des fièvres malignes, il sera facile, je pense, de les distinguer des autres fièvres continues. Il est vrai que tous les symptômes, qui caractérisent ces premières, & que j'ai détaillés, ne se rencontrent pas toujours ensemble, & tous à la fois chez tous les malades: un certain nombre suffit; il faut tâcher de les combiner avec prudence pour ne pas se tromper.

La saignée est inutile & même pernicieuse dans les fièvres malignes, à moins qu'elle ne se trouve accompagnée de quelque symptôme inflammatoire, qu'on reconnoîtra par les signes particuliers que j'ai indiqués dans le chapitre précédent; si ces signes existoient, & que le cerveau fût engorgé, il conviendrait

de pratiquer la saignée du pied de préférence à celle du bras; souvent cette saignée prévient ou guérit le délire, qui est la suite d'un pareil engorgement; dans tout autre cas, la saignée est contraire. Les malades doivent observer un régime rigoureux, s'abstenir même du bouillon, & prendre à sa place de la crème de ris ou du pain lavé; leur boisson sera l'eau pure mêlée avec un peu de vinaigre ou avec quelques gouttes d'esprit de soufre, ou de vitriol, ou de la limonade, si on peut se procurer de limons; ils prendront chaque jour deux ou trois lavemens avec la décoction du n^o. 4. Après le second ou le troisième jour, on les fera vomir avec le remède du n^o. 11, s'il y a d' diarrhée; ou avec celui du n^o. 21, s'il n'y a point de diarrhée. Il ne faut point attendre, pour donner ces vomitifs, que les engorgemens soient parvenus à leur plus haut degré, qu'il se soit formé quelque stase, c'est-à-dire, quelque collection d'humeurs, quelque embarras dans le cerveau, dans le foie, dans le bas-ventre, ou dans la poitrine; ou que les malades aient perdu toutes leurs forces, & soient à l'extrémité. Si la première fois que l'on donne ces vomitifs, ils ne font pas assez d'effet, & que les malades con-

servent leurs forces, on peut les réitérer le lendemain.

Après l'effet du vomitif, on donnera chaque jour, une prise du remède du n°. 31, qui évacuera les matières nuisibles, sans trop fatiguer les malades, empêchera la corruption, détruira les vers, s'il y en a, fortifiera les intestins, sans nuire aux évacuations nécessaires.

Quelquefois, pendant le cours des fièvres malignes, il survient une diarrhée qui épuise & affoiblit les malades, au lieu de les soulager; dans cet état, ils ont la peau rude & sèche, le pouls petit & concentré; il convient alors de modérer cette évacuation, & de procurer aux malades une transpiration salutaire: on y parvient quelquefois par l'usage du bol du n°. 25, & de la potion du n°. 26. On donnera ces remèdes alternativement, de deux en deux heures, c'est-à-dire, une prise de bol, & deux heures après, une cuiller de la potion, jusqu'à ce que les malades aient achevé de prendre ces deux remèdes; & si, pendant leur usage, ils se trouvoient fort affoiblis, on leur feroit avaler, pendant deux fois seulement, de quatre en quatre heures, au lieu de la potion du n°. 26, une dragme de thériaque ou de

diascordium , mêlée avec un peu de bon vin; si la diarrhée étoit forte , on préféreroit le diascordium à la thériaque.

Si, malgré l'usage de ces remèdes, les malades continuoient d'être dans le même état de foiblesse, si leur pouls étoit concentré, & si on s'appercevoit qu'il se formât quelque embarras dans le cerveau, la poitrine ou le bas ventre, il faudroit, sans perdre du tems, donner, tous les quarts d'heure, une cuiller de la potion du n°. 27, & appliquer aux gras des jambes, aux cuisses & à la nuque, des emplâtres vésicatoires. Siles malades étoient assoupis, on pourroit même en appliquer sur-tout le cuir ché-velu, après l'avoir rasé, si l'on voyoit qu'ils eussent une espèce de délire sourd, (voyez le chapitre des cantarides ou vésicatoires): On doit soigneusement entretenir l'écoulement & la suppuration de ces vésicatoires, supposé qu'ils aient mordu & formé de bonnes cloches ou vessies, les rétablir, s'ils diminuent, par l'application de nouvelles emplâtres, ou en mêlant à l'onguent basilic, avec lequel on les panse, quelques pincées de cantarides en poudre.

La pratique journaliere a prouvé aux personnes de l'art, qui ont traité & qui traitent souvent des fièvres malignes, que

tous les remèdes spiritueux, volatils, alexitères que le vulgaire & les charlatans vantent tant, & regardent comme spécifiques pour chasser, disent ils, la malignité, doivent être pros crits; que les bézoarts, tant orientaux qu'occidentaux, sont inutiles; que les véritables bézoarts, s'il en existe, n'ont que peu ou aucune vertu; & que, s'ils n'étoient aussi chers & aussi rares qu'ils le sont, personne ne s'aviserait d'en faire usage; mais malheureusement tous les hommes ont plus de confiance dans un remède rare, & qu'on ne peut se procurer qu'à grands frais, que dans celui qu'on trouve facilement, &, pour ainsi dire, sous sa main. Il est de fait que les véritables bézoarts sont inutiles pour la guérison des fièvres malignes & pestilentielles; que peut-on donc attendre de ceux qu'on nous apporte sous ce nom, qui ne sont qu'une composition artificielle où entrent le musc & l'ambre, en un mot l'ouvrage des misérables Juifs qui les vendent bien cher aux gnorans?

L'application sur la tête de certains animaux ouverts vivans, tels que les Chats, les Coqs, les Pigeons, a été reconnue, pour le moins comme inutile, j'ose même assurer qu'elle fait plus de mal que de bien aux malades; rarement ils en reçoivent

vent quelque soulagement; car, si on laisse un certain tems ces animaux sur la tête, au lieu d'attirer la malignité, comme le pense communément le Vulgaire ils l'augmentent, en s'y corrompant; l'odeur cadavéreuse qu'ils exhalent, n'est pas le vénin de la maladie, qu'ils ont attiré au-dehors du corps, c'est au contraire une véritable putréfaction qu'ils ont contractée par la chaleur de la partie, sur laquelle ils étoient appliqués, & qu'ils auroient également acquise dans tout autre endroit aussi chaud & aussi humide, s'ils y avoient resté le même espace de tems. On peut en faire l'expérience sur la tête d'un homme sain, & l'on sera convaincu que ces animaux contracteront autant de puanteur dans un pareil espace de tems, que sur celle d'un malade. La chaleur douce & modérée, qui exhale des entrailles de ces animaux, n'est pas capable d'attirer le vénin; elle peut tout au plus agiter le fluide nerveux engourdi, & redonner, pour un instant, le sentiment aux malades, qui commencent à le perdre: voilà tout le bien que peuvent produire ces applications; & pour en retirer quelque peu d'utilité, il faudroit ne pas les laisser séjourner long-tems sur la partie, de peur que ces animaux ne contractent une putréfaction,

qui ne peut être que nuisible , sauf à en réitérer l'application plus souvent.

Si tous les remèdes que j'ai indiqués opèrent en bien , les malades se trouveront mieux d'un jour à l'autre ; ainsi , dès que l'on connoîtra ce bien-être , on leur donnera pour tout remède , chaque jour , une prise de la poudre du N^o. 31 , jusqu'à ce que la fièvre ait cessé ; alors on les purgera avec la médecine du N^o. 14 ; ensuite on les mettra au régime des convalescens.

Si , pendant la convalescence , l'appetit tarde à revenir , on donnera , pendant trois ou quatre jours , ou un jour , l'autre non , une prise de bon kinkina : (voyez la formule du N^o. 23. (cette écorce salutaire fortifie l'estomac , redonne aux intestins le ressort & le ton qu'ils avoient perdus pendant la maladie , & prévient souvent une rechûte. Enfin les malades se comporteront bien , jusqu'à ce qu'ils soient rétablis , & observeront tout ce qui a été prescrit dans le chapitre précédent des fièvres putrides & rémittentes.





CHAPITRE XIV.

Des Maladies Vénériennes.

LE mal vénérien est fort commun parmi les Marins. Ce n'est pas , il est vrai , une maladie particulière aux gens de mer , comme le scorbut ; & ils n'y sont pas plus sujets que les autres hommes ; mais on peut dire , sans trahir la vérité , qu'il ne part pas un seul bâtiment des ports de France , & sur-tout de celui de Marseille , dans lequel on ne compte un & même plusieurs Matelots attaqués du mal vénérien : j'en puis parler s'avamment ; & j'ose assurer que , pendant mes voyages , ayant eu occasion de faire connoissance avec plusieurs Capitaines , ils m'ont dit qu'après avoir abordé dans différens Ports d'Espagne , d'Italie ou de Portugal , une bonne partie des Matelots , qui composoient leur Equipage , s'étoient trouvés hors de service , par les ravages que cette maladie avoit faits parmi eux.

En effet , l'esprit de débauche , dont la plûpart des Marins sont assez susceptibles , le célibat forcé dans lequel ils vivent , les alimens échauffans dont ils se

nourrissent , les attraits séduisans de certaines syrènes enchanteresses , qu'ils trouvent assez communément dans presque tous les pays où ils abordent , sont cause qu'ils ne sont pas plutôt descendus à terre , qu'ils oublient tous les dangers d'une navigation périlleuse , & s'exposent sans réflexion à d'autres , qui ne sont pas moins grands.

Bientôt , mais trop tard , on les voit se repentir de leur imprudence , & payer par de longues souffrances , un instant de plaisir. Une maladie honteuse porte l'infection & la corruption dans leurs veines ; arrivés chez eux , ils la transmettent dans leurs familles , & ne laissent souvent à leurs enfans d'autre bien que ce funeste héritage ; aussi voyons-nous fréquemment dans nos pays maritimes , de tristes exemples des effets malheureux de ce virus héréditaire ? Combien d'enfans meurent , pour ainsi dire , avant que d'être nés , ou bientôt après leur naissance , parce qu'ils sont attaqués de cette funeste maladie ? Combien d'autres écrouelleux , rachitiques , impotens , mènent une vie misérable , & sont les victimes des débauches de leurs peres ? Enfin combien trouve-t-on aujourd'hui , dans presque tous les pays maritimes , des familles attaquées de phthisies ? Cette maladie est en général

très-répendue parmi les filles & les femmes des Gens de mer. Plusieurs personnes attribuent cette quantité de phthifiques à l'air salé qu'on respire aux bords de la mer ; mais j'ai observé que , dans le plus grand nombre , cette maladie ne doit son origine qu'à un virus vérolique dégénéré , qui , circulant avec le sang des enfans , dont les peres & les meres avoient été guéris de cette maladie , se porte sur la poitrine , & occasionne tôt ou tard la phthisie.

Un Auteur fameux (*), qui a fait un fort bon traité sur les maladies vénériennes , ose nous assurer & nous faire espérer que le virus vérolique , qui a été transporté de l'Amérique dans notre continent , s'affoiblira avec le tems , à mesure qu'il se dispersera dans tous les pays & parmi toutes les nations qui l'habitent , & qu'enfin il disparaîtra , & s'anéantira comme la lèpre des Arabes , qui est très-rare , & dont on n'entend presque plus parler aujourd'hui.

Il seroit à souhaiter , pour le bonheur du genre humain , que la prophétie de de M. Astruc fût accomplie. Le tems n'est

* M. Astruc.

pas encore venu sans doute ; car nous voyons aujourd'hui , que le mal vénérien , quoique répandu dans presque toutes les parties du monde , est aussi actif , aussi dangereux qu'il l'étoit , il y a deux cens ans , qu'il attaque toujours avec la même force & avec le même acharnement les organes de notre existence , & porte des marques de destruction & de fureur , non-seulement dans les parties de la génération , mais encore sur toute l'étendue du corps de ceux qui ont eu le malheur de le contracter. Je vis à Naples , dans le tems que je naviguois , un Marin qui , trois jours après avoir eu commerce avec une femme publique , fut attaqué d'une maladie inflammatoire & gangrèneuse dans les parties de la génération , & qui ne put sauver sa vie qu'en perdant l'instrument qui sert à la donner à un autre ; j'ai actuellement sous les yeux un jeune homme de dix-huit ans , qui a essuyé le même sort ; je doute même qu'il puisse en rechapper.

L'Histoire nous apprend , & les Médecins qui vivoient au tems où les maladies vénériennes commencèrent à être connues en Europe , nous assurent qu'elles étoient fort communes , & pour ainsi dire , naturelles dans l'isle *Espagniola* , aujourd'hui St. Domingue & les autres An-

tilles , qui furent découvertes par Colomb & ses successeurs : ils disent que les matelots , qui avoient suivi ces Capitaines en Amérique , les avoient contractées , en cohabitant avec les femmes du pays , & les avoient apportées en Europe , d'où elles se sont répandues dans toutes les parties du monde.

Plusieurs sçavans Médecins nient l'authenticité de cette époque , & assurent que le mal vénérien est aussi ancien que le monde ; je n'entrerai point dans la discussion de ce fait , qui , par lui-même , doit être fort indifférent ; ainsi chacun peut penser & dire ce qu'il voudra pour ou contre ces deux opinions ; il n'est pas moins vrai que le mal vénérien existe , & qu'il n'a commencé à être connu & décrit par les Médecins , qu'après l'époque de la découverte du nouveau monde ; il me reste seulement à parler des moyens qu'on peut mettre en usage , non pour s'en préserver ; car tout le monde les connoît ; mais pour le guérir.

Comme , depuis la connoissance du mal vénérien , on a usé de différentes méthodes pour le traiter , & qu'aujourd'hui encore chacun a la sienne particulière , qu'il préfère à toutes les autres , j'ai cru faire plaisir aux Marins tant-soit-peu instruits , de même qu'à plusieurs

Chirurgiens navigans, en mettant sous leurs yeux toutes celles qu'on employoit anciennement, pour les comparer avec celles dont on se sert aujourd'hui. Je tâcherai, en les décrivant, de dire sans prévention ce que les unes & les autres peuvent avoir de bon ou de mauvais, afin qu'ils puissent juger avec quelque connoissance de cause, des raisons qui me déterminent à leur conseiller de faire usage de celle de Mr. le Baron de Wan-Swiëten, premier Médecin de feu Sa Majesté Royale & Impériale, la Reine d'Hongrie, & de la préférer, dans les bâtimens & par-tout ailleurs, à toutes les autres, que je ne prétends pas pourtant déprécier, ni proscrire. Les unes & les autres peuvent avoir leur utilité dans certains cas; mais le plus grand nombre de ces méthodes sont impraticables, & même dangereuses sur mer.

Dès que le mal vénérien parut en Europe, les Médecins les plus expérimentés furent fort embarrassés pour trouver de remède à un mal si nouveau pour eux; & ce n'est qu'avec bien de la peine, & après beaucoup de recherches, qu'ils parvinrent à soulager, & quelquefois à guérir ceux qui en étoient infectés. Ayant dans la suite appris que ce mal étoit très-commun dans le nouveau mon-

de, ils crurent agir prudemment, en faisant faire des perquisitions pour apprendre par quels moyens les habitans de ces contrées parvenoient à le guérir; & on leur rapporta qu'on trouvoit en Amérique un bois, dont la décoction étoit spécifique pour guérir le mal vénérien; mais les succès de la décoction de ce bois, auquel on avoit prodigué l'épithète de saint, à cause des guérisons merveilleuses qu'elle opéroit dans le nouveau monde, furent très-médiocres en Europe; en vain, pour augmenter sa vertu, on lui associa dans la suite l'esquine, la falsepareille, le salsafra, racines & bois précieux qu'on apportoit à grands frais de la Chine, de l'Amérique & des Indes; l'expérience démontra bientôt que les fameuses décoctions de ces bois, n'étoient bonnes tout au plus que pour pallier la maladie, ne convenoient pas à toute sorte de tempéramens, & ne guérissent jamais radicalement, de sorte qu'elles furent abandonnées aux Empiriques & aux Charlatans, qui s'en servent encore aujourd'hui avec grand appareil. Ceux qui sont assez crédules pour se fier à eux, payent bientôt la faute de leur crédulité, & voyent renouveler assez souvent, au bout de plusieurs années, les symptômes véroliques que ces décoctions avoient

fait disparoître pour un tems , & qui sont alors plus difficiles à guérir.

Rebutés par mille mauvais succès , après bien des travaux & des recherches , conduits par l'analogie , & non par le hasard , comme plusieurs le prétendent , les Médecins qui savoient par expérience , que le mercure guérissoit plusieurs maladies opiniâtres , & sur-tout celles de la peau , remarquerent que ceux qui étoient attaqués du mal vénérien , étoient souvent couverts de pustules , de croûtes gâleuses , & d'ulcères dans différentes parties du corps ; ils crurent donc que le même remède pourroit aussi guérir le mal vénérien ; ils trouverent effectivement en lui le spécifique qu'ils cherchoient depuis long-tems ; il est vrai que ce minéral , qui jusqu'alors avoit été regardé comme un poison , fut d'abord condamné par le plus grand nombre des Médecins ; mais ses heureux succès & les cures brillantes qu'il operoit , le firent approuver par ceux là même qui avoient été les plus ardens à le décrier.

Ce n'étoit pas assez que d'avoir trouvé le véritable spécifique pour guérir le mal vénérien , il restoit encore à chercher la meilleure méthode de l'administrer. Ce fut un nouveau sujet de dispute parmi les Médecins ; les uns vantoient son applica-

masse ; s'il falloit introduire une certaine quantité de ce minéral dans le sang , pour obtenir la guérison du mal vénérien , & qu'on ne le pût obtenir que par ce moyen , verroit on journellement de milliers de malades guéris par le remède de Mr. de Wanswieten , qui contient à peine cinq à six grains de mercure , & par d'autres de la même espèce , tandis que plusieurs de ces mêmes personnes ont été manquées par les frictions , & qu'on ait fait entrer dans leur corps plusieurs onces de mercure ? Personne ne peut révoquer en doute ce que j'avance ; donc le système de Mr. Astruc est en défaut. Tant il est vrai qu'un savant ne reste jamais court , quand il s'agit de rendre raison de la manière d'agir d'un remède ; il l'accommode à son hypothèse ; & on diroit qu'à force de raisonner & de scruter , il a pris , pour ainsi dire , la nature sur le fait , & qu'elle n'agit que par ses ordres. Quant à moi je pense que l'expérience est préférable à tous les raisonnemens ; elle nous apprend qu'un tel remède guérit , mais souvent elle nous laisse ignorer la manière dont la nature agit au-dedans de nous , pour opérer cette guérison. Admirons-la , contentons-nous du premier point ; il est beaucoup plus intéressant pour l'humanité que le second.

Parmi ceux qui étoient pour l'application extérieure, il y en eut quelques uns qui préparèrent d'abord le mercure sous la forme d'un emplâtre, en le mêlant avec des résines, des graisses & des gommes; ils garnissoient de ces emplâtres plusieurs pièces de linge ou de peau, & en couvroient toutes les parties du corps, excepté la poitrine & le bas-ventre; mais les inconvéniens de pareilles applications, la démangeaison qu'elles occasionnoient, la salivation qu'elles excitoient, & qu'on ne pouvoit arrêter, quand on vouloit, firent bientôt abandonner cette méthode.

D'autres crurent trouver moins de difficultés, en préparant le mercure sous la forme d'un onguent; ce qu'ils obtinrent, en le mêlant avec de la térébenthine, ensuite avec de la graisse, jusqu'à ce que ses plus petits globules eussent disparu; ils frottoient avec cet onguent peu-à-peu toutes les parties, sur lesquelles les autres étoient dans l'usage d'appliquer les emplâtres. Le succès de ces frictions devint d'un jour à l'autre plus grand, à mesure que l'expérience & la multiplicité des traitements apprirent à les graduer; de sorte que cette méthode devint célèbre, & presque universelle parmi les Médecins d'un certain renom, c'est même la seule encore qui soit employée par un
grand

grand nombre de Médecins & de Chirurgiens , à Paris & à Montpellier , & que j'emploie moi-même , quand le tems , le lieu & les circonstances le permettent. Je conviens avec tous les Médecins éclairés , que les frictions mercurielles sagement administrées sont un moyen excellent pour guérir le mal vénérien ; mais je pense qu'ils seront obligés d'avouer avec moi , qu'elles sont sujettes à bien des inconvénients ; en effet , avec quelque prudence qu'on les administre , il est certain qu'on n'est pas encore parvenu à empêcher la trop grande salivation qu'elles excitent ; ni à remédier aux accidens redoutables qui l'accompagnent ; il y a eu pourtant , & il existe encore des Médecins , qui pensent que la salivation est absolument nécessaire pour la guérison ; & que plus elle est forte , plus la guérison est assurée ; ils se trompent assurément : j'ai vû cent fois la preuve du contraire : car j'ai connu , & même traité je ne fais combien de malades , qui , après avoir , comme l'on dit , passé par les grands remèdes , bavé & salivé pendant des mois entiers , perdu toutes leurs dents , & souffert comme des misérables , sont sortis d'entre les mains d'un Médecin , ou d'un Chirurgien , sans être totalement guéris.

Ainsi, puisqu'il est démontré aujourd'hui, que les personnes attaquées du mal vénérien guérissent radicalement sans salivation, je suis surpris qu'on trouve des personnes assez simples pour aller s'exposer à tant de souffrances, au danger de perdre leurs dents, d'être défigurés, de devenir sourds, aveugles, de perdre l'esprit, & même la vie, en se soumettant à la méthode des frictions, & surtout de la salivation.

Toutes ces considérations & tous ces dangers qu'on ne peut revoquer en doute, ont engagé plusieurs personnes de l'art à rechercher des moyens pour éviter la salivation ; quelques-uns crurent en avoir trouvé, en mêlant avec l'onguent mercuriel, qui sert à faire les frictions, une certaine dose de camphre ; mais ce mélange tant prôné n'a pas eu le succès qu'on en attendoit ; & l'expérience a démontré que cette prétendue découverte n'étoit qu'une chimère.

D'autres ont cru pouvoir empêcher la salivation, en donnant à ceux qu'ils traitent, un purgatif, après un certain nombre de frictions, pour précipiter, disent-ils, le mercure par les selles, & l'empêcher de se porter à la bouche ; mais ils ont été obligés d'avouer que cette méthode n'empêche pas toujours le mer-

cure de se porter à la bouche , & de procurer la salivation. D'ailleurs tous ces purgatifs ainsi réitérés ne sont pas sans inconvénient , & nuisent à beaucoup de personnes , sur-tout à celles qui ont l'estomac foible.

Depuis environ trente ans , plusieurs Médecins célèbres ont imaginé qu'il suffisoit , pour guérir le mal vénérien , d'introduire peu-à-peu dans le sang , par le moyen des frictions , une certaine quantité de mercure assez forte pour détruire & chasser le virus vérolique , mais qui ne fût pas capable d'incommoder les malades , en se portant à la bouche ; à cet effet ils faisoient , de tems en tems , de petites frictions , avec de petites doses d'onguent , les suspendoient dès qu'ils voyoient la moindre apparence de salivation , & appelloient ce traitement , par extinction. Une pareille méthode avoit de quoi séduire ; elle acquit même , pendant plusieurs années , une certaine célébrité & la préférence sur toutes les autres ; mais la longueur & la durée du traitement , son insuffisance reconnue dans plusieurs cas ; la salivation même , (*) qui

* Il y a en effet des malades qui salivent après une première friction quelque petite que

290 AVIS AUX GENS DE MER
survenoit , malgré le long intervalle de
tems qu'on mettoit entre chaque friction ,
l'ont faite abandonner par le plus grand
nombre.

Il y a encore une autre méthode ;
pour faire passer le mercure dans le sang ,
sans le faire prendre par la bouche ; cette
méthode est celle des parfums , ou des
sufumigations. Un Provençal arrivé à Paris
la mit en vogue , & la proposa comme
le moyen le plus prompt , le plus facile
& le plus sûr pour guérir le mal véné-
rien ; la Faculté de médecine de cette ca-
pitale , soigneuse d'accueillir favorable-
ment tout ce qui peut augmenter & fa-
ciliter les moyens de guérir , nomma des
Commissaires pour assister au traitement
public de plusieurs malades , qui furent
confiés à l'inventeur de cette méthode :
mais le rapport de ces Commissaires fut ,
qu'elle n'étoit pas suffisante pour guérir
les symptômes véroliques ; qu'elle étoit
impraticable , & même dangereuse sur
certains sujets & dans plusieurs circon-
stances ; qu'elle étoit sujette à beaucoup
plus d'inconvéniens que les frictions ; en-
fin qu'elle ne pouvoit être utile tout au

soit la dose d'onguent qu'on ait employé , au-
tant & même plus que d'autres , qui en ont
essuyé dix fortes frictions successivement.

plus que pour détruire certains vices locaux , qui , dans quelques occasions , ont résisté aux frictions.

Ceux qui n'étoient pas pour l'application extérieure , disoient que , pour guérir le mal vénérien , il étoit nécessaire de faire parvenir le mercure dans le sang par la voie de l'estomac ; mais il falloit le préparer de façon qu'il pût y parvenir , sans nuire à cet organe ; dans cette intention , ils le décomposèrent , par le moyen de la chymie ; les uns le mêlèrent avec d'autres drogues qu'ils disoient capables d'en augmenter la vertu ; chacun inventa une préparation particulière qu'il tâcha de déguiser , afin qu'on ne pût la connoître , & vanta le produit de son imagination au-dessus de celui de tous les autres. Pourquoi prendre tant de peines ? Chacun veut gagner & s'arroger à lui seul le traitement de cette maladie , qui est fort répandue : delà sont sortis les précipités de toute couleur , la panacée , le thurbit , & cette foule de préparations mercurielles chymiques , que les Empiriques , les Charlatans , & même des Médecins renommés , pronèrent autrefois , comme autant des secrets dont ils étoient les seuls possesseurs & inventeurs ; cependant le tems & l'analyse ont démontré que toutes ces préparations tant van-

292 AVIS AUX GENS DE MER
tées, que tous ces prétendus secrets, que
tous ces différens remèdes tirés, disent-ils,
du regne végétal, ne sont rien autre que
du mercure déguisé, par son mélange avec
d'autres drogeus, & dont ils ont changé
la forme par quelque opération chymique.

Parmi les différentes préparations mercurielles, on peut en trouver quelqu'une
qui sera bonne; mais qu'on ne la déguise
pas, si l'on veut que j'en fasse usage;
qu'on ne m'en fasse point un secret; car
je ne crois, ni aux Charlatans, ni aux
Empiriques, ni à leurs certificats men-
diés ou achetés à prix d'argent. Toute
personne sensée pensera comme moi, &
voudra connoître un remède, avant que
de l'employer: il faudra que sa bonté
soit constatée par des faits visibles à un
chacun, pour mériter son approbation
& sa confiance. Que les Marins se gar-
dent donc de donner la leur à un remè-
de qu'ils ne connoissent pas; à tous ces
prétendus secrets qui n'ont de vertu qu'en-
tre les mains de ceux qui ont intérêt de
les débiter.

L'on doit compter parmi les remèdes
secrets, & qui, graces à nos Chymistes,
nè le sont plus aujourd'hui, les pilules
de Keiser; ce remède n'est autre chose
que du mercure divisé par une manipu-
lation ingénieuse, dissous dans l'acide du

vinaigre ; réduit en pilules dans un mélange de manne ou de tout autre drogue , qui n'est pas capable d'en augmenter la vertu. C'est à tort que l'on dit que ce remède ne procure jamais la salivation ; le tems & l'expérience ont démontré le contraire ; j'en ai été moi-même plusieurs fois témoin. Elles manquent même de guérir assez souvent les maladies vénériennes , & produisent tous les mauvais effets qu'on reproche aux autres remèdes mercuriels ; en effet , tant que le mercure n'aura pas changé de nature , il fera toujours saliver , s'il n'est pas administré avec prudence ; ou si les malades n'observent pas les règles prescrites ; c'est donc à tort que l'on voudroit faire passer ces pilules pour le seul & unique spécifique du mal vénérien. Elles ont fait beaucoup du bruit pendant deux ou trois ans ; mais leur vertu s'est à présent éclipsée avec les pensions de ceux qui étoient si ardens à les prôner ; elles peuvent cependant être utiles dans plusieurs cas ; mais il seroit nécessaire que l'Auteur ne fît pas un secret de leur préparation , afin que ceux qui en font usage pussent trouver auprès des gens de l'art quelque moyen pour remédier aux ravages qu'elles occasionnent assez souvent dans l'estomac.

Il me reste à parler d'une autre remède

de secret , que son inventeur Mr. Belet ose qualifier de sirop végétal , ou sirop mercuriel. Ce remède tant vanté n'est autre chose que du mercure précipité de l'acide nitreux , par l'alkali fixe végétal , ensuite dissous dans l'æther vitriolique , & mêlé avec quelque sirop. Ceux qui souhaiteront connoître à fond les vertus de ce sirop , peuvent consulter l'ouvrage de Mr. de Horne , qui en a fait une analyse exacte & sans prévention , & qui , d'après les procès-verbaux faits en conséquence de vingt-un malades , qui ont été traités dans les hôpitaux militaires de Brest & de Toulon , assure que , de ces vingt-un malades traités dans les deux hôpitaux , il y en a eu quinze , chez qui les symptomes vénériens ont disparu , & ont été réputés guéris , trois qui ont défecté , ou sont sortis sans être guéris , un dont la maladie a dégénéré en cancer , & un qui est mort. D'où il conclut que ce remède est non-seulement inutile pour guérir le mal vénérien , mais encore nuisible , & que l'on ne peut penser , sans inquiétude , aux effets que peut produire sur les corps foibles & délicats , & même sur les plus robustes , l'usage habituel & assez considérable d'esprit de nitre , quelque dulcifié qu'on le suppose.

Je ne dois pas non-plus passer sous si-

lence une poudre qu'on vend sous le nom de Goderneau , qui n'est qu'une combinaison du sel marin avec l'acide vitriolique , ou du précipité blanc ; ce remède donné sous forme sèche peut produire les plus dangereux effets ; j'en ai été moi-même témoin plusieurs fois. Une femme que je connois , & qui en fit usage , saliva pendant quinze jours , après en avoir pris une seule dose , au lieu que ce même sel dissous dans une grande quantité d'eau édulcorée avec l'æther , ne peut occasionner aucun accident capable de nuire à l'estomac & aux intestins. Je mêlai sur ma main une prise de la poudre de Goderneau avec du miel , au moyen d'une espatule d'argent , les globules de mercure se séparèrent , & s'attachèrent à l'espatule d'argent.

Quelle est donc la préparation mercurielle capable de guérir sûrement , promptement & à peu de frais le mal vénérien ? Nous devons la connoissance de ce remède à feu Mr. le Baron de Wanswieten , qui étoit premier Médecin de l'Impératrice & Reine d'Hongrie. L'autorité prépondérante de ce savant illustre dans l'art de guérir , les heureux succès de ce remède sur des milliers de personnes de tout âge , de tout sexe & de tout tempérament , sans qu'ils en aient éprou-

vé la moindre incommodité , en prouveront l'utilité , & rendront à jamais mémorable dans les siècles à venir , & précieuse à l'humanité , la découverte de ce spécifique : envain les gens à secrets , & mille autres personnes intéressées à le décrier , entassent volume sur volume pour tacher de le suspecter , l'expérience qui doit être la pierre de touche en fait de remède , a démontré , & démontre chaque jour , de plus en plus , sa bonté ; & dans peu d'années on n'en administrera point d'autre dans les hôpitaux de toutes les villes de l'Europe , à moins que la cabale intéressée des gens de l'art , qui vivent aux dépens de la crédulité du public , ne fascinent les yeux des personnes qui sont à la tête du gouvernement. Mais , pour le bonheur du genre humain , pareille chose n'arrivera pas ; car le Ministère , toujours attentif à procurer aux pauvres un moyen facile & peu dispendieux pour guérir une maladie , qui est plus répandue parmi le peuple , que toutes les autres , & les mettre dans le cas de se faire guérir , sans quitter son occupation ordinaire , a fait établir dans la capitale , sous la conduite & la direction de Mr. Gardane , Docteur-Régent de la Faculté de Paris , qui avoit déjà traité & guéri , sous les yeux

de Mr. de Sartine , un grand nombre de malades avec ce remède , le Ministère , dis-je , a fait établir des bureaux gratuits , où les pauvres qui sont attaqués du mal vénérien , peuvent aller chaque jour prendre la dose de ce remède , & se procurer la guérison , sans discontinuer leur travail. Il feroit à souhaiter qu'on établît de pareils bureaux dans les principales villes de France , sous la direction de quelque Médecin expérimenté & ami de l'humanité ; mais je suis persuadé que ceux des Médecins , qui préfèrent leur intérêt particulier au bien public , feront toujours tout au monde pour empêcher l'établissement de pareils bureaux , puisqu'ils mettent tout en usage pour suspecter ce remède , le décrier & le proscrire tout-à-fait. Il est néanmoins certain , & je pourrois prouver authentiquement , que le plus grand nombre de ceux qui écrivent contre ce remède , & en disent tout le mal possible , y ont recours très-souvent ; mais il le font secrètement , & par ce moyen ils concilient leur intérêt avec leur amour-propre.

Je puis avancer , sans crainte d'être démenti , que je suis presque le premier en France , qui ait fait usage & osé avouer publiquement qu'il se servoit du remède de Mr. le Baron de Wanswieten ; ce qui

est prouvé par la date de l'impression de mon ouvrage sur les maladies des gens de mer ; car on avoit fait contre cette découverte , qui avoit été rendue publique , dans le petit livre de ce fameux Médecin sur les maladies des armées , une conspiration générale en France ; j'ignore ce qui portoit tous les gens de l'art à tant décrier ce remède , avant que de l'avoir éprouvé. Je veux croire & suis même persuadé qu'ils n'ont eu en vue que le bien public , & qu'ils se serviroient volontiers de ce remède , si on pouvoit leur prouver qu'il est sans danger ; qu'ils lisent donc l'ouvrage de Mr. Horne , & sa réponse au mémoire de Mr. Pibrac inséré dans le quatrième volume in-4°. des Mémoires de l'Académie Royale de de Chirurgie ; & s'ils ne se rendent pas à ses raisons victorieuses , l'on pourra dire qu'ils sont des aveugles volontaires. Mais après tout , à quoi servent les raisonnemens quand il s'agit de faits ? Qu'ils fassent usage du remède , qu'ils l'éprouvent ; & si dans la pratique , ils trouvent que sa bonté ne reponde pas aux éloges que j'en fais , qu'ils nous fassent part de leurs bons ou mauvais succès ; qu'ils les constatent sans prévention ; mais en attendant qu'ils souffrent que ceux que la passion , ou l'intérêt , ne guident pas , &

font chaque jour mille expériences heureuses, soient les bienfaiteurs de l'humanité, en les publiant.

Depuis plus de trente ans, je me fers du remède de Mr. le Baron de Wanswieten. La combinaison que j'en ai faite avec l'æther vitriolique, le rend encore plus énergique; & ce mélange me procure l'avantage de pouvoir le mettre entre les mains des Marins, qui ne se trouvant pas à même d'être dirigés par les personnes de l'art, sont obligés de se traiter eux-mêmes. Dans le cas où ils ne pourront en continuer l'usage jusqu'à parfaite guérison, soit à cause des mauvais tems, ou de l'intempérie des saisons, ce remède agit toujours comme palliatif, & ne fait pas, comme plusieurs autres, disparaître pour un tems les symptômes véroliques, tandis que la masse du sang est encore infectée; car, si, après avoir pris la dose entière de mon remède, les symptômes véroliques disparaissent & ne reviennent plus dans l'espace de deux ou trois mois, l'on peut assurer une guérison radicale. Il n'en est pas de même de certaines tisanes, dont les Marins conservent soigneusement les recettes, de certaines pilules & autres remèdes dont ils font provision, qu'ils prennent ensuite dans les bâtimens, & auxquels ils ajou-

rent quelques doses d'onguent mercuriel ; avec lequel il font quelques frictions pour la forme ; la plupart du tems ils se croient guéris , après l'usage de ces remèdes , parce qu'ils ont vu disparoître les symptômes véroliques dont ils étoient attaqués ; mais il reste souvent un germe d'infection dans leur sang , qui produit dans la suite une infinité de maladies , difficiles à connoître , & encore plus à guérir , parce qu'elles sont produites & entretenues par le virus dont ils croyoient être délivrés , après avoir fait usage de pareils remèdes.

Je suis bien aisé encore d'avertir les Marins , que mon remède agit plus lentement pendant l'hiver : si , pendant cette saison , ceux qui en font usage , ne se tiennent pas assez couverts , il peut arriver , ce qui cependant est très rare , qu'il se porte à la bouche , & procure une petite salivation ; mais cette salivation n'est jamais de longue durée , & ne peut avoir des suites fâcheuses. Pour éviter ce petit accident , ils se tiendront aussi chaudement qu'ils pourront ; & au moyen de cette précaution , ils pourront le prendre même dans le fort de l'hiver ; si néanmoins ils éprouvoient quelque chaleur , quelque picotement à la bouche , au gosier , quelque gonflement aux gencives , ils prendroient le médicament du n°. 20 , & discon-

tinueroient l'usage du remède , jusqu'à ce que tous ces symptômes fussent dissipés.

Ceux qui feront usage de mon remède , pendant la canicule & les grandes chaleurs de l'été , doivent en diminuer , soir & matin , tant soit peu la dose , ou mettre cette dose dans deux grandes bouteilles d'eau ou de tisane , qu'ils boiront pendant la journée.

De plus longs raisonnemens feroient superflus. Il me reste seulement à dire , que si l'expérience & la quantité des guérisons peuvent prouver & constater la bonté d'un remède , il n'en est point de meilleur que celui que je propose. C'est le seul aujourd'hui dont on fasse usage dans tous les Hôpitaux d'Allemagne. Mon assertion peut - être ne sera pas d'un grand poids ; mais , depuis vingt-cinq ou trente ans , je l'ai donné à plus de mille personnes , sans qu'elles aient essuyé le moindre inconvénient ; & sur le nombre , à peine en pourrois-je compter trois ou quatre , qui n'ont pas été guéries radicalement , & qui ont été obligées d'avoir recours à d'autres traitemens ; car je ne prétends pas diminuer la vertu de certaines préparations mercurielles , ni blâmer toutes les autres méthodes ; & il peut arriver de mon remède , ce qui arrive très-souvent à tous ceux dont j'ai parlé ci-de-

vant ; je veux dire , qu'il peut manquer quelquefois , soit que le remède soit contraire à la constitution du malade , soit que la maladie soit d'une nature à ne pouvoir pas être guérie par ce remède ; mais cela arrive très-rarement ; & pendant trente ans de pratique , quoique j'aie traité & guéri plus de cinquante malades , qui avoient inutilement passé par les frictions , il ne m'est arrivé que trois ou quatre fois , comme je l'ai dit plus haut , sur un millier de malades que j'ai traités , de n'avoir pu les guérir avec mon remède , & d'avoir été obligé d'employer les frictions , ou toute autre méthode.

L'on trouvera sous la formule du n°. 41 , la manière de préparer & d'administrer le remède de M. le Baron de Wanswieten ; & sous le n°. 42 , la tisane qu'il ordonne de prendre ; à la place de cette tisane , je préfère l'eau pure , comme plus capable d'étendre ce remède , & de lui servir de véhicule , pour passer plus promptement dans le sang. Ce remède guérit facilement & sans gêne , les gonorrhées , les chancres , les poulains , en un mot , toute espèce de mal vénérien , aussi bien , & même mieux que les frictions , & tous les autres remèdes connus jusqu'aujourd'hui.

Ce remède est encore excellent pour toutes les maladies dartreuses, & doit être préférable à toutes les autres préparations mercurielles, qui, dans les pays chauds, disposent, selon les observations des meilleurs auteurs, les humeurs à la dissolution scorbutique, aux fièvres intermittentes, à la dysenterie & à plusieurs autres maladies; aussi tous les Médecins établis dans l'Asie, se réunissent pour en faire l'éloge. Mr. Fontana le dit expressément; & le témoignage de ce fameux Médecin est bien fait pour engager les Habitans des plantations en Amérique, à faire administrer ce remède aux Nègres qui sont attaqués du mal vénérien, & autres maladies de la peau, auxquelles ils sont fort sujets. Je pense même qu'on pourroit en faire usage pour guérir le pian, pour lequel on n'a point encore trouvé de remède; en tout cas, on ne risque rien de le tenter.





C H A P I T R E X V.

Des Fièvres continues, qui regnent dans les Colonies Françoises, à St. Domingue, à la Martinique, & dans les autres Isles Antilles.

J'Avois résolu de traiter en particulier des maladies qui attaquent les Européens, qui abordent aux Isles de St. Domingue, de la Martinique, de la Guadeloupe & autres des Antilles; j'avois même recueilli plusieurs observations & différens Mémoires que m'avoient fournis des personnes de l'art très-instruites, qui sont établies dans ces pays, ou qui font les voyages de l'Amérique; mais un ouvrage complet sur cette matière, imprimé chez Cavelier, à Paris, intitulé : *Traité des Fièvres de l'Isle de St. Domingue*, m'a dispensé de suivre de nouvelles recherches sur ces maladies. Comme il peut arriver cependant que cet ouvrage ne soit pas connu de tous les Chirurgiens navigans, ou qu'ils ne soient pas à même de se le procurer, j'ai pensé que je rendrois service à ceux qui sont dans ces cas, en leur communiquant l'extrait dudit ouvrage,

tel qu'il parut dans le Journal de Médecine. Ceux qui désireront d'être plus amplement instruits , pourront recourir à l'ouvrage même de Mr. Poissonier Desperierres.

« L'Isle de St. Domingue , dit cet habile Observateur , située entre le dix-septième & le vingtième degré de latitude Septentrionale , fait éprouver à ses habitans une chaleur presque double de celle qu'on ressent dans le climat de Paris ; l'effet de cette chaleur sur les hommes qui y abordent , doit être de dilater leurs solides , & de raréfier les fluides ; ce qui doit nécessairement affoiblir la force des premiers , & disposer les autres à la putréfaction. Cet effet sera d'autant plus sensible , qu'on sera moins accoutumé à l'action de ces causes ; c'est le cas des Européens , qui arrivent , pour la première fois , dans ces climats. Leur sang plus riche , leurs humeurs plus grossières , parce qu'elles sont le produit des alimens plus succulens que ceux dont on use dans les pays chauds ; tendront d'autant plus aisément à la putréfaction , que leurs solides , affoiblis par la chaleur , à laquelle ils ne sont pas accoutumés , deviendront incapables de les mouvoir avec la force nécessaire , pour prévenir leur stagnation ;

C'est ce qui est démontré par ce qui arrive journellement dans les Isles.

» Peu de jours après leur arrivée , les Marins perdent l'appetit , ils ne respirent pas avec la même facilité ; leurs inspirations sont plus grandes ; ils sont sujets à des maux de tête & de reins. Pour peu qu'ils s'exposent au Soleil , qu'ils fatiguent , qu'ils fassent beaucoup d'exercice , & surtout s'ils se livrent à la boisson & aux plaisirs des femmes , ils éprouvent bientôt tous les symptômes d'une fièvre ardente, maladie si rare dans nos climats ; ou du moins quelquefois ils éprouvent l'une ou l'autre sans y avoir donné lieu , & par la seule action du Soleil , aidée sans doute par la disposition particulière de leurs humeurs.

» Pour prévenir ces accidens , combattre & détruire même cette disposition à la fièvre ardente , que les Européens apportent dans ces Isles , il convient , en suivant le conseil de Mr. Desperrières , que ceux qui s'embarquent pour les Isles , aient soin , avant leur départ , de diminuer le volume de leur sang par une ou deux saignées ; qu'ils nettoient leur estomac & les premières voies , par un purgatif , lorsqu'il y aura lieu de soupçonner qu'elles sont chargées d'un mauvais levain pendant la traversée ; ils se laveront tous

les jours la bouche avec de l'eau fraîche & du vinaigre ; ils observeront un bon régime , tant sur la qualité que sur la quantité des alimens ; *il est vrai qu'il n'est pas toujours possible aux Marins , & surtout aux Matelots , d'observer le régime ; & de se régler sur la qualité des alimens. Ils se nourrissent ordinairement de ce qu'on leur présente ; ils auront seulement l'attention de ne pas trop prendre d'alimens à la fois , & de quitter le repas avec encore un reste d'appetit.*

» Ils feront encore un exercice modéré , & ne séjourneront point , autant qu'ils le pourront , dans les chambres & entre les ponts des vaisseaux ; ils assaisonneront tous leurs alimens avec du vinaigre , & boiront souvent de l'eau & du vinaigre , ou quelqu'autre liqueur un peu acide ; comme de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir , sur chaque pinte , une demi dragme de Crème de Tartre (a).

» Dès qu'ils commenceront à approcher des pays chauds , ils éviteront avec soin les liqueurs spiritueuses ; comme l'eau-de-

(a) La limonade minérale , faite avec l'esprit de soufre ou de vitriol (voyez les formules du n^o. 5) seroit encore fort bonne & plus facile à préparer que la boisson avec la crème de tartre.

vie , le tafia & autres ; ils changeront assez souvent de linge pour faciliter la transpiration. Arrivés dans les Isles , ils se feront encore saigner , vivront de régime , ne boiront que de la limonade , s'abstiendront toujours des liqueurs fortes , même du vin , qu'on pourra pourtant leur permettre , pourvu qu'ils en usent avec modération , & comme d'un remède , non comme d'une boisson ordinaire ; ils éviteront le commerce des femmes , comme la chose la plus contraire à la santé , les exercices violents , les travaux rudes , les veilles & le grand soleil ; ils se baigneront de tems en tems dans l'eau froide. Tous ces moyens tendent à garantir le sang & les humeurs des causes putréfiantes , à conserver le ton & le ressort des vaisseaux , & par conséquent à prévenir les effets de la chaleur excessive du climat.

« Cependant , malgré ces précautions , ou faute de les avoir prises , l'on voit souvent les Européens tomber dans un accablement extrême ; bientôt ils ressentent une grande douleur à la tête ; ils respirent avec difficulté , souffrent de cruelles douleurs dans tous les membres , & particulièrement dans la région des lombes ; la fièvre se met bientôt de la partie ; elle devient considérable , accompagnée de soif , de sueur & d'une cha-

leur vive ; tous ces symptômes vont en augmentant ; les malades ont des nausées , vomissent même spontanément quelquefois des matières bilieuses & porracées ; leur langue devient noire & âpre. Il arrive quelquefois , pendant qu'ils éprouvent une chaleur insupportable à la tête , ou au front , que leurs extrémités sont froides ; enfin ils tombent dans l'insomnie , le délire & la phrénésie.

» Quoique la saignée paroisse très-bien indiquée dans cette maladie , il faut bien se garder de tirer beaucoup de sang ; l'expérience a démontré que les saignées multipliées n'ont pas de succès , sur-tout , si quelque excès avec les femmes a précédé la maladie ; il en est de même des vomitifs & des sudorifiques , que les vomissemens & les sueurs , qui paroissent au commencement de la maladie , semblent cependant indiquer ; les évacuations sont toujours symptomatiques ; les vomissemens proviennent de l'irritation de l'estomac ; ainsi un vomitif donné dans ces circonstances augmenteroit le mal , au lieu de le diminuer. Les sueurs ne sont jamais critiques , à moins qu'elles ne surviennent , du quatrième au cinquième jour.

» L'usage des purgatifs est autant pernicieux , que celui des vomitifs. Les nar-

cotiques & tous les remèdes qui font dormir, doivent être proscrits de cette maladie; & le Médecin doit attendre la crise qui s'exécute ordinairement par un flux de ventre bilieux.

» Cependant il ne doit pas rester oisif, & abandonner la nature à elle-même. Du premier jour jusqu'au second, on fera une ou deux saignées, sans avoir égard au vomissement, ni aux sueurs, il n'y a que le cours de ventre, qui doive empêcher de les mettre en pratique. Pendant ce tems, le malade boira abondamment de la tisane de poulet émulsionnée, à laquelle on ajoutera demi-dragme de sel nitre sur chaque pinte, ou de la tisane de ris; au défaut de cette tisane, on préparera une boisson avec le suc d'oranges aigres, de limon, & même d'ananas, étendu dans une grande quantité d'eau; on lui donnera quatre ou cinq lavemens chaque jour; on lui appliquera sur tout le ventre & les hypocondres, des fomentations chaudes avec la décoction des lavemens; si par ces moyens, la diarrhée est excitée, il y a tout à espérer pour le malade; & c'est alors qu'on doit aider la nature par une légère décoction de casse; mais il faut bien prendre garde de ne pas trop se presser pour faire usage de cette boisson purgative.

» Dans

» Dans cette maladie , il survient souvent des saignemens du nez ; s'ils arrivent avant le quatrième jour , & qu'ils soient peu abondans , ils soulagent rarement les malades ; s'ils surviennent au contraire le quatrième ou le cinquième jour , & qu'ils soient abondans , ils servent de crise , & font tourner la maladie en bien. On doit en dire autant des sueurs.

» Outre la fièvre ardente , les Européens sont encore exposés à une autre espèce de fièvre , qui n'en est que le diminutif. Celle-ci s'annonce & se manifeste à-peu-près par les mêmes signes que la première ; elle est plus ou moins dangereuse à raison des symptômes qui l'accompagnent. Cette maladie va quelquefois jusqu'au neuvième jour , & ne passe jamais le treizième , ou le quatorzième. Son plus grand danger est du quatrième au septième ; c'est dans cet intervalle , que les malades périssent ordinairement.

» Elle commence par un mal de tête , par des douleurs dans la région des lombes ; le malade ressent quelque fois des frissons , ou est dans une lassitude extrême , & dans un grand abattement ; il respire difficilement ; il est altéré ; la fièvre survient ; elle est bientôt très-forte ; la chaleur s'accroît , & parvient en peu de

312. AVIS AUX GENS DE MER

tems à un degré presque aussi fort que dans la fièvre ardente ; à peine peut-on toucher le malade ; la soif augmente à un point qu'il voudroit continuellement boire ; le ventre devient tendu & douloureux ; il éprouve une douleur dans le creux de l'estomac ; il survient des envies de vomir , quelque fois même des vomissemens de matières bilieuses & porracées ; tous ces symptômes parviennent à leur plus haut degré dans moins de vingt-quatre heures ; les yeux deviennent un peu rouges & larmoyans ; les urines sont blanchâtres ; les malades ont un délire obscur , des rêveries , des anxiétés , des inquiétudes continuelles ; leur langue devient sèche , d'un rouge vif & rarement noire , à moins que la maladie ne tourne en mal ; le troisième jour , il survient ordinairement un redoublement ; le pouls , qui , dans le commencement , avoit été fort & plein , baisse quelquefois vers le quatrième , & devient même souvent convulsif : un assoupissement profond succède bientôt à cet état du pouls ; & les malades sont dans un très-grand danger ; ils meurent alors le cinquième ou le sixième jour. S'ils ne tombent pas dans l'assoupissement le quatrième ou le cinquième jour , & que le pouls se soutienne , on peut espérer qu'ils se tireront d'affaire ,

& qu'il se fera une crise favorable ; quelque fois c'est une hémorragie abondante par le nez , ou des sueurs copieuses ; mais le plus souvent , une évacuation bilieuse , par les selles , qui fait cesser le danger de la maladie. Cette crise se fait ordinairement les jours impairs ; & elle n'est jamais salutaire , si elle arrive avant le cinquième jour : c'est à quoi il faut faire une attention particulière.

Pour guérir cette espèce de fièvre , & remplir les indications quelle présente , il faut dès le commencement de la maladie , mettre en usage les saignées du bras multipliées , selon la plénitude du pouls , l'âge , les forces & le tempérament des malades , qu'on mettra à l'usage d'une boisson copieuse , délayante & acidulée , comme celle qui est prescrite dans l'autre espèce de fièvre ; on les purgera de tems en tems avec une décoction de cassé aiguisée d'un peu de sel d'epsom. Ces moyens administrés sagement , sont capables de sauver la vie aux malades.

» Pendant les deux premiers jours de la maladie , lorsque le mal de tête , les douleurs dans les reins , dans la région du diaphragme , sont considérables ; lorsque le ventre est tendu & douloureux , & que la chaleur est extrême ; lorsque la soif est pressante , qu'il y a des

314 AVIS AUX GENS DE MER

naufées ou des vomissemens de matières porracées , il faut faire des saignées de dix à douze onces, c'est-à-dire , de deux palettes seulement , pour ne pas trop affoiblir les malades , & les jeter dans un état d'affoiblissement qui leur nuiroit ; mais aussi il faut les réitérer , & en faire jusqu'à cinq , à six , dans les deux premiers jours , en observant de les rapprocher les unes des autres , lorsque les accidens l'exigeront ; & cela , sans avoir égard aux sueurs , ni aux vomissemens. Ces derniers sont , comme il a été dit , en parlant des fièvres ardentes , l'effet de l'état de tension & de disposition inflammatoire de l'estomac. Il faut donc bien se garder d'avoir recours aux émétiques , ni aux purgatifs , jusqu'à ce que cet état de tension & de disposition inflammatoire soit dissipé , ce que l'on connoîtra par l'état de souplesse du poulx. Autrement ces remèdes augmenteroient le mal , & le rendroient mortel : les sudorifiques ne sont pas moins dangereux.

» La saignée du pied est toujours préjudiciable dans cette maladie , lorsqu'il y a tension dans le bas-ventre ; car elle augmente l'engorgement des viscères de cette partie ; on doit donc s'en tenir , dans tous les cas , à celle des bras , sans avoir

égard à la douleur de tête , qui n'est que symptomatique.

» Lorsque les saignées auront calmé le vomissement , on aura recours aux boisons indiquées ci-devant , dont les malades useront abondamment ; on leur donnera pour toute nourriture , une eau de poulet émulsionnée , & ils prendront , quatre fois par jour , dans un gobelet de cette tisane , quatre grains de nitre purifiée , & autant de camphre qu'on fera dissoudre dans un peu d'huile d'amandes douces ; on leur donnera plusieurs lavemens n°. 4 , & on leur appliquera sur le ventre & sur les lombes , des linges en plusieurs doubles , trempés dans la décoction chaude des mêmes lavemens. Moyenant ces secours , on attendra la crise ; & on aidera la nature relativement à l'espèce d'évacuation qui se fera.

» Quand la fièvre aura totalement disparu , on purgera les malades avec demi-once de sel d'epsom , dans quatre verres de décoction d'une once de bon kinkina. Cette écorce merveilleuse redonnera à l'estomac le ton & le ressort qu'il avoit perdu pendant la maladie , & fera revenir l'appetit.

» Tous les moyens ci-devant énoncés , quoique bien indiqués , sont quelque fois insuffisans , dans cette espèce de fièvre ;

& tous ces remèdes administrés à propos , n'empêchent pas bien souvent les malades de tomber dans un affoiblissement considérable & dans l'affoupissement , avant que la crise ait paru ; dans ce cas , dès que l'on s'apercevra que les malades sont menacés de cet accident , il faut , sans perdre du tems , leur appliquer deux larges emplâtres vésicatoires aux épaules , aux cuisses & aux gras des jambes ; ce moyen est regardé par Mr. Desperrieres , & par tous les praticiens , comme un remède assuré , lorsqu'il est appliqué à tems : il ne faut donc pas attendre pour le faire , que les malades soient tombés dans un affoupissement léthargique , qui est ordinairement l'avant-coureur de la mort ; il n'est pas donc surprenant qu'il devienne alors inutile & sans succès. Il ne faut pas pour cela abandonner les malades ; car on en a vu échapper plusieurs , quoiqu'ils fussent dans ces circonstances ; c'est dans ce dernier cas seulement qu'on peut se permettre l'usage des cordiaux stimulans , où entrent les spiritueux volatils , qui sont capables de ranimer le sentiment des nerfs , & l'action organique des vaisseaux (voyez la formule du n°. 35). On les donnera à petite dose & par cuillerées ; on peut substituer à cette potion quelques cuillers de vin de Malaga , de

Chypres, d'Alicante, ou autres de même qualité. »

Voilà toute la méthode curative que Mr. Desperrières assure avoir suivi lui-même, avec le plus grand succès. Les Chirurgiens navigans qui vont, pour la première fois, dans nos Isles de l'Amérique, doivent déférer aveuglement à l'autorité d'un si grand praticien, qui a resté pendant plusieurs années à St. Domingue. En effet il seroit difficile de trouver une méthode plus adoptée à la nature des maladies, & plus conforme à la saine pratique.

Ces deux espèces de fièvre, qui regnent à St. Domingue, & qui viennent d'être décrites dans cet extrait, ne font pas moins de ravages à la Martinique, à la Guadeloupe, à Ste. Lucie & dans les autres Colonies Françoises de l'Amérique, puisque le climat de ces Isles est à-peu-près le même, & que ces maladies sont produites par la même cause, il convient donc que ceux qui font ces voyages, prennent les mêmes précautions pour s'en garantir, & que les personnes qui les traitent, employent pour la guérir la méthode de Mr. Desperrières.



CHAPITRE XVI.

Des moyens qu'on doit employer pour rappeler les Noyés à la vie , & faire revenir ceux qui ont été suffoqués par quelque vapeur méphitique , qui sort de la sentine , ou par celle du charbon.

LEs Marins sont plus exposés à se noyer que les autres hommes , puisqu'ils passent la plus grande partie de leur vie sur l'eau ; tantôt , un matelot pris de vin , se laisse tomber dans la mer ; tantôt le pied ou la main lui glissent en montant sur les hunes ; ici c'est une partie de l'équipage employée à ferrer une voîle pendant un gros tems , que cette même voîle battue par le vent pousse dans la mer ; là , c'est un canot ou une chaloupe qui chavirent par l'imprudence & la mauvaise manœuvre de celui qui les commande , ou par une bouffée de vent inattendue ; ailleurs , c'est une vague qui emporte un & même plusieurs matelots ; enfin mille & mille autres accidens qu'il seroit trop long de détailler , sans compter les naufrages , qui ne fournissent que trop souvent des occasions pour secourir les noyés , & mettre en pratique les moyens que je détaillerai ci-après.

Je croirois donc manquer à l'humanité & à ce que je dois à tous les Marins , pour l'utilité desquels j'ai composé cet ouvrage , si je négligeois de les instruire sur cette matière. Il est vrai qu'on la trouve traitée plus amplement , & plus savamment , dans plusieurs ouvrages , & dans les Mémoires qui ont été imprimés depuis peu sur ce sujet ; mais la plupart des Marins ne les ont pas lus , ou ne pensent pas à les lire ; ainsi je crois qu'ils en verront l'analyse avec plaisir dans un livre qui n'est fait que pour eux.

Il est de notoriété publique , qu'une infinité de personnes , qu'on avoit retirées dessous les eaux , & qui y avoient séjourné plusieurs heures , & que par conséquent on croyoit mortes , ont été rappelées à la vie , en leur administrant certains secours ; j'en connois plusieurs qui sont actuellement vivantes ; & j'ai eu le bonheur moi-même d'en rappeler à la vie plusieurs.

Toutes les nations policées & amies de l'humanité , qui ont entendu parler des succès dont la pratique de ces secours ont été couronnés , se sont empressées d'établir dans les villes & villages maritimes , dans tous les pays qui sont au voisinage de la mer , des lacs , des rivières , un ou plusieurs dépôts , où l'on

trouve aujourd'hui des imprimés qui enseignent les moyens qu'on doit mettre en usage pour secourir les noyés ; des personnes préposées , des instrumens , des remèdes propres à cet effet. Bien plus , pour encourager les personnes que les seuls sentimens de l'humanité ne feroient pas capables démouvoir , d'engager à concourir à cette bonne œuvre , & qui ne travaillent que par intérêt , notre glorieux Monarque Louis XVI, en véritable pere de tous ses sujets , a assigné à tous ceux qui auront le bonheur de rappeler à la vie quelque noyé , une récompense pécuniaire proportionnée à la durée du tems qu'ils auront employé à ce travail.

Avant que de détailler ces secours , il convient que j'enseigne les moyens de les administrer avec quelque espérance de succès ; mais , pour y parvenir & détruire certains préjugés qui s'y opposeroient , je pense qu'il convient d'expliquer quelle est la cause immédiate de la mort des noyés.

La cause immédiate de la mort des noyés , n'est point , comme le pense le vulgaire , occasionnée par l'entrée d'une certaine quantité d'eau dans leur estomac ; quoiqu'ils aient le ventre enflé ; tendu , le nombril saillant , on n'y en a jamais trou-

vé qu'une petite quantité, qui ne pourroit surpasser de beaucoup celle qu'ils auroient pu boire dans un repas ordinaire, & qui par conséquent n'est pas capable de leur donner la mort. La vérité de ce que j'avance, a été confirmée par l'ouverture des cadavres de plusieurs noyés, qui a été faite par d'habiles anatomistes. Elle n'est pas non-plus occasionnée par l'eau qui entre dans la poitrine, ou dans les p^{ou}mons; car il a été démontré, par les expériences qui seront rapportées ci-après, qu'il n'y en entre point, & même qu'il ne peut y en entrer; ainsi l'on doit attribuer leur suffocation, plutôt au défaut d'air, qui ne peut entrer & sortir des p^{ou}mons, qu'à l'eau qui pénètre dans ces organes. En effet, c'est l'air retenu dans les p^{ou}mons, & qui ne peut en sortir, qui étouffe les noyés; leurs bronches en sont si remplies, qu'elles perdent leur ressort par les efforts qu'elles font pour le retenir; & c'est à la raréfaction seule de cet air emprisonné, qu'on doit attribuer la mort des noyés.

Pour prouver ce que j'avance, il suffit d'examiner tous les phénomènes qui accompagnent la mort des noyés; les voici; tant que la tête se trouve hors de l'eau, l'air entre & sort librement de la poitrine, par la bouche ou par les

narines ; si une fois elle vient à plonger , le noyé retient son haleine , l'épiglotte se contracte , ferme la glotte , s'oppose à la sortie de l'air qui est renfermé dans les p^oumons , & à l'entrée de l'eau.

On demandera peut-être par quels moyens l'épiglotte peut se contracter , & se fermer assez fortement , pour s'opposer à la sortie de l'air qui est contenu dans le p^oumon , & à l'entrée de l'eau dans les mêmes parties. Pour concevoir le mécanisme de cette construction , il suffit de comprendre la force des mouvemens spasmodiques , que la crainte peut produire relativement à l'usage de ces parties , & en même tems quels sont les dangers qui résulteroient pour l'économie animale , s'il entroit une seule goutte d'eau dans les p^oumons. C'est ce danger que la nature abhorre , & qui concentre toutes les forces de l'ame à se réunir sur l'épiglotte , qui fait que cette partie se contracte spontanément , & sans que la réflexion de celui qui se noie participe à cette action.

D'après ces principes , qui sont fondés sur l'économie animale , & sur l'usage des parties ; observons ce qui arrive à une personne dès l'instant qu'elle se laisse tomber dans l'eau. La frayeur la saisit d'abord , elle fait tous ses efforts pour

nâger & soutenir sa tête hors de l'eau ; si elle voit qu'elle lutte envain , le desespoir s'empare d'elle , l'ennemi qui l'environne est toujours prêt à l'engloutir ; la peur lui ôte l'usage de toutes les réflexions ; elle sent pourtant malgré elle , que c'en est fait de sa vie , si elle permet à l'eau d'entrer dans les p^{ou}mons ; aussi semble-t-il alors que toutes les puissances de son ame & toutes ses facultés vitales se soient réunies pour se porter & se concentrer dans l'épiglotte ; elle rétient donc son haleine tant qu'elle peut , pour l'opposer à l'intromission de l'eau dans ses p^{ou}mons ; mais en fermant la porte à cet ennemi étranger , elle en conserve un autre d'autant plus à craindre , qu'il est caché dans la maison : cet ennemi est l'air , qui , après avoir séjourné quelque tems , ne peut plus rester à l'étroit , & cherche à s'échapper par son ouverture ordinaire ; mais l'épiglotte la bouche & la tient , pour ainsi dire , hermétiquement fermée , tellement qu'à peine on en voit sortir quelques bulles , quand le noyé , sur le point & au moment d'étouffer , fait les plus grands efforts pour le retenir , & que la contraction spasmodique de la glotte & de l'épiglotte diminuent par le manque de force de la personne qui se noye. Pendant cet intervalle , l'air qui se raréfie ,

par la contraction simultanée de l'épiglotte, de la glotte, des muscles expirateurs, & par l'action du p^{ou}mon dont les bronches ont été violemment distendues.

Les personnes de l'Art concluront facilement de ce raisonnement; qu'il n'entre point d'eau dans les p^{ou}mons, tant que le noyé surnage & retient sa respiration; & que ne respirant que par parties, sans donner aucun signe d'expiration, sa poitrine expirante fait des efforts continuels contre l'eau qui l'environne; enfin il reste suffoqué, en laissant échapper la dernière portion d'air qui restoit dans ses bronches; & pendant tout ce tems, le noyé ne peut inspirer aucune goutte d'eau; & s'il en pénètre, c'est accidentellement; & la quantité en est si petite, qu'on ne doit pas y faire attention. Et par conséquent on ne doit point attribuer la mort des noyés à cette cause.

En effet, si l'eau entroit dans les p^{ou}mons par inspiration, on ne trouveroit point d'écume dans la bouche, dans la trachée artère, & dans les bronches, parce qu'elle seroit plutôt capable de la délayer, & d'affaiblir les bulles d'air qui forment les vessies, que de contribuer à leur formation; ce qui n'arrive pas; puisqu'on la voit au contraire s'accroître, &

s'accumuler dans les noyés , qui ne sont pas secourus ; tellement que la quantité plus ou moins grande , qui en paroît à leur bouche & à leurs narines , indique le plus ou le moins de tems qu'ils ont resté sous l'eau ; & le plus ou le moins d'espérance qu'on peut avoir de les rappeler à la vie ; ce qui fait dire à Mr. Gardane , qu'il faut chercher dans la poitrine la véritable cause de la mort des noyés ; que l'effet du saisissement & de l'expiration graduée , qui s'opposent au retour du sang du cerveau , arêtent la circulation , & en même tems les mouvemens du cœur ; ce qui termine ceux de la poitrine : qu'il n'entre point d'eau dans la poitrine des noyés , ou que , s'il en entre une petite quantité , ce n'est qu'après leur mort , & qu'ainsi on ne doit point l'attribuer à la présence & au poids mécanique de l'eau sur les poûmons ; mais à la sensation produite dans l'intérieur des narines , sur la glotte & l'épiglotte , au saisissement de la personne submergée , & aux convulsions violentes qu'épronvent ces organes.

Si ces raisonnemens ne sont pas à la portée de tous les Marins , je les prie seulement , s'ils veulent comprendre comment l'air seul arrêté dans les poûmons , sans l'intromission d'une seule goutte d'eau,

peut causer la mort à une personne qui se noye ; je les prie , dis-je , de se rappeler ce qu'ils ont vu , ou pour le moins entendu dire plusieurs fois , au sujet de certains Nègres en Amérique , qui , pour se soustraire au travail , éviter quelque châtimement qu'ils croient n'avoir pas mérité , & même pour faire de la peine à leurs Maîtres , dont ils prétendent se venger , se donnent la mort avec la plus grande constance , en retenant leur haleine , jusqu'à ce qu'ils soient suffoqués. L'air retenu dans leurs poulmons se raréfie dans les vésicules bronchiques , lès dilate & les enfle au point qu'elles perdent leur ressort ; d'où s'ensuit l'affaïssement de ces parties , l'interruption de la circulation du sang , sa cessation & la mort. Je suis persuadé que , si l'on administroit à ces Nègres , les mêmes secours qui réussissent pour les noyés , on en rappelleroit plusieurs à la vie ; peut-être même que se voyant ressuscités & obligés de servir le même Maître , ils perdroient l'envie de se donner une seconde fois la mort , par le même moyen , & la feroient perdre aux autres Nègres.

La connoissance de la cause de la mort des noyés doit être le principe sur lequel se doivent fonder les différens secours qu'on doit employer pour les rappeler

à la vie. Cette même connoissance fera rejeter ceux qui sont inutiles & dangereux , comme la suspension par les pieds ; qui est très-usitée parmi les Marins , & qu'ils regardent même comme un point essentiel ; l'introduction de la fumée du tabac dans la bouche , la saignée du bras , du pied même , celle de la jugulaire ; la bronchotomie , les secousses , l'émétique introduit dans la bouche. Je vais parcourir ces différens moyens pour en démontrer l'inefficacité ou l'inutilité.

L'usage de suspendre les noyés par les pieds est un secours , non-seulement inutile , mais encore dangereux. On se trompe lourdement , si on imagine , par ce moyen , faire rejeter aux noyés l'eau qu'ils ont avalée , & qui est contenue dans leur estomac ; j'ai déjà avancé qu'ils n'en avalent pas une plus grande quantité que ceux qui pourroient boire dans un repas ordinaire ; & j'ajoute que , quand même leur estomac & leurs intestins seroient remplis d'eau , on ne doit pas espérer de la leur faire rejeter , en les suspendant par les pieds. En effet , les alimens & la boisson , qui entrent dans l'estomac d'un homme vivant , n'y descendent pas par leur propre pesanteur , mais seulement par l'action organique des muscles du gozier & de l'œsophage qui , en se con-

tractant, les forcent d'entrer dans l'estomac ; ce qui est prouvé par les personnes qui mangent & boivent , la tête en bas & les pieds en l'air , comme on le voit tous les jours , chez les enfans & les batteleurs. Le vomissement est pareillement impossible dans un homme noyé , & ne peut avoir lieu que dans un homme vivant , puisqu'il n'est produit que par la contraction spasmodique de l'estomac , jointe à celle du diaphragme & des muscles du bas-ventre , qui est seule capable de forcer la barrière que la nature semble avoir mis expressément au sphincter , ou à l'embouchure supérieure de l'estomac pour l'empêcher : or , cette contraction spasmodique de tous les organes est impossible dans un noyé , puisqu'il ne respire pas , & que la respiration est nécessaire pour la procurer ; donc on ne doit pas espérer de faire rejeter à un noyé l'eau qu'il peut avoir dans l'estomac , en le suspendant par les pieds ; & cette suspension est au moins inutile.

J'ai dit encore que la suspension par les pieds est dangereuse ; effectivement , outre le temps qu'elle fait perdre , & qu'on pourroit employer plus utilement , en se servant d'autres moyens , s'il arrivoit que pendant cette opération , le sang & les humeurs d'un noyé commen-

çassent à prendre leurs cours , il étoufferoit infailliblement par les obstacles que la suspension apporteroit à la circulation du sang.

Il étoit donc important de démontrer l'inutilité & les dangers de la suspension ; & je me croirois heureux , si ces raisonnemens pouvoient engager les Marins à abandonner une pratique si inutile & si dangereuse ; & je les prie d'observer que , quand il s'agit de la vie d'un homme , la moindre petite faute , le plus petit retardement sont d'une extrême conséquence.

Il y a certains Auteurs qui recommandent d'introduire dans la poitrine des noyés de la fumée du tabac , en la soufflant avec un tuyau par le nez , ou par la bouche ; cette pratique est dangereuse , & Mr. Gardane qui l'avoit adoptée , la rejette aujourd'hui , parce qu'il a remarqué qu'en faisant cette expérience sur des animaux noyés , & sur des apoplectiques , que quelque précaution qu'on observe pour introduire cette fumée , elle augmente la suffocation.

La saignée est encore un secours pour le moins inutile. Les Auteurs qui l'ont conseillée , se fondent sur le préjugé que les noyés meurent d'apoplexie ; ce qui n'est pas : quand même cela seroit , il

n'est pas démontré qu'il faille saigner tous les apoplectiques ; & les plus fameux Médecins , malgré la distinction qu'ils font entre l'apoplexie humorale & l'apoplexie sanguine , trouvent beaucoup de difficulté à distinguer l'une de l'autre , & sont souvent indécis pour pratiquer la saignée , à combien plus forte raison doit-on s'en abstenir , lorsqu'il est démontré que les noyés ne meurent point apoplectiques ; que les vaisseaux sanguins du cerveau ne sont pas plus distendus que dans l'état ordinaire ; qu'ils peuvent même l'être comme faisant l'office de réservoir , sans déranger l'organisation de la machine , & sans troubler l'ordre & le retour de ses fonctions.

Quelques Auteurs conseillent pourtant la saignée de la jugulaire ; mais , outre qu'on n'a pas toujours un chirurgien à portée de la pratiquer , je pense que la ligature peut causer un étranglement ; si on n'en fait point , il est difficile de piquer la veine qui vacille ; & si on parvient à la piquer , il peut en résulter une hémorragie considérable , qui , au-lieu de hâter le mouvement de la poitrine , est capable de produire un affaîssement des veines du cerveau. Or , la quantité de sang nécessaire pour rétablir le mouvement du cœur étant ainsi diminuée , l'équilibre

entre les solides & les fluides se trouve dérangé au point que le noyé périt dans la suffocation. L'expérience de tous les pays confirme le peu d'utilité de cette saignée, les Médecins anglois ne la prescrivent que quand les noyés ont donné des signes de vie ; encore faut-il qu'ils ayent de l'oppression & de la difficulté de respirer ; mais , comme cette oppression & cette difficulté ne subsistent pas toujours, ce secours ne doit être que secondaire ; & les chirurgiens qui la pratiqueroient dans tous les cas , & par une espèce de routine , risqueroient de retarder le retour à la vie , & même de l'empêcher. Enfin , quelque bon effet qu'on prétende retirer de la saignée , même de celle de la jugulaire , il est important d'avertir que ce secours ne doit pas être un des premiers employés ; ce que n'observent pas la plupart des Chirurgiens navigans , qui n'en connoissent , pour ainsi dire , point d'autre.

L'expérience prouve encore mieux cette vérité ; car Mr. Gardane dit que , parmi soixante & seize noyés , qui ont été rappelés à la vie dans Paris , depuis l'établissement des Bureaux de secours établis par Sa Majesté , sept seulement ont été saignés ; encore ne l'ont-ils été qu'après avoir donné des signes de vie.

La bronchotomie , que plusieurs Auteurs conseilloient autrefois , est aujourd'hui regardée comme un secours inutile ; il est prouvé par mille observations , & confirmé par les rapports faits à l'Académie des Sciences de Paris par Mr. Portal, que l'épiglotte est reléevée dans un noyé : cela étant , l'air doit s'insinuer librement dans sa poitrine ; il suffit donc pour en introduire , de souffler avec force dans sa bouche ; & par ce moyen , on parvient à le faire pénétrer dans les poumons , à les développer , à faire faire de légères inspirations & expirations. Tout le monde fait que ce seul moyen donne tous les jours la vie aux enfans nouveaux nés , qui n'ont pas encore respiré d'eux-mêmes , & l'on se convaincra encore mieux de ce fait , en découvrant le poumon d'un cadavre , & en y soufflant fortement de l'air par la bouche , ou par les narines.

Cela étant , la bronchotomie est non-seulement un secours inutile , mais encore nuisible : car , outre la difficulté de cette opération , qui demande un Chirurgien expérimenté , on peut dire qu'elle favorise l'entrée des fluides dans la trachée artère , qui est tamponnée d'écume , & qui n'admet point de liquide , pendant tout le tems que le noyé ne respire pas , & qui au contraire , étant ouverte par cette opé-

ration , laisse échaper l'air mêlé avec l'écume qui la tamponoit ; alors l'écume s'affaissant , facilite l'entrée de l'eau par la glotte , comme l'a observé Mr. Gardane. Il noya deux chiens ; & après les avoir retirés de l'eau , il versa du vinaigre dans la gueule d'un de ces chiens , après lui avoir ouvert la trachée artère ; & cette liqueur pénétra dans la poitrine , tandis que le même vinaigre introduit dans la gueule de l'autre chien , auquel il n'avoit pas fait cette opération , regorgea , & n'entra point dans la poitrine ; ce dont il fut convaincu par l'ouverture de l'un & de l'autre chien ; car il ne trouva pas du vinaigre dans celle du dernier , tandis qu'il y en avoit dans celle du premier. Les observations faites sur les cadavres des personnes mortes suffoquées , ont également démontré cette vérité ; d'où l'on peut conclure avec fondement , qu'il est inutile , & même dangereux , de pratiquer sur les noyés l'opération de la bronchotomie , puisqu'il devient ensuite difficile de verser aucune espèce de liquide dans leurs bouches , sans craindre de l'introduire dans la trachée artère , & de rendre ainsi certaine une mort qui n'étoit qu'apparente.

Les secousses sont encore un secours sur lequel on doit peu compter , parce qu'on

qu'on ne peut guères l'administrer , sans trop refroidir les noyés. Si cependant on pourroit prévenir cet accident , en les envelopant d'une soutane de flanêle , & en faisant faire des frictions avec des linges chauds par des personnes intelligentes & instruites , tandis que d'autres mettent en usage les secouffes , cette méthode pourroit être de quelque utilité ; j'ai été moi-même témoin d'un cas où cette pratique rappella à la vie un noyé , dont on croyoit la mort assurée , comme on le verra par l'observation suivante que je suis bien-aise de rapporter.

O B S E R V A T I O N.

Un ancien soldat nommé Mr. Simon ; après avoir long-tems servi dans le Régiment d'Auvergne , vint s'établir à Martigues , où il montroit à faire des armes ; un jour d'Eté étant , comme l'on dit , entre deux vins , il fut se baigner dans l'un des canaux qui séparent les divers quartiers de cette Ville , fit un faux pas , & fut entraîné dans l'endroit le plus profond du canal , sans que les Ouvriers qui travailloient à la construction d'un bâtiment , & qui étoient là tout près , s'en apperçussent ; quelques enfans , qui vinrent au bord du canal , virent ses habits sur le

336 AVIS AUX GENS DE MER
rivage ; & ne le voyant point dans l'eau ,
se mirent à crier ; les personnes qui
l'avoient vu passer à moitié ivre , & lui
avoient entendu dire qu'il alloit nâger ,
se doutant de quelque chose , accouru-
rent aux cris des enfans , se portèrent au
bord du canal , prirent un bateau , le cher-
cherent , & le trouverent au fond de
l'eau , d'où l'ayant retiré , ils le trans-
porterent dans sa maison , qui n'étoit pas
éloignée de l'endroit où il s'étoit noyé.
On fit tout de suite appeller un Chirurgien
pour lui administrer les secours usités en
pareil cas ; celui-ci fit tout ce qu'il savoit
pour le rappeler à la vie ; mais bientôt
rebuté de son peu de succès , & fatigué
de travailler envain , il prononça qu'il
n'y avoit plus rien à faire , & que cet
homme étoit réellement mort , & or-
donna même de le coudre dans son suaire.
Deux bourgeois charitables qui virent re-
venir le Chirurgien si promptement , lui
demanderent des nouvelles du noyé , il
leur répondit qu'il étoit réellement mort ,
& qu'il avoit inutilement employé tous
les moyens que son art lui avoit suggérés
pour le rappeler à la vie. Ces deux Mes-
sieurs , animés d'un zèle vraiment patrio-
tique , se rappellerent d'avoir entendu
dire , ou d'avoir lu que les secousses
étoient un moyen excellent pour rappeler

les noyés à la vie , demanderent au Chirurgien , s'il avoit mis en usage ce secours ; celui-ci repondit qu'il ne l'avoit pas employé ; mais qu'il pouvoit les assurer que tout secours étoit inutile ; que le noyé étoit mort réellement , & qu'il n'y avoit que Dieu qui pût , par un miracle , le ressusciter. Ces Messieurs , voulant voir par eux-mêmes ce qui en étoit , m'envoyèrent chercher , se transporterent dans la maison du noyé , & trouverent qu'on le cousoit dans son suaire. Ils firent cesser cette opération ; j'arrivai bientôt pour seconder le zele de ces Messieurs : nous fîmes chauffer des serviettes , avec lesquelles nous lui frotâmes fortement toutes les parties du corps , pour ranimer , s'il étoit possible , la circulation du sang ; ensuite l'ayant enveloppé dans un drap de lit bien chaud , nous le reposâmes sur un petit matelas que nous plaçames sur deux gros barrils , que des personnes intelligentes faisoient rouler tantôt d'un côté , tantôt d'un autre : cette manœuvre fut continuée pendant long-tems ; je lui soufflois quelque fois dans la bouche , & lui faisois des frictions avec des serviettes chaudes sur le bas-ventre ; enfin Dieu bénit notre zele ; & le prétendu cadavre s'échauffant peu-à-peu , respira , ouvrit les yeux , & fut enfin rappelé à la vie dont il a joui plusieurs années encore.

Cette observation prouve que la méthode de fécouer les noyés, lorsqu'elle est administrée avec prudence, sur-tout quand il n'y a pas moyen de faire mieux, ou qu'on a tenté en vain tous les autres secours, peut-être très-utile pour rappeler les noyés à la vie; elle sert en même-tems de leçon aux gens de l'art, & leur apprend qu'ils ne doivent pas abandonner si promptement ces pauvres infortunés, puisque souvent, ce qu'on ne peut obtenir dans une demi-heure, s'accomplit dans une heure ou deux; & que dans de pareilles circonstances, ils ne doivent pas craindre la fatigue ni le travail, ni se rebuter sitôt. Ils seront amplement dédommagés de toutes leurs peines, par le plaisir qu'ils ressentiront toutes les fois qu'ils penseront qu'ils ont donné, pour ainsi dire, une seconde vie à leurs semblables. Enfin, s'ils ne réussissent pas, après avoir pris toutes les peines possibles pendant un très-long-tems, & après avoir mis en usage tous les moyens connus pour les rappeler à la vie, du moins ils n'auront rien à se reprocher.

Plusieurs Auteurs ordonnent encore d'introduire dans la bouche des noyés, une ou deux cuillers d'eau émétisée; c'est perdre un tems précieux que de l'employer à remplir la bouche d'un noyé de liquide;

car, en s'efforçant de le précipiter dans le gosier, on risque de l'introduire dans la trachée artère; ce qui seroit capable de faire périr le noyé prêt à pousser le premier soupir, d'une autre genre de suffocation, puisqu'il ne peut rien avaler, comme je l'ai déjà montré, que lorsqu'il a déjà respiré. On peut alors avoir recours à ce remède, s'il a des pesanteurs d'estomac occasionnées par l'eau qu'il a bu, contre lesquelles un vomitif paroît nécessaire.

Ainsi donc tous les différens moyens dont on peut se servir pour rappeler les noyés à la vie, doivent avoir pour but; premièrement, de les échauffer, & de rappeler la chaleur naturelle par des frictions sèches avec des linges chauds; en second lieu, de dilater au plutôt la poitrine pour renouveler les mouvemens du cœur, & rétablir la force qui pousse, en détruisant, celle qui résiste; pour remplir le premier objet, il faut d'abord dépouiller les noyés de leurs vêtemens mouillés, les sécher & frotter avec des linges chauds, les couvrir d'une robe de chambre de flanelle, ensuite les transporter sur un lit bien brossé, & leur faire, avec les mêmes linges chauds, des flanelles, ou avec le plat de la main des frictions sèches sur le ventre, en frot-

tant de bas en haut , pour faire reprendre aux intestins & au diaphragme leur place naturelle , & les y contenir. Pendant que les uns feront les frictions , les autres échaufferont le noyé avec des serviettes chaudes pour le garantir du froid ; sur-tout , si c'est pendant l'hiver. Cette chaleur artificielle entretiendra le principe de la vie , dont on attend le développement. On continuera l'application des serviettes chaudes sur la poitrine , l'estomac & le ventre , & sur-tout sur les parties de la génération , sans discontinuer les frictions , qui sont capables d'exciter l'oscillation des vaisseaux , & le mouvement des liquides qu'ils contiennent. Le noyé doit être placé sur le côté gauche ; cette situation est plus propre que toute autre pour l'administration de tous les secours ; puisque c'est celle que prennent ordinairement les personnes qui souffrent , qui sont foibles & malades.

Si , au défaut d'un lit bien bassiné , on trouvoit plus à portée un tas de cendre chaude , il faudroit y transporter les noyés. On en a , par ce moyen , rappelé plusieurs à la vie ; car la chaleur douce & modérée des cendres chaudes s'insinue peu-à-peu à travers les pores de la peau , & ranime le mouvement du sang. J'ai fait moi-même plusieurs fois

cette expérience sur de petits chats & de petits chiens noyés , avec beaucoup de succès ; d'ailleurs on a plusieurs exemples , que des noyés , qui avoient été poussés par les vagues de la mer sur des plages sabloneuses exposées à l'ardeur du soleil , ont été rappelés à la vie sans secours , & par la seule chaleur du sable.

Le second objet qu'on doit avoir pour rappeler à la vie les noyés est , comme je l'ai dit ci-devant , de dilater leur poitrine , & de rétablir le mouvement du cœur. On y parviendra , en introduisant de l'air dans les poûmons ; car en même tems que la chaleur & les frictions mettent en jeu & en mouvement toutes les parties solides du corps , il faut , pour remplir ce second objet , que ce mouvement se communique aux fluides qu'elles contiennent ; ainsi il faut , le plus promptement qu'il sera possible , souffler de l'air dans la bouche des noyés , & le faire pénétrer dans les poûmons ; on a pour cela inventé un soufflet , qui a deux cavités séparées , & construit de façon que , lorsqu'on applique cet instrument dans la bouche , ou dans le nez du noyé , une de ses cavités se remplit par l'air de l'athmosphère , & l'autre par celui des poûmons ; de sorte que lorsqu'on le ferme , l'air de l'athmosphère est chassé dans les

poûmons , & celui des poûmons dans l'athmosphère. Pour cela , le tuyau du soufflet doit être flexible , long d'un pied , ou d'un pied & demi , & terminé par deux ouvertures , pour en appliquer une à chaque narine. Cette invention est très-utile , & on trouve de ces soufflets dans les Bureaux établis par Sa Majesté pour secourir les noyés. Les Capitaines en peuvent faire fabriquer de pareils , pour s'en servir dans l'occasion , ainsi que des pipes sufumigatoires , qui servent à introduire la fumée du tabac dans le fondement , dont je parlerai ci-après.

Pendant qu'on procure cette respiration artificielle , qui peut être suffisante , quand le noyé a été peu de tems sous l'eau ; mais qui est souvent infructueuse dans les cas contraires , il faut avoir recours à un autre secours , qui consiste à lui faire flairer une bouteille qui contient de l'*alkali volatil fluor* , qui , selon les expériences de M. le Sage , est très-capable de le rappeler à la vie : on peut aussi faire parvenir les vapeurs de cet esprit volatil dans l'estomac , au moyen d'une sonde , ou d'un tuyau creux adapté à la bouteille , & introduit dans le fond de la bouche ; mais il faut agir avec célérité , de peur que l'introduction de ce tuyau ne cause des maux de cœur , qu'on doit

éviter. On lui frottera les narines, les tempes, la gorge, le creux de l'estomac avec le même esprit volatil, ou avec des baumes spiritueux, ou les huiles essentielles de canele & de girofle. Si l'on apperçoit le moindre signe de vie dans le noyé, au lieu de précipiter ces opérations, il faut les ralentir, jusqu'à ce que les forces vitales soient rétablies. Si le cœur commence à battre, il faut diminuer l'insufflation de l'air dans les poudrons, & l'abandonner dès que les muscles de la poitrine se remuent.

Si les secours précédens sont infructueux, il faut avoir recours à l'introduction de la fumée du tabac dans le fondement. Cette fumée a quelque chose de pénétrant & de nauséabonde, qui picote le canal intestinal, y porte une chaleur douce & durable, qui franchit les obstacles impénétrables aux lavemens, & après avoir parcouru les gros intestins, s'insinue dans les grêles. Son efficacité est si marquée, qu'on a vu plusieurs fois le poulx s'affaïsser, & la circulation se ralentir, lorsqu'on en suspendoit un instant l'introduction dans les intestins, au moment où les noyés commençoient à revenir à la vie. L'avantage de la fumée du tabac consiste en ce que ce moyen est facile à pratiquer, au moment où l'on retire les

344 AVIS AUX GENS DE MER
noyés de l'eau ; qu'il est peu couteux , & peut être exécuté par toute sorte de personnes , & sur-tout par les Gens de mer , qui sont presque tous en usage de fumer , ou de mâcher du tabac , & qui par conséquent peuvent l'administrer aussi promptement que l'exige un pareil cas.

Pour prouver l'efficacité de l'introduction de la fumée du tabac dans le fondement pour rappeler à la vie les noyés , je rapporterai une observation de Mr. Bruhier. Je pourrois joindre à cette observation plusieurs autres de différens Auteurs , & sur-tout celle d'un jeune homme de St. Mitre , habitant actuellement à St. Domingue , où il exerce la Médecine , que j'eus le bonheur de rappeler moi-même à la vie , quoiqu'il eût resté plusieurs heures sous l'eau , par l'introduction de la fumée du tabac dans le fondement ; mais je me contenterai de la première pour ne pas grossir inutilement ce volume.

OBSERVATION.

Une femme qui traversoit la Seine dans un petit bateau , se laissa tomber dans cette rivière ; elle en fut retirée quelque tems après avec toutes les apparences de mort ; un soldat qui passoit , voyant beaucoup de personnes attroupées auprès de

cette infortunée , s'approcha , & dit au mari , qui perdoit son tems à pleurer & à se lamenter : mon ami ne vous affligez point tant ; dans peu vous verrez votre femme vivante ; & lui remettant une pipe avec laquelle il fumoit , il lui dit d'en introduire le tuyau dans le fondement de son épouse , & de souffler de toutes ses forces par l'autre bout , en mettant la tête de cette pipe couverte d'un papier percé de plusieurs trous faits avec une épingle dans sa bouche ; le mari obéit ; & après plusieurs soufflées , on entendit un grouillement dans le ventre de la femme ; bientôt après elle commença à respirer , & fut par ce moyen rappelée à la vie.

Il y a plusieurs moyens d'introduire la fumée du tabac dans les intestins des noyés : on a même inventé un instrument particulier pour pratiquer commodement cette opération , appelé *Pipe fufumigatoire* : on en trouve toujours un certain nombre dans les entrepôts établis par Sa Majesté pour secourir les noyés ; il seroit à souhaiter que les Capitaines des Bâtimens en fissent provision , pour s'en servir dans le besoin. Cet instrument n'est pas cher , & coute à peine vingt sols ; mais au défaut de cet instrument , je vais indiquer les moyens d'y suppléer.

Un fumeur tirera de sa pipe allumée une gorgée de fumée , & la poussera tout de suite , au moyen d'une canule , d'un bouquin de pipe , ou d'une autre pipe vuide qu'on aura auparavant introduit dans le fondement du noyé ; il bouchera de son doigt le tuyau , & tirera une autre gorgée de sa pipe qu'il poussera de la même façon ; il réitérera cette manœuvre aussi souvent & aussi long-tems qu'elle paroîtra nécessaire , pour introduire la quantité de fumée suffisante pour produire l'effet qu'il se propose.

Si cette maniere d'introduire la fumée , de même que celle qui est décrite dans l'observation de Mr. Bruhier , paroissent trop rebutantes , il faut employer la suivante ; on introduit dans le fondement une pipe garnie de tabac & allumée ; un fumeur applique ensuite la tête ; ou le fourneau d'une autre pipe aussi allumée sur la tête de celle qui est dans le fondement du noyé , de façon que les deux fourneaux s'abouchent , étant appliqués l'un sur l'autre ; alors le fumeur , en soufflant fortement dans sa pipe , poussera facilement la fumée , qui par ce moyen passe dans les intestins.

Tels sont les moyens connus jusqu'aujourd'hui pour secourir efficacement les noyés , & les rappeler à la vie. On doit

les employer successivement , sans en négliger aucun , choisir selon les circonstances ceux qui sont plus faciles à pratiquer , & sur-tout les plus prompts ; car les momens sont précieux ; un moment perdu peut frustrer du fruit qu'on attendoit d'une si bonne œuvre ; la patience est également nécessaire ; & on ne doit pas se rebuter , ni abandonner sitôt les infortunés noyés ; il y a toujours espoir de réussir , si le noyé a encore quelque principe de vie. Or , comme il n'existe pas toujours des signes du contraire , puisqu'il est prouvé par mille expériences que plusieurs noyés , qui avoient resté plusieurs heures sous l'eau , ont été ensuite rappelés à la vie par le moyen de ces secours administrés prudemment , & pendant plusieurs heures consécutives , il ne faut pas , comme l'on dit , s'arrêter au milieu de la course , mais conduire , s'il est possible , cette bonne œuvre jusqu'à une heureuse fin. Il n'y a , point je pense , d'homme honnête qui ne se croie bien recompensé de toutes ses peines , s'il a le bonheur de réussir à rappeler à la vie un de ces infortunés noyés , dont la mort auroit été certaine , sans lui. S'il ne réussit pas , après avoir administré tous les secours possibles , & aussi long-tems que la prudence & l'humanité l'exigent , il aura du moins la sa-

348 AVIS AUX GENS DE MER
satisfaction intérieure d'avoir fait son devoir
c'est-à-dire , d'avoir fait pour un autre ce
qu'il souhaiteroit qu'on fît pour lui , dans
pareil cas.

Avant que de terminer ce Chapitre , je
pense qu'il ne sera pas hors de propos de
dire un mot sur les moyens qu'on peut
employer pour secourir & rappeler à la
vie ceux qui ont été étouffés par les va-
peurs méphytiques qui peuvent s'élever de
la Sentine , ou de tout autre lieu infect ,
& par celles du charbon. Ces cas , quoi-
que rares , sont arrivés , & peuvent par
conséquent arriver d'autres fois. Je vais en
citer un triste exemple , dont le Capitaine
Calaman m'a assuré avoir été témoin lui-
même , dans un voyage qu'il fit avec le Ca-
pitaine Alleman de Toulon , en qualité de
second Capitaine.

OBSERVATION

*Au sujet de plusieurs Matelots qui furent
suffoqués par les vapeurs méphytiques de
la sentine.*

Le Capitaine Alleman de Toulon , après
une longue caravane , vint estiver à Sa-
lonique pour Marseille. Pendant cette ca-
ravane , il avoit fait plusieurs chargemens
de bled ; tous les Marins n'ignorent pas ,

qu'après de pareils chargemens , quelque soin que l'on prenne pour netoyer le bâtiment , il reste toujours contre le bord , sous les doublages , sous ce qu'on appelle en terme de Marine provençale , *le payol* , une certaine quantité de grains qui glisse à travers les jointures des planches , & qui s'y attache à cause de l'humidité de ces lieux , y germe ensuite , se pourrit par le défaut de la circulation de l'air. Le Capitaine Calaman estiva après un chargement de bled , & partit de Salonique dans le fort de l'été. Pendant les premiers jours du voyage , on s'apperçut que l'eau qu'on retiroit de la sentine , puoit ; la mauvaise odeur fut pourtant supportable tant qu'il regna des vents assez forts pour tourmenter le bâtiment , balotter l'eau de la sentine , la fouetter , la faire courir dans tout le fond du Bâtiment , & l'empêcher de fermenter ; car il est de fait que , quand il règne un vent contraire qui oblige de louvoyer , le Navire penche tantôt d'un côté , tantôt d'un autre ; ce qui fait que le peu d'eau qui est dans la cale , vient se ramasser dans la sentine , qui est du côté par où le Navire est penché , comme dans l'endroit le plus bas , d'où on la puise facilement avec des seaux ; il n'en est pas de même lorsqu'il regne , pendant plusieurs jours , un calme , ou une bonasse ; alors

si le Navire ne fait pas une certaine quantité d'eau , le peu qui s'y trouve occupant toute l'étendue du fond du Bâtiment , il en vient très-peu dans la sentine ; & quelque-fois le mouffe ne prend pas la peine de la puiser. C'est ce qui arriva ; & pendant plusieurs jours de calme , les mouffes qu'on envoyoit pour puiser l'eau , regardoient du haut de l'entrepont , & voyant qu'il n'y en avoit point du tout , ou qu'une très-petite quantité , ne prirent pas la peine de descendre dans le fond de la sentine , & de la puiser. A cette longue bonasse succéda un gros tems , pendant lequel on envoya le mouffe visiter la sentine , il n'y fut pas plutôt descendu , qu'il fut suffoqué par les vapeurs méphytiques de l'eau corrompue qu'elle contenoit ; un jeune Matelot qui , selon l'usage , attendoit à l'entrepont pour aider à tirer le sceau , ne l'entendant point puiser l'eau , lui cria de se hâter de le remplir ; mais n'ayant reçu aucune réponse , après avoir attendu encore quelques instans , il imagina qu'il s'étoit endormi , fut chercher une corde pour le frapper & descendit subitement dans la sentine , où il resta pareillement mort comme le mouffe , sans pouvoir demander du secours. Un des Matelots de quart , qui se promenoit sur le pont , en attendant de tirer l'eau & de vider

le séau , qui avoit entendu & compris que le second étoit descendu dans la sentine ; & languissant qu'on l'appellât pour vuider le séau , crut que le mouffe & le jeune homme s'amusoient à jouer ensemble ; il descendit sans faire du bruit pour les surprendre ; à peine fut-il descendu , qu'il resta sans sentiment , en demandant du secours. Le Nocher , qui l'entendit , ne sçachant ce que tout cela signifioit , descendit aussi dans la sentine ; mais il fut arrêté au milieu du chemin par les trois corps morts de ceux qui étoient descendus avant lui ; il appella du secours ; le jour commençoit à poindre ; le Matelot qui étoit sur l'arriere du Bâtiment , qui avoit été témoin de l'action du Nocher , qui l'avoit vu descendre & avoit entendu ses cris , s'approcha de l'écoutille de la sentine , & sentit une odeur infecte : il appella tout de suite le Nocher qui ne lui répondit qu'en balbutiant ; l'Officier de quart qui étoit le même Mr. Calaman qui m'a conté ce fait , fit éveiller tout de suite le Capitaine & le reste de l'équipage. l'allarme fut bientôt dans le Bâtiment ; Officiers , Matelots , Mouffes , tous étoient effrayés & couroient çà & là , sans savoir quel parti prendre , ni comment secourir ces pauvres infortunés , qu'ils voyoient les uns sur les autres entassés & morts dans

la sentine, ils perdoient le tems à pleurer à gémir ; ils étoient prêts à tomber dans le désespoir ; le Chirurgien , qui étoit jeune , ne savoit quel conseil donner , & étoit lui-même plus effrayé que les autres ; enfin ce premier mouvement de frayeur étant passé , ils tinrent conseil entr'eux , & délibérèrent de retirer de la sentine ces pauvres infortunés pour les secourir & les rappeler , s'il étoit possible , à la vie. Pour y parvenir , ils ouvrirent toutes les écoutilles ; jetterent , suivant le conseil du Capitaine , plusieurs bouteilles de vinaigre dans la sentine ; ensuite un Matelot plus hardi que les autres , après s'être fermé le nez & la bouche avec un mouchoir trempé dans le vinaigre , & avoir pris la précaution de se faire lier , descendit dans la sentine , lia & accrocha tous les infortunés les uns après les autres. On les retira par ce moyen , tous les quatre sans vie , & on les laissa sur le pont.

Le grand air , quelque peu de vinaigre qu'on leur fit flairer , quelques séaux d'eau qu'on versa sur eux , les rappellerent à la vie ; les uns plutôt , les autres plus tard. Dès qu'ils eurent repris leurs connoissances , comme ils avoient toujours une grande difficulté de respirer , le Chirurgien les fit descendre à leur poste , &

les saigna les uns après les autres : ils ne furent pas plutôt saignés qu'ils tomberent dans des convulsions , comme s'ils étoient attaqués du mal caduc ; les saignées du bras & du pied furent multipliées ; mais plus on les saignoit , plus leurs convulsions augmentoient ; enfin leur visage enfla & devint livide ; les yeux leur sortoient de la tête ; leur bouche écumoit ; ils grinçoient des dents ; leurs membres se roidirent , & ils moururent tous dans peu de jours. Ceux qui furent moins saignés vécurent davantage ; ce qui semble prouver que les saignées multipliées furent cause de leur mort.

Si le même cas arrivoit dans quelque autre Bâtiment , il conviendrait , d'abord que l'on s'apercevroit de l'infektion de la sentine , de tâcher d'y remédier , en y jettant plusieurs bouteilles de vinaigre , de l'eau de vie , du tafia , ou tout autre liqueur spiritueuse ; ensuite d'y bruler une petite botte de paille , de coton , d'étoupes , une certaine quantité de papier , ou un balai de *brusc* , dont on se sert communement dans les Navires provençaux pour balayer ; après avoir jetté ces matières combustibles ainsi allumées dans la sentine , on en fermeroit l'écoutille pour ne l'ouvrir que quelques tems après ; par ce moyen les exhalaisons mephytiques se

diffiperoient , ou pour le moins diminueroient à un point qu'elles feroient iucapables de nuire à ceux qui vont puiser l'eau dans la sentine , sur-tout s'ils avoient la précaution de se couvrir la bouche & le nés avec un mouchoir trempé dans l'eau de vie ou le vinaigre.

Si malgré ces précautions , ou faute de les avoir prises , un mousse , un matelot se trouvoient étouffés par ces vapeurs , il faudroit , après les avoir retirés le plus promptement possible de la sentine , les laisser sur le pont au grand air , les déshabiller , leur jeter plusieurs seaux d'eau de la Mer sur tout le corps , tourner leur visage de façon que le vent pût s'introduire dans les narines , leur faire flairer de l'alkali volatil fluor , ou à son défaut , de bon vinaigre , ou d'autres liqueurs spiritueuses , comme l'eau de la Reine de Hongrie , de lavande & autres de même espèce ; il faudroit sur-tout bien se garder de les saigner ; car il est hors de doute que la saignée est mortelle dans un pareil cas ; ce qui est prouvé par les mauvais succès qu'elle eut dans les quatre personnes qui ont été le sujet de l'observation que je viens de rapporter.

Il peut de même arriver qu'un ou plusieurs matelots , soient étouffés par les vapeurs du charbon qu'on a allumé dans

un endroit fermé, comme le sont ordinairement les chambres des petits Bâtimens ou Tartanes, qui ne se ferment qu'avec une écoutille, & dans laquelle les matelots se renferment pendant l'hiver pour s'y chauffer avec des brasiers pleins de charbon allumé. Je vais citer à cet effet un triste exemple, qui prouve le danger de la fumée du charbon.

OBSERVATION

Patron Venel gardoit un Bâtiment dans le port de Marseille pendant l'hiver de 1756, qui fut des plus rigoureux; on fait qu'il est défendu d'allumer du feu, & même de la chandelle dans les Bâtimens qui sont dans le port de Marseille; cette défense a pour objet de prévenir l'incendie, qu'un Bâtiment qui prendroit feu, pourroit communiquer à tous les autres, parce qu'ils se touchent presque tous; mais on a beau faire des loix & des défenses pour le bien général, on trouve toujours des particuliers assez imprudens ou assez idiots, pour les enfreindre. Le matelot dont je parle, étoit sans doute de ce nombre; & comme il souffroit du froid, il voulut se chauffer. A cet effet il acheta un fourneau qu'il garnit de charbons & l'al-

luma dans sa petite chambre , après en avoir soigneusement fermé l'écouille : bientôt il en fut étourdi & tomba à la renverse ; c'en étoit fait de lui si d'autres matelots , qui vouloient passer la soirée avec lui , ne fussent heureusement entrés dans le Bâtiment quelques instans après. Ils l'appellerent à haute voix ; mais n'en ayant point reçu de réponse , ils le crurent endormi ; ils étoient sur le point de se retourner , quand un de ces matelots dit qu'il sentoit l'odeur de quelque viande rotie ou brulée ; alors ils ouvrirent l'écouille , & virent avec surprise un fourneau allumé , & Patron Venel étendu roide mort dans la chambre , ayant une jambe appuyée sur le fourneau ; craignant de se compromettre , ils éteignirent tout de suite le feu , le tirèrent hors de la chambre , & le transporterent sur un Bâtiment voisin ; le grand air , quelques seaux d'eau qu'on lui jetta dessus , & du vinaigre qu'on lui fit flairer , le rappellerent à la vie ; mais il paya bien cher son imprudence ; car dans le tems où la fumée de charbon l'étourdit & le fit tomber à la renverse , une de ses jambes se trouva sur le fourneau allumé & s'y brûla jusqu'aux os ; tellement qu'on fut ensuite obligé de lui couper la cuisse. Il

a eu le bonheur de survivre pendant plus de trente ans à cette opération ; mais combien de maux n'a-t-il pas soufferts pendant cette longue suite d'années qu'il a passées , pour ainsi dire , dans la misère & hors d'état de gagner sa vie ?

Fin de la seconde Partie.





A V I S

AUX GENS DE MER

SUR LEUR SANTÉ.

TROISIÈME PARTIE.
DES MALADIES CHIRURGICALES.

AVANT-PROPOS.

LES Marins , comme les autres hommes , sont sujets à toutes les maladies qui sont du ressort de la Chirurgie ; mais il y en a certaines auxquelles ils sont plus particulièrement exposés, comme les coups, les chûtes , les meurtrissures , les fractures , les dislocations , les plaies , tant celles qui sont faites par les instrumens tranchans , qu'avec

qu'avec les armes à feu ; car les petits bâtimens , (& ce sont ceux qui ordinairement n'embarquent point de Chirurgiens) sont exposés , dans les mers du Levant , à être attaqués & à se battre avec des bandits , & par conséquent leurs équipages , à recevoir des blessures ; que faire dans de pareilles circonstances ? Un Matelot , un Mouffe ont le malheur de se laisser tomber d'une vergue , d'une enténne : le cabestan , par l'imprudence & la maladresse d'un Mouffe , peut , en se détournant tout-à-coup , en blesser plusieurs autres ; un cable qu'on file , une ancre qu'on suspend , qu'on tire , ou qu'on mouille , peuvent aussi occasionner bien du désordre ; une chaloupe qu'on lance à la mer , un fardeau qu'on souleve ; enfin mille autres causes ordinaires dans le chargement du bâtiment , & qu'il seroit trop long de détailler , peuvent blesser un & même plusieurs Matelots ; il est donc nécessaire que les Marins , au défaut d'un Chirurgien , puissent se traiter eux-mêmes , & qu'ils tâchent d'acquérir quelque connoissance des maladies chirurgicales. Cette connoissance leur est d'autant plus nécessaire , que la nature ne fait rien , on agit très-imparfaitement dans la guérison de ces maladies , si elle n'est aidée par quelque personne un peu

instruite ; au lieu qu'il arrive très-souvent quelle se suffit à elle-même , & que les maladies internes les plus graves guérissent quelquefois sans remèdes , par la seule force du tempérament des malades , la diète & l'eau.

Ces considérations m'engagent donc à conseiller à tous les Marins de jeter un coup-d'œil sur cette troisième partie de mon ouvrage , qui traite des maladies chirurgicales , afin que , s'ils ont le desir d'être de quelque utilité à leurs semblables , ils puissent avoir quelque notion des maladies qu'on peut guérir par la seule application de la main , ou celle des remèdes chirurgicaux : car les meilleurs baumes des Charlatans , tous les onguens & les emplâtres tant vantés dont ils font ordinairement provision , leur feront d'un petit secours , leur nuiront même , s'ils sont administrés & appliqués aveuglément & sans connoissance de cause. D'ailleurs , il y a plusieurs moyens , plusieurs opérations qui sont quelquefois indispensables & absolument nécessaires pour obtenir la guérison ; & qu'un homme tant soit peu intelligent pourroit pratiquer au défaut d'un Chirurgien. Je tâcherai donc de les instruire sur cette matière , autant que mes foibles lumières pourront le permettre , & de leur indi-

quer les maladies qu'ils peuvent traiter eux-mêmes, les moyens les plus faciles pour guérir, ou pour soulager les malades, enfin les remèdes les plus efficaces qu'ils peuvent employer, selon les différens cas qui se présenteront; je tâcherai sur-tout de me rendre intelligible au plus grand nombre de Marins instruits, en évitant de me servir sans nécessité des termes de l'art, & en mettant tout ce que je dis, tant au sujet des opérations, des pansemens, que des remèdes, à leur portée.



CHAPITRE I.

Des Plaies ou Blessures.

TOut le monde fait ce que c'est qu'une plaie, ou une blessure; on en distingue trois espèces: celles qui sont faites par un instrument tranchant; celles qui sont faites avec un instrument contondant, comme une pierre, un bâton; & celles qui sont faites par les armes à feu.

Les plaies simples, qui ont été faites avec un instrument tranchant, quelques grandes qu'elles soient, & quelque dangereuses qu'elles paroissent au premier coup-d'œil, quand même elles pénètre-

roient dans les capacités de la tête, du ventre & de la poitrine, pourvu qu'elles n'offensent aucune des parties nécessaires à la vie ; guériront promptement, pourvu qu'on les traite de la manière suivante.

On doit d'abord bien laisser saigner la plaie : quand le sang sera étanché, ou sur le point de l'être, on la lavera avec du vin chaud ou de l'eau fraîche ; ensuite on rapprochera les deux bords de la plaie, sur chacun desquels on appliquera une petite compresse un peu plus longue que les bords de la plaie, & sur les deux compresses on en appliquera une troisième, qui les couvrira toutes les deux, & l'on assujettira le tout par une bande circulaire capable de contenir les bords de la plaie rapprochés & réunis. Si l'application de ces compresses & de la bande a été bien faite, la plaie, quelque grande qu'elle soit, se trouve guérie au bout de deux jours, sans qu'on ait employé, pour cette guérison, aucun baume, aucun onguent, aucun emplâtre ; car la nature se suffit à elle-même ; & nous avons tous dans le sang un baume naturel, qui colle & soude, pour ainsi dire, les lèvres d'une plaie en peu de tems ; & le Chirurgien n'a rien autre à faire, pour aider la nature, qu'à nettoyer

la plaie , enlever quelque corps étrangers , s'il y en a , rapprocher ses lèvres , & les maintenir ainsi rapprochés , par le moyen des compresses & du bandage. Si l'opération a été bien faite , la plaie se trouve guérie au bout de deux fois vingt-quatre heures.

Si par contraire, cette opération n'a pas été bien faite , s'il est resté quelque corps étranger dans la plaie , la réunion n'aura pas lieu , & la plaie suppurera : on le connoîtra aux symptômes que je vais indiquer.

Quand la plaie ne peut pas se réunir , ses bords se gonflent , s'enflamment & deviennent douloureux ; si la plaie est considérable , la fièvre se met bientôt de la partie ; elle rend , dans les premiers jours , une petite quantité d'une eau roussâtre , peu-à-peu cette liqueur devient plus abondante , change de couleur , de consistance , & se change en véritable pus blanc , & épais ; c'est à cette époque que la douleur , le gonflement , l'inflammation , la fièvre & tous les autres symptômes , qui annonçoient la suppuration , diminuent & cessent tout-à-fait. Quand la suppuration est établie , le fond de la plaie commence à se remplir de chairs ; ces chairs augmentent , deviennent peu-à-peu rouges , grainues ;

alors les bords blanchissent ; s'allongent & viennent bientôt fermer la cicatrice.

Pendant le premiers jours , c'est-à-dire , aussi long-tems que le gonflement , la douleur , & les autres symptomes inflammatoires subsistent , il faut panser la plaie avec un plumaceau de charpie , garni du digestif simple n°. 37 , par-dessus lequel on mettra l'emplâtre de Nuremberg du n°. 40. Quand le pus commence à s'épaissir & à blanchir , il faut substituer au digestif le baume d'Arcéus n°. 29 ; & dès que la cicatrice commence à se former , on n'applique sur la plaie qu'un simple plumaceau de charpie , couvert du même emplâtre n°. 44.

Si , malgré l'usage de la charpie sèche , les chairs de la plaie deviennent molles , blafardes , pu excèdent le niveau de la peau , il faut avoir l'attention de les réprimer ; ce qu'on obtient , en augmentant l'épaisseur des plumaceaux qu'on assujettit avec un ou deux tours de bande un peu plus ferrés qu'à l'ordinaire ; & si cette compression ne suffit pas pour arrêter l'excroissance des chairs , on lavera la plaie avec l'eau végétominérale du même n°. 44. On trempera le premier plumaceau , qui touche immédiatement la plaie , dans la même eau , ou on touchera légèrement ces chairs avec un pinceau de

linge trempé dans l'extrait de saturne du même n°. 44, jusqu'à ce qu'elles soient consumées, & qu'on s'apperçoive qu'il se forme une bonne cicatrice.

Il y a certaines plaies qui, quoique simples, sont accompagnées d'une hémorragie, ou d'une perte de sang considérable; cet accident, quoique peu dangereux quand il n'est occasionné que par l'ouverture d'une petite artère, & qui cesse ordinairement, quand on a réuni les bords de la plaie, & qu'on a appliqué par-dessus une ou plusieurs compreses trempées dans de l'eau fraîche, peut devenir dangereux, sur-tout affoiblir les blessés, quand l'artère est un peu considérable (a), & effrayer ceux qui ne sont pas de l'art; il est donc de la prudence, quand le sang coule d'une artère un peu considérable, & avec une certaine abondance, de l'arrêter au plutôt; à cet effet, on prendra un morceau d'alun de roche, gros comme une fève, qu'on appliquera immédiatement sur l'ouverture de l'artère, & qu'on assujettira avec les

(a) On connoît que le sang d'une plaie vient de l'ouverture d'une artère, quand il sort en jaillissant par bonds & par sauts, & que ces mouvemens correspondent à celui du cœur.

doigts ; on remplira ensuite la plaie de charpie sèche, & on couvrira le tout de compresses, en assez grande quantité, pour surpasser le niveau de la peau ; & on assujettira le tout avec plusieurs tours de bande un peu serrés ; mais il faut avoir l'attention de ne les pas serrer au point que la circulation du sang soit totalement arrêtée, & occasionne la gangrène, comme je l'ai vu pratiquer par un Chirurgien ignorant. Il faut donc, après que le sang est arrêté, examiner la partie ; si elle n'est qu'un peu rouge & gonflée, il n'y a rien à craindre ; mais si elle devenoit noire & livide, il faudroit sans délai relâcher le bandage.

On a trouvé depuis quelques années, une matière moins dangereuse & plus efficace que l'alun, pour arrêter les hémorragies les plus fortes ; on s'en sert même aujourd'hui pour arrêter le sang, après l'amputation de quelque membre ; cette matière est l'agaric de chêne préparé en guise d'amadou ; on peut substituer à cet amadou, celui dont nous nous servons communément, quand nous battons du feu avec un briquet ; je l'ai employé très-souvent, & il a arrêté le sang aussi bien que celui de chêne : il faut choisir celui qui est épais, flexible, velouté ; on le plie en trois ou quatre doubles, pour

en former un espèce de couffinet , qu'on applique sur l'ouverture de l'artère ; mais , si l'on veut que cette application réussisse à arrêter le sang , il faut auparavant laver la plaie avec une éponge mouillée , ensuite la bien sécher avec de la charpie sèche ; car si l'amadou étoit mouillé , il perdrait sa vertu astringente , & ne produiroit aucun effet : or , comme il est difficile de bien essuyer le sang , qui jaillit continuellement d'une artère ouverte , il est nécessaire de trouver un moyen qui , l'arrêtant pour quelques instans , donne le tems d'essuyer la plaie avec une éponge mouillée , ensuite avec la charpie sèche , comme je l'ai dit , & permette d'appliquer l'amadou sec sur l'ouverture même de l'artère. Ce moyen est le tourniquet.

Comme la plupart des Marins pourroient ignorer ce que c'est qu'un tourniquet , quelle est la manière de le faire & de s'en servir pour arrêter le sang ; je vais le lui expliquer. Ils prendront une jarrettière , un ruban de fil , de soie , de coton , en plusieurs doubles , même un ou plusieurs échevaux de fil , dont on fera deux tours au-dessus de la plaie , qu'on assujettira avec un nœud , mais qui pourtant seront assez lâches pour pouvoir passer un couffinet de linge , & un

bâton de demi-pan de longueur qu'on tournera en guise de garrot, comme font à-peu-près les Charretiers lorsqu'ils veulent arrêter leurs ballots sur une charrette; on ferrera le tourniquet graduellement, jusqu'à ce que le sang ne jaillisse plus; dans cet instant, on donne le tourniquet à tenir à une autre personne, qui aura soin de l'entretenir dans cet état, pendant tout le tems qu'on nettoye la plaie, qu'on l'essuye & qu'on y applique l'amadou. Après que l'amadou a été mis en place, on le couvre avec de la charpie sèche, on en tamponne la plaie qu'on recouvre avec une ou plusieurs compresses, & contient le tout avec un bandage un peu serré. Quand le bandage est achevé, on lâche tant soit peu le tourniquet, pour voir si le sang est bien arrêté & ne transsude pas au travers de l'appareil; quoique le sang soit arrêté, il ne faut pas pourtant ôter totalement le tourniquet, il suffit de lâcher un peu, & de le laisser là pour pouvoir le refaire au plutôt, si l'hémorragie reparoit.

Une fois que le sang est arrêté, le blessé restera dans un parfait repos; on le saignera une ou deux fois, pour prévenir la fièvre, ou la rendre moins forte, & on ne levera le premier appareil que deux ou trois jours après le premier pansement;

encore faut-il , en le levant , avoir l'attention de ne pas enlever , ni tirer précipitamment la charpie & l'amadou , qui peuvent être encore attachés contre l'artère , de peur de renouveler l'hémorragie ; mais attendre qu'ils tombent d'eux-mêmes ; ce qui arrive ordinairement , quand la plaie commence à s'humecter & la supuration à s'établir. On pansera alors la plaie avec des bourdonnets mols , trempés dans le digestif du n°. 37. On appliquera par-dessus les bourdonnets , un plumaceau garni du même digestif , auquel on ajoutera un peu d'eau-de-vie , supposé que les bords de la plaie soient décolorés , avec l'emplâtre du n°. 40. Pour le reste des pansemens , on se conduira de la façon qui a été indiquée pour les plaies simples.

Les plaies qui ont été faites par quelque instrument contondant , comme une pierre , un bâton , un éclat de bois , une poulie , ou toute autre instrument qui n'est pas tranchant , mais cependant capables de diviser & de meuririr la peau & les chairs , doivent être traitées différemment. Il seroit imprudent de les réunir ; ce seroit , comme l'on dit , enfermer le loup dans la bergerie ; il faut au contraire travailler à les faire suppurer le plutôt possible , en même-tems qu'on applique par-

370 A V I S A U X G E N S D E M E R
deffus des remèdes capables de réfoudre
le fang meurtri, & de redonner aux vais-
seaux le ton , ou le ressort qu'ils ont per-
du ; on pansera donc ces blessures avec
le digestif ci-deffus , auquel on ajoutera
un peu d'eau-de-vie ; & sur le digestif,
on appliquera une ou plusieurs compres-
ses trempées dans l'eau sel , l'eau de la
mer , l'eau-de-vie , le tafia , ou le vin
aromatique du n^o. 46. Pour aider l'ac-
tion de ces remèdes , il faut , si la con-
tusion est considérable , faire quelques
saignées. On connoît qu'elles produisent
l'effet désiré , quand la douleur & l'en-
flure des environs de la blessure dimi-
nuent , & que la suppuration s'établit.
Une fois que cela arrive , tous les acci-
dens dangereux cessent , & la plaie doit
être regardée & pansée comme une plaie
simple.

Les plaies d'armes à feu doivent être
panfées à-peu-près de la même manière ,
en observant seulement de tirer au-dehors ,
s'il est possible de le faire , les corps
étrangers qu'elles peuvent contenir ; il ne
faut pas les tamponner , ni les trop rem-
plir de charpie ; car , cette charpie intro-
duite forcément dans ces plaies , devient
elle-même un corps étranger , capable
d'occasionner une tension & une inflam-
mation considérable , qui sont accompa-

gnées de vives douleurs , & d'autres accidens plus ou moins graves , qui ne surviennent que trop souvent aux plaies de cette espèce , quelque attention qu'on ait de les panser mollement & superficiellement.

On remédie à la douleur , à la tension , à l'inflammation des plaies d'armes à feu , ou on les évite en ôtant , sans délai , les corps étrangers , comme la bourre , le linge , les pièces d'habits , les éclats de bois , les parties des os détachés & brisés , qui peuvent être dans les plaies , piquer les nerfs & les tendons. Les cloux , les balles , qui peuvent produire le même effet. Pour pouvoir retirer tous ces corps étrangers , il est souvent nécessaire d'agrandir l'ouverture de ces plaies ; j'avoue que ces opérations sont plus du ressort d'un Chirurgien que de toute autre personne ; mais la nécessité donne souvent du courage & des ressources ; j'ai connu plusieurs personnes qui , sans être Chirurgiens , ont agrandi certaines plaies avec un canif , avec des ciseaux , & par ce moyen en ont retiré des corps étrangers qui s'opposoient à la guérison : s'il n'y a pas moyen d'agrandir l'ouverture de la plaie , pour en retirer les corps étrangers , on tâchera de diminuer la tension & l'inflammation , la douleur , la

fièvre & tous les autres accidens , par de fréquentes saignées , ou autres moyens qui puissent suppléer à la saignée ; on couvrira la partie blessée avec des compresses trempées dans la décoction émolliente du N^o. 4 , qu'on renouvellera souvent ; & afin de ne pas trop tourmenter la partie blessée , on se contentera d'entretenir ces compresses humides , en les arrosant de tems en tems avec la susdite décoction chaude , jusqu'à ce qu'elle pénétre ; on continuera ces fomentations tant que le gonflement & l'inflammation subsisteront , c'est-à-dire , jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie ; & souvent cette suppuration entraîne au-dehors les corps étrangers , fait cesser tous les accidens qui s'opposoient à la guérison.

Pendant les premiers tems d'orage , c'est à-dire , tant que la tension , le gonflement , la douleur , l'inflammation & la fièvre subsistent , la diète doit être très-sévère , les blessés ne se nourriront que du bouillon , & boiront abondamment de quelque tisane à leur gré ; si malgré tous ces moyens , tous ces symptomes augmentent ; si les bords de la plaie , de rouges qu'ils étoient , deviennent livides ; s'il survient des cloches ou des ampoules aux environs de la blessure , il faut , substituer au digestif du N^o. 37. , celui

du N°. 38, couvrir & environner la partie blessée avec des compresses trempées dans le vin aromatique du N°. 46, qu'on appliquera aussi chaude que faire se pourra, & donner aux blessés, de quatre en quatre heures, une prise de la poudre du N°. 23. Ce sont les meilleurs moyens que je puisse indiquer aux Marins pour remettre la plaie dans un bon état, établir la suppuration, prévenir la gangrène, qui ne manqueroit pas de s'emparer du membre blessé, & qu'il faudroit amputer, si elle faisoit des progrès considérables; c'est alors l'affaire d'un Chirurgien. J'ai pourtant connu un Matelot, qui, ayant fait naufrage, parce que le feu prit à la Ste. Barbe, se sauva avec trois autres hommes de l'Equipage sur l'Isle dite des *Anaires* en Sardaigne: les éclats du bâtiment qui sautèrent en l'air, lui rompirent l'os du bras; ce Matelot n'ayant pas été pansé comme il faut, la gangrène s'empara de son bras; un des Matelots qui se sauvèrent avec lui dans la chaloupe, lui coupa & scia le bras, & le guérit.

Toutes les vertus qu'on attribue à une infinité de baumes, d'onguents ou d'emplâtres, ne sont qu'illusion & pure charlatanerie; toutes ces compositions tant vantées n'ont pas plus d'efficace que les

remèdes simples que j'ai indiqués : leur plus grande vertu consiste dans le profit qu'en retirent ceux qui ont intérêt à les débiter, & qui les font passer pour des secrets dont ils ont seuls la connoissance, ou dans la crédulité de ceux qui sont assez simples pour croire qu'un baume, un onguent peut guérir toute sorte de plaies ou de blessures, parce qu'ils s'en sont servieux-mêmes, & ont pansé avec le même remède deux ou trois personnes qui auroient guéri de même sans le secours d'aucun baume, d'aucun onguent, ou par l'application du premier remède qui leur seroit tombé sous la main.

Je suis enfin bien aise de désabuser une fois pour toutes les Marins, & de leur apprendre, que la réunion d'une plaie, la régénération des chairs, la formation de la cicatrice, enfin la guérison entière, sont l'ouvrage de la nature, & non le produit de tel baume, ou de tel onguent. Si l'art & ces remèdes y contribuent en quelque chose, ce n'est qu'en détruisant les obstacles qui s'opposent à la guérison; quand, par exemple, une plaie est dans un état de tension, d'inflammation, à quoi servent les meilleurs baumes? Sont-ils capables de remédier à ces accidens, & de guérir la plaie? Il n'y a alors que les saignées, les fomentations acqueu-

ses & émollientes , & les autres secours que j'ai indiqués en pareil cas , qui puissent changer le mauvais état de cette plaie , & procurer une suppuration favorable. Si de même ces accidens sont occasionnés & entretenus par la présence de quelque corps étranger , quel est l'onguent , quel est le baume capable de guérir cette plaie , tant que le corps étranger restera dans la plaie ? Je me rappelle , à cet effet , d'avoir guéri , dans vingt-quatre heures , un ulcère au bout du doigt , d'une femme , qui duroit depuis trois ans , & pour lequel on avoit mis en usage tous les baumes , les onguents & les emplâtres possibles. En examinant cet ulcère , j'aperçus la première phalange du doigt cariée & emprisonnée , pour ainsi dire , dans l'ulcère ; je la retirai facilement avec le bout de mes pincettes ; & la malade fut guérie le lendemain.

Les animaux ont-ils des baumes , des onguents , des emplâtres ? Une fois que les corps étrangers sont sortis de leurs blessures , la suppuration s'établit ; ils lèchent leurs plaies , & la nature seule les guérit.

C'est encore une erreur de croire qu'il y a des onguents , des emplâtres particuliers , capables d'attirer au-dehors des plaies , les corps étrangers ; les anciens

le pensoient de même , & nous ont transmis , à cet effet , la composition d'un grand nombre d'onguents & d'emplâtres , qu'ils assurent posséder cette vertu ; mais l'expérience les dément chaque jour , & ne prouve que leur crédulité ; car aujourd'hui , tous les gens de l'art savent que de pareils remèdes n'existent point , & ne peuvent exister ; c'est pourquoi , quand ils voient que l'ouverture d'une plaie est trop petite pour permettre qu'on en puisse retirer quelque corps étranger qui y est renfermé , au lieu de recourir à de pareils remèdes , de temporiser , ils agrandissent l'ouverture de la plaie , ou font une contr'ouverture , & mettent tout en usage pour le retirer , soit avec des pincettes , des crochets , ou tout autre instrument , qui peut servir à cet effet ; & par ce moyen , ils épargnent bien des maux aux blessés , en évitant tous les accidens que leur présence occasionne , autrement la plaie ne guériroit peut-être jamais , & seroit capable de donner la mort.

Il y a néanmoins certains corps étrangers qui restent long-tems cachés dans une plaie , ou qui sont situés dans certains endroits , où il seroit difficile , & même dangereux de les aller chercher ; s'ils ne causent point d'accidens graves , s'ils sont d'une nature à pouvoir se lo-

ger dans quelque'endroit , sans piquer & sans gêner certaines fonctions nécessaires à la vie , on ne doit point s'opiniâtrer à les aller chercher ; car on voit journellement dans la pratique , qu'ils sortent souvent naturellement avec le pus , quand le gonflement & l'inflammation sont dissipés , ou qu'ils se placent eux-mêmes entre les chairs , sous la peau , où ils restent souvent plusieurs années sans causer beaucoup d'incommodités , & n'empêchent pas même la guérison de la plaie ; mais ordinairement plusieurs de ces corps étrangers , qu'on n'a pu retirer dans les premiers pansemens , sont poussés au-dehors & entraînés par la suppuration , pour peu que l'on ait agrandi l'ouverture de la plaie , & qu'on l'entretienne ouverte , jusqu'à ce qu'ils soient tous sortis ; ce qu'on connoît par les bonnes chairs qui garnissent alors le fond de la plaie , par la diminution de la quantité du pus qui en sortoit par sa bonne qualité , qui est blanc , épais & sans mauvaise odeur , enfin par la cessation des douleurs & de l'inflammation.

Il ne faut pas laver les plaies qui suppurent avec du vin chaud , d'eau-de-vie , du tafia & autres liqueurs spiritueuses. Les Marins , sous le prétexte qu'il faut tenir les plaies nettes ; commettent tous

les jours cette imprudence ; je suis bien aise de leur apprendre que les liqueurs spiritueuses , avec lesquelles ils lavent les plaies , quand elles suppurent , sont très-pernicieuses , dessèchent les chairs , les irritent , augmentent l'inflammation , s'il y en a , ou la procurent , en arrêtant ou en diminuant la suppuration , sans laquelle la régénération des chairs est tout-à-fait impossible. Ces liqueurs peuvent tout au plus être utiles dans le premier pansement d'une plaie simple , pour arrêter le sang , repercuter & résoudre celui qui est engorgé dans les environs de la plaie , & dans les premiers tems d'une plaie contuse , avant que la suppuration soit établie ; dans tous les autres cas , ils feront bien de s'en abstenir.



CHAPITRE II.

Des Ulcères.

ON reconnoît deux espèces d'ulcères ; les uns sont occasionnés & entretenus par quelque vice particulier du sang , comme les ulcères scorbutiques , vénériens , scrophuleux , qu'on guérit très-difficilement , à moins qu'on ne détruise en même tems les différens vices qui les

entretiennent. (i Voyez pour cela les chapitres de la vérole & du scorbut.) Les autres sont ordinairement la suite de quelque plaie, de quelque coup, de quelque chute, ou de quelque tumeur mal-traitées, ou pansées avec de l'eau-de-vie, le vin chaud, le tafia & autres liqueurs spiritueuses, qui ont transformé des plaies simples en ulcères difficiles à guérir, parce que, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, ces liqueurs ont empêché ou arrêté la suppuration, & empêchent le dégorgement de la plaie, parce que les onguents, les graisses & les huiles avec lesquels on les a pansées, étoient vieilles, rances, ont altéré la bonne qualité du pus, ont fait croître des chairs molles & spongieuses, qu'on n'a pas su déprimer, & ont fait dégénérer ces plaies en ulcères. C'est pour cette raison que les Chirurgiens navigans doivent avoir l'attention de renouveler souvent les onguents avec lesquels on panse les plaies; car j'ai souvent observé que le baume d'Arcéus, qui de lui-même est un suppuratif fort doux, cause des douleurs insupportables; & enflamme les plaies les plus simples, quand il n'est pas frais; ou si les Apothicaires qui l'on préparé, ont employé dans sa composition du sain-doux rance, & de graisse de bouc vieille.

Les Marins , outre la première espèce d'ulcères dont j'ai parlé , qui est occasionnée par quelque vice particulier du sang , sont encore sujets à la seconde espèce , qui est fréquente chez eux , à cause des coups , des meurtrissures qu'ils reçoivent , sur-tout aux jambes , & dont ces parties sont souvent couvertes ; ils en seront bientôt délivrés , s'ils mettent en pratique la méthode que je vais leur prescrire.

Quoiqu'on dise communément que les ulcères des jambes sont incurables chez les Marins , à cause de l'air salin qu'ils respirent , & des alimens de même qualité dont ils se nourrissent ; quoique plusieurs soient persuadés que ces mêmes ulcères soient très-difficiles à guérir dans les pays maritimes , j'ose assurer qu'on les guérira très-facilement , en les traitant de la manière suivante.

La plûpart des vieux ulcères , & sur-tout ceux des jambes , ont ordinairement les bords durs & calleux ; & le pus qu'ils fournissent , au lieu d'être blanc comme du lait , épais , sans mauvaise odeur , se trouve séreux , sanieux , sanguinolent , fétide , & tellement âcre qu'il produit de petits boutons , des excoriations douloureuses sur toutes les parties qui en sont abreuvées , & souvent une inflammation.

Il faut donc commencer par appliquer sur ces ulcères un plumaceau mollet, garni du digestif simple du N°. 37, par-dessus lequel on mettra un linge fin, garni de l'emplâtre du N°. 40; on couvrira le tout d'une compresse circulaire, trempée dans la décoction tiède du N°. 4, aiguillée d'une cuiller de vinaigre ou d'eau-de-vie. Ce pansement renouvelé soir & matin, & continué pendant cinq à six jours, diminuera l'inflammation, & ramollira les bords de l'ulcère. Dès qu'on s'apercevra d'un pareil changement, on substituera au digestif du N°. 37, l'onguent brun du N°. 47, qui est admirable pour détruire, consumer les mauvaises chairs, & fondre les callosités des bords de l'ulcère; l'usage continuel de cet onguent déterge, & nettoie le fond; les chairs, qui auparavant étoient livides & mollasses, deviennent fermes, vermeilles & grainées; elles croissent, pour ainsi dire, à vue d'œil; le pus change de couleur, & devient à proportion de la bonne qualité des chairs, blanc, épais & sans mauvaise odeur; alors il faut abandonner l'usage de l'onguent brun, & lui substituer, jusqu'à ce que l'ulcère soit rempli de bonnes chairs, & que la cicatrice commence à se former, le baume d'Arcéus du N°. 39. A cette époque, il ne faut plus ap-

pliquer sur l'ulcère qu'un simple plumeau mince de charpie, qu'on couvrira néanmoins toujours d'un linge, garni de l'emplâtre du N^o. 40 : ce qu'on continuera jusqu'à ce que la cicatrice soit totalement formée, & l'ulcère guéri.

Il est peu d'ulcères, quelque invétérés qu'ils soient, qui résistent à un pareil traitement, sur-tout, si on aide l'action des remèdes externes par un régime de vie humectant & rafraîchissant, & par une ample boisson de tisane quelconque; qu'on évite tous les excès dans le boire & le manger, toute autre espèce de débauche, qu'on se prive des alimens salés & fumés, enfin qu'on s'abstienne du vin & des liqueurs fortes.

Il faut encore favoriser l'action des remèdes, & la formation de la cicatrice, par la situation; car on espéreroit en vain la guérison, si les malades ne gardoient un parfait repos; & si, ayant des ulcères aux jambes, ils ne restoient pas dans le lit jusqu'à ce que la guérison soit parfaite; c'est au manque de cette attention, que l'on doit, & que l'on peut attribuer la longueur des maux de jambes des Marins, qui durent souvent des années entières, & qu'ils gardent même pendant toute leur vie. Il est vrai que les
alimens

alimens dont ils se nourrissent, l'air salin qu'ils respirent, peuvent rendre ces ulcères plus opiniâtres; mais ils parviendront assurément à les guérir, si, pendant le traitement, ils gardent un parfait repos, & suivent ponctuellement la méthode que j'ai indiquée.

Quand un ulcère un peu considérable a duré pendant plusieurs années, tous les gens de l'art pensent qu'il est dangereux de le guérir, parce que l'humeur qui en découle, a formé, pour ainsi dire, un égot naturel, par lequel la nature se débarrasse de toutes ses impuretés; il faut donc, si on parvient à guérir ces sortes d'ulcères, suppléer à cette évacuation habituelle par un cautère qu'on établira à la jambe, & par des pugatifs réitérés; autrement cette humeur refluant dans le sang, peut occasionner des maladies cruelles, & souvent mortelles, comme on le voit arriver tous les jours.





CHAPITRE III.

*Des Contusions , des Meurtrissures , des
Fractures & des Dislocations des Os.*

LEs contusions , les meurtrissures sont ordinairement la suite de quelque coup , ou de quelque chute ; ces maux sont plus ou moins considérables en raison de la violence de la cause qui les produit , & des différentes parties qui sont meurtries ; souvent , le mal est plus considérable qu'il ne paroît extérieurement ; & tel coup , ou telle chute , sont devenus dangereux , & même mortels , qu'on auroit guéri facilement , si on ne les avoit pas négligés dans les commencemens.

Dans toute espèce de meurtrissures considérables , les vaisseaux sanguins de la peau sont divisés , & le sang qu'ils contiennent est épanché dans le voisinage ; cependant , si la contusion n'est pas considérable , les vaisseaux ne sont pas ordinairement divisés , & alors il n'y a point d'épanchement ; mais les vaisseaux contus sont affoiblis par la violence du coup , perdent leur ressort , & n'aident plus à la circulation ; ainsi , dans l'un ou l'autre cas ,

le sang s'arrête & croupit dans les parties contuses, peut s'y altérer & causer du désordre dans l'économie animale ; il faut donc tâcher de résoudre le sang épanché, ou encore contenu dans les vaisseaux affoiblis & dilatés, & de redonner à ces vaisseaux leur élasticité, par les remèdes convenables, autrement il peut survenir à la meurtrissure, sur-tout si elle est considérable, inflammation, abcès & quelquefois même la gangrène.

Les contusions qui intéressent les tendons, les nerfs, les gros vaisseaux, sont ordinairement suivies d'accidens graves ; celles qui occasionnent un épanchement de sang dans le crâne & les parties qui y sont contenues, dans la poitrine, dans le bas-ventre, sont très-dangereuses, & causent même quelquefois une mort subite ; cet accident n'est pas rare dans les bâtimens ; car les Matelots sont sujets à faire des chûtes d'endroits fort élevés, ou à recevoir des coups violens sur la tête, par les poulies ou autres matières pesantes, qui tombent du haut des vergues & des mâts ; il arrive même très-souvent qu'ils se laissent tomber du haut de ces manœuvres, & restent roides morts, sans qu'il paroisse aucun mal à l'extérieur.

On guérit les meurtrissures & les con-

tusions légères , en les couvrant d'une compresse , trempée dans de l'eau de la mer , ou dans l'eau végéto-minérale du N°. 44 , mêlée à une troisième partie d'eau-de-vie ou de tafia ; le sel fondu dans l'eau , l'urine sont aussi fort bons pour mouiller ces compresses & résoudre le sang meurtri , coagulé , le déterminer à rentrer dans ses vaisseaux , auxquels ces remèdes redonnent le ressort qu'ils avoient perdu. On connoît que la résolution se fait , quand la tumeur diminue d'un jour à l'autre , quand elle change de couleur , & que de noire qu'elle étoit au commencement elle devient brune , jaune , s'étend & disparoît peu-à-peu ; à mesure que la peau reprend sa couleur naturelle , les fibres recouvrent aussi leur force & leur élasticité , & les vaisseaux leurs fonctions. L'application du vin aromatique du N°. 46 , ou un cataplasme de mie de pain , ou de biscuit pilé , & cuits dans ledit vin , peuvent être d'une grande utilité ; mais on ne doit point les employer dans l'instant que la tumeur paroît ; mais attendre quelques jours , pour voir si le sang meurtri a commencé à se résoudre & à rentrer dans la circulation.

Les liqueurs spiritueuses , telles que l'eau-de-vie , le tafia , l'eau vulnéraire ou d'arquebuse , & plusieurs autres liqueurs

spiritueuses , dont les Marins se servent habituellement & sans réflexion pour toutes sortes de contusions , ne produisent pas toujours l'effet désiré , & nuisent , la plupart du tems , sur-tout si elles sont employées tout de suite , & dans les commencemens d'une contusion, un peu considérable ; car elles épaississent & coagulent le sang meurtri , font transpirer ses parties les plus subtiles ; celles qui restent s'arrêtent dans les vaisseaux meurtris , dans l'interstice ou l'entre-deux des chairs ; d'où s'ensuivent divers accidens qui ne sont pas moins graves , ni moins dangereux , quoiqu'ils n'arrivent que quelques jours plus tard. Il est donc prudent , je le répète , dans les contusions profondes & un peu considérables , de n'avoir recours aux liqueurs spiritueuses que , quand la résolution commence à se faire , ou , si on les emploie , de les mêler avec deux fois autant d'eau commune , ou de celle de la mer.

Les emplâtres de térébenthine & autres composés avec les huiles , les graisses & les résines , que les Charlatans vendent , & dont les Marins font ordinairement provision pour s'en servir , & en faire une selle à tout cheval , ne sont pas moins dangereux que les liqueurs spiritueuses ; car j'ai observé plus d'une fois ,

qu'une contusion légère, qui auroit été guérie en peu de jours ; même sans application d'aucun remède , est devenue très-sérieuse & difficile à guérir ; par l'usage de pareils emplâtres.

On ne doit pas non plus ouvrir les tumeurs qui sont formées par le sang meurtri & coagulé , quoiqu'elles paroissent considérables , à moins que quelque raison pressante n'y oblige ; ces tumeurs se dissipent peu-à-peu par l'application des remèdes que j'ai détaillés , au lieu qu'on risque , en les ouvrant , d'occasionner une plaie qui est souvent suivie d'un ulcère difficile à guérir.

Si quelque Marin a eu le malheur de se laisser tomber du haut d'une vergue , d'un mât , d'une antenne , il faut tout de suite le transporter sur un matelats , & l'y tenir bien chaudement : dans le cas où il auroit perdu connoissance , il ne faut pas le secouer , ni le tourmenter , pour lui faire revenir le sentiment , il ne faut pas non plus lui faire avaler du vin , des liqueurs fortes pour ranimer ses forces , mais le laisser en repos sur son lit , & lui frotter les tempes & les narines avec du vinaigre , ensuite le faire saigner , s'il y a un Chirurgien pour faire cette opération ; la saignée faite , on fera écorcher un mouton , & on l'enveloppera dans la

peau de cet animal encore fumante. Les Marins connoissent presque tous cette pratique, & plusieurs m'ont assuré l'avoir mise en usage avec le plus grand succès. Quand la peau sera refroidie, on examinera toutes les parties du corps du blessé, pour savoir en quel endroit se manifestent les contusions; si elles sont à la tête, on rasera cette partie, & on la couvrira avec un mouchoir plié en quatre doubles, ou avec une serviette trempée dans le vin aromatique chaud du N°. 46. On continuera ces applications pendant long-tems, suivant le plus ou le moins de soulagement qu'elles procureront aux blessés, & on réitérera les saignées du bras & du pied, suivant l'exigence du cas.

S'il y a fracture au crâne, épanchement de sang dans le cerveau, commotion ou compression de cet organe; ce que le Chirurgien connoîtra par les signes particuliers qui caractérisent ces divers accidens; c'est à lui à y remédier; car dans pareil cas il n'y a qu'un homme de l'art qui puisse faire les incisions & les opérations nécessaires pour soulager, ou pour guérir les blessés. Je ne dis rien sur cette matière; ils la trouveront très-amplement traitée dans tous les livres élémentaires de Chirurgie.

Si la chute a occasionné quelque fracture, ou quelque dislocation aux os des bras, des jambes, de la cuisse, c'est de même au Chirurgien à remédier à de pareils accidens; cependant il y a certaines fractures, certaines dislocations visibles, & si faciles à réduire qu'un Marin, tant-soit-peu intelligent, peut quelquefois réduire, à défaut d'un Chirurgien; c'est ce qui est arrivé très-souvent, & qui arrive tous les jours dans les Villes & dans les Villages où l'on trouve des Payfans, des Bergers, des femmellettes, qui, savent réduire quelques dislocations, rapprocher des os fracturés, sans avoir la moindre connoissance de l'anatomie. Pour cet effet, ils tiraillent un membre, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; il est vrai qu'ils font beaucoup souffrir les blessés; mais néanmoins il est vrai qu'il y en a qui réussissent; pourquoi donc un Marin tant-soit-peu intelligent ne pourra pas obtenir le même succès, sur-tout après avoir acquis quelque petite connoissance sur cette matière, que je vais tâcher de mettre à la portée d'un chacun? D'ailleurs ne fait-on pas que la nécessité est la mère de l'industrie?

Pour connoître & être assuré qu'un os est rompu, il faut que deux personnes empoignent le membre, l'un au-dessus,

l'autre au-dessous de l'endroit où le blessé ressent la plus grande douleur ; tandis que les deux personnes remueront doucement la partie , une troisième parcourra , avec la main , toute l'étendue du membre ; & si quelqu'une de ces trois personnes entend un petit bruit , ou crik-crak dans la partie , l'on peut être assuré que l'os est rompu , dans l'endroit où l'on a entendu ce bruit. Si l'on joint à ce signe , qui est le plus sûr , le gonflement , la douleur la difformité du membre , l'impuissance de le remuer , l'on ne peut plus douter qu'il n'y ait fracture. Le mal ainsi reconnu , tandis que les deux personnes qui empoignent les deux extrémités , ou les deux bouts de l'os fracturé , & tirent le membre chacun de leur côté par des tiraillemens progressifs , la troisième l'embrasse avec ses deux mains jointes dans l'endroit où s'est fait entendre le crik-crak ; si elle sent sous ses doigts des inégalités , elle comprimera , poussera , rapprochera ces inégalités , & égalisera autant qu'elle pourra , les deux bouts de l'os rompu l'un contre l'autre ; les squilles ou les portions d'os , s'il s'en trouve , seront remises dans leurs places , & la fracture sera accomodée. Le succès de cette opération est assuré ; si le blessé se trouve soulagé , s'il ne ressent plus ,

ou très-peu de douleur, si la difformité du membre disparoît ; si on ne ressent plus aucune inégalité ; enfin si, en comparant le membre blessé avec celui qui est sain, on les trouve égaux.

Ce n'est pas assez que d'avoir rapproché les bouts de l'os rompu, il faut, pour obtenir une parfaite guérison, les maintenir dans cet état jusqu'à ce qu'ils soient, pour ainsi dire, soudés les uns contre les autres, prévenir ou remédier aux accidens qui peuvent survenir pendant le traitement. On obtient le premier de ces objets, par le moyen d'un bandage qu'on tâchera d'appliquer de la manière suivante.

En premier lieu, d'abord après la réduction faite, on entourera l'endroit de la fracture avec une compresse, trempée dans un mélange de blancs d'œufs, d'eau commune & de quelque peu d'eau-de-vie, ou de vinaigre. Battus ensemble, on contiendra cette compresse avec une bande assez longue, trempée dans le même mélange, en commençant par trois tours sur la fracture même ; ensuite on montera & on descendra, en faisant plusieurs circonvolutions de cette bande, qui doit avoir une certaine longueur, jusqu'à ce que tout le membre en soit couvert. On assujettit le bout de la bande avec une

épingle , ensuite on prend une seconde bande , & après , une troisième qu'on applique , comme je l'ai dit , en commençant par trois tours sur la fracture , & dont on continue les circonvolutions , comme celles de la première bande , en observant pendant qu'on fait les circonvolutions de la troisième , de mettre de tems en tems quelques compresses par-dessous , pour égaliser la partie. Après que ces trois bandes sont placées & arrêtées , on met autour du membre trois ou quatre petites lanières de carton , ou de quelque bois mince , comme celui qui sert à faire les boîtes à perruque , qui doivent avoir environ un pouce de largeur & un pan de longueur , & on les assujettit avec trois rubans de fil , dont l'un au milieu , & les deux autres , vers les extrémités. Ces lanières , ou attelles , ainsi assujetties , si la fracture est au bras , ou à l'avant-bras , on fera une gouttière de carton , en forme de tuile , ou de fer-blanc , dans laquelle on le placera , & on le soutiendra ainsi placé & plié , au moyen d'une serviette ou d'un mouchoir ; accomodés en écharpe. Si la fracture se trouve à la jambe , ou à la cuisse , on placera ces parties dans une situation horizontale , les blessés étant dans leur lit , ou sur un matelas : après les avoir mises

comme le bras & l'avant-bras , dans une gouttière de carton pour les empêcher de vaciller , on contiendra cette gouttière avec des fanons.

Il faut encore observer que, quand la fracture est à la cuisse , la gouttière & les fanons doivent s'étendre , depuis le haut de la cuisse jusqu'au bas du pied , au lieu que , lorsque la fracture n'occupe que la jambe , il suffit que la gouttière & les fanons viennent jusqu'au-dessus du genou.

Les fanons sont deux cylindres de bois, deux bâtons, deux roseaux roulés autour d'une serviette , un de chaque côté pour former une espèce de gouttière dans laquelle on placera le membre rompu , sans qu'il puisse vaciller , parce que les deux roulures qui tiennent toute sa longueur , sont fixées au moyen d'un ou deux rubans de fil qu'on fait courir en zig-zag , d'une extrémité à l'autre des fanons , en les arrêtant à chaque zig-zag avec une épingle.

La dislocation est la sortie de la tête d'un os hors de son articulation ; on connoît qu'un os est disloqué , quand le membre ne peut exécuter facilement & sans douleur les mouvemens propres à son articulation ; & pour cela , il faut le comparer avec l'autre membre sain ; & s'il exécute les mêmes mou-

vemens , c'est une preuve qu'il n'y a aucune dislocation. On connoît encore la dislocation par la difformité de la partie ; en effet , on remarque toujours une élévation , ou une tumeur dans l'endroit où la tête de l'os disloqué s'est placée , tandis qu'on apperçoit un vuide ou une cavité dans celui qu'il occupoit naturellement. Outre ce signe particulier , il y en a encore un autre qu'il faut examiner , c'est que le membre disloqué est ordinairement plus long , ou plus court que celui qui est sain.

Pour déduire un os luné , & le remettre en place , il faut de même que pour les fractures , se servir du ministère de trois personnes un peu intelligentes ; tandis que l'une empoigne fortement le membre disloqué au-dessus de l'articulation , on retient le corps en le tirant vers elle , la seconde empoigne aussi le membre dans la partie au-dessous de l'articulation , & tire de son côté ; alors la troisième empoigne avec les deux mains jointes l'articulation , tâche de favoriser les efforts des deux autres qui tirent en sens contraire , en poussant avec la paume de la main la tête de l'os , en la conduisant & l'obligeant , pour ainsi dire , de rentrer dans sa place. Si l'opération réussit , on entend un certain bruit que l'os

fait en rentrant dans sa cavité; le blessé lui-même l'assure, se sent à l'instant soulagé, le membre recouvre tout de suite sa rectitude naturelle; si on le compare, on le trouve égal à l'autre; & seroit même capable d'exécuter les mêmes mouvemens; mais il est de la prudence de le laisser reposer quelques jours, jusqu'à ce que la douleur & tous les autres accidens soient dissipés: à cet effet l'on entourera l'articulation d'une compresse trempée dans le vin aromatique du N^o. 46, ou dans un mélange de partie égale d'eau & de vinaigre, ou d'eau-de-vie; on assujettira cette compresse avec plusieurs tours de bande; on laissera cet appareil pendant plusieurs jours, en le mouillant de tems en tems, jusqu'à ce que tous les accidens soient dissipés, & que le membre puisse exécuter sans peine & sans douleur tous ses différens mouvemens.

Il y a certaines dislocations, comme celle du coude, qui est très-difficile à connoître, encore plus à réduire, surtout lorsqu'elle est incomplète, c'est-à-dire, lorsque l'os étant sorti de sa cavité, se niche dans un autre qui est au voisinage; les gens de l'art s'y trompent eux-mêmes quelquefois: on doit néanmoins toujours tenter de la réduire, sans pourtant user de trop de violence dans

l'extension ; il faut au contraire empoigner le milieu de cette articulation , tandis qu'on tâche de fléchir le coude : par cette manœuvre , on réussit assez souvent ; dans le cas contraire , en attendant qu'on puisse avoir recours à un Chirurgien , il faut , pour empêcher les progrès de l'inflammation & l'épaississement de l'humeur qui se trouve dans toutes les jointures , pour en faciliter le mouvement , & qu'on nomme sinovie ; ce qui feroit capable de rendre dans la suite la réduction de l'os impossible ; il faut , dis-je , appliquer sur toute l'articulation , des fomentations émollientes du N^o. 4. Souvent il arrive que , lors qu'on y pense le moins , l'os rentre de lui-même dans sa place.

Avant que de finir ce qui a rapport aux fractures & aux dislocations , je pense qu'il convient que je dise un mot des entorses & des foulures des nerfs. Ces accidens sont fort communs parmi les Marins ; mais il faut qu'ils aient l'attention de ne pas confondre une dislocation avec une simple foulure des nerfs , ou une entorse , & de tourmenter par conséquent ceux qui sont dans ce dernier cas , par des tiraillemens violens , qui peuvent devenir funestes. J'ai vu plusieurs exemples d'une pareille méprise , dont les blessés

ont été les victimes ; car , si on frotte rudement , si on tire les foulures & les entorses , sous prétexte qu'il peut y avoir des tendons chevauchés , des éguillettes rompues , comme le disent certains ignorans , certaines femmelletes qui se mêlent de traiter les maladies des os , on risque de voir survenir , par cette manœuvre , une inflammation considérable , qui peut être suivie d'abcès , de gangrène , & même de carie dans l'os , comme je l'ai vu arriver à un pauvre Mouffe qui , se trouvant dans un pareil cas , essuya une inflammation qui se termina par des abcès dans le pied , & par la carie d'un des os du talon , que je fus obligé de lui extirper pour sauver sa jambe , par une opération des plus douloureuses qu'on puisse imaginer.

Quoique dans les foulures & les entorses , l'articulation soit gonflée , & que les blessés souffrent beaucoup , quand ils veulent faire quelque mouvement , néanmoins on ne trouve aucun dérangement dans les os , & les mouvemens de cette articulation , quoique gênés , difficiles & douloureux , s'exécutent ; c'est ce qui doit faire distinguer ces maladies de la véritable dislocation , dans laquelle le mouvement est non-seulement douloureux , mais encore impossible. Qu'on ima-

gine une tabatière, qui s'ouvre & se ferme au moyen d'une charnière ; si un ou plusieurs charbons sont sortis de leur places, il est impossible que cette tabatière puisse s'ouvrir & se fermer ; si les charbons ne sont que rouillés, la tabatière peut être ouverte & fermée, quoique cela arrive avec un peu de difficulté.

Les entorses & les foulures se guérissent par l'application des mêmes remèdes que j'ai indiqués pour les meurtrissures & les contusions. Il faut encore observer qu'il y en a certaines, qui sont très-dououreuses & très-longues à guérir, surtout si les blessés ne restent pas dans un parfait repos pendant plusieurs jours, & ne se privent pas de marcher & de fatiguer la partie souffrante.



CHAPITRE IV.

*Des Clous, des Furoncles, des Phlegmons
& Tumeurs phlegmoneuses.*

LEs Marins sont fort sujets aux clous, aux furoncles. Ces petites tumeurs sont produites par l'âcreté de la bile, qui se mêle avec le sang ; & entretenues par les mauvais alimens dont ils se nourris-

sent , souvent aussi elles sont produites par la mal-propreté , qui , empêchant la transpiration , fait que cette humeur s'engorge dans les glandes de la peau , y fermente , & occasionne ces tumeurs qu'on connoît en Provence sous le nom de *flairons*. Ceux qui sont situés sur les endroits où il y a beaucoup de tendons , au voisinage des articulations , causent de grandes douleurs , incommodent ceux qui en sont attaqués , & les empêchent souvent de dormir pendant plusieurs jours.

Quelquefois le furoncle vient seul ; d'autres fois il s'en rencontre plusieurs , peu éloignés les uns des autres sur la même partie , ou en différens endroits du corps ; si ces tumeurs sont considérables , & placées , comme je l'ai dit , sur les parties tendineuses , ou au voisinage des articulations , elles sont ordinairement accompagnées de la fièvre.

Pour guérir les furoncles de cette espèce , il convient que les malades se mettent au régime des convalescens , qu'ils boivent copieusement de la tisane , & prennent chaque jour un lavement ; si la fièvre , la douleur & l'inflammation sont considérables , on doit recourir à la saignée , qui ne peut nuire en pareil cas , & appliquer pendant quelques jours , sur les petites tumeurs , le cataplasme du N^o.

45 , ensuite un emplâtre de *diachilum cum gummis* , qui les fera bientôt percer ; si elles tarديوient trop à s'ouvrir , on feroit usage du cataplasme du N°. 50. Une fois que les furoncles ont percé , l'on en voit sortir une sérosité rougeâtre , mêlée avec un sang noir & épais , & l'on remarque dans le milieu de ces tumeurs quelque chose de blanc & de spongieux , qui ressemble à du pus épaissi , ou à de la chair pourrie , & qu'on appelle le *bourbillon*. Les malades se trouvent alors un peu soulagés ; mais , si l'on veut accélérer la guérison , il faut tâcher de procurer la sortie de ce bourbillon par l'application d'un petit plumaceau garni du digestif du N°. 37 , par-dessus lequel on mettra toujours un emplâtre de *diachilum cum gummis*.

A chaque pansement , on pressera tant-soit-peu les bords du furoncle , pour en faire sortir le pus & le sang meurtri , & quelques portions du bourbillon , qui sort lui-même en entier , quelques jours après par une ou plusieurs ouvertures ; alors la douleur cesse tout-à-fait , les bords du furoncle s'affaissent , & l'ulcère se cicatrise par la seule application de l'emplâtre de Nuremberg du N°. 40.

Les furoncles d'un petit volume , qui ne sont pas situés sur les parties tendi-

neuses , ni au voisinage des articulations , sont de peu de conséquence , & guérissent aisément , sans beaucoup incommoder ceux qui en sont attaqués , par la seule application de l'emplâtre de *diachilum cum gummis* , ou de celui du N°. 40 , qui les font percer & les conduisent à guérison.

Les phlegmons & les tumeurs phlegmoneuses ont à-peu-près la même cause & le même caractère que les furoncles , avec cette seule différence , qu'elles occupent une plus grande étendue ; néanmoins elles ne viennent pas si facilement à suppuration que ces premiers ; on doit donc , dans les commencemens , tâcher de les résoudre , s'il est possible , au moyen de la saignée plus ou moins réitérée , suivant l'étendue de ces tumeurs , les endroits qu'elles occupent , la violence de la fièvre , de l'inflammation & des autres accidens qui les accompagnent ; la diète , les lavemens , l'abondante boisson de tisane , & sur-tout l'application continuelle du cataplasme du N°. 45 , concourent à opérer cette résolution. On connoît qu'elle se fait , quand la douleur , l'inflammation & la tumeur diminuent , & quand la pulsation que les malades ressentoient , dans les premiers jours du mal , se dissipe avec la tumeur ; si au contraire , malgré l'usage de tous ces remè-

des, tous les symptômes inflammatoires subsistent & augmentent, de même que la tumeur, c'est une preuve qu'elle prend la voie de la suppuration; on doit donc alors faciliter la formation du pus, en substituant au cataplasme du N°. 45, celui du N°. 50, dont on continuera l'application jusqu'à ce que la tumeur ait percé d'elle-même; ce qui arrive dans huit à dix jours au plus tard; le pus étant sorti, on pansera l'ulcère avec un plumaceau garni du digestif du N°. 37, par-dessus lequel on mettra l'emplâtre du N°. 40. On suivra le reste des pansemens, comme je l'ai indiqué à l'article des plaies qui suppurent.



CHAPITRE V.

Du Dragonneau, ou vers de Médine.

LE dragonneau veine, ou vers de Médine, est une espèce de furoncle, dont les Marins, qui fréquentent les mers du Levant, sont rarement attaqués; mais qui peut être trèscommune parmi ceux qui font la traite des Negres en Guinée, ou qui fréquentent les mers des Indes Orientales. J'ai eu occasion de rencon-

404. AVIS AUX GENS DE MER
trer cette maladie à Alexandrie, dans un
de mes voyages, c'est ce qui m'engage
à en faire la description, afin que ceux
qui, comme moi, se trouveront dans le
même cas, ne commettent pas la faute
que j'aurois commise moi-même, si un
Turc ne m'avoit instruit.

OBSERVATION.

Me trouvant à Alexandrie, en 1749,
en qualité de Chirurgien, sur un vaisseau
marchand, nous embarquâmes plusieurs
passagers Turcs qui revenoient du pé-
lérinage de la Mecque, & retournoient
à Smyrne; quelques jours après notre
départ, un marchand d'esclaves vint me
présenter un Negre muet, qui avoit une
tumeur considérable au genou, sur la-
quelle je fis appliquer des cataplasmes émol-
liens, & le saignai deux ou trois fois,
pour adoucir l'inflammation qui étoit
considérable; j'en jugeai par la douleur
& par la tension; car la couleur de la
peau me déroutoit, & ne me donnoit
aucun indice; enfin la tumeur perça d'elle-
même, après quelques jours, sans qu'il
en sortît une goutte de pus; je vis seu-
lement paroître au milieu de la tumeur
une petite excroissance charnue, qui aug-
menta le lendemain, à la levée du pre-

mier appareil , & qui étoit déjà de la longueur d'un demi-pouce ; j'allois tout de suite , sans façon & sans réflexion , couper cette excroissance avec mes ciseaux , quand le maître de ce Negre mieux instruit que moi , me retint , & me fit connoître la maladie dont je savois à peine le nom ; il m'indiqua encore les remèdes que je devois mettre en usage pour la traiter , & m'enseigna la manière de rouler ce ver au bout d'un bâton , & de le retirer tout entier ; ce que j'exécutai heureusement. Il n'y a que les personnes prévenues en leur faveur , qui croient se déshonorer , en publiant leurs fautes ; quant à moi , qui ne suis pas de ce nombre , j'avoue la mienne , & veux la rendre publique , d'autant plus volontiers qu'elle peut servir de leçon à plusieurs jeunes Chirurgiens navigans , qui pourroient , comme moi , se trouver dans le même cas.

Cette tumeur est occasionnée par un ver , qui prend son origine dans les eaux croupissantes ; car , quoiqu'il soit fort commun en Guinée & dans les Indes , il n'est pas connu dans ces mêmes pays , où l'on boit des eaux de rivière & de fontaine ; l'animal qui le produit , suivant Mr. Bruce , Médecin Anglais , qui l'a décrit , & qui en a été attaqué lui-même ,

ressemble à une punaise ; il a les deux pieds de devant armés d'une serre , & à son museau , une espèce de ténaille , comme la taupe-grillon , avec laquelle il déchire , blesse & introduit son œuf dans le tissu cellulaire de la peau des bras , des jambes de ceux qui se lavent , ou qui vont se baigner dans ces eaux stagnantes , & y reste , jusqu'à ce que le tems de son incubation le fasse éclore. Les Baniens qui restent dans certaines contrées des Indes , où ce ver est commun , connoissent une herbe qui , pilée & appliquée tout de suite sur la partie , fait sortir le ver , sans que le malade en souffre ; mais ils sont jaloux de ce secret , & ne veulent le communiquer à personne : il est cependant probable que la nature , toujours bienfaisante , produit cette plante dans tous les lieux où ce ver prend naissance , comme elle produit la centaurée , l'absynthe en Europe , le kinkina au Pérou , dans les endroits marécageux , où les fièvres par accès sont endémiques.

Le Dragonneau , dans ses commencemens , ressemble beaucoup à un clou ou à un furoncle ; cette tumeur se forme fort vite , & grossit en peu de jours : sur son milieu , qui s'élève en pointe : on voit souvent paroître une petite vessie remplie d'une sérosité roussâtre ; si on
ouyre

ouvre cette vessie , ou qu'elle s'ouvre d'elle-même , l'on apperçoit à l'instant une petite excroissance charnue d'un rouge brun foncé , & de la grosseur à-peu-près d'une moyenne plume de poule ; cette excroissance augmente d'un jour à l'autre en longueur , & paroît avoir quelque mouvement. Sa longueur ordinaire , lorsqu'elle est toute sortie , est d'environ cinq à six pieds , quelquefois même davantage.

Les sentimens sont encore très partagés sur la nature de cette excroissance ; malgré l'affertion de Mr. Bruze , les uns prétendent que c'est une corde polypeuse , ou une veine desséchée & endurcie ; & pour cette raison lui ont donné le nom de veine , auquel on a ajouté celui de Médine , à cause que cette maladie est commune en Arabie , dont Médine est une Ville principale , fameuse par le tombeau de Mahomet qu'elle renferme ; d'autres , & sur-tout certains modernes , qui n'en ont apparemment jugé que par les descriptions qu'ils en ont lû dans les ouvrages des Auteurs anciens , osent assurer que ce n'est qu'un bourbillon plus ou moins long , & de la nature de celui qui se trouve dans les furoncles ; mais le sentiment le plus commun parmi les Arabes , les habitans du golphe persique & des pays des Indes , qui ont tous les jours

occasion d'observer cette maladie. Ceux même des Européens qui ont voyagé dans ces contrées, & se sont trouvés, comme Mr. Bruze, dont j'ai rapporté ci-devant le sentiment, dans le même cas, est que cette excroissance qui sort de la tumeur, est un véritable ver, qui étoit caché sous la peau qu'il perce pour se donner une issue. Quant à moi, je suis du sentiment de ces derniers, puisque je puis assurer que j'ai vû remuer sensiblement cette excroissance, à mesure qu'elle sortoit du genou du Negre que j'ai cité, dans l'observation que je viens de rapporter.

Ce phénomène paroît extraordinaire; mais le célèbre Astruc, qui a analysé & comparé tout ce que les Auteurs anciens & modernes ont écrit sur cette matière, est du même sentiment, & assure que le dragonneau est un véritable ver, qui a pénétré dans le corps d'une façon ou d'autre, & qui cherche à se procurer une issue par quelqu'endroit, & occasionne une tumeur.

Quoique la tumeur, formée par le dragonneau, ne soit pas par elle-même une maladie dangereuse, elle exige néanmoins beaucoup d'attention de la part de ceux qui la traitent, autrement elle peut devenir telle, & occasionner l'inflamma-

tion, même la gangrène du membre, sur lequel cette tumeur est formée ; il faut donc, dès qu'elle commence à paroître, couvrir la partie avec le cataplasme du N°. 45, auquel on ajoutera une bonne cuillerée de miel, qu'on étendra dessus, avant que de l'appliquer par-dessus ce cataplasme ; on mettra une ou plusieurs compresses trempées dans la décoction émolliente du N°. 4 ; on continuera ces mêmes applications jusqu'à ce que la tumeur ait percé d'elle-même, alors on la pansera avec un simple plumaceau de charpie, trempée dans un mélange de miel & de jaune d'œuf, qu'on couvrira de l'emplâtre du N°. 40. Ce remède attire le ver au-dehors. Il faut renouveler les pansemens plusieurs fois le jour, parce que l'onguent fait avec le miel & le jaune d'œuf, se dessèche fort vite.

Dès que le ver paroîtra, & qu'il sera d'une certaine longueur, il faut tâcher de l'entortiller adroitement & avec précaution, de peur qu'il ne se rompe, autour d'une petite baguette grosse comme une plume à écrire, ou ce qui est encore mieux, autour d'une sonde de plomb du même volume, qui se moule à la forme de la partie, sur laquelle se trouve la tumeur : à chaque pansement, on tirera légèrement le ver, & on l'entortillera

autour de la sonde , & on continuera cette manœuvre , jusqu'à ce qu'il soit totalement sorti ; alors la plaie se cicatrisera , pour ainsi dire , d'elle-même , par la seule application de l'emplâtre du N^o. 40.

Si , malgré toutes les précautions que j'ai indiquées , ou pour avoir négligé de les prendre , le ver se rompoit , il faudroit tout de suite recourir à l'application du cataplasme & des fomentations dont j'ai parlé , saigner le malade , le tenir à la diète , à la tisane , pour calmer & diminuer l'inflammation , qui ne manque pas de s'emparer de la partie , & devient quelquefois si considérable , qu'elle fait craindre que la gangrène ne s'empare de la partie où le ver s'est rompu.

Quand l'on parvient à calmer l'inflammation , le ver reparoit souvent par la même ouverture , ou s'en pratique une nouvelle , alors le danger cesse ; il ne s'agit plus que de le tirer & de le rouler sur la sonde avec plus de précaution qu'auparavant , afin qu'il ne se rompe pas une seconde fois.

Souvent , pendant que le ver sort , il se forme une autre tumeur au voisinage , qui renferme un nouveau ver ; il ne faut pas s'en effrayer & traiter cette seconde tumeur comme la première.

Un Chirurgien , qui avoit fait plusieurs voyages aux côtes de Guinée , & qui avoit traité plusieurs personnes attaquées du dragonneau , assure qu'on aide beaucoup la sortie de ce ver , en faisant prendre à ceux qui en sont attaqués , le remède de Mr. de Wanswieten N°. 41 , qui est le même que j'ai indiqué pour les maladies vénériennes ; il ajoute même qu'il a vu , comme moi , remuer plusieurs fois le dragonneau , & que par conséquent c'est un véritable ver : je ne suis pas donc surpris que ce remède en facilite la sortie , puisqu'il est prouvé , depuis un très-long tems , qu'il guérit , outre les maladies vénériennes , le plus grand nombre de celles qui attaquent la peau , tue toute sorte de vers ; ainsi on ne risque rien de s'en servir.



CHAPITRE VI.

De la morsure des Animaux vénimeux.

LES Marins qui abordent très-souvent dans des pays inconnus , sont exposés beaucoup plus que les autres hommes à être mordus par des serpens , & autres animaux vénimeux , dont ils ne peuvent , la plupart du tems , se garantir , malgré

toutes les précautions que la prudence les oblige de prendre ; cette morsure peut être d'autant plus dangereuse , qu'ils ne connoissent pas ordinairement la qualité du serpent , ou de toute autre espèce de reptile , qui peut les avoir piqués. Or , comme dans un petit ouvrage , comme celui-ci , il n'est pas possible de décrire & de faire l'énumération de tous les animaux vénimeux , dont la morsure est dangereuse , de faire connoître la manière d'agir de leurs différens venins , & de détailler tous les remèdes particuliers qui peuvent convenir à chaque espèce de morsure , j'ai cru que je ne pouvois mieux faire , pour rendre service aux gens de mer , qui se trouveront dans un pareil cas , que de leur indiquer la méthode de *Kaempfer*. Ce fameux voyageur Anglois , qui , à la connoissance de la navigation , joignoit encore celles qui constituent le grand naturaliste & le parfait Médecin , assure qu'il n'en a point suivi d'autre , pendant les différens voyages qu'il a faits aux Indes Orientales & Occidentales , où ces sortes d'animaux se trouvent en quantité , & qu'il a guéri par cette méthode , plusieurs de ses Matelots qui en avoient été mordus. L'autorité de cet homme célèbre doit servir de garant pour la réussite.

La méthode de Kaempfer consiste à faire , tout de suite , au-dessus de la partie mordue , une ligature un peu serrée pour empêcher le venin de se porter plus haut ; & après , de scarifier la plaie avec une lancette , un bistouri , ou un canif , pour la faire dégorger de tout le sang qu'elle contient. On la remplit alors de bonne thériaque (1) , & on la couvre d'un linge en guise d'emplâtre , qui sera garni de cette drogue ; & on en fait avaler tout de suite à celui qui a été mordu , deux dragmes (2) qu'on délayera dans un demi verre de bon vin. Ce remède procure ordinairement une sueur salutaire , qui fait transpirer au-dehors le peu de venin qui peut avoir passé dans

(1) Je pense que , si on mêloit à la thériaque , dont la bonne qualité n'est pas toujours certaine dans les bâtimens marchands , quelques gouttes d'alkali volatil-fluor , ou d'eau de luce , le remède en seroit meilleur.

(2) On peut de même ajouter à la thériaque , que les personnes mordues prendront intérieurement , la même quantité d'alkali volatil-fluor , d'eau de luce , ou d'esprit volatil de sel ammoniac , ou les donner séparément dans un bouillon , dans une tasse de thé , à la même dose qu'on peut augmenter , suivant l'effet que produit ce remède , que tous les Médecins reconnoissent aujourd'hui pour spécifique dans la morsure de la vipère & de tous les autres animaux vénimeux.

le sang , détruit celui qui peut être renfermé dans la plaie , & empêche les mauvais effets qu'il auroit pu produire.

Cette méthode est plus simple & moins cruelle que les cautérisations avec le fer rouge , ou les brûlures avec l'huile bouillante , qu'on est en usage d'employer pour ces sortes de morsures ; on ne doit donc point en employer d'autres , à moins qu'on ne connoisse , & qu'on trouve sous la main les spécifiques particuliers , qui ont été éprouvés pour ces morsures , que les naturels du pays connoissent.



C H A P I T R E VII.

Des Hernies ou Descentes.

LES hernies ou descentes qu'on connoît vulgairement sous le nom de relâchement , ou de rupture de boyaux , sont très-communes parmi les gens de mer ; & il y a un grand nombre de Matelots , sur-tout parmi ceux qui sont d'un certain âge , qui sont affligés de cette incommodité. Ce sont autant d'invalides ou réputés tels , & par conséquent hors d'état de servir Sa Majesté , qui n'admet pour le service de ses vaisseaux , que des Matelots sains & vigoureux. Parmi le nom-

bre de ces invalides , ils s'en trouve cependant plusieurs qui sont encore jeunes , & n'ont pas encore atteint l'âge d'obtenir la demi-solde ; ce qui les oblige de s'embarquer sur les bâtimens de commerce pour gagner leur vie , & par là de s'exposer à tous les risques & les dangers dont une pareille incommodité peut être suivie. Comment , en effet , peuvent-ils travailler aux manœuvres , monter & descendre des hunes , soulever des fardeaux , faire des efforts , en tirant des cordes , en voguant , en serpent les ancres ? Tellement que , si on considère les travaux forcés que les Matelots sont obligés de faire chaque jour , on sera étonné qu'il n'arrive pas plus souvent des accidens à ces pauvres misérables qui sont attaqués d'une hernie ; & cela avec d'autant plus de fondement , que les mêmes travaux sont la cause ordinaire qui les occasionne à ceux qui ne le sont pas. Comment peut-il donc arriver que ceux qui sont affligés d'une pareille incommodité , puissent faire des efforts violens , sans courir le risque d'un étranglement , accident très-dangereux & le plus souvent mortel ?

Les bornes que je me suis prescrites dans ce tOuvrage , ne me permettent pas d'entrer dans le détail de toutes les her-

nies, dont les gens de mer peuvent être attaqués, & qui diffèrent entr'elles, autant par les différentes parties contenues dans le bas-ventre, qui les caractérisent, que par rapport aux différens endroits où elles sont situées; d'ailleurs, ce que j'en dis, est moins pour instruire les Chirurgiens navigans, dont le plus grand nombre possède, ou est censé posséder les connoissances nécessaires à cet objet, & qui, s'il ne les a pas, peut les acquérir dans tous les livres élémentaires de la chirurgie, que pour donner aux Marins qui se trouvent dans un bâtiment, où il n'y a point de Chirurgien, certaines connoissances dont ils pourront profiter pour secourir utilement ceux qui, étant attaqués d'une pareille maladie, auront le malheur d'avoir besoin de leurs secours; c'est pour quoi je me contenterai de décrire succinctement celles qui viennent aux aînes, ou descendent dans les bourses, & qui sont formées par le seul intestin. On appelle la première, hernie inguinale ou incomplète, pour la distinguer de celle qui, quoique formée par le seul intestin, descend néanmoins dans les bourses, & pour cette raison est appelée hernie complète.

Je définis donc la hernie, une tumeur formée par l'intestin qui, passant entre les

anneaux des muscles du bas-ventre, s'arrête dans l'aîne, ou descend dans les bourses.

Ces deux différentes hernies, qui ne diffèrent entr'elles que par l'endroit où l'intestin est placé, rentrent quelquefois dans le ventre d'elles-mêmes, quand les malades sont couchés, ou quand ils les pressent avec les mains; il arrive aussi que ces tumeurs ne rentrent jamais dans le ventre, quelque situation & quelque moyen que puissent faire ceux qui en sont incommodés pour les faire rentrer. On appelle ces sortes d'hernies adhérentes. Ceux qui sont dans un pareil cas, ne doivent point espérer de guérison, au lieu que les premiers, je veux dire, ceux dont les hernies rentrent facilement dans le ventre, peuvent espérer de voir leurs hernies guéries par le moyen des remèdes (1), ou pour le moins remises dans

(1) Le meilleur remède qu'on puisse appliquer sur les hernies, est le suivant. Prenez du tan en poudre, dont se servent les Tanneurs & arcanfon, de chacun deux onces, du colchozar, ou vitriol calciné à rougeur, une once, mêlez le tout avec demi-once de suif fondu pour faire un emplâtre qu'on appliquera sous le bandage, après que la hernie aura été réduite, c'est-à-dire, après qu'on l'aura faite rentrer dans

le ventre , & contenues par un bon bandage , qui , s'il est bien fait , rend ceux qui ont une pareille incommodité capables de travailler , & de vaquer à leurs fonctions.

Les bandages sont utiles , quand les hernies sont adhérentes ; & tout ce qu'on peut faire de mieux , pour soulager ceux dont les hernies sont considérables , & descendent dans les bourses , c'est de leur faire construire un suspensoir commode pour les soutenir.

Il faut prendre garde de ne pas confondre une hernie récente , avec d'autres tumeurs qui peuvent survenir aux aînes , comme le bubon vénérien , ou dans les bourses , comme une chaudepisse tombée dans cette partie. Pour distinguer ces différentes tumeurs , il faut observer , en premier lieu , que la hernie se forme tout-à-coup , qu'elle est molle , point du tout douloureuse , quand on la touche , & qu'on la presse pour la faire rentrer dans le ventre , à moins qu'elle ne soit accompagnée d'étranglement & d'inflammation ; ce qu'on connoît par le vomissement de

le ventre. Cet emplâtre appliqué , sur les hernies récentes , les guérit très-souvent sans retour , mieux que l'emplâtre du Prieur de Cabrières.

matières stercorales & autres accidens , qui seront détaillés ci-après ; en second lieu , la hernie , sur-tout celle qui n'est pas adhérente , rentre facilement , quand on la presse avec les doigts , disparoît même souvent tout-à-fait , quand le malade a resté un certain tems couché sur le dos , sur-tout s'il a l'attention de tenir les cuisses écartées , les genoux pliés & relevés , la tête plus basse que le corps , & de presser cette tumeur avec les mains : les bubons vénériens , au contraire , se forment peu-à-peu , sont durs , douloureux au toucher , & ne rentrent jamais , quoique le malade ait resté long-tems couché , ni quand on les presse avec les doigts.

On distingue aussi une chaude-pisse qui est tombée dans les bourses , d'une hernie complete , en ce que cette premiere maladie n'arrive jamais , sans que le malade ait été auparavant attaqué d'une chaude-pisse , au lieu que celui qui a une hernie complete , ne peut guère ignorer qu'il n'eût auparavant cette incommodité.

Il est pourtant des cas , & il peut arriver que la même personne soit attaquée , en même tems , d'une hernie inguinale & d'un bubon vénérien ; mais on fera facilement la différence de ces deux tumeurs , en faisant attention à ce que j'ai

rapporté ci-devant à ce sujet ; tout comme elle peut être attaquée en même tems d'une hernie complète, & d'une chaude-pisse tombée dans les bourses. Pour distinguer ces deux différentes maladies, il faut observer que, dans la hernie complète, le boyau est séparé du testicule, qu'il n'est point douloureux au tact, qu'il cède aux doigts qui le touchent & le pressent vers l'aîne, au lieu que la chaude-pisse attaque le corps du testicule, qui est gonflé & douloureux.

Tous ces cas sont épineux, & demandent l'œil d'un Chirurgien intelligent ; & si je les ai rapportés, ce n'est pas tant pour instruire les Marins sur cette matière, qui ne peut les regarder, que pour avertir certains Chirurgiens navigans peu instruits, qui pourroient, comme il est arrivé plusieurs fois, ouvrir une hernie inguinale, en croyant ouvrir un poulain, ou faire des frictions aux bourses, pour faire remonter une chaude-pisse, tandis que la maladie ne seroit qu'une hernie complète ; ce qui seroit d'une dangereuse conséquence, & capable de tuer les malades.

Les hernies, tant complètes qu'incomplètes, lorsqu'elles rentrent facilement, ne sont point dangereuses ; mais elles peuvent le devenir, à moins que ceux qui

en sont attaqués ne fassent usage d'un bandage pour les contenir dans le ventre & les empêcher de sortir ; à cet effet, ils doivent s'adresser à un Chirurgien herniaire connu & expert dans la fabrication des bandages , qui lui en prendra lui-même la mesure sur la partie. Ceux qui se servent indifféremment du premier bandage qui leur tombe sous la main , ou qui , pour épargner , s'adressent à des Charlatans , j'ose même dire , à des femmelettes intrigantes qui , pour attraper de l'argent , n'ont pas honte de se mêler d'un trafic si indécent , risquent leur vie mal-à-propos ; & il n'est pas étonnant , s'ils ne retirent pas de ces bandages , qui sont ordinairement inutiles & très-souvent nuisibles , tout le fruit qu'ils pourroient en attendre ; c'est pourquoi je serois d'avis que , comme l'on n'a pas toujours dans un bâtiment marchand , des Chirurgiens experts pour construire ces sortes de bandages , ni les matières nécessaires pour les faire , je serois d'avis , dis-je , que les Capitaines en eussent toujours une petite provision de ceux qui sont fabriqués par les meilleurs maîtres , afin d'en fournir aux Matelots , qui peuvent en avoir besoin , & leur procurer le moyen de vaquer à leurs fonctions.

L'accident le plus à craindre pour ceux

qui sont incommodés d'une hernie , & qui ne portent point de bandage , c'est l'étranglement ; il est ordinairement occasionné par une certaine quantité de matières fécales , ou d'excrémens endurcis , qui ont été poussés par quelque effort violent , & se sont accumulés dans la portion du boyau qui forme la hernie , & ne peuvent plus rentrer dans le ventre , ce qui intercepte l'entrée & la sortie de ces matières , & par conséquent leur libre cours vers l'anüs ou le fondement.

Cet accident arrive communément après quelque débauche , ensuite de quelque coup , de quelque chute , de quelque meurtrissure , que ceux qui sont incommodés ont reçu sur leur hernie , ensuite de quelque effort violent qu'ils auront fait pour soulever un fardeau , ou en faisant quelque travail forcé , ou enfin par une certaine quantité de vents , qui dilatent le boyau , arrêtent les excrémens qu'il contient , étranglent l'anneau par où il entre & sort du ventre , & les empêchent de suivre leur route ordinaire.

De quelque façon que cet accident arrive , si les matières ne reprennent bientôt leurs cours , il y a tout à craindre pour la vie des malades , parce que le boyau acquiert d'un moment à l'autre plus de volume ; ce qui ne peut arriver ,

sans qu'il se trouve gêné, pressé & étranglé par l'anneau ; d'où s'ensuivent l'interception de la communication entre l'estomac & le fondement, des coliques, des douleurs affreuses, le vomissement des matières stercorales, l'inflammation de l'anneau du boyau, la fièvre, le hoquet, le délire, la gangrène du boyau, les sueurs froides, & la mort qui termine bientôt tous ces maux, si on ne parvient à faire rentrer le boyau dans le ventre par une opération chirurgicale, qui n'est pas elle-même sans danger, & que tout Chirurgien n'est pas en état d'entreprendre.

Il faut donc éviter l'étranglement, & donner aux malades tous les secours possibles, afin que cet accident n'arrive pas. On y réussit, en diminuant l'inflammation de l'anneau, & ramollissant les excréments contenus dans l'intestin, & en dissipant les vents qui peuvent y être contenus. Avant que d'appliquer aucun remède sur la hernie, il faut tenter de la faire rentrer, & de la réduire par l'opération de la main ; à cet effet, le malade étant couché sur le dos, ses genoux écartés & pliés, la tête plus basse que les fesses, sous lesquelles on mettra un coussin, on manie doucement la hernie, en la pressant mollement entre les deux mains, & en poussant de dehors en de-

dans , c'est-à-dire , du côté des cuisses , vers le nombril , jusqu'à ce que la tumeur obéisse , & qu'on sente qu'elle rentre dans le ventre.

Si cette manœuvre réussit , tous les accidents cessent , & le malade se trouve à l'instant guéri ; mais , si l'on ne peut , par ce moyen , parvenir à faire rentrer le boyau , ou pour le moins une partie des excréments qu'il contient , il faut tout de suite faire une saignée copieuse , la pousser même jusqu'à défaillance , & profiter de ce moment , qui souvent est favorable pour manier & faire rentrer la hernie , qui souvent rentre d'elle-même , ou avec facilité , quoiqu'on l'eût tenté inutilement avant la saignée. Si néanmoins on ne réussit pas cette seconde fois , il faut suspendre le malade la tête en bas & les pieds en l'air ; plusieurs Marins m'ont assuré avoir réussi , par ce moyen , à faire rentrer la hernie. Si cette nouvelle tentative est encore sans succès , il faut , avant que d'en faire d'autres , essayer l'introduction de la fumée de tabac dans le fondement ; certains praticiens regardent ce remède comme un des plus efficaces pour la réduction de la hernie. (Voyez la manière d'introduire la fumée de tabac , au chapitre des noyés.) On doit encore appliquer sur la hernie , pen-

dant tout le tems qu'on n'est pas occupé à la manier, une éponge, ou une compresse trempée dans l'eau végeto-minérale froide du N°. 44. Ce remède produit des effets merveilleux, suivant les observations de M. Goulard, fameux Chirurgien de Montpellier. Je m'en suis servi moi-même plus d'une fois avec assez de succès. C'est sur-tout dans le premier, ou le second jour, que l'on doit mettre en usage l'application de l'eau végeto-minérale froide; on pourroit même, si l'on avoit de la glace, la substituer à ce remède; car elle fait souvent des merveilles, quand l'étranglement est en partie occasionné par des vents. Il n'en est pas de même, si cet étranglement est la suite de l'inflammation de l'anneau; ce que la fièvre & la violence des autres symptômes inflammatoires donnent facilement à connoître; car alors elle feroit, de même que l'eau végeto-minérale, plus de mal que de bien; & l'on doit, au lieu de ces applications froides, employer les fomentations émollientes du N°. 4, conjointement avec le cataplasme du N°. 49, qu'on aura soin de renouveler de quatre en quatre heures. Chaque fois que l'on change le cataplasme, il faut toujours essayer de faire rentrer la hernie, en la maniant doucement & avec les mêmes précautions

que j'ai indiquées ci-devant , de peur de la meurtrir , & d'augmenter l'inflammation.

Mais , si , par tous ces moyens , on ne peut parvenir à diminuer l'étranglement , & par conséquent à réduire la hernie , la gangrène s'empare bientôt de cette partie , & la mort du malade est , pour ainsi dire , assurée , à moins que quelque Chirurgien ne débride l'anneau par l'opération , avant que la gangrène soit manifestée.

Il est cependant arrivé plusieurs fois , que des malades , auxquels on n'avoit pu faire l'opération , ou qui avoient refusé de s'y soumettre , ne sont pas morts , quoique la gangrène , se fût emparée de la hernie ; ces cas sont à la vérité rares ; mais ils ne sont pas moins constans. La nature a des ressources que nous ignorons. J'ai été témoin , cinq à six fois dans ma vie , de pareils phénomènes ; alors la hernie tombe en pourriture , s'ouvre , & les excréments sortent par la plaie ; & il se fait dans cette partie un anus artificiel , par où les malades rendent , par la suite , leurs excréments. J'en ai même traité deux ou trois , dont la plaie s'est cicatrisée , & qui ont alors rendu les excréments par la voie naturelle ; les autres ont gardé toute leur vie cette incommodité , & rendoient une partie de leurs excréments par un trou

fistuleux, qui étoit resté dans l'aîne, tandis que le reste de ces excréments sortoit par l'anus : mais l'un & l'autre de ces deux cas sont rares ; la nature ne fait pas tous les jours des miracles ; ainsi il ne conviendrait pas que ceux qui sont dans le cas d'avoir besoin de l'opération, comptassent sur cela.



CHAPITRE VIII.

De la Brûlure.

LEs Marins sont tous les jours exposés aux brûlures par la poix, la résine, le suif & autres ingrédients qu'ils font fondre, pour enduire les vaisseaux quand on les carène, & même par la poudre à canon.

Quand la brûlure est légère, & qu'il ne s'est point formé sur la partie brûlée des cloches ou vessies, on la guérit facilement par la seule application d'une compresse trempée dans de l'eau mêlée avec un peu de vinaigre, ou d'eau-de-vie, ou dans l'eau végétominérale du N^o. 44, mêlée aussi avec un peu d'eau-de-vie ; on renouvelle l'application des compresses ainsi mouillées, jusqu'à ce que la

428 AVIS AUX GENS DE MER
douleur & l'inflammation soient calmées;
ce qui arrive dans peu de tems.

Si la brûlure est plus considérable, & qu'il se soit formé des vessies, on les percera avec une éguille pour les vuider; ensuite on les pansera avec le liniment du N^o. 51, qu'on appliquera sur toute la partie brûlée, avec la barbe d'une plume à écrire : ce remède apaise tout de suite la douleur; comme par miracle; mais elle se renouvelleroit bientôt, si on laissoit dessécher ce liniment sur la partie; il faut donc, avant que la chose arrive, en appliquer une seconde couche, sans enlever la première, & continuer de la même façon jusqu'à la guérison.

Quand on fait usage du liniment N^o. 51, il ne faut appliquer sur la partie brûlée, aucun linge, aucune compresse, ni aucune bande, parce qu'ils s'attacheroient à la peau, enleveroient le remède, & s'opposeroient à la guérison; on doit se contenter de couvrir la partie avec un drap de lit, si c'est pendant l'été, sur lequel on mettra une couverture de laine, ou de coton piquée; si c'est pendant l'hiver, ou qu'il fasse froid, il faut avoir l'attention de soutenir ces couvertures avec un cercle de bois, afin qu'elles ne touchent pas à la brûlure; ce qui les garan-

tira des mouches pendant l'été, & du froid pendant l'hiver.

A mesure que l'on applique une nouvelle couche de liniment, celle qu'on avoit mise auparavant, se dessèche, & forme une espèce de croute, qui s'épaissit & augmente d'un jour à l'autre. Cette croute tombe vers le huitième ou le neuvième jour par écailles, & la brûlure se trouve guérie; sans laisser aucune ride, ni aucune cicatrice. On doit donc employer ce liniment de préférence à tout autre remède, particulièrement dans les brûlures du visage & des autres parties, où il convient d'éviter la difformité des cicatrices.

Quoique ce liniment ne soit pas de mon invention, je l'ai cependant assez souvent éprouvé, pour en garantir les bons effets. On ne doit pas en faire une grande quantité à la fois, parce qu'il s'épaissit & se durcit à mesure qu'il reste exposé à l'air; ainsi, pour éviter cet inconvénient, il seroit plus à propos de n'en préparer que ce qu'il en faut pour chaque pansément.

Si la brûlure a été négligée, ou mal pansée, si la suppuration est déjà établie, parce qu'on s'est déjà servi d'un autre remède que du liniment que j'ai prescrit, il seroit inutile d'y avoir recours; car il ne produiroit pas l'effet que j'ai annoncé. Il ne convient pas non plus, lorsque la

brûlure est profonde, qu'elle a enlevé la peau & formé des croûtes considérables. Ces brûlures sont ordinairement accompagnées de gonflement ; d'inflammation ; il faut pour les guérir, avant toute chose, calmer ces accidens par la saignée & par l'application continuelle de la décoction émolliente chaude du N^o. 4, dont on imbibera des compresses, qui serviront à entourer la partie brûlée, & à ramollir les croûtes. On les détachera ensuite avec la pointe des ciseaux, si elles sont profondes ; car, si elles sont superficielles, elles tomberont d'elles-mêmes, pourvu qu'on ait l'attention de les couvrir, soir & matin, d'un linge fin trempé dans un cérat composé avec deux parties d'huile fine d'olives, & une partie de cire blanche ou jaune, fondus ensemble, & dont on continuera l'usage jusqu'à guérison.

Quand les croûtes sont profondes, on trouve souvent, après qu'on les a détachées, une suppuration déjà établie, & qui s'est étendue dans l'interstice, ou l'entre-deux des muscles, dont elle a détruit le tissu cellulaire, qui est une espèce de toile, qui les unit ensemble ; dans un pareil cas, il faut panser la brûlure avec le digestif du N^o. 38, ou avec l'onguent styrax du N^o. 52. Quand la cicatrice commencera à se former, on abandonnera l'usage

l'usage de tous ces onguens , & on pan-
 fera la plaie avec la seule charpie sèche ,
 par-dessus laquelle on appliquera un linge
 couvert de l'emplâtre du N°. 40 , en sui-
 vant , jusqu'à guérison , ce qui a été
 prescrit au chapitre des plaies qui sup-
 purent.



CHAPITRE IX.

De la Gale.

LEs Marins sont fort sujets à être at-
 taqués de la gale , sur-tout dans les
 voyages de long cours. Cette maladie est
 ordinairement occasionnée par la mal-
 propreté , le défaut de linge blanc , qui
 arrête la transpiration , & fait fermenter
 cette humeur , qui donne naissance aux
 petits vers qui constituent cette maladie ,
 qui est plus incommode que dangereu-
 se ; car , dans certains pays chauds , com-
 me en Espagne , en Sardaigne & dans les
 Isles Canaries , presque tous les habitans
 de ces contrées ont continuellement la
 gale , sans qu'ils pensent à s'en faire gué-
 rir ; & quand on leur reproche cette in-
 commodité , ils osent répondre qu'elle leur
 sert comme d'un égout , par lequel la na-

432. AVIS AUX GENS DE MER
ture se décharge de toutes les humeurs
nuisibles ; & les préserve d'autres maladies
plus dangereuses.

On distingue deux espèces de gales ;
celle qui est sèche & celle qui est hu-
mide. La première espèce , qu'on appelle
aussi gale canine , ou gale des chiens , à
cause que ces animaux y sont fort sujets ,
se manifeste par une infinité de petits bou-
tons , qui couvrent toutes les parties du
corps , excepté le visage , & dont le plus
grand nombre paroît logé sous la peau.
Les boutons de la seconde espèce de gale ,
sont plus gros & remplis d'humidité ;
ils forment , quand ils sont anciens , des
gerçures , des crévasses & souvent même
des ulcères croûteux désagréables à la vue ;
il faut encore observer que les boutons
de l'une & l'autre espèce de gale , sont
plus abondans aux articulations & à leur
voisinage , comme aux aisselles , aux plis
du coude , au poignet , sous les jarrets ,
aux chevilles des pieds , entre les doigts ,
que dans toutes les autres parties du corps ;
cependant les Marins qui vont nuds pieds ,
qui se les lavent souvent avec de l'eau de
la mer , de même que les mains , qui ma-
nient journellement des cordes goudron-
nées , (car il faut observer que le gou-
dron est un bon remède pour la gale) ont
souvent fort peu de boutons aux pieds ,

& encore moins aux mains , quoique toutes les parties de leurs corps en soient couvertes ; il faut donc prendre garde que le manque de ces boutons , aux pieds & aux mains , ne fasse méconnoître la gale.

Je conviens que la gale n'est pas une maladie dangereuse ; mais elle est terriblement incommode ; car elle cause à ceux qui en sont atteints , un prurit & une démangeaison insupportables , sur-tout lorsqu'ils sont au lit , & ressentent la moindre chaleur.

La gale est contagieuse , & se communique aisément parmi les Matelots , qui sont logés à l'étroit , & couchent , pour ainsi dire , pêle-mêle , les uns avec les autres ; il faut donc traiter de bonne heure ceux qui en sont atteints les premiers , & les faire coucher à part , afin qu'ils ne la communiquent pas à ceux qui ne l'ont point encore.

Il n'y a rien de plus facile à guérir que la gale , lorsqu'elle est récente , ou qu'elle vient par communication ; il suffit de faire frotter les galeux avec une des pommades que je décrirai ci-après.

Toutes les pommades , qui servent à guérir la gale , ont pour base le soufre ou le mercure ; la troisième du N^o. 55 , qui est composée avec la fleur de soufre

& le sain-doux , peut être employée en tout tems, en toute saison, sans aucun risque ; il n'en est pas de même de la première & de la seconde du même numéro , qui sont faites avec le mercure. On doit les administrer avec prudence, avec précaution, & sous la direction d'un Chirurgien ; autrement on risque , sur-tout pendant l'hiver , de procurer à ceux qui se frottent de pareilles pommades , un flux de bouche , une inflammation au gosier , des ulcères dans cette partie , & souvent même une enflûre universelle , comme je l'ai vu arriver très-souvent ; au lieu que les Matelots peuvent eux-mêmes faire usage , & se frotter de la troisième pommade , sans courir aucun risque. Ce qu'ils exécuteront de la manière suivante.

Pour se servir avec succès de cette pommade , les galeux s'en frotteront , pendant neuf jours consécutifs, le soir avant que de se coucher , toutes les parties du corps, excepté le visage & la poitrine ; ils se tiendront chaudement , & garderont la même chemise pendant ces neuf jours. Ce tems passé , ils se laveront avec de l'eau de la mer un peu tiède , si c'est en hiver : ils changeront de linge & d'habillement , mettront à part ceux qu'ils auront quittés , & ne s'en serviront plus qu'ils

ne les aient auparavant lessivés, lavés & exposés, pendant plusieurs jours, à l'air, Ils prendront les mêmes précautions pour les couvertures de lit, cabans & autres habillemens, dont ils s'étoient servis pendant qu'ils avoient la gale, qu'ils laveront avec de l'eau de la mer, autrement ils risqueroient de reprendre la gale.

Ceux qui voudront faire usage de la première, ou de la seconde des pommades du N°. 55, qui seront préparées avec le mercure, s'en frotteront, pendant trois fois seulement, toutes les parties du corps, excepté le visage, la poitrine, le bas-ventre & les parties naturelles, procédant de la manière suivante. Le premier jour, avant de se coucher, ils frotteront les pieds, les jambes & les genoux; le second jour, ils frotteront les cuisses, les fesses & les hanches; le troisième, les bras, les aisselles & les épaules; le quatrième jour, ils reviendront aux pieds, aux jambes & aux genoux; ainsi successivement, selon le même ordre, les autres parties, jusqu'à ce qu'ils aient fait trois frictions sur chacune d'icelles, pendant neuf jours: ce tems passé, ils se laveront avec de l'eau de la mer, changeront ensuite de chemise, de couverture & d'habillemens, & prendront les mêmes

436 AVIS AUX GENS DE MER
précautions que j'ai indiquées , dans l'usage de la troisième pommade.

Il y a des gales si opiniâtres , qu'elles résistent aux premières frictions ; si cela arrive , il faut les réitérer , & employer une seconde fois la même quantité de pommade , qui a été employée pour les premières frictions.

La gale ancienne , invétérée , & qui dure depuis plusieurs mois , se guérit par l'usage des mêmes pommades ; mais il faut avoir l'attention , avant que d'en venir aux frictions , de saigner les galeux , & de les purger le lendemain avec les pilules du N^o. 53 , ou avec la médecine du N^o. 54 ; & quand les frictions seront finies , & qu'ils auront changé de linge , il faut les purger encore une ou deux fois avec les pilules du N^o. 53.



CHAPITRE X.

Des Membres gelés.

LEs Marins sont fort sujets à avoir les membres gelés , par le froid qu'ils sont forcés d'endurer pendant certains hivers rigoureux. Ceux qui fréquentent les Mers du Nord , qui vont à la pêche de la ba-

leine , nous en fourniroient plus d'un exemple , puisque j'ai vu la même chose arriver dans un Port de Provence. Ceux qui sont à même de secourir les misérables , qui se trouvent dans un pareil cas , suivant sans réflexion leur premier mouvement , qui est d'échauffer les membres gelés , en les approchant du feu , ou en les enveloppant avec des linges chauds , commettent une très-grande faute ; & leur zele imprudent a bientôt des suites dangereuses , qui sont la gangrène de la partie gelée , qu'on est bientôt obligé d'amputer , pour sauver la vie à ces misérables , qui souvent ne la perdent pas moins , après avoir souffert l'amputation d'un bras , d'une jambe , ou d'une cuisse. Je vais en citer un exemple , dont j'ai été moi-même témoin oculaire , & qui fera sans doute plus d'impression que tous les raisonnemens que je pourrois faire à ce sujet.

OBSERVATION

Au sujet d'un Capitaine qui fit naufrage dans le port de Bouc , & qui périt avec deux de ses Matelots , à l'occasion du grand froid qui leur avoit gelé les jambes.

EN 1768, un Alège d'Arles, commandé par le Capitaine Barlatier , étoit mouillé, dans les premiers jours de Janvier , dans le port de Bouc ; le mauvais tems l'obligea de filer ses cables , & d'aller échouer sur la vase, au fond du port; il n'y avoit pourtant rien à craindre pour le bâtiment, quoiqu'il fit beaucoup d'eau, & l'équipage attendoit avec une espèce de résignation, que la tempête eût cessé, pour le remettre à flot. La tempête continua toute la nuit, & la corde qui tenoit la chaloupe amarrée , s'étant rompue, elle fut se briser sur le rivage , ce qui leur enleva l'espérance de se sauver. Le lendemain au matin, le mauvais tems continuant toujours, tout le fond du port fut gelé; les Matelots ne voyant aucun espoir d'aller à terre , se retirèrent dans la chambre, & brûlerent tout le bois qu'ils pouvoient avoir pour se garantir du froid, qui étoit excessif. Le vent

du nord étoit si violent & si froid, qu'il étoit pas possible de les secourir; d'ailleurs, tous les bâtimens, qui étoient dans le port, n'étoient dans la détresse, & avoient besoin eux-mêmes de secours; la nuit survint une seconde fois; l'eau commença à gagner la chambre; ce qui obligea l'équipage de monter sur le pont, qui peu-à-peu fut submergé, de façon que tout le monde avoit de l'eau jusqu'à mi-jambe; le bâtiment échoué présentoit son travers, & les vagues de la mer, qui venoient se rompre contre lui, se geloient tout de suite, & formèrent dans peu, une montagne de glace, qui fut le seul abri que ces infortunés Matelots eurent pendant toute la nuit, & une partie du lendemain; leurs habits étoient tous mouillés & gelés sur leurs corps; leurs jambes étoient dans l'eau; ils se voyoient sur le point de mourir de froid, ou de faim, faute de secours: heureusement, vers le soir, le vent ayant un peu diminué, Mr. de la Croix, Commissaire des Classes, au Bureau du Martigues, qui avoit appris ce désastre, fit armer une chaloupe qui rompit la glace, & se fraya une route jusqu'à l'endroit où le bâtiment étoit échoué; il trouva le Capitaine, deux Matelots & un Mouffe, qui composoient l'équipage de cet Alége, roides

du froid, & presque morts, ne pouvant faire usage, ni de leurs bras, ni de leurs jambes. Il les fit transporter dans une auberge, & recommanda qu'on les soignât comme il faut; il étoit alors tout-à-fait nuit: ce qui obligea Mr. de la Croix, de retourner à Martigues. L'Aubergiste crut bien regaler ces pauvres infortunés, en les faisant approcher d'un grand feu qu'il avoit allumé; ils en furent un instant consolés; mais, dès-qu'ils eurent commencé à ressentir la chaleur du feu, les douleurs dont ils se plaignoient auparavant, devinrent insupportables. On les transporta dans un lit bien bassiné; & pendant toute la nuit, on leur envelopa les jambes dans des serviettes chaudes, sans qu'ils éprouvassent la moindre diminution dans leurs douleurs; au contraire, elles augmentoient d'un instant à l'autre; les jambes étoient considérablement enflées, roides & d'un rouge brun, qui annonçoit une gangrène prochaine. Le lendemain au matin, je fus appelé pour visiter ces malades, & leur trouvai les jambes dans l'état dont je viens de parler: j'ordonnai tout-de-suite de les humecter, avec des serviettes trempées dans de l'eau froide; les serviettes n'avoient pas plutôt resté quelques instans ainsi appliquées, qu'elles fumoient

comme si on les avoit approchées du feu, pour les faire sécher; ce qui m'engagea à faire tremper les pieds & les jambes dans une cuvette pleine d'eau froide, & de mouiller les jambes & les cuisses avec des serviettes trempées dans la même eau, que j'entretenois ainsi froide, en y faisant jetter, de tems en tems, quelques poignées de glace pilée, autrement la chaleur des pieds, des jambes & des cuisses l'avoit bientôt échauffée; mais le secours fut trop tardif, la gangrène s'empara bientôt du pied & de la jambe, gagna jusqu'au genou, tellement que de quatre personnes, qui composoient l'équipage de cet Alége, trois moururent, parce qu'ils ne voulurent pas supporter l'amputation de leurs cuisses; le quatrième, qui étoit le Mousse fut moins malheureux, parce qu'on avoit négligé de l'approcher du feu & de le chauffer avec des serviettes chaudes comme les autres: la gangrène se fixa auprès du genou; on lui amputa les jambes à Arles, & il se trouve actuellement encore vivant.

Cet exemple prouve sans réplique, qu'il est dangereux d'approcher du feu, & de chauffer avec des linges chauds les membres gélés, & qu'il faut au contraire selon l'avis de tous les gens de l'art qui

442 AVIS AUX GENS DE MER

ont traité de pareilles maladies, les faire tremper dans de l'eau la plus froide qu'on puisse trouver, les enveloper dans de la neige pilée, s'il est possible de s'en procurer; par ce moyen les enflûres & les douleurs diminuent insensiblement, les membres gelés reviennent dans leur premier état, & l'on évite la gangrène, qui s'en empare bientôt, si on suit la méthode contraire. S'il reste encore quelque sensation douloureuse dans ces membres, après qu'ils ont trempés dans de l'eau froide, ou qu'on les a frottés avec de la neige, on peut alors les fomentier avec le vin aromatique du N°. 46.

Dans les mers du nord, où le froid est très-rigoureux, il arrive souvent que les Matelots qui y sont exposés, en meurent, & sur-tout ceux qui sont obligés d'hiverner dans les mers glaciales; le froid les engourdit à un point qu'il leur ôte toute sensibilité; ils se sentent pris du sommeil: c'est alors pourtant qu'ils doivent redoubler leurs efforts, travailler & fatiguer, ranimer leurs forces, en buvant de tems en tems quelques gouttes de liqueur spiritueuse pour s'en garantir, & ne s'endormir que lorsqu'ils sont bien chauds; s'ils font autrement, ce sommeil risque d'être le dernier de leur vie. L'on a rappelé à la vie plusieurs Matelots,

qui étoient dans cet état, & que le froid paroïssoit avoir tués, en les frottant, ou en les plongeant dans un bain froid : on ne risque rien en essayant ce remède.

Il y a peu de Marins, qui ne trouvent peut-être extraordinaire, que les Médecins défendent de faire chauffer les membres gelés, & qu'ils ordonnent de les faire tremper dans de l'eau froide, de les frotter & de les envelopper avec de la neige ; cette pratique leur paroît contraire au sens commun & à la saine physique, qui apprend que le chaud chasse le froid, & qu'on guérit les maladies par leurs contraires ; mais ils seront convaincus qu'ils ont tort de penser ainsi, s'ils veulent prendre la peine de faire eux-mêmes l'expérience suivante, qui n'est pas difficile.

Prenez une certaine quantité de poires, de pommes, de raves, qui soient gelées ; faites-les tremper dans de l'eau chaude, ou mettez-les auprès du feu, au voisinage d'un four, d'un poêle ou dans tout autre endroit un peu chaud ; les fruits, les racines se pourriront bientôt, & ne seront plus bons à manger : si, au contraire, vous en mettez la même quantité à tremper dans de l'eau froide, ou prête à geler, ils reprendront bientôt leur goût & leur saveur naturelles, & seront aussi

444 AVIS AUX GENS DE MER.
bons à manger qu'avant qu'ils eussent été
gelés.



CHAPITRE XI.

*Des Ventouses , des Sang-sues , des Canta-
rides ou Vésicatoires , & du Cautère ,
tant actuel que potentiel. •*

DAns tout le cours de cet Ouvrage , j'ai souvent parlé des ventouses , des sang-sues , des cantarides ou vésicatoires , du cautère ; tant actuel que potentiel ; tous les Chirurgiens navigans connoissent ces remèdes , & il est rare que les plus jeunes & les moins instruits ne les aient mis en usage eux-mêmes , & n'aient vû pratiquer dans les Hôpitaux , ces petites opérations : mais comme je n'écris pas seulement pour les Chirurgiens navigans , mais encore pour tous les Marins en général , qui peuvent se trouver embarqués sur de petits bâtimens où il n'y a point de Chirurgien , & qu'il y a plusieurs circonstances , où l'application de ces petits remèdes , & ces petites opérations sont , & peuvent être d'une nécessité absolue , & que d'ailleurs il n'est pas de Marin un peu intelligent qui , au défaut d'un Chirurgien , ne puisse

le faire lui-même, avec un certain succès, j'ai crû qu'il convenoit de les instruire sur cette matière.

DES VENTOUSES.

Les ventouses sont de petits vases de verre, dont le fond est arrondi en guise de voûte; l'ouverture de ces vases, quoique large, a pourtant moins de diamètre que leur fond; on en trouve communément chez les Marchands de verre, où les Capitaines peuvent en faire provision; car elles ne coûtent que deux ou trois sols pièce. A défaut de ces vases de verre, les Marins peuvent, dans un cas urgent, se servir d'un petit pot de terre, ou marmite du même diamètre; je veux dire, dont l'ouverture ne soit pas plus large que la paume de la main, & le fond arrondi. Pour bien appliquer ces ventouses, il faut premièrement raser la partie, sur laquelle on veut les appliquer, ensuite y faire avec la main, ou avec une serviette chaude, quelques légères frictions; cela fait, on prend une petite pincée de coton cardé, qu'on éparpille, qu'on étend en large, & dont on garnit l'ouverture de la ventouse, ou du vase de terre; on y met le feu avec une bougie allumée, & au moment où le

446 AVIS AUX GENS DE MER

coton est consumé , on renverse la ventouse sur la partie où l'on veut l'appliquer. A défaut de coton, on peut se servir de chanvre, de lin, ou d'étoupes non goudronnées. D'autres, au lieu de ces matières, attachent deux ou trois bouts de bougie sur une carte coupée en rond ou en triangle ; il faut alors avoir l'attention que la carte ne soit pas aussi large que l'ouverture de la ventouse, autrement elle ne prendroit pas, & ne s'attacheroit pas à la peau ; ensuite ils allument ces bougies par le bout opposé à celui où elles sont attachées sur la carte, & appliquent la carte avec les bougies allumées sur la partie où ils veulent mettre la ventouse ; cela fait, ils la suspendent pour un instant ou deux sur les bougies allumées pour la chauffer : par ce moyen, l'air qui est renfermé dans la ventouse, se trouvant plus raréfié, c'est-à-dire, plus chaud que l'air extérieur, fait qu'elle s'attache fortement à la peau, l'attire au-dedans d'elle-même, la fait gonfler comme un ballon, & par ce moyen, attire aussi dans la ventouse le sang & les autres humeurs. Après que la ventouse a séjourné huit à dix minutes, il faut l'enlever ; ce qui s'exécute facilement, en appuyant le bout du doigt contre son bord, à l'endroit où il tou-

che la peau; par ce moyen, on introduit dans la ventouse l'air extérieur, qui, se trouvant moins raréfié que celui qu'elle contient, la renverse tout de suite, sans la moindre douleur; au lieu que si on vouloit tirer de force, & pour ainsi dire arracher la ventouse, en la prenant par son fond, on causeroit beaucoup de douleur, & on parviendroit difficilement à lui faire lâcher prise.

On peut appliquer ainsi une ou plusieurs ventouses à la fois, ou les unes après les autres. On appelle ventouses sèches, celles que je viens de décrire, pour les distinguer de celles dont je vais parler, qu'on appelle ventouses humides ou scarifiées, & au moyen desquelles on tire du sang.

Lorsqu'on veut tirer du sang par l'endroit où l'on a déjà appliqué une ventouse sèche, il faut après l'avoir enlevée, faire sur la partie qui y étoit renfermée, avec la pointe & le tranchant d'une lancette; d'un bistouri, ou d'un canif, de légères incisions qui pénètrent environ une ligne dans l'épaisseur de la peau. Ces incisions ne sont, ni douloureuses, ni dangereuses; on peut donc les multiplier sans crainte sur toute l'étendue de la peau, qui étoit renfermée dans la ventouse, afin qu'elles fournissent une certaine quantité de sang. Dès qu'il commence à couler, on appli-

que tout de suite une seconde ventouse sur le même endroit, & on la laisse séjourner jusqu'à ce qu'elle contienne une certaine quantité de sang, alors on la renverse par la même manœuvre que j'ai indiqué ci-dessus; & si l'on desire tirer une plus grande quantité de sang, on réitère l'application de la ventouse, jusqu'à ce qu'on ait tiré le sang nécessaire. Si l'on n'a qu'une seule ventouse, & qu'on ne puisse, par conséquent, en changer à chaque fois qu'on veut renouveler l'application, il faut avoir l'attention de la bien laver & de l'essuyer en-dedans avec un linge propre; autrement elle ne s'attacheroit pas à la peau.

Ainsi donc les ventouses scarifiées sont capables de suppléer à la saignée; & les Marins feront bien de les employer toutes les fois que cette opération étant indiquée, ils se trouvent sans Chirurgien pour la pratiquer. Les petites plaies, qui en résultent, ne sont ni douloureuses, ni dangereuses, & guérissent d'elles-mêmes sans baume, sans onguent, sans emplâtre; il suffit de les laver quelquefois avec de l'eau de la mer.

Les endroits ordinaires, où l'on applique les ventouses, sont la nuque, les épaules, les hanches, les reins, les fesses, les cuisses, les gras des jambes; en un

mot tous ceux où elles peuvent s'attacher, excepté le visage, le creux de l'estomac, & les parties naturelles.

DES SANG-SUES.

Les sang-sues sont de petits insectes, ou vers aquatiques, qui s'attachent à la peau, la percent pour sucer le sang dont ils se remplissent : On les trouve ordinairement dans les ruisseaux, dans les rivières, dans les lacs d'eau douce. Celles qu'on prend dans les marais, les fossés & dans toutes les eaux bourbeuses & croupissantes, sont moins bonnes que celles qu'on prend dans les eaux claires & courantes ; car souvent leur piquûre occasionne des douleurs fort vives, qui sont suivies d'une inflammation dans la partie qu'elles ont piqué, & aux environs ; on doit donc choisir pour l'usage, celles que l'on trouve dans les eaux claires & courantes. On les reconnoît, en ce qu'elles ont la tête petite & pointue, le dos rayé de verd & de jaune, & le ventre d'un rouge foncé, au lieu que celles qu'on prend dans les eaux bourbeuses & croupissantes, ont la tête grosse & le ventre rayé de bleu.

On conserve les sang-sues vivantes pendant plusieurs mois, en les tenant dans un vase de verre rempli d'eau fraîche,

qu'on renouvelle tous les huit jours ; par ce moyen on est sûr d'en avoir presque en tout tems sur mer , pourvu que la traversée n'aille pas au-delà de trois ou quatre mois.

Avant que de parler de la maniere d'appliquer les sang-sues , il faut que je fasse observer aux Marins , qu'ils doivent avoir l'attention , lorsqu'ils font leur provision d'eau douce , dans un pays étranger , de ne point puiser dans les sources , dans les rivières , où il y a des sang-sues , ou tout au moins de couler l'eau dont ils remplissent les tonneaux au travers d'une serviette , ou d'un linge propre , afin de ne pas y introduire des sang-sues qu'ils pourroient ensuite avaler. Il peut arriver que , par le défaut de cette attention , quelque Matelot avale une ou plusieurs sang-sues. Ces animaux descendent rarement dans l'estomac où ils seroient bientôt étouffés par la chaleur de ce viscere ; mais ils s'arrêtent le plus souvent au gosier où ils occasionnent bientôt un crachement de sang , accompagné de toux ; cet accident peut facilement tromper les Marins , & même les Chirurgiens peu instruits , en leur faisant croire que le crachement de sang & cette toux proviennent d'une plaie dans les p^oumons ; c'est pourquoi , sur le moindre soupçon d'une

sang-sue, il convient de visiter le gosier de ceux auxquels un pareil accident pourroit arriver, & d'examiner si on n'y aperçoit point de sang-sue; si elle s'y trouve, on tâchera de lui faire quitter prise, en faisant gargariser le malade avec un mélange d'eau & de vinaigre, avec de l'eau de la mer, avec du vinaigre pur, ou avec de l'eau-sel un peu forte; ces différens gragarismes l'obligent bientôt à se détacher & quitter prise; & par ces moyens simples, la toux & le crachement de sang sont bientôt guéris.

On applique ordinairement les sang-sues aux tempes, au front, derrière les oreilles, au nez, au coin des yeux, aux lèvres, au col, à l'anus; en un mot, sur toutes les parties que l'on veut dégorgé, & dont on veut tirer du sang.

Avant que de les appliquer, il faut les retirer de l'eau quelques heures auparavant, afin qu'elles se dégorgent; par ce moyen elles s'attacheront plus promptement & plus facilement; ensuite on fait sur la partie quelques légères frictions, avec un linge mouillé, pour nettoier la crasse de la peau, & on y laisse tomber une goutte de sang d'un pigeon ou de tout autre volaille pour les y attirer; on approche alors la sang-sue, qu'il ne faut pas prendre avec les doigts; mais que l'on tient ren-

fermée dans un cornet de papier qu'on renverse sur la chair, afin que cet insecte choisisse lui-même l'endroit où il veut s'attacher : dès qu'il l'a pris, on l'abandonne, jusqu'à ce qu'il se détache de lui-même. Si on desire tirer une certaine quantité de sang, on peut appliquer plusieurs sang-sues à la fois sur la même partie, ou successivement les unes après les autres. Quand on veut ménager les animaux, & qu'on n'en a pas une certaine provision, on coupe avec des ciseaux bien tranchans, la queue à la première qu'on a appliqué : elle ne se détache pas pour cela ; mais continue à succer, on reçoit le sang qui découle par sa queue dans un vase, jusqu'à ce que l'on ait retiré la quantité qu'on souhaite.

J'ai dit que lorsqu'une sang-sue a tiré une certaine quantité de sang, & qu'elle s'en trouve gorgée, elle se détache & tombe d'elle-même ; si cela n'arrivoit pas, & qu'on voulût lui faire quitter prise plutôt, on la saupoudrera avec un peu de cendre ou de sel pilé ; ce qui l'obligera à se détacher tout de suite.

On guérit sans peine les piquûres que les sang-sues ont faites, en les lavant avec de l'eau-sel, avec de l'eau de la mer ; ce qui suffit ordinairement pour arrêter le sang, & guérir ces petites plaies ; si

ependant, le sang continuoît à couler, & qu'on voulût l'arrêter, on appliqueroit sur les piquûres, un peu d'amadou qu'on assujettiroit, s'il étoit nécessaire, avec une compresse & quelques tours de bande.

Les sang-sues peuvent suppléer à la saignée; on doit donc, comme je l'ai dit au sujet des ventouses, y avoir recours dans tous les cas où la saignée est ordonnée, quand on n'a pas un Chirurgien pour pratiquer cette opération: j'ai même souvent expérimenté, que dans certains cas, les sang-sues étoient préférables à la saignée; & j'ai guéri de violens maux de tête invétérés, & si rebelles qu'ils avoient résisté aux saignées du bras, du pied, du col, & à plusieurs autres remèdes, tant intérieurs qu'extérieurs, par la seule application des sang-sues.

DES VÉSICATOIRES.

Les vésicatoires, ou cantarides, sont des emplâtres de peau, ou de linge, larges comme la paume de la main, plus ou moins, selon l'endroit où on les applique, garnis d'une pâte formée avec du vieux levain, des mouches cantarides pilées & du vinaigre. Quand les mou-

ches cantarides sont pilées, on y ajoute le levain, qu'on ramollit avec un peu de vinaigre; on étend cette pâte sur un linge, on la saupoudre d'une partie des cantarides en poudre, & on fait un ou plusieurs emplâtres.

On a vu souvent, dans le cours de cet ouvrage, quels sont les cas & dans quelles maladies il faut appliquer les vésicatoires. Les parties, sur lesquelles on peut les appliquer, sont ordinairement l'intérieur du gras des jambes, des cuisses, les hanches, les fesses, les épaules, la nuque, le derrière des oreilles, tout le cuir chevelu, enfin tous les endroits où l'on veut attirer les humeurs, procurer une suppuration & un dégorgement.

Avant que d'appliquer les emplâtres vésicatoires, il convient de raser les parties. Quand ils sont placés, on les assujettit avec une compresse & une bande; on les visite, cinq à six heures après, pour savoir s'ils ont opéré, c'est-à-dire, occasionné des cloches ou des ampoules; s'ils n'ont point encore opéré, on les rafraichit en les mouillant avec de vinaigre, & on les remet en place jusqu'à ce qu'en les visitant, après quelques heures, on trouve qu'ils ont opéré. On perce alors, avec une épingle ou une lancette, les ampoules; on coupe avec les ciseaux toute

toute la peau qui les formoit, & on l'enleve. Quand les emplâtres vésicatoires sont faits avec des cantarides récentes & de bonne qualité, & qu'après avoir séjourné sur une partie sept à huit heures, en les visitant, on trouve qu'elles n'ont point excité des cloches ou des ampoules sur la peau, c'est un très-mauvais signe, surtout si en même tems le pouls est foible petit & affaibli.

Après avoir enlevé la peau qui formoit les ampoules, on panse la plaie qui en résulte avec un papier brouillard garni de l'onguent basilic du N°. 48., & on continue ces pansemens soir & matin pour entretenir la suppuration. Si elle s'établit comme il faut, c'est un bon augure pour le malade & pour la maladie; si elle tarit, & que la plaie se dessèche trop vite, & avant que le malade se trouve mieux, il faut saupoudrer le papier brouillard garni d'onguent basilic, avec une pincée de cantarides en poudre; ce qui excitera de nouvelles ampoules, & procurera une suppuration plus abondante. Quand le malade se trouvera mieux, la plaie se desséchera, pour ainsi dire, d'elle-même; & l'on aidera sa guérison, en la pansant avec le cérat indiqué dans le chapitre de la brûlure.

Il peut arriver, que l'application des

456 AVIS AUX GENS DE MER

emplâtres vésicatoires occasionne une ardeur, & même une retention d'urine ; dans un pareil cas, il ne faut pas que les Marins s'effrayent ; cet accident sera bientôt calmé , pourvu qu'on fasse boire aux malades quelques verres d'émulsion , faite avec les quatre sémences froides , pilées dans un mortier , à la dose d'une demi-once sur une pinte d'eau ; on peut même ajouter à cette émulsion quinze ou vingt grains de sel nitre ou salpêtre , sur chaque pinte d'eau.

DU CAUTERE ACTUEL ET POTENTIEL.

L'on appelle cautère tout ce qui est capable de brûler la peau ; or , comme la peau peut être brûlée subitement ou peu-à-peu , l'on a donné le nom de cautère actuel à toutes les substances qui brûlent à l'instant qu'on les applique & font un scarc ou une croute , comme un fer ou tout autre métal rougi au feu ; un charbon allumé, du soufre fondu &c. Cette manière de cautériser paroît avoir quelque chose de révoltant auprès de certaines nations ; c'est pourquoi les Chirurgiens français l'ont aujourd'hui presque totalement abandonnée, ont-ils raison ou non ? C'est ce que je n'ose décider ; mais je puis assurer que, dans plusieurs mala-

dies, le cautère actuel est préférable au potentiel : les anciens qui se servoient très-souvent du cautère actuel, guérissent par ce moyen plusieurs maladies, que les modernes regardent aujourd'hui comme incurables : plusieurs nations s'en servent encore avec le plus grand succès ; & j'ai été moi-même témoin dans plusieurs pays du Levant, que les Turcs que nous regardons comme des barbares & des ignorans en chirurgie, guérissent avec le cautère actuel des douleurs profondes, opiniâtres, des hernies, & plusieurs autres maladies graves qui avoient résisté à tout autre remède, & à un traitement méthodique.

Le cautère potentiel est l'application de certains médicamens, qui, après avoir été appliqués sur la peau pendant quelque tems, ont la vertu & la puissance de brûler sans beaucoup de douleur, de former une croûte ou une scarc. On se sert pour cette opération d'une pierre qu'on trouve toute préparée chez les Apothicaires & qu'on appelle pour cette raison pierre à cautère : voyez la manière de la préparer au No. 56. des Formules. On conserve ordinairement cette pierre dans un vase de verre bien bouché avec du liège & de la cire par-dessus ; car la moindre humidité la fait fondre & résou-

dre en liqueur , c'est pourquoi il convient de la tenir dans un endroit bien sec & de faire en-sorte que l'air extérieur ne pénètre pas dans le vase & en altère la vertu. On peut en tout tems fabriquer une espèce de pierre à cautère en paîtrissant un peu de chaux-vive & de savon , ce mélange peut être substitué à la pierre à cautère ; il est vrai qu'il n'est pas aussi bon , aussi fort qu'elle , pour cautériser ; mais c'est toujours un secours de plus & qu'on peut se procurer en tout tems.

On se sert du cautère potentiel ou de la pierre à cautère , pour donner issue au pus qui est contenu dans certains abcès , lorsqu'on ne veut ou qu'on ne peut les ouvrir avec la lancette : il y a même des abcès qui sont d'une nature à exiger d'être ouverts avec le cautère , plutôt qu'avec l'instrument tranchant ; tels sont , par exemple , les parotides & autres tumeurs critiques , qui surviennent sur la fin des fièvres malignes ; toutes celles qui paroissent chez un malade attaqué de la peste , celles qui attaquent certaines glandes du col , des aînes , qui sont dures & skirreuses-

Les Marins qui se trouvent sans Chirurgien , doivent préférer le cautère tant actuel que potentiel , pour ouvrir les abcès qui sont tant-soit-peu situés profon-

dement ; & par-là ils éviteront de bleffer avec l'instrument tranchant , des parties qu'ils ne connoissent pas.

Il n'est pas nécessaire d'enseigner la méthode de se servir du cautère actuel ; il suffit de faire rougir au feu un fer plat ou pointu , & de l'appliquer sur la partie que l'on veut cautériser.

Pour appliquer le cautère potentiel , on prépare deux pièces de peau ou de linge , de la largeur d'un écu de six livres , on les couvre de l'emplâtre du N^o. 40. ; ensuite on fait un petit trou au milieu d'un de ces emplâtres , qu'on applique sur la peau : on remplit ce petit trou de pierre à cautère , qu'on mouille avec tant-soit-peu de salive : cela fait , on couvre le tout du second emplâtre , par ce moyen la pierre à cautère se trouve assujettie , & ne peut bouger de place , ni cautériser d'autre partie que celle , qui est découverte par le trou qu'on a fait au premier emplâtre , qui est appliqué sur la partie qu'on veut ouvrir ; après cinq à six heures , on ôte les deux emplâtres , & l'on trouve un skarre , ou une croute noire , qu'il faut détacher avec la pointe des ciseaux ; & si le pus ne se fait pas jour par le trou , on y enfonce une lancette , un bistouri , ou un canif : alors on le voit sortir. Il faut panser l'ul-

cère qui en résulte , comme il a été dit dans l'article de la peste ou de la brûlure.

Voilà tout ce j'avois à dire pour la santé des gens de mer ; j'espère qu'ils retireront de cet ouvrage autant & même plus de profit qu'ils n'en ont retiré du premier ; & que j'aurai la consolation d'entendre dire à plusieurs , que le peu de connoissances qu'ils ont acquises par la lecture de mon ouvrage , leur ont procuré le moyen de traiter , de guérir , de préserver plusieurs Matelots de leurs équipages de certaines maladies, & même de leur avoir sauvé la vie ; alors mon objet sera rempli. Je passerai le peu d'années qui me restent encore à vivre dans un contentement parfait ; j'attendrai la mort sans la craindre , ni la désirer ; & je pourrai dire en mourant , comme le prophète Siméon : *Nunc dimittis servum tuum in pace.*

Fin de la troisième & dernière partie.





FORMULES

*Des Remèdes , qui répondent aux Numéros
répandus dans le cours de cet Ouvrage.*

SACHET POUR CEUX QUI CRAIGNENT LA MER.

N^o. 1.

Prenez Cannelle , cloux de Girofle , Noix muscade , de chacun deux dragmes ; Safran une dragme , pilez le tout dans un mortier , & le passez au travers d'un tamis de soie ; il faut ensuite étendre cette poudre entre deux couches minces de coton cardé , qu'on couvre de tafetas , pour en former un petit matelats piqué , de huit pouces en quarré. Ceux qui craignent la mer , porteront ce matelats entre la chair & la chemise , sur la fossette de l'estomac ; ils l'assujettiront avec des rubans de fil , ou de soie , qui seront cousus à chaque pointe du Sachet.

N^o. 2.

Æther vitriolique : c'est une composition chimique qui demande beaucoup d'attention de la part de l'Artiste : on doit donc pour en avoir du bon , s'adresser à un habile Apothicaire ; la

dose est d'une ou deux goûtes de deux en deux heures, qu'on mêle avec une cuiller de sirop de capillaire, sur lequel on verse un demi-verre d'eau.

La teinture anodine de Sydenham est encore une autre composition chymique très-estimée, & qu'on peut substituer à l'Æther vitriolique.

N^o. 3.

Potion contre le vomissement.

Cette potion n'est autre chose que le fameux Remède de Rivière, ancien Médecin de Montpellier.

Prenez sel d'absinthe une dragme, sur lequel vous verserez une once de suc de limon; il se formera une ébullition considérable; après que le sel sera fondu, vous y ajouterez quatre onces d'eau distillée de menthe, & une once sirop de limon.

On met le tout dans une bouteille qu'on remue fortement. On peut encore ajouter à cette potion deux ou trois goûtes d'Æther vitriolique, vingt ou vingt-cinq goûtes de Laudanum liquide, ou demi-once de sirop de pavot blanc; dans le cas où le vomissement est considérable.

On donne cette potion par cuiller, d'un quart d'heure à l'autre; on ne risque rien en en donnant la moitié & même la prise toute entière lorsque le vomissement est violent.

N^o. 4.

Décoction émolliente.

Prenez fleurs de mauve & de pariétaire, qu'on appelle vulgairement *Espargoule*, une certaine quantité que vous ferez bouillir avec de l'eau commune; ces herbes se trouvent ordinairement par tout pays; mais en mer, comme on ne

peut se procurer ces herbes fraîches, les Chirurgiens navigants feront provision de feuilles & de racines de mauve blanche, guimauve ou althéa; ils écraseront les racines, & les feront bouillir avec les feuilles sèches dans une certaine quantité d'eau, à la dose d'une poignée de feuilles, & d'une once de racines sur trois livres d'eau; & après que le tout aura bouilli une bonne demi-heure, on le coulera & l'exprimera au travers d'un linge; les herbes & les racines ainsi cuites, & faites dans l'huile serviront pour les fomentations: si on ajoute à cette eau tant-soit-peu d'huile d'olives, elle servira pour donner des lavemens toutes les fois que ces remèdes seront indiqués.

Pour faire des fomentations avec la décoction émolliente de ces herbes, on y trempe pendant qu'elle est bien chaude, des pièces de moleton ou de toute autre étoffe de laine, un vieux bonnet de laine, qu'on exprime ensuite entre les deux mains pour l'appliquer aussi chaudement qu'il sera possible, sans brûler le malade, sur la partie qu'on veut foment: il faut renouaeller ces applications de tems en tems, & ne pas les laisser refroidir sur la partie; autrement elles feroient plus de mal que de bien.

N^o. 5.*PREMIERE TISANE.*

Prenez une pincée de feuilles de capillaire; des fleurs de mauve, ou de violettes, que vous ferez infuser, en guise de thé, dans de l'eau bouillante; en retirant le vase du feu, on y peut ajouter un petit morceau de racine de réglisse concassée.

On ne doit pas faire la tisane avec toutes ces plantes à la fois, car elle seroit trop gluante;

mais on peut se servir de l'une à défaut de l'autre.

S E C O N D E T I S A N E .

Prenez une cuiller d'orge mondé ou de ris que vous ferez bouillir pendant demi-heure , dans trois ou quatre livres d'eau , ensuite vous la coulerez au travers d'un linge.

On peut ajouter à cette tisane , comme à toutes les autres qu'on voudra faire , un petit morceau de racine de réglisse ; ce qui la rendra plus agréable à boire : on peut substituer cette tisane à la première , suivant le goût des malades ; & quand ils seront fatigués de prendre l'une , ils pourront à volonté prendre de l'autre.

T R O I S I È M E T I S A N E .

Panade ou pain lavé qu'on peut donner en guise de bouillon , dans les maladies aiguës.

Prenez une once de biscuit ou galette que vous pilerez dans un mortier : si l'on a du pain frais , on en prendra environ deux onces : on fera bouillir l'un ou l'autre dans trois livres d'eau jusqu'à ce que le tout soit réduit en bouillie claire , alors on la passe au travers d'une serviette propre un peu serrée , & on conserve l'eau qui en découle pour servir de tisane , ou de bouillon , dans un pot vernissé ; quand on veut s'en servir en guise de bouillon , il faut avoir l'attention de la faire un peu plus forte & par conséquent de mettre moins d'eau que quand on veut la donner en guise de tisane : dans ce dernier cas , on diminue la quantité de pain , on augmente à proportion celle de l'eau , & on la fait moins bouillir

Cette tisane se conserve pendant vingt-quatre heures : elle est préférable dans toutes les

maladies aiguës, ou qui sont accompagnées de fièvre, au bouillon de viande qui se corrompt bientôt dans l'estomac, augmente la pourriture, & souvent est la seule cause de la mort des malades; elle convient par conséquent dans toutes les fièvres putrides, malignes, inflammatoires, dans la diarrhée & la dysenterie, quand même ces maladies ne seroient pas compliquées de fièvre. Ce n'est pas sans raison, que dans tous les pays du Levant, où les hommes ne sont point encore aveuglés par le préjugé, & suivent l'ancienne méthode d'Hipocrate, quoiqu'ils ne le connoissent peut-être pas, ni ses ouvrages; ce n'est pas sans raison, dis-je, qu'on ne donne point du bouillon de viande; mais de la simple tisane à tous les malades qui ont la fièvre. Les anciens Médecins ne connoissoient pas non plus l'usage du bouillon; & ce n'est que depuis un certain tems, que cette méthode s'est malheureusement introduite en France: les Médecins Espagnols & Italiens n'en donnent point non plus à leurs malades: les Médecins ont beau crier contre le préjugé, les Français donnent & donneront toujours du bouillon aux fiévreux, tellement que si, dans un bâtiment, un Chirurgien refusoit d'en donner, & que le malade vint à mourir, on le rendroit responsable de sa mort, & les autres Matelots diroient qu'il l'a laissé mourir de faim.

On peut substituer à la panade, ou au pain lavé, la crème de ris suivante.

QUATRIÈME TISANE.

ou crème de Ris, qui peut aussi servir de bouillon.

Prenez deux cuillers de ris que vous laverez bien, & que vous ferez bouillir dans quatre

livres d'eau jusqu'à réduction de la moitié; coulez & exprimez le tout en le passant au travers d'une serviette un peu serrée; ce qui découlera fera la crème de ris, qui peut se conserver, comme le pain lavé pendant vingt-quatre heures, & qu'on donnera comme la panade, de quatre en quatre heures, à la place d'un bouillon: pour rendre ces nourritures plus agréables & moins dégoutantes, on peut, sur chaque écuelle qu'on en donne, ajouter tant-soit-peu de sucre, de sirop de capillaire ou de limon, & quelques gouttes de l'eau de fleur d'orange.

*CINQUIÈME TISANE,
ou Limonade minérale.*

Prenez quinze ou vingt gouttes d'esprit de soufre ou de vitriol, que vous verserez sur une pinte, ou deux livres d'eau commune, ou, pour mieux dire, vous mêlerez à cette pinte d'eau autant de gouttes d'esprit de soufre ou de vitriol qu'il en faut pour donner à cette eau, une acidité approchant de celle de la limonade ordinaire; on peut même, pour la rendre plus agréable, y ajouter quelque peu de sucre, ou de sirop de capillaire.

Cette limonade minérale, est très-utile dans les fièvres putrides, bilieuses, dans les fièvres chaudes, qui regnent aux Antilles, dans la diarrhée & la dysenterie, en un mot dans tous les cas où la limonade ordinaire est ordonnée, & qu'on ne peut se procurer des limons pour en faire.

N^o. 6.

Potion à boire à cuillerée dans la pleurésie & la peripneumonie.

Prenez une bonne pincée de fleurs de sureau

sèches que vous ferez infuser dans une tasse d'eau bouillante; ajoutez-y, après l'avoir coulée, une once oximel scillytique.

N^o. 7.

Looch pour aider à la sortie des crachats.

Prenez demi-once de racines d'Althéa, que vous concasserez; ensuite vous la ferez bouillir dans une livre d'eau; vous y ajouterez demi-once de miel; quand le tout sera réduit à demi-livre, vous le tirerez du feu, le coulerez, & y ajouterez une once de sirop de capillaire.

On donne ce Looch, comme la potion précédente, à cuillerée, d'un quart d'heure à l'autre.

N^o. 8.

Médecine ordinaire.

Prenez deux dragmes de fenné mondé, que vous ferez infuser dans un verre d'eau bouillante; vous ajouterez demi-dragme sel végétal, & demi-once sel d'Epsom ou d'Angleterre; ensuite vous y ferez fondre deux onces ou deux onces & demi de manne; & après avoir coulé le tout à travers un linge, vous le donnerez au malade.

N^o. 9.

Emplâtre pour la Pleurésie.

Prenez encens, myrrhe & aloès en poudre; de chacun une once, que vous étendrez sur un quarré de papier un peu fort, après avoir eu l'attention de faire à ce quarré de papier un bord de trois ou quatre lignes de hauteur; ensuite vous arroserez bien ces poudres avec

de l'eau-de-vie ; quand elles seront incorporées , & formeront une pâte , vous mettrez ce papier sur un quarré de briques , & le dit quarré sur un gril de fer , & vous mettrez sous ce gril de la bonne braise qui fera fondre ces poudres ; à mesure qu'elles bouillent & se fondent , on remue toujours avec une espatule de fer ; & quand elles ont pris une certaine consistance , on retire le quarré de papier du feu , & on l'applique aussi chaudement que le malade peut le supporter , sur la partie douloureuse.

N^o. 10.*Autre Emplâtre pour la Pleurésie.*

Prenez trois onces suif commun , ou une chandelle que vous ferez fondre dans un vase de terre vernissé : quand il sera fondu , vous y ajouterez autant de miel ; quand le tout sera bien incorporé & aura bouilli pendant quelques minutes , vous le tirerez du feu , & l'étendrez sur un quarré de coton cardé ou de fines étoupes , le saupoudrez avec demi-once graine de fenouil en poudre , & une bonne pincée de poivre pilé , & l'appliquerez sur la partie douloureuse.

N^o. 11.*Vomitif avec l'hypéchuana.*

Prenez quinze à vingt grains d'hypéchuana en poudre , vingt-cinq jusqu'à trente pour ceux qui sont robustes , que vous ferez avaler dans un verre d'eau chaude , en y ajoutant un peu de sucre ou de sirop de capillaire.

Quand les malades , qui ont pris ce remède éprouveront des envies de vomir , ou qu'elles commenceront à le faire , on leur fera prendre

plusieurs gobelets de l'eau tiède; ce qui facilitera le vomissement; & le rendra moins pénible, aidera les glaires, les matières à se détacher de l'estomac.

On ne doit jamais donner l'hypéchaquana, ni aucun autre espece de vomitif, quand la fièvre est forte, ni dans le tems d'un redoublement; mais attendre la fin du redoublement, ou pour le moins son déclin, & être assuré qu'il ne viendra pas un autre redoublement avant que ce remède ait produit son effet.

N^o. 12.

Liniment pour l'Esquinancie & autres maux de gorge.

Prenez huile d'olive, ou de laurier & esprit volatil de sel armoniac, parties égales; mêlez le tout pour en faire un liniment, dont on frottera toutes les parties du col & de la gorge; ensuite on essuyera ses doigts avec un linge fin ou un papier brouillard qu'on étendra sur la gorge, appliquant ensuite par-dessus ce linge, ou ce papier, une compresse de linges chauds qu'on arrêtera avec une bande.

N^o. 13.

Gargarisme pour l'Esquinancie & autres maux de gorge.

Prenez feuilles de perrenche & roses de provins sèches, une bonne pincée de chaque, que vous ferez bouillir dans deux livres d'eau: coulez & ajoutez sel nitre demi dragme, une cuiller de vinaigre & deux onces miel.

Si les malades ne peuvent se gargariser, on injectera ce gargarisme tiède dans la gorge avec une petite seringue.

N^o. 14.

Médecine fort douce qu'on peut donner après les redoublemens des fièvres putrides , & autres maladies aiguës.

Prenez pulpes de tamarins une once que vous ferez bouillir quelques minutes dans un grand verre d'eau , avec demi-dragme sel végétal ; ajoutez deux onces & demi, ou trois onces de manne ; quand elle sera fondue , coulez & la donnez au malade.

N^o. 15.

Autre médecine , appelée Tisane royale.

Prenez six dragmes , ou une once fenné mondé , une once , & même une once & demi de follicules de fenné ; sel nitre ou sel végétal , une dragme ; une bonne pincée d'anis , un morceau de réglisse en bâton écrasé ; mettez le tout dans une marmite propre , & versez par-dessus toutes ces drogues , trois verres de l'eau bouillante ; ajoutez ensuite la moitié d'un citron coupé par tranches ; laissez infuser pendant toute la nuit ; le lendemain au matin , vous coulerez le tout , & exprimerez au travers d'une serviette , & le diviserez en trois prises , que vous donnerez à une heure de distance l'une de l'autre.

N^o. 16.

Tisane pour le Rhumatisme.

Prenez racines de squine , de felsepareille coupées en petits morceaux , de chacune demi-once , que vous ferez bouillir dans un pot , avec trois livres d'eau pendant une heure ; en retirant le pot du feu , vous ajouterez une bonne

pincée fleurs de sureau sèches & un bâton de réglisse.

N^o. 17.

Prenez une once crème de tartre en poudre que vous diviserez en six prises.

On mêle cette poudre avec un peu de miel ou de sirop de capillaire, pour en faire un bolus qu'on fait prendre dans une cuiller; car, si on la donnoit dans l'eau, cette poudre ne s'y fond pas, & reste au fond du gobelet, à moins qu'on ne la fasse bouillir un certain tems, & jusqu'à ce qu'elle soit fondue.

N^o. 18.

Liniment simple pour le Rhumatisme.

Prenez huile de vers de terre & de laurier; une once de chacun; onguent d'althéa demi-once; mêlez le tout, & le faites chauffer; on peut ajouter à ce liniment demi-once de baume tranquille.

Pour bien faire les onctions, il faut en premier lieu bien frotter la partie avec un linge chaud, ensuite avec la paume de la main enduite du liniment; quand la main commence à se dessécher, & que le liniment a pénétré, on l'essuye avec du papier bronillard, qu'on applique sur l'endroit douloureux, & qu'on couvre ensuite d'une serviette chaude.

N^o. 19.

Liniment plus composé pour le Rhumatisme.

Prenez onguent martial deux onces; onguent mercuriel fait au tiers; huile de vers de terre & de laurier, de chacun demi-once; onguent d'althéa, huile essentielle d'aspic ou de lavande,

esprit-de-vin, de chacun une once; mêlez le tout, & faites-le fondre sur la braise; quand le tout sera fondu, on ajoute, quelque tems après l'avoir retiré du feu, camphre en poudre & esprit volatil de sel armoniac, de chacun demi-dragme.

On fait usage de ce liniment, comme de celui du N^o. 18. J'ai guéri avec ce remède, plusieurs douleurs rhumatismales invétérées & opiniâtres mais on ne doit jamais s'en servir quand le rhumatisme est accompagné de fièvre, ni sans avoir fait précéder les saignées, les purgatifs & les fomentations émollientes.

N^o. 20.

Purgatif ou médecine ordinaire avec le senné.

Faites infuser demi-once de senné mondé dans un gobelet d'eau avec une dragme sel végétal; quand l'infusion sera faite, ajoutez trois onces manne: coulez; & si vous desirez rendre la médecine plus forte, ajoutez à la colature quinze ou vingt grains poudre cornachine.

N^o. 21.

Vomitif avec le tartre émétique.

Prenez six grains, & même huit grains, de tartre émétique soluble, si le malade est robuste, que vous ferez fondre dans trois ou quatre gobelets d'eau.

Les Chirurgiens ou les Marins, auront l'attention de demander à l'Apothicaire, quelle est la dose de leur tartre émétique, parce qu'ils en composent de plusieurs espèces, dont la dose est différente.

Le malade boira un gobelet de cette eau, d'un quart d'heure à l'autre; & quand il com-

mençera de vomir, on lui donnera plusieurs verres de l'eau tiède pour faciliter le vomissement.

Si le malade, après avoir pris le premier gobelet, vomit une ou plusieurs fois, on ne lui en donnera un second, qu'après que le vomissement & les envies de vomir auront cessé; & si l'effet de ce premier gobelet est suffisant, c'est-à-dire, si l'on comprend qu'il ait assez évacué, on ne donnera pas le second; on aura la même attention pour le troisième & le quatrième gobelet.

On ne doit jamais donner ce remède, ni aucun espèce de vomitif, quand la fièvre est violente, le pouls dur & plein, ni dans le fort du redoublement de la fièvre; mais attendre, comme je l'ai déjà dit, sous la formule de l'hypéchuana, le moment où la fièvre & le redoublement ont cessé, ou sont dans leur plus grand déclin; & si l'intervale qu'il y a entre les redoublemens, est trop court, pour qu'on puisse espérer que ce remède n'aura pas agi avant l'invasion d'un autre redoublement, on doit s'abstenir de donner aucun vomitif, ni aucun purgatif, parce que, si l'accès ou le redoublement survenoient, avant que ces remèdes eussent opéré, on risqueroit beaucoup; c'est encore pour la même raison, qu'on ne doit pas purger, ni faire vomir, jusqu'à ce que l'on soit assuré, par la durée & la force des redoublemens précédens, du tems à-peu-près où celui qu'on attend, doit venir.

N°. 22.

Première opiate febrifuge simple.

Prenez une once de bon kinkina en poudre que vous incorporerez dans un mortier avec

parties égales de miel & du sirop de capillaire; ou de nerprun, ou de fleurs de pêcher, ou de chicorée, composé avec la rhubarbe, pour en former une opiate, ou des pilules, que vous diviserez en quatre doses.

Le malade en prendra une chaque jour; s'il commence le jour de l'accès, il la prendra quatre ou cinq heures avant l'accès: si c'est le jour d'intervalle, il la prendra le matin à jeun. On peut prendre ce remède en pilules dans du pain enveloppé dans une hostie, ou bien détrempée dans un demi-verre de bon vin; immédiatement après avoir pris sa dose, le malade mangera une soupe.

Seconde opiate febrifuge composée

Prenez du bon kinkina en poudre une once & demie; miel commun une once, sirop de kermes demi-once; sirop de nerprun & de fleurs de pêcher, de chacun une once; confECTION d'hiacinte deux dragmes; thériaque une dragme; safran de mars apéritif demi-once, sel d'absynthe trente grains; rhubarbe en poudre deux dragmes; mêlez le tout dans un mortier pour en faire une opiate: la dose sera de deux dragmes à prendre trois fois le jour, à quatre heures de distance l'une de l'autre, détrempée dans du vin. Immédiatement après chaque prise, les malades prendront une soupe.

Le jour de l'accès, on n'en donnera qu'une prise quatre heures avant l'accès.

On continuera l'usage de cette opiate, même après que les fièvres auront cessé, avec cette différence qu'on n'en prendra qu'une prise, chaque jour, le matin à jeun, en laissant un jour d'intervalle de plus, entre chaque prise, comme il est prescrit dans le chapitre des fièvres d'accès.

Troisième opiate fébrifuge composée.

Prenez du bon kinkina en poudre deux onces ; sel d'absynthe & armoniac, de chacun deux dragmes ; tartre émétique dix-huit grains ; mêlez le tout ensemble dans un mortier, ensuite ajoutez sirop de chicorée avec la rhubarbe suffisante, la quantité pour former une opiate qu'on divisera en seize prises, qu'on donnera de quatre en quatre heures, comme l'opiate précédente.

N°. 23.

Poudre pour fortifier l'estomac & redonner l'appétit, qu'on donne aussi pour arrêter les progrès de la gangrène.

Prenez du bon kinkina, une once en poudre, que vous diviserez en huit prises.

N°. 24.

Emplâtre de cantarides, ou vésicatoire.

Prenez une pincée de farine, que vous paîtrirez avec de l'eau chaude, & que vous laisserez fermenter dans un lieu chaud pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'elle soit aigre, ou convertie en levain ; qu'and on n'a pas le tems de faire le levain, on paîtrit seulement la farine avec du vinaigre, & on y ajoute, en la pilant dans un mortier, deux dragmes de cantarides sur une once de pâte. On étend cette pâte sur une ou plusieurs pièces de linge, ou de peau fine, selon la grandeur dont on veut faire les emplâtres ; & avant que de les appliquer, on les saupoudrera encore avec une bonne pincée de la poudre des mêmes cantarides.

N^o. 25.

Bol fortifiant dans les fièvres putrides & malignes accompagnées de diarrhée.

Prenez demi-once crène de tartre en poudre; trente grains d'hypéchaçana pulvérisé; mêlez le tout dans un mortier avec suffisante quantité de sirop de coings, pour en faire un bol, que vous diviserez en huit prises.

Le bol doit avoir à peu-près la consistance de la thériaque, afin qu'on puisse le prendre au bout d'un couteau ou d'une espatule..

N^o. 26.

Potion huileuse, camphrée pour les fièvres putrides & malignes.

Prenez quatre onces d'huile d'amendes douces, quinze ou vingt grains de camphre, que vous broyerez dans un mortier, en versant peu-à-peu votre huile, jusqu'à ce que le camphre soit tout-à-fait fondu; broyez à part dans une autre mortier, des yeux d'écrevisses & du corail préparé, de chacun une dragme; ajoutez eau de lys six onces, sirop de limon ou d'œillets une once; mêlez-le tout avec l'huile d'amendes douces, & mettez-le dans une bouteille que vous secouerez fortement, toutes les fois que vous en voudrez faire prendre quelques cuillers aux malades.

N^o. 27.

Potion confortative plus composée & fondante dans les mêmes fièvres.

Ajoutez à la potion du N^o. 26 six grains tartre émétique, trente grains tartre vitriolé

fondus dans une cuiller d'eau, avec deux dragmes confectïon d'hiacinthe.

Quand la poitrine est embarrassée, & que les malades se trouvent suffoqués, on substitue au tartre émétique trois ou quatre grains de kermès minéral.

J'ai vu des effets surprenans de cette potion, sur-tout lorsqu'elle est aidée des vésicatoires.

N°. 28.

Rhubarbe en poudre, une dragme.

N°. 29.

Infusion pour la diarrhée & la dyssenterie.

Prenez une dragme d'hypéchatuana concassé, que vous mettrez dans une thétiere; vous y verserez ensuite trois tasses de l'eau bouillante; laissez infuser toute la nuit; le lendemain au matin, vous ferez prendre ces trois tasses d'infusion au malade, à un quart d'heure de distance l'une de l'autre.

Vous conserverez l'hypéchatuana qui reste au fond de la thétiere; & le même soir vous y verserez encore trois tasses de l'eau bouillante, que le malade prendra le lendemain au matin, comme les premières.

Enfin vous verserez encore, le soir du second jour, trois tasses de l'eau bouillante sur le même hypéchatuana, que vous ferez prendre au malade le matin du troisième jour, de la même façon que les jours précédens.

La première infusion évacue ordinairement par le haut & par le bas; il faut aider ces évacuations par une abondante boisson d'eau tiède; & si le malade se trouve trop fatigué,

on lui donnera le soir une demi-dragme, ou une dragme de thériaque.

La seconde infusion fait rarement vomir, & évacue ordinairement par le bas.

La troisième ne procure aucune évacuation, ni par le haut, ni par le bas; au contraire elle fortifie l'estomac & les intestins, & arrête par conséquent la diarrhée & la dysenterie. C'est le remède tant vanté de Mr. Helvetius pour les maladies. Si ce remède ne suffit pas, on doit avoir recours au suivant.

N^o. 30.

Infusion pour la diarrhée & dysenterie.

Prenez une dragme d'écorce de simarouba, que vous concasserez, & que vous ferez bouillir pendant un demi-quart-d'heure, dans trois verres d'eau, pour prendre comme l'infusion du N^o. précédent. On peut réitérer cette infusion pendant plusieurs jours de suite, en changeant l'écorce de simarouba qui ne doit servir qu'une seule fois.

On peut donner pour le même effet, la même écorce en poudre, à la dose de vingt ou trente grains, ou de demi dragme, incorporée dans un peu de sirop de coings.

N^o. 31.

Prenez rhubarbe en poudre & crème de tartre, de chacun demi-dragme, que le malade avalera dans une cuiller, après les avoir incorporés avec un peu de miel ou de sirop de limon.

N^o. 32.

Vinaigre des quatre voleurs pour préserver de la peste.

Je ne fais si c'est un conte populaire; mais j'ai

j'ai entendu dire à plusieurs personnes, que quatre malheureux, dans le tems de la dernière peste qui affligea Marseille, se servoient de ce remède comme d'un préservatif de la peste, & alloient dans les maisons des pestiférés pour voler tout ce qu'ils pouvoient attraper.

Prenez feuilles sèches de sauge, d'absynthe, de rhue, de menthe, de romarin, de chacun une once & demi; fleurs d'aspic & de lavande, de chacun deux onces; deux dragmes gouffes d'ail, *Calamus aromaticus*, canelle, fleurs d'œillets sèches, noix muscade, camphre, de chacun deux dragmes; faites infuser le tout au bain-Marie, pendant quarante huit heures, dans huit livres de bon vinaigre; coulez ensuite, & exprimez bien le marc, filtrez la liqueur qui vous restera dans un entonnoir, garni de papier gris; ajoutez-y une once d'esprit-de-vin camphré, & conservez-la dans de petites bouteilles bien bouchées. Ceux qui se trouvent dans un pays attaqué de la peste, se frotteront, soir & matin, le nez & les tempes avec quelques gouttes de ce vinaigre; ils en mêleront quinze à vingt gouttes avec un gobelet d'eau pour se gargariser plusieurs fois pendant la journée; savoir, le matin à jeûn; le soir avant que de se coucher, & pendant la journée avant & après chaque repas; ils avaleront même, le matin & le soir, une ou deux gorgées de ce gargarisme: ils se parfumeront le matin en en jettant une cuiller à café sur une pèle de fer rouge au feu.

N^o. 33.

Potion cordiale simple.

Prenez une dragme confectiion d'hyacinthe ou d'alkermès, que vous ferez délayer dans un

mortier, avec six onces d'eau de fleurs-d'orange; vous y ajouterez une once de sirop de limon.

N^o. 34.

Ajoutez à la potion précédente, antimoine diaphorétique, œils d'écrévilles préparés, de chacun trente ou quarante grains.

N^o. 35.

Potion cordiale spiritueuse.

Prenez eau de fleurs-d'orange & de canelle orgée, de chacun trois onces; confécion alermes deux dragmes; esprit volatil de sel armoniac & lilium de Paracelse, de chacun vingt goûtes; sirop d'œillels une once, pour une potion à prendre à cuillerée.

N^o. 36.

Décoction pour appliquer sur les charbons & bubons pestilentiels dont les bords menacent gangrène.

Prenez quatre onces de bon kinkina concassé, demi-once sel armoniac, vous ferez bouillir le tout dans quatre livres de vin rouge ou blanc, jusqu'à la réduction de la moitié.

Il faut avoir l'attention de couvrir le pot, & de le faire bouillir à un feu de braise, de peur que le vin ne s'enflamme, & que le remède perde sa vertu.

N^o. 37.

Digestif simple.

Prenez huile d'*hipericum* quatre onces; thère?

benthine de Venise une once, deux jaunes d'œufs; mêlez le tout ensemble avec une espatule. On peut y ajouter une once d'eau-de-vie.

N°. 38.

Digestif animé.

Ajoutez au digestif précédent onguent styrax une once, sel armoniac trente grains; teinture de myrrhe & d'aloès & esprit de vin camphré, de chacun une once.

N°. 39.

Baume d'Arcéus.

Prenez une livre graisse de bouc, gomme demi & thérébenthine de Venise, de chacun deux onces; sain-doux demi-livre; faites fondre le tout sur la braise, & coulez à travers un linge fort.

On ne devoit composer ce baume qu'à mesure qu'on en a besoin, parce que, lorsqu'il est vieux, & par conséquent rance, au lieu d'adoucir & de faire suppurer les plaies, il les enflamme.

N°. 40.

Emplâtre de Nuremberg.

Prenez une livre d'huile rosat ou d'huile fine d'olive, demi-livre, céruse en poudre; une once minium, & une once & demi cire jaune; vous ferez fondre la cire dans l'huile; ensuite vous ajouterez peu-à-peu la céruse & le minium, & quatre onces de bon vinaigre, en remuant sans cesse avec une espatule de bois, jusqu'à ce que le mélange commence à prendre une couleur brune, & prenne la consistance d'une emplâtre;

ce qu'on connoît en en jettant quelques goûtes dans de l'eau froide ; cette goûte se durcit ; & en la maniant , elle ne se prend point aux doigts : retirez alors le poëlon du feu , & remuez toujours jusqu'à ce que la matière commence à se refroidir ; alors vous y rependrez deux dragmes de camphre , que vous aurez pulvérisé dans un mortier graissé d'huile.

Pour faire cette emplâtre , il faut se servir d'un poëlon de terre fort grand , de peur que la matière ne verse en bouillant.

Avec cette emplâtre , l'on peut se passer de toutes les autres , excepté de celle de *diachilum cum gummis* , qui sert à faire percer certaines tumeurs.

N°. 41.

*Remede de Mr. le Baron de Wanswieten,
pour les maladies veneriennes.*

Prenez douze grains de sublimé corrosif que vous mettrez dans une bouteille , avec deux livres d'esprit de froment , jusqu'à ce que le sublimé soit fondu.

La dose de ce remède est d'une cuiller à bouche le matin à jeûn , & autant le soir en se couchant.

Immédiatement après avoir pris le remède , les malades avaleront une écuelle de la tisane du N°. 42.

J'ai observé que l'eau pure étoit encore meilleure que la tisane , parce que le remède s'étend plus facilement dans de l'eau pure , que dans toute espèce de tisane.

Ce remède est fort facile à prendre , peu dispendieux ; il agit ordinairement par la voye des urines , rarement il fait saliver ; c'est pour

cette raison qu'il convient aux Marins, qui ont presque tous une disposition au scorbut ; il n'incommode point l'estomac ; au contraire, ceux qui en font usage, ont toujours un appétit dévorant. Ceux qui le prennent pendant la saison froide, doivent seulement avoir l'attention de se tenir bien couverts, & de garder un certain régime ; mais, comme les Marins ne peuvent pas toujours observer de régime, il suffit qu'ils s'abstiennent du lard, du fromage, de la viande & du poisson salés ; ils vivront d'œufs, de la viande & du poisson frais, de légumes & de soupes au ris, au pain & autres.

J'ai annoncé dans le chapitre des maladies vénériennes, que j'avois trouvé un moyen de rendre ce remède moins dégoûtant & plus doux dans son opération, par le mélange & une certaine combinaison de l'œther vitriolique ; une infinité de Marins en ont fait, & en font journellement l'épreuve. Ceux qui souhaiteront faire provision de mes bouteilles d'eau mercurielle, qui se convertent pendant long-tems, peuvent m'écrire. Mon adresse est à Mr. Mauran, Médecin à St. Chamas, en Provence, par Salon. Le prix de chaque bouteille n'est que de six francs ; je joindrai à chaque bouteille un imprimé qui leur indiquera la manière de se servir de ce remède.

N°. 42.

Tisane à prendre pendant l'usage du remède de Mr. le Baron de Wanswieten.

Prenez deux onces racines de guimauve ou d'althéa, que vous ferez bouillir pendant environ un quart-d'heure, dans six livres d'eau.

N°. 43.

Potion calmante.

Prenez demi-once sémences froides , que vous pilerez dans un mortier avec trois ou quatre amandes douces pélées , ensuite vous verserez peu-à-peu cinq à six onces d'eau tiède , ou de tisane ; vous coulerez & exprimerez le tout au travers d'un linge un peu serré , & vous ajouterez à la colature demi-once sirop de pavot blanc.

On peut substituer à ce remède un verre de tisane , auquel on ajoutera quinze ou vingt goûtes de laudanum liquide.

On peut aussi substituer à la potion un grain de laudanum en opiate.

N°. 44.

Extrait de Saturne & eau végéto-minérale.

Prenez quatre livres de bon vinaigre que vous ferez bouillir avec deux livres de lytharge d'or ou d'argent , en remuant toujours jusqu'à diminution de la moitié ; ensuite vous laisserez reposer le tout pendant vingt-quatre heures , & verserez la liqueur qui surnage par inclination , & vous aurez ce qu'on appelle extrait ou teinture de Saturne.

Mettez de cet extrait environ une cuiller à café sur une pinte d'eau commune ; cette eau deviendra blanche comme du lait , & vous aurez ce que Mr. Goulard appelle eau végéto-minérale , qui est fort bonne pour modérer toutes les inflammations , & sur-tout pour les hernies avec étranglement.

N°. 45.

Cataplasme anodin ou mica panis.

Prenez la mie d'un pain blanc que vous fe-

rez bouillir dans de l'eau ou du lait, s'il est possible de s'en procurer, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en bouillie un peu épaisse; en la retirant du feu, ajoutez-y un ou deux jaunes d'œufs, & une pincée de safran en poudre; incorporez bien le tout en le remuant avec une espatule de bois. Vous étendrez ce cataplasme sur un linge fin, & l'arroseriez avec un peu de l'huile fine d'olive, ou d'huile rosat.

Ces cataplasmes doivent être appliqués chaudement & renouvelés de quatre en quatre heures.

A défaut de mie de pain, on se sert de gallette ou du biscuit pilé, ou de la fine farine de froment.

N°. 46.

Vin aromatique.

Prenez fleurs d'aspic, de lavande, de romarin, de thim, ou les sommités des mêmes plantes, de chacune une poignée que vous ferez bouillir dans du vin rouge, jusqu'à la réduction de la moitié; coulez bien le tout, & exprimez.

Si vous faites cuire dans ce vin de la mie de pain blanc, du biscuit pilé, ou de la fine farine de froment, vous aurez un cataplasme aromatique & confortatif, qui produit le même effet que les fomentations, qui conserve plus long-tems sa chaleur, & qui peut être appliqué plus commodément sur certaines parties.

N°. 47.

Onguent brun pour les ulcères.

Prenez une once d'onguent basilic que vous mêlerez avec alun brûlé & précipité rouge,

de chacun vingt ou trente grains, si ce mélange est trop fort, ce qu'on connoît à la grande douleur, à l'irritation & à l'inflammation qu'il occasionne, on diminue la dose du précipité rouge & de l'alun, ou on augmente celle de l'onguent basilic.

N°. 48.

Onguent basilic.

Prenez huile d'olive six onces; cire jaune demi-once, poix noire & poix-résine de chacune deux onces; faites fondre le tout dans un vase de terre vernissé; ensuite vous le coulerez au travers d'un linge un peu serré.

N°. 49.

Cataplasme émollient.

Prenez le marc ou la pulpe des herbes & racines qui ont servi pour la décoction du N°. 4; pilez-les dans un mortier, & faites-les frire avec de l'huile d'olive, du beurre ou du sain-doux.

N°. 50.

Cataplasme suppuratif.

Prenez un gros oignon que vous vuiderez en partie dans le trou que vous y ferez, mettez parties égales de suif, d'huile d'olive, de poix noire, de poix-résine & du savon ratissé; faites-le cuire sur la braise; & quand il sera cuit, appliquez, après l'avoir écrasé & pilé dans un mortier, sur toute espèce de tumeur que vous voudrez faire venir promptement à suppuration.

N°. 51.

Liniment pour la brûlure.

Prenez une once de l'huile d'olive que vous battrez avec un blanc d'œuf.

N°. 52.

Onguent styrax.

Prenez huile de noix une livre, colophone ou poix-résine une once, cire jaune trois onces; faites fondre le tout sur la braise, en y ajoutant peu-à-peu gomme élemi, trois onces; quand le tout sera fondu, ajoutez encore styrax liquide trois onces; coulez-le pendant qu'il est encore chaud à travers un linge fort.

N°. 53.

Pilules pour purger les Gâleux.

Prenez scamonée d'Alep, mercure doux, de chacun vingt grains; trochisques alhandal huit à dix grains; pilez le tout dans un mortier un peu graissé d'huile, & incorporez, avec quelques gouttes de sirop, fleurs de pêcher; ensuite en former quatre pilules. Les Matelots qu'on supposera n'être pas assez robustes, ne prendront que trois de ces pilules.

Ce remède convient non-seulement pour purger les gâleux; mais encore on peut s'en servir également pour purger dans les maladies chroniques, quand il s'agit de purger & de fondre en même-tems des obstructions dans le viscères du bas-ventre, comme dans les fièvres quartes, & toutes les autres fièvres d'accès qui durent depuis long-tems.

N°. 54.

Médecine pour purger les Gâleux.

Prenez demi-once de senné mondé, demi-dragme de sel végétal, que vous ferez bouillir un instant : coulez & ajoutez à la colature une once & demi sel d'Epsom ou d'Angleterre : à la place du sel d'Epsom, on peut substituer vingt grains de jalap en poudre, ou autant de poudre cornachine.

N°. 55.

Onguent citrin pour les Gâleux.

Prenez de la bonne eau-forte, autrement dit esprit de nitre, que vous mettrez dans une petite bouteille de verre, avec une once de mercure; un instant après l'on voit sortir une fumée qu'on doit éviter de respirer ; quand toute la fumée sera sortie, le mercure se trouve dissous. Ensuite faites fondre dans un vase de terre vernissé, une livre & demi de suif ; quand il sera fondu, vous y verserez peu-à-peu votre dissolution de mercure dans l'eau-forte, & la retirerez du feu en remuant toujours avec une espatule, jusqu'à ce que la graisse commence à se figer.

La dose de cet onguent qui est assez dur, est de deux ou trois dragmes pour chaque friction. Les Gâleux le feront fondre dans leurs mains, & s'en frotteront, comme il est prescrit au chapitre de la gale.

Seconde pommade pour les Gâleux, ou onguent gris.

Prenez demi-once mercure crud, ou argent-vif, que vous incorporerez dans un mortier avec une once de sain-doux fondu, ou de graisse

blanche, en remuant & travaillant ce mélange pendant cinq à six heures, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus aucun atôme de mercure; alors vous y ajouterez peu-à-peu six à sept onces de graisse blanche, que vous travaillerez jusqu'à ce que le mélange soit bien fait, & la couleur grise de l'onguent uniforme.

La dose pour chaque friction est de deux dragmes.

Troisième pommade pour les Gâleux avec la fleur de soufre.

Prenez une once fleur de soufre que vous incorporerez dans un mortier avec demi-livre de sain-doux fondu, ou de graisse blanche; ajoutez peu-à-peu une once d'extrait de Saturne N°. 44. La dose pour chaque friction est d'une once de pommade.

N°. 56.

Pierre à cautère.

On fait la pierre à cautère avec une lessive composée d'une partie de chaux-vive, & de deux parties de cendre gravelée; après avoir filtré cette lessive, on la fait bouillir jusqu'à ce qu'il ne reste plus que du sel; on met ce sel dans un creuset, & on le fait bouillir; quand toute l'humidité est consumée, & que la matière reste en forme d'huile au fond du creuset, on la verse dans une terrine plate: & avant qu'elle soit refroidie, on la coupe en morceaux, de la grandeur, & de la figure que l'on souhaite; & après qu'elle est refroidie, on la met dans une bouteille de verre bien bouchée.

N°. 57.

Apozème fébrifuge.

Prenez deux dragmes de bon kinkina, demi-

DESCRIPTION

Des Drogues simples , & des remèdes composés , dont il est fait mention dans cet Ouvrage.

ABSYNTHÉ.

L'Absynthe est une plante fort amère , qu'on cultive assez communément dans les jardins ; ses feuilles sont plus larges que celles de la même plante , qui porte le même nom , & qu'on trouve au bord de la mer & des étangs ; on les appelle en provençal *Encens*. Ces deux plantes peuvent être substituées l'une à l'autre ,

Il y a encore une troisième espèce qu'on cultive aussi dans les jardins , & qui est moins amère que les deux autres , & qui par conséquent a moins de vertu : on l'appelle petite absynthe , pour la distinguer de la première , qui est la grande absynthe , & de la seconde , qui est l'absynthe maritime. Toutes les trois sont employées pour les fièvres d'accès ; leur infusion est bonne pour tuer les vers , & redonner l'appétit. On fait à Constantinople du vin d'absynthe , en faisant fermenter les sommités de ces plantes dans du moult de raisins ; & on en donne à boire par politesse , avant le repas , à ceux qui sont invités , afin qu'ils aient meilleur appétit.

ÆTHER VITRIOLIQUE.

L'Æther vitriolique est une composition chimique , qui demande d'attention de la part de l'Artiste ; on doit donc pour en avoir du bon ,

s'adresser à un habile Apothicaire, & le tenir dans une petite bouteille bien fermée, crainte qu'il ne s'évapore & perde sa vertu.

A I L.

Tout le monde connoît cette plante potagère, qui est fort en usage dans la cuisine. Nos provençaux ne sauroient faire un ragoût sans y mettre de l'ail.

A N I S.

L'Anis est une plante fort connue; on se sert de ses sémences qu'on mâche, pour corriger la mauvaise haleine & pour dissiper les vents qui sont dans les intestins; on les sucre pour les rendre plus agréables au goût; & on les fait infuser dans l'eau de-vie pour faire la liqueur qu'on connoît sous le nom d'anisette ou d'eau-de-vie anisée.

A L O È S.

L'Aloès est le suc d'une grosse plante dont les feuilles sont cartilagineuses & pointues; quoiqu'on trouve communement cette Plante dans les pays maritimes de la Provence, on n'en retire point le suc: mais on se sert de celui qui nous vient de l'Isle de Socotra, dans les mers des Indes, & qu'on appelle pour cette raison aloès sucotrin, pour le distinguer des deux autres suc de la même plante, qui sont moins bons. Ce suc se fond aisément dans de l'eau; il est fort amer: c'est pour cette raison qu'on ne l'emploie à l'intérieur qu'en pilules, qui sont purgatives, tuent les vers, & fortifient l'estomac, comme tous les autres amers.

A I U N, A L U N B R U L É.

L'Alun est un sel fort styptique qu'on fabrique dans le Royaume de Naples, & d'où on en apporte des chargemens. Il est absolument né-

cessaire pour la teinture ; & sans l'alun , les couleurs tiendroient peu sur la soie , sur le coton & sur la laine.

Pour faire l'alun brûlé , on le pulvérise , & on le met sur une pèle de fer qu'on fait chauffer , ou dans un creuset : on le laisse sur le feu tant qu'il bouillonne & qu'il écume ; ensuite on le pulvérise quand il est refroidi ; & on s'en sert mêlé avec les onguents qu'on applique sur les ulcères pour en consumer les mauvaises chairs.

ANCÉLIQUE DE BOHÈME.

L'angélique est une plante qu'on cultive dans les jardins , dont les feuilles étant mâchées ont un goût approchant du céleri ; mais plus piquant & plus aromatique : les racines dont on se sert en médecine , & qu'on trouve chez les Droguistes & les Apothicaires routes sèches , étant mâchées , rendent l'haleine agréable ; la salive qu'on avale fortifie l'estomac , & résiste au venin ; c'est pour cette raison qu'on doit , en tems de peste , tenir continuellement un morceau de cette racine sèche dans la bouche , la mâcher & avaler la salive. Feu Me. Annibal de Marseille , qui a vécu si long-temps , prétendoit qu'il ne devoit sa santé & sa longue vie , qu'à l'usage où il étoit de mâcher continuellement de cette racine.

BAUME D'ARCÉUS.

Voyez sa composition au N^o 39 des Formules. Ce Baume est excellent pour faire suppurer les playes & les ulcères ; il fait croître les chairs : on doit avoir l'attention de ne pas le laisser fermenter & rancir : car quand il est rance , il cause souvent de la douleur & l'inflammation.

BAUME TRANQUILLE.

On trouve cette composition chez les Apothicaires ; on s'en sert pour frotter les parties qui sont attaquées de douleurs rhumatismales ; sa couleur est verte , parce qu'il y entre plusieurs plantes fraîches qui lui donnent cette couleur. Sa vertu est calmante & adoucissante , à cause du solanum , de la morele , du Tabac & autres plantes qui ont cette propriété.

Calamus aromaticus.

Le calamus aromaticus , ou jonc odorant , est une espèce de roseau odorant , dont le goût est très-piquant & agréable ; on nous l'apporte d'Alexandrie.

Camomille.

La camomille est une espèce de *Marguerite* , d'une odeur un peu forte lorsqu'elle est sèche. On se sert des fleurs , qui sont assez communes en décoction , en infusion intérieurement pour les coliques & pour les fièvres d'accès. Les fomentations avec l'infusion d'une bonne poignée de ses fleurs , sont en usage pour les coliques venteuses , de même que les lavemens avec la même infusion.

Camphre.

Le camphre est une espèce de gomme résineuse , d'une odeur extrêmement forte , qu'on nous apporte des Indes , & sur-tout de l'Isle de Bornéo. Cette drogue est friable dans les doigts , blanche , volatile ; tellement que pour la conserver , il faut la tenir dans une bouteille de verre bien bouchée ; car , si on la mettoit dans un autre vase , qui ne seroit pas bouché comme il faut , elle s'évaporerait , & il ne resteroit plus rien dans le vase. Elle transsude à

travers l'écorce d'une espèce de laurier, qui croît naturellement dans ces contrées. On choisit le plus blanc, le plus net, & qui a de la peine à s'éteindre une fois qu'il est allumé. Son odeur fait fuir les teignes ; sa vertu est rafraîchissante. Donnée intérieurement, il est contraire à la pourriture, empêche les humeurs de se corrompre, & diminue les inflammations.

Cannelle.

Tout le monde connoît cette écorce odoriférante & suave, que les Hollandais nous apportent de l'isle de Ceylan dans les Indes ; on doit choisir celle qui est mince, sèche, aromatique, & qui picote agréablement la langue, après qu'on l'a mâchée. Son eau distillée avec l'eau d'orge ou l'eau-de-vie, est confortative, & entre dans les potions cordiales.

Cantharides.

Les Cantharides sont des mouches luisantes qu'on trouve ordinairement sur plusieurs arbres ; & sur-tout sur le frêne ; on les fait mourir à la vapeur du vinaigre, ensuite on les fait sécher. Ces mouches pulvérisées & appliquées sur la peau, y font élever des ampoules ; leur odeur est fort pénétrante & désagréable ; leur application porte sur la vessie, & peut occasionner des irritations dans cette partie, une ardeur & même une retention d'urine, à laquelle on remédie aisément par une abondante boisson de tisane ou d'émulsion avec les quatre semences froides, auxquelles on ajoute une vingtaine de grains de sel nitre sur chaque pinte. Leur usage intérieur est dangereux ; plusieurs Turcs s'en servent pour être plus puissans auprès de leurs femmes ; mais un pareil usage est périlleux, & fait qu'ils trouvent souvent la mort dans

l'endroit qui est la source de la vie. Un Matelot qui se coucha à Alexandrie, & dormit quelques heures sur une balle de cantharides, se reveilla avec une ardeur d'urine & un priapisme si fort, qu'on eût d'autant plus de peine à guérir, que le Chirurgien ignoroit la cause de sa maladie.

Capillaire.

Cette plante, qui croît ordinairement dans les lieux humides & ombragés, est connue de tout le monde : on fait, avec la décoction de cette plante & le sucre, un sirop qui est d'usage dans les maladies de poitrine.

Le sirop qu'on vend chez les liquoristes, sous le nom de sirop de Capillaire, n'est fait qu'avec de l'eau pure & du sucre; ainsi il ne porte que le nom de sirop de Capillaire, sans en avoir la vertu.

Casse.

La Casse est le fruit d'un arbre fort commun dans nos isles de l'Amérique; quand il est sec, il ressemble à du boudin, & par la couleur & par la figure; en le concassant, on le trouve, rempli d'une pulpe noire & mielleuse, & d'une graine dure ressemblante à celle du carouge, qui sont séparées entr'elles, par une membrane ou cloison circulaire; on doit choisir celui qui est le plus pesant; & qui, en le secouant, ne grélotte pas; car, s'il fait du bruit, c'est une preuve que la pulpe noire, dans laquelle réside toute la vertu de la casse, est sèche, & par conséquent qu'elle n'est pas bonne.

Céruse.

La Céruse n'est autre chose que du plomb rouillé ou blanchi par la vapeur du vinaigre. Tous les Marins connoissent cette drogue,

parce qu'elle sert pour la peinture blanche à l'huile, des bâtimens.

Cire.

La cire est avec le miel le produit du travail des Abeilles ; tout le monde connoît l'usage de la cire pour faire des cierges & des bougies ; cette drogue entre dans la composition de presque tous les onguents & les emplâtres auxquels elle donne de la consistance.

Cloux de Girofle.

Les cloux de Girofle sont connus de tout le monde, à cause de l'usage qu'on en fait dans la cuisine. Les Hollandais nous les apportent des Indes, & sont les seuls maîtres des Isles où l'arbre, qui produit cette drogue rare & précieuse, croît. On doit choisir ceux qui sont les plus récents, les moins secs & les plus odorans.

Colophoné ou poix-résine.

Les Marins connoîtront facilement cette drogue dont ils se servent pour enduire & vernisser leurs bâtimens.

Confection d'Alkermès.

Cette confection qu'on trouve chez tous les Apothicaires, n'est autre chose qu'un mélange de plusieurs poudres cordiales & absorbantes avec le sirop de Kermès, qui est lui-même un puissant cordial, c'est pour cette raison qu'on en fait usage pour fortifier l'estomac, & qu'on la mêle dans les potions cordiales.

Confection d'hyacinthe.

La confection d'hyacinthe possède à peu-près les mêmes vertus que la confection d'alkermès, & sert aux mêmes usages : elle a tiré son nom de la pierre hyacinthe qui entre dans sa composition. Les anciens attribuoient beaucoup d'au-

tres, parce qu'elles étoient rares, & que de tout tems les Empyriques ont cherché le moyen de tirer parti de la crédulité des hommes, & de leur amour pour la vie; mais aujourd'hui, on est revenu de cette erreur, & tous les Médecins conviennent, que ces pierres n'ont pas plus de vertu que les pierres communes, qui possèdent comme elles une qualité absorbante. On pourroit donc simplifier ce remède, de même que plusieurs autres, en bannissant de leur composition toutes ces pierres précieuses, qui ne sont bonnes qu'à les rendre plus coûteuses, de même que l'or en feuilles, qui ne sert qu'à leur donner un certain coup-d'œil, capable de fasciner les yeux des ignorans, sans augmenter leur bonté; mais il y a dans tous les arts certains abus qu'il n'est pas facile de déraciner.

Contraierva.

La *Contraierva* est une racine qui vient de l'Amérique, qu'on a reconnu comme un bon remède, qui possède la vertu de résister aux vénéreux; on en fait un sirop qu'on donne dans les fièvres malignes & pestilentiennes.

Coquelicot.

Les fleurs du coquelicot ou pavot rouge, que les Provençaux appellent *fleurs de rouelle*, possèdent une vertu sudorifique & calmante, qui est cause qu'on s'en sert utilement dans le rhume & autres maladies où il convient d'exciter la transpiration & la sueur.

Corail rouge.

On trouve le corail au fond de la mer; tous les Marins n'ignorent pas la manière dont on le pêche. Pour le préparer, on le met en poudre, on le tamise, & on le broie sur un marbre, avec un peu de l'eau gommée, pour en faire

une pâte, avec laquelle on forme de petits pains, qu'on appelle trochisques: on les fait sécher pour s'en servir au besoin. Le corail a une vertu absorbante, comme tous les autres litophistes ou plantes pierreuses, qu'on trouve dans le fond de la mer.

Crème de tartre.

Le crème de tartre est un sel qu'on retire du tartre qui s'attache contre les tonneaux, où il y a eu du vin, en le faisant bouillir, filtrer & évaporer. Cette drogue est rafraichissante, & par son acidité résiste à la pourriture.

Diascordium.

Le diascordium est une opiate à-peu-près comme la thétiague: On s'en sert communément pour arrêter le flux de ventre & la dysenterie.

Eaux distillées,

De Lys, d'Escabieuse, de Chardon-bénit, de Cannelle, de Fleurs-d'orange & de menthe.

Les Eaux distillées d'Escabieuse, de Chardon-bénit, entrent dans la composition des potions cordiales. Mais on pourroit fort bien s'en passer, & leur substituer l'eau pure, qui assurément a autant de vertu: il n'en est pas de même des eaux distillées des plantes odorantes; comme la menthe, les fleurs-d'orange; & des aromatiques, comme la canelle; ces Eaux conservent la vertu des plantes, ou des aromates dont elles portent le nom.

Eau-de-vie.

Tout le monde connoit l'eau-de-vie, sans qu'il soit nécessaire d'en faire la description, on s'en sert pour les contusions, meurtrissures, &c.

Eau-forte.

L'eau-forte est une composition chymique ; qui sert à divers usages dans les arts, sur-tout aux Orfèvres pour séparer l'or d'avec l'argent ; elle est fort peu en usage dans la médecine, sur-tout pour l'intérieur : mais on fabrique, avec le mercure dissous dans l'eau forte, l'onguent citrin, dont j'ai fait mention pour la guérison de la gâle, & qui sert aussi pour consumer les mauvaises chairs d'un ulcère.

Emplâtre de Diachilum cum gummis.

On trouve cet emplâtre chez les Apothicaires. On s'en sert pour faire mûrir & percer les furoncles & autres abcès, qui prennent la voie de la suppuration.

Emplâtre de Nuremberg.

Voyez sa composition à la formule du N°. 40. Cet Emplâtre est peu couteux, facile à composer, & peut servir pour toutes les plaies & ulcères. On peut se passer par conséquent de tous les autres emplâtres, quand on a celui-là, excepté, comme je l'ai dit, de celui de *Diachilum cum gummis*.

Encens.

L'Encens est une drogue connue de tout le monde, & qu'on nous apporte de l'Arabie par la voie d'Alexandrie.

Esprit de froment.

L'Esprit de froment est une liqueur que l'on retire par la distillation du froment qui a fermenté dans l'eau. Dans les Pays où le vin est rare, on se sert de cet esprit de froment pour suppléer à l'eau-de-vie.

Esprit de soufre.

On retire du soufre, en le distillant, un es-

prit acide , qui est d'un grand usage dans les maladies putrides & bilieuses , & qui peut suppléer à la limonade , comme je l'ai fait observer dans plusieurs Chapitres de cet Ouvrage.

Esprit de vitriol.

L'Esprit de vitriol a les mêmes vertus que celui de soufre , & on les emploie indifféremment l'un ou l'autre.

Esprit de vin.

L'Esprit de vin , n'est autre chose que de l'eau-de-vie distillée trois ou quatre fois , jusqu'à ce qu'elle ne contienne plus de phlegme ; pour connoître si l'esprit de vin est bien déphlegmé , on en met tant-soit-peu dans une cuiller avec un morceau d'amadou , & on y met le feu avec une bougie ; si après que l'esprit de vin est tout consumé , l'amadou prend feu , c'est une preuve qu'il est bon.

Esprit volatil de sel Armoniac ou Alkali volatil fluor.

L'Esprit volatil de sel Armoniac ou Alkali volatil fluor , est une composition chymique que l'on trouve chez les Apothicaires. On doit le conserver dans un flacon de cristal bien bouché , parce qu'il s'évapore aisément. On s'en sert dans les défaillances , en le faisant flâirer à ceux qui sont tombés en syncope , de même qu'aux Noyés qu'on a retirés de l'eau , & à ceux qui paroissent suffoqués par quelque vapeur méphitique & malsaisante ; on en met quelques gouttes dans certaines potions cordiales , quand il s'agit de ranimer les forces d'un malade.

Fenouil.

Tout le monde connoit le fenouil. Les graines ont la même propriété que celles de l'anis.

Fleurs d'Œillets.

Les Fleurs d'Œillets sont cordiales; on en compose un sirop qui a les mêmes vertus. Elles entrent dans la composition du vinaigre des quatre voleurs.

Fleurs de mauve.

Les Fleurs de mauve ordinaire, de même que celles de mauve blanche, ou d'althéa, sont employées comme celles de violette dans les tisanes. Elles sont adoucissantes, & facilitent la sortie des crachats; on s'en sert dans le rhûme, la pleurésie & la péripleumonie.

Fleurs de Roses rouges.

Les fleurs de Roses rouges, ou de provins, sont astringentes & confortatives; on s'en sert bouillies avec du vin pour les contusions & meurtrissures.

Fleurs de Soufre.

On trouve les fleurs de Soufre chez les Droguistes. On les fait en distillant le Soufre pour en retirer l'esprit. Ces fleurs, mêlées avec quelque graisse, sont d'un grand usage pour les maladies de la peau, & sur-tout pour la gâle. On s'en sert aussi quelquefois intérieurement, & on en met dans les loocks pour faciliter les crachats.

Fleurs de Sureau.

Les fleurs de Sureau sèches, sont excellentes prises en infusion, pour faciliter la transpiration & la sueur. On s'en sert dans le rhumatisme, dans le rhûme: cette décoction appliquée en fomentation & mêlée avec un peu d'eau-de-vie ou de vinaigre, est fort bonne pour guérir les érésipeles.

Follicules.

Follicules de Sené.

Les Follicules de Sené sont de petites gouffes plates & transparentes, qui renferment entre deux peaux, la sémence de cette plante; elles sont purgatives, un peu moins que les feuilles: voyez l'Article *Sené*.

Gomme Elemi.

Cette Gomme qu'on tire d'une espèce d'olivier qui croit en Afrique, nous est apportée par les vaisseaux qui commercent à l'isle de Gorée. On doit choisir celle qui est bien nette, dont l'odeur est forte; elle entre dans la composition du baume d'Arcéus & dans l'onguent *Styrax*.

Hypéchuana.

L'Hypéchuana est une petite racine pas plus grosse qu'une petite plume de poule, noueuse, grise, qu'on nous apporte du Brésil. Cette racine fait vomir; & après avoir produit cet effet, fortifie l'estomac. On préfère l'usage de ce vomitif au tartre émétique, dans les maladies où l'estomac & les intestins sont farcis & affoiblis par des matières glaireuses que les malades rendent spontanément. On doit choisir celle qui est pesante, bien nourrie, & non vermoulue: la dose est de dix-huit à trente grains, prise en substance, & d'une dragme en infusion, pour trois tasses: on doit la pulvériser, au moment où on veut s'en servir; car, si on la garde trop long-temps pulvérisée, elle perd beaucoup de sa vertu.

Huile d'amandes douces.

On pile les amandes dans un mortier de marbre; on les réduit en pâte; on met cette pâte dans une toile fort serrée, ensuite on la presse;

& on garde l'huile qui en découle, qui est bonne dans les maladies où il y a de l'acreté dans l'estomac & dans les boyaux. Quand elle est nouvelle, on doit la préférer à l'huile d'olives; mais quand elle a quelques mois, & qu'elle est rance, on peut lui substituer la bonne huile d'olives.

Huile d'Hypericum.

L'Huile d'Hypericum se fait par l'infusion des fleurs de cette plante, mises dans l'huile pendant l'été, & exposée au soleil. Celle qui seroit faite au bain-marie seroit préférable; elle est adoucissante, balsamique, & entre dans la composition des digestifs. Nos Marins qui la connoissent sous le nom d'*Oli rouge*, s'en servent pour les plaies & les meurtrissures

Huile Rosat.

L'Huile Rosat se fait comme l'huile d'hypericum; il a les mêmes qualités, & par-dessus une bonne odeur.

Huile de Laurier.

On pile les graines ou les bayes de laurier, quand elles sont mûres; ensuite on les fait bouillir dans l'eau pour en retirer l'huile verte qui surnage. Sa vertu est résolutive; on s'en sert dans les douleurs rhumatismales.

Huile de Vers de terre.

On fait bouillir les vers de terre dans l'huile d'olive; on coule ensuite le tout; on l'exprime; on le laisse reposer pour séparer la terre qui reste au fond du pot: cette huile est adoucissante & émolliente. On s'en sert dans les douleurs rhumatismales.

Jalap.

Le Jalap est une espèce de belle de nuit,

coupée par tranches, & séchée au soleil ; on nous l'apporte de Syrie ; elle croît aujourd'hui naturellement en Provence ; on doit choisir celle qui est pesante & non-vermoulue ; mise en poudre, elle purge fortement à la dose de trente à cinquante grains, & convient surtout aux tempérammens robustes dans les maladies chroniques, & même dans les fièvres d'accès récentes & invétérées ; mais on doit la donner les jours de repos, c'est-à-dire, dans l'intervalle d'une fièvre à l'autre. S'il arrivoit qu'elle purgeât un peu trop fortement, ou qu'elle donnât de fortes coliques, on remedieroit à ces accidens, en faisant boire aux malades un verre de vin, ou un peu d'eau-de-vie.

Kinkina.

Le Kinkina est l'écorce d'un arbre qui croît naturellement au Pérou ; c'est le seul spécifique que nous connoissons aujourd'hui, pour les fièvres d'accès.

On distingue le bon Kinkina du mauvais, en ce que les écorces du mauvais ont été tirées du tronc des arbres vieux, ou qui, ayant été dépouillés de leurs parties volatiles par les injures de l'air, se détachent, pour ainsi dire d'elles-mêmes ; ces écorces sont grosses, épaisses, ligneuses & fibreuses : elles ne cassent pas net, leur couleur est d'un jaune pâle ; lorsqu'on les mâche, ou qu'on en met dans la bouche après les avoir pulvérisées, leur amertume ne se développe pas promptement ; & ce n'est qu'après les y avoir tenues pendant long-tems qu'elle se fait sentir. Elles ne sont pas friables, c'est-à-dire, qu'on a beaucoup de peine pour les mettre en poudre.

Le bon Kinkina au contraire, est celui qu'on a enlevé des arbres, qui ne sont ni trop vieux,

ni trop jeunes ; on connoit cette écorce en ce qu'elle est mince, repliée quelquefois sur elle-même, unie, & moins profondément gravée que l'autre ; elle n'est point par conséquent ligneuse ; elle se casse net, & est friable ; sa couleur est rougeâtre, approchant de celle de la bonne canelle. Dès qu'on en met un peu dans la bouche, ou qu'on la mâche quelque tems, sa bonté se développe promptement par une saveur amère & un peu astringente.

Kermès minéral.

Le Kermès minéral, ou poudre des Chartreux, est une préparation chymique qu'on trouve chez les Apothicaires. A forte dose, c'est un vomitif violent ; mais donné à petite dose, il n'agit que comme fondant : on s'en sert utilement lorsque la poitrine est engorgée ; il fond les crachats de même que toutes les autres humeurs, les divise, & procure plusieurs fois une crise par les sueurs, par les urines, ou par les selles.

Laudanum liquide.

Le Laudanum en opiate, est l'opium qu'on fait fondre dans l'eau, qu'on filtre ensuite pour le séparer des corps étrangers qu'il peut contenir, & qu'on fait ensuite évaporer en consistance d'opiate. Les Turcs gardent pour eux l'opium tout pur, & n'ont par conséquent pas besoin de le faire fondre pour s'en servir ; mais celui qu'ils vendent est ordinairement sophistiqué, & a besoin de cette préparation. La dose de l'opium en opiate est depuis demi-grain jusqu'à deux grains.

Lilium de Paracelse.

Le Lilium de Paracelse, est un esprit volatil dont la composition a été inventée par le fameux Chymiste dont il porte le nom. On le

trouve ordinairement tout préparé chez les Apothicaires. Cet esprit est fort actif; on en met quelques gouttes dans les potions cordiales quand il s'agit de ranimer les forces.

Liqueur minérale anodine d'HOFFMAN.

Cet esprit volatil, qui porte le nom de son inventeur, possède la vertu de calmer les mouvemens du sang; on peut la donner avec la fièvre, & elle est préférable pour produire cet effet & faire dormir, à toutes les préparations où entre l'opium.

Lytharge.

La Lytharge est une espèce d'écume qu'on ramasse autour de la coupelle, quand on raffine l'argent par le moyen du plomb, de sorte que cette drogue n'est autre chose que du plomb calciné, devenu blanc ou rouge selon le degré plus ou moins violent du feu qu'il a souffert. Quand il est rouge on l'appelle lytharge d'or; & lytharge d'argent quand il est blanc. Cette Drogue sert à faire l'extract de Saturne dont j'ai parlé dans la formule du N^o. 44.

Menthe

La Menthe ou baume, est une plante qu'on cultive dans nos jardins, d'une odeur assez agréable, & que tout le monde connoît. Son eau distillée est recommandée contre le vomissement.

Manne.

La Manne est la sève qui transsude au printemps & pendant l'été à travers des melezes qui croissent dans la Calabre & le Royaume de Naples, d'où on nous l'apporte. Quoiqu'on trouve de ces arbres en Provence, on n'y recueille point pourtant de la manne. Cette drogue dont il y a trois espèces différentes, savoir, la manne en larmes, la manne en bâtons, & la manne grasse; ont

toutes une vertu purgative, à la dose de trois ou quatre onces. Les deux premières sont plus agréables au goût & à la vue; mais la dernière est préférable pour l'usage médicinal; il est vrai qu'elle s'aigrit en vieillissant; mais il est facile de s'en assurer par le goût.

Mercuré crud, ou vif-argent.

Le Mercure crud, ou vif-argent, est une espèce de minéral qu'on trouve dans plusieurs mines d'Espagne sous deux formes différentes; quand il ressemble à de l'argent fondu, on l'appelle mercure vif, ou mercure coulant; quand il est mêlé avec du soufre qui, se joignant à lui par la chaleur de quelque feu souterrain, en forme un corps solide, on l'appelle cinabre naturel; on le sépare de ce soufre en le distillant; on l'appelle alors mercure revivifié du cinabre. On se sert de celui-là en médecine, parce qu'il est plus pur que l'autre.

Mercuré doux.

Le Mercure doux est un mélange de sublimé corrosif & du mercure crud, qu'on fait sublimer trois ou quatre fois, en le mettant dans une bouteille au feu de sable. Ce sublimé s'adoucit par les sublimations réitérées, & devient un purgatif très-doux, & un excellent remède pour tuer les vers.

Miel.

Le miel est une substance que les Abeilles retirent des étamines & du nectar des fleurs, & déposent avec la cire dans leurs ruches. Tout le monde connoît le miel.

Minium.

Le Minium n'est autre chose que du plomb calciné & poussé au feu, jusqu'à ce qu'il de-

DES DROGUES.

309

viennent rouge. Il entre dans la composition de plusieurs emplâtres, & sur-tout dans celui de Nuremberg, Formule N^o. 40.

Myrrhe.

La Myrrhe est une gomme résineuse qu'on nous apporte de l'Arabie par la voie d'Alexandrie.

Noix muscades.

Les Noix muscades viennent des Indes, & sont connues.

Œils d'écrévisses préparés.

Les yeux d'écrévisses sont de petites pierres qu'on trouve dans la tête de cette espèce de crabes de rivière; on les falsifie avec de la craye; mais il est facile de distinguer les vrais d'avec les faux, en ce que les premiers sont plus durs, plus pesans, & paroissent formés, quand on les casse, de différentes couches appliquées les unes sur les autres. Pour les préparer, on les met en poudre, on les broye avec une gomme sur le marbre, & on en forme de petites boules qu'on appelle trochisques. C'est un absorbant des plus usités.

Onguent basilic.

Voyez sa composition à la formule du N^o. 48.

Onguent d'Althéa.

Onguent mercuriel.

Onguent Martial.

Onguent de Syrax.

L'Onguent d'Althéa est émollient. On s'en sert pour frotter les douleurs rhumatismales.

L'Onguent mercuriel est fondant; il entre dans l'onction pour le rhumatisme du N^o. 19.

L'Onguent Martial a les mêmes propriétés, & entre dans la composition du même liniment.

L'Onguent de Stryax résiste à la pourriture, & entre dans le digestif animé contre la gangrène.

On trouve tous ces Onguents chez les Apothicaires.

Opium.

L'Opium est une larme gommeuse qu'on retire par incision, de la tête des pavots blancs qui croissent en Égypte. Celui qui est pur, est conservé soigneusement pour l'usage du Grand-Seigneur & des autres grands de la Porte. Les Turcs en font un usage journalier pour se procurer une espèce d'ivresse; & la plupart des Janissaires n'ont du courage que quand ils ont pris de l'Opium.

Orge mondé.

Tout le monde connoît l'Orge; on lui enlève la peau à un moulin expressément préparé pour cela; alors on l'appelle Orge mondé. Il est d'un grand usage pour les tisanes: on en fait une crème pectorale & nourrissante, comme celle qu'on prépare avec le ris.

Oximel scillitique.

L'Oximel scillitique est une composition que les Apothicaires font avec les gros oignons sauvages qu'on trouve dans plusieurs endroits maritimes de Levant, & même de la Provence, le miel & le vinaigre. Ce remède est excellent pour fondre la viscosité des crachats; on s'en sert dans les loochs pour la pleurésie & la péripneumonie.

Petite Centaurée.

Cette plante, qui est fort amère & fébrifuge, croît ordinairement dans les endroits humides & marécageux, & dont les habitans sont par conséquent sujets à être attaqués des fiè-

vres par accès, comme si la nature avoit eu dessein de produire ce remède, là où la maladie est commune.

Pervenche.

La Pervenche est une plante qui croît dans les lieux humides & ombragés. On s'en sert utilement pour les gargarismes, quand il s'agit de déterger les ulcères de la gorge & de la bouche.

Poix noire, Poix-résine.

Tous les Marins connoissent la poix noire & la poix-résine; elles entrent dans la composition de l'onguent basilic ou suppuratif.

Pierre à Cautère.

Voyez sa composition à la Formule du N^o. 36. Elle sert pour ouvrir les Cautères, de même que certaines tumeurs qu'on ne veut pas ouvrir avec l'instrument tranchant.

Polipode de Chêne.

Le Polipode est une plante dont les feuilles sont profondément découpées, & qui croît dans les bois, sous les chênes; sa racine est purgative & apéritive.

Poudre Cornachine.

La Poudre Cornachine est un mélange d'antimoine diaphorétique, d'escamonee d'Alep & de crème de tartre, parties égales de chacune. On s'en sert pour purger, seule, à la dose de trente à quarante grains, ou mêlée avec une infusion de Sené & quelques onces de manne, à celle de quinze à vingt grains.

Précipité rouge.

Le précipité rouge n'est autre chose que du mercure dissous dans l'esprit de nître ou l'esprit forte, ensuite sublimé, à un feu de sable gradué, jusqu'à ce qu'il devienne rouge. On le

mêle dans les onguents pour manger les chairs baveuses des ulcères ; il entre dans l'onguent brun de la Formule N^o. 47.

Plantes anti-scorbutiques.

Les plantes anti-scorbutiques sont, le creffon ; le cochléaria, le raifort sauvage, la moutarde, la roquette, le celéri sauvage, les raves, les oignons, le nassitor ou *nestou*. On trouve toutes ces plantes chez les Herboristes,

Régliſſe.

Tout le monde connoît la racine de régliſſe dont on se sert pour rendre les tisanes plus agréables au goût ; le suc de cette racine, bouilli jusqu'à siccité, est d'usage dans les rhumes ; on en met un petit morceau dans la bouche qu'on y laisse fondre pour adoucir l'acreté des crachats & en faciliter l'expectoration.

Rhue.

La Rhue est une plante qu'on trouve aux champs & dans les jardins : son odeur est forte & pénétrante ; elle entre dans la composition du vinaigre des quatre voleurs.

Rhubarbe.

La Rhubarbe est la racine d'une espèce de lapathum, qui nous est apportée par voie d'Alep ; elle est purgative & en même tems astringente ; ce qui fait qu'après avoir purgé, elle fortifie l'estomac, & redonne l'appétit. On doit choisir celle qui est pesante, veinée en dedans de rouge, & qui n'est point vermoulue.

Roses rouges, ou de provins.

Tout le monde connoît cette espèce de rose ; qui est couleur de vin ; elles sont astringentes & aromatiques ; le vin dans lesquelles elles ont

bouilli, est usité pour les contusions & meurtrissures.

Safran.

Le Safran n'est autre chose que les étamines d'une espèce de colchique qu'on nous apporte sèches d'Espagne & du Comtat-venaisin. Ces étamines ont une odeur forte & assez agréable; on s'en sert dans la cuisine pour donner au ris & à certains ragoûts une couleur jaune; elles sont calmantes & incisives, & entrent dans la composition du sachet pour ceux qui craignent la mer, & dans celle du laudanum liquide.

Safran de Mars apéritif.

Le Safran de Mars apéritif, n'est autre chose que de la limaille d'acier, exposée à la rosée du mois de Mai, jusqu'à ce qu'elle se rouille & devienne jaune. Elle est apéritive, & entre dans la composition de la seconde opiate fébrifuge du N°. 22.

Salsepareille.

La Salsepareille est une racine sarmentense, comme celle du réglisse, qu'on nous apporte de l'Amérique. Sa décoction excite la sueur. Elle entre dans la décoction sudorifique pour le rhumatisme.

Sauge.

Tout le monde connoît la sauge: les feuilles de cette plante aromatique sont stomachiques; on les prend en infusion comme le thé.

Sel armoniac.

Le sel armoniac est une composition de cinq parties d'urine de Chameau, d'une de sel marin, & demi partie de suye de cheminée, qu'on filtre & qu'on fait cuire ensemble pour les réduire

en masse, ensuite les sublimer. On nous l'apporte d'Égypte; il entre dans la composition de la troisième opiate fébrifuge composée.

Sel d'Absynthe.

On brûle l'absynthe quand elle est sèche; on fait avec la cendre une lessive qu'on fait évaporer, & dont on retire, comme de toutes les autres cendres brûlées, un sel alkali. Ce sel entre dans la potion contre le vomissement, & dans la seconde opiate fébrifuge composée.

Sel d'Epsom.

Le sel d'Epsom, ou d'Angleterre, est un sel amer & purgatif qu'on retire de certaines eaux minérales par l'évaporation. Ce sel purge assez fortement.

Sel de Glauber.

Le Sel de Glauber est un sel neutre, de la combinaison de l'acide vitriolique avec la terre alkaline du sel marin. Sa vertu est tempérante, diurétique & purgative; il entre dans l'apozème fébrifuge du N°. 57.

Sel nitre.

Le sel nitre, ou salpêtre, est connu de tout le monde; on le tire de certaines terres & des décombres; on le connoît en ce que, lorsqu'on le jette sur le charbon, il fuse, au lieu que le sel marin pétille; c'est avec ce sel, le soufre & le charbon qu'on fait la poudre à canon. Pris intérieurement, il rafraîchit & fait uriner.

Sel végétal.

Le Sel végétal est un mélange de crème & de sel de tartre qu'on fait bouillir, filtrer & évaporer pour avoir une espèce de crème de tartre soluble dans l'eau.

Syrax liquide.

Le Syrax liquide est un suc balsamique, qu'on tire, par incision, de certains arbres de l'Amérique. Son odeur est agréable & réjouit le cœur; il entre dans les digestifs animés, & contre la gangrène.

Scamonee d'Alep.

La Scamonee est le suc laiteux épaissi d'une espece de campanule qui croit en Syrie & autres lieux de la Turquie. La meilleure est celle qu'on apporte d'Alep: elle est grise, friable & cassante; sa vertu est purgative. Elle entre dans la composition de la poudre cornachine.

Sémences froides.

Les quatre sémences froides sont celles de Courge, melons, melons d'eau & courges longues. On les nettoie, on les pile, pour faire les émulsions, ou on les met dans le ventre d'un poulet écorché & vuide, pour faire la tisane de poulet.

Sené.

Le Sené est la feuille d'un arbre qui croit dans l'Arabie. Sa vertu est purgative à la dose de deux dragmes jusqu'à huit. Son goût est désagréable, & l'odeur de son infusion nauséabonde.

Simarouba.

Le Simarouba est l'écorce d'un arbre de l'Amérique, qu'on nous apporte de Cayenne. Sa vertu est astringente & tonique; on s'en sert dans les flux-de-ventre, & sur-tout dans la dysenterie, sur-tout après avoir bien purgé & fait vomir avec l'hypéchuana.

plusieurs espèces, & qu'on doit leur demander la dose, parce que l'un est plus violent & plus fort que l'autre.

Tartre vitriolé.

Le Tartre vitriolé est une composition chimique, qui se fait avec l'huile de tartre & celui de vitriol. Il est apéritif, & entre dans la potion cordiale & fondante du N°. 27.

Teinture de Myrrhe & d'Aloès.

La teinture de Myrrhe & d'Aloès n'est autre chose que la digestion de ces drogues dans l'esprit-de-vin. On s'en sert dans les digestifs animés, pour résister à la pourriture.

Thé.

Le Thé est la feuille d'un arbrisseau qui croît à la Chine : l'usage de l'infusion de ces feuilles est aujourd'hui très-familier en Europe ; elle donne du ton à l'estomac, facilite la digestion & la transpiration.

Thérébenthine.

La Thérébenthine est le suc résineux qui coule par les découpures que l'on fait au Thérébenthé. Elle est vulnéraire & détersive, & entre dans la composition des digestifs.

Thériaque.

La Thériaque est une composition qu'on trouve chez les Apothicaires ; elle est connue de tout le monde ; elle fortifie l'estomac, résiste au venin. On s'en sert pour arrêter la diarrhée & la dysenterie, & pour la morsure des animaux vénimeux.

Thim.

Le Thim est une plante aromatique fort com-

mune en Provence; on l'appelle *Férigoule*. Elle entre dans la décoction aromatique.

Trochisques Alhandal.

Les Trochisques Alhandal ne sont autre chose, que la poudre de Colequinte réduite en pâte avec la gomme adragante. On en fait avec le Scamonée & le Mercure doux, des pilules qui purgent fortement, & qu'on donne dans les fièvres d'accès invétérées, & dans les maladies chroniques.

Violettes.

Tout le monde connoît les violettes. Ces fleurs sèches sont bonnes pour les risanes pectorales. On s'en sert dans le rhûme, la pleurésie & la péripneumonie.

Vulnéraires de Suisse.

Les Vulnéraires de Suisse sont un mélange de plusieurs plantes qu'on recueille dans les montagnes de la Suisse. Elles fortifient l'estomac, & facilitent la transpiration & la digestion, comme le Thé.

F I N.

Chaque livre en médecine est composée de seize onces.

Chaque once est divisée en huit gros ou huit dragmes.

Chaque dragme est divisée en trois scrupules.

Chaque scrupule contient vingt-quatre grains.

Chaque grain peut être représenté par un grain de blé ordinaire.

608722



T A B L E

Des Chapitres contenus dans ce Volume.

Discours préliminaire.	pag. I
Certificats.	XXIV

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. <i>De la connoissance du poulx.</i>	p. 1
CHAP. II. <i>De la transpiration.</i>	6
CHAP. III. <i>De l'excès du travail.</i>	12
CHAP. IV. <i>De la mauvaise qualité de l'eau ; des moyens qu'on doit prendre pour la conserver & l'améliorer , lorsqu'elle a quel- que mauvais goût , & de la méthode pour dessaler celle de la mer , & la rendre potable.</i>	18
CHAP. V. <i>Du Régime des Fiévreux.</i>	35
CHAP. VI. <i>Du Régime des Convalescens.</i>	43
CHAP. VII. <i>Quels sont en général les moyens les plus efficaces pour conserver & entre- tenir la santé des gens de mer.</i>	50
CHAP. VIII. <i>Des précautions qu'il faut pren- dre avant que de donner un vomitif ou purgatif.</i>	63
CHAP. IX. <i>Des Lavemens ou Clistères.</i>	72
<i>Fin de la premiere Partie.</i>	

SECONDE PARTIE.

Des Maladies internes.

CHAP. I. <i>Du mal de Mer.</i>	77
CHAP. II. <i>Du Scorbut.</i>	85
CHAP. III. <i>De la Peste.</i>	110
CHAP. IV. <i>De la Péripleumonie & de la Pleurésie.</i>	151
CHAP. V. <i>Du Rhûme.</i>	169
CHAP. VI. <i>De l'Esquinancie & des maux de Gorge.</i>	177
CHAP. VII. <i>Du Rhûmatisme.</i>	183
CHAP. VIII. <i>Des coups de Soleil.</i>	199
CHAP. IX. <i>Des Coliques & du Cholera-morbus ou trouffe-galant.</i>	207
CHAP. X. <i>De la Diarrhée, ou Flux de ventre, & de la Dyssenterie.</i>	221
CHAP. XI. <i>Des Fièvres Intermittentes, ou par Accès.</i>	233
CHAP. XII. <i>Des fièvres Putrides & Rémitentes.</i>	252
CHAP. XIII. <i>Des Fièvres Malignes.</i>	263
CHAP. XIV. <i>Des Maladies vénériennes.</i>	276
CHAP. XV. <i>Des Fièvres continues, qui regnent dans les Colonies Françoises, à St. Domingue, à la Martinique, & aux autres Antilles.</i>	304
CHAP. XVI. <i>Des moyens qu'on doit employer pour rappeler les Noyés à la vie & faire revenir ceux qui ont été suffoqués par quelque vapeur méphitique, qui soit</i>	

de la sentine , ou par celle du charbon.
page.

Fin de la Seconde Partie.

TROISIEME PARTIE.

Des Maladies externes ou Chirurgicales.

Avant-propos. 358

CHAP. I. Des Playes ou blessures. 361

CHAP. II. Des Ulcères. 378

CHAP. III. Des Contusions, des meurtrissures, des Fractures & des Dislocations. 384

CHAP. IV. Des Cloux, des Furoncles, des Plégmons & tumeurs plégmoneuses. 399

CHAP. V. Du Dragonneau ou Ver de Médine. 403

CHAP. VI. De la morsure des Animaux vénimeux. 411

CHAP. VII. Des Hernies ou Descentes. 414

CHAP. VIII. De la Brûlure. 427

CHAP. IX. De la Gâle. 431

CHAP. X. Des membres gélés. 436

CHAP. XI. Des Ventouses, des Sang-sues, des Cantarides ou Vésicatoires, & du Cautère tant actuel que potentiel. 444

Fin de la Troisième & dernière Partie.

Formules des Remèdes, & N^{os}. désignés dans le corps de cet Ouvrage. 461

Description des Drogues par ordre Alphabétique & des remèdes composés, dont il est fait mention dans ce même Ouvrage. 491

F I N.

 APPROBATION.

J' Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage manuscrit, intitulé : *AVIS AUX GENS DE MER SUR LEUR SANTÉ*, par G. MAURAN, Docteur en Médecine & ancien Chirurgien navigant ; & il m'a paru fondé sur les bons principes & conséquemment très-utile.

A Marseille le 3 Février 1786.

RAYMOND, D. en M.

EXTRAIT DU PRIVILÈGE GÉNÉRAL.

L OUIS par la grace de Dieu, &c. Salut. Notre Amé le Sieur Mossy, Imprimeur-Libraire, à Marseille, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer, &c. Un Ouvrage intitulé ; *Avis aux gens de mer sur leur santé*, par M. MAURAN, D. en Méd. & M. en Chirurgie, N. édit. &c. A ces Causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons de le faire imprimer, vendre & débiter autant de fois que bon lui semblera, pendant le tems de dix années consécutives, &c. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires ou autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère, &c. comme aussi d'imprimer, vendre ou faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, &c., à peine de fausse confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, &c. Car tel est notre plain. Donné à Paris le 22 Mars 1786, & dûment scellé en cire jaune.

Par le Roi, en son Conseil, signé, LE BEGUE.

Registéré à la Chambre Syndicale de Paris. A Paris le 28 Mars 1786, signé, LE CLERC, Syndic.

+^mR?





